JAN 6 1936

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 DÉCEMBRE 1935

JACQUES DE LACRETELLE.	*Louise de Hompesch*	721
LOUISE DE HOMPESCH.	*Journal d'Amour.* — I.	729
ROBERT DE TRAZ.	*Alexandre Ier et Wilson*	756
JACQUES CHARDONNE.	*Porcelaine de Limoges.* — III	791
EDMOND VERMEIL.	*La Crise religieuse en Allemagne*	827
HENRY BIDOU.	*Peintres et Modèles*	852
BASILE SAINTE-CROIX.	*Guyane*	860
M. DE POURICHKÉVITCH.	*Judith* (fin)	879
A. ALBERT-PETIT.	*L'Histoire*	904
FRANÇOIS PORCHÉ.	*Le Théâtre*	916
CONSTANTIN PHOTIADÈS	*Variétés musicales*	928
ALBERT FLAMENT.	*Tableaux de Paris*	940

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

42e ANNÉE *NUMÉRO 24*

La REVUE DE PARIS *publiera en 1936*

Les Aventuriers
par Pierre MILLE

Danse de la barre à mines
par Jean GIONO

Laërte
par P. DRIEU LA ROCHE

Comme toi-même
par Robert de TRAZ

La Cité de nos Fêtes
par Alphonse de CHATEAUBRIANT

L'Ombre de la Doul
par Daniel ROPS

Avant-Hier
par Kay BOYLE

Quelques Hommes
par Marcel ARLAND

Apollon chez les Berg
par Jean-Louis VAUDOY

Le festin de la sagesse
par Paul CLAUDEL

Armande
par Jacques CHARDONNE

des romans et nouvelles de MM. Georges Duhamel, André Gide, Jules Roman Paul Morand, Jean Giraudoux, Luc Durtain, Jacques de Lacretelle, Guy Pourtalès, Henry de Montherlant, André Thérive, Joseph Kessel, He Fauconnier, Marc Chadourne, Alexandre Arnoux, René Laporte, Somers Maugham, Olivier La Farge.

Plusieurs séries de poèmes groupés sous le titre : **Anthologie 1936**

Chez les Dogons
par Marcel GRIAULE

Shanghaï
par Roger LABONNE

Hawaï
par A. MÉTRAUX

Au Japon
par Christian de CATERS

Perse
par Georges SALLES

Mandchoukouo
par Ella MAILLA

des études littéraires, des essais de MM. Paul Valéry, Gabriel Marcel R. Brasillach, J. Vendryès, J. Chapiro, Gérard Bauër, André Savignon, André Beucler, Jean Cassou, Bernard Faÿ, G. Jean-Aubry, F. L. Schœll, A. Schinz M. Monod, A. Rivollet, Pierre Mélon.

Origines de l'Angleterre moderne
par André MAUROIS

Les Idées littéraires en France
par Albert THIBAUDET

Terre de France
par Marthe de FELS

Jean Racin

Paul Verlaine par Paul CLAUDEL.

des portraits littéraires :

Charles Péguy
par Ramon FERNANDEZ

Jules Renard
par Tristan BERNARD

Jakob Wassermann
par Maurice MURET

André Gide
par André ROUSSEAUX

Paul Claudel
par René LALOU

Georges Duhamel
par Marcel THIÉBAUT

La REVUE DE PARIS *publiera en 1936*

Lettres de Mérimée à madame de Beaulaincourt
(présentées par Maurice Parturier)

Une nouvelle série de lettres de Balzac à madame Hanska

Orléans contre Bourbons
par Daniel HALÉVY.

Lettres de Turquie
par Paul CAMBON.

Charles-Quint à Paris
par Pierre CHAMPION.

L'étrange croisade de Frédéric II
par René GROUSSET.

Le Château de Champs
par Jean CORDEY.

Les Gardes de Richelieu
par Louis BATIFFOL.

Souvenirs de S. M. la Reine Marie de Roumanie.

Les Élections de 1848 (d'après les correspondances inédites du Prince Louis Napoléon et de M. de Persigny)
texte présenté par Paul DUCHON

Le Palais-Royal au XVIIIe siècle
par Pierre d'Espézel.

Au Temps de Sadowa
(lettres inédites d'Allain TARGÉ).

des études politiques et économiques du Comte de Fels, de MM. Henry Bérenger, André Siegfried, Wladimir d'Ormesson, Ed. Giscard d'Estaing, Fernand de Brinon, Raoul de Roussy de Sales, Georges Suarez, Georges Hardy, Georges Oudard, Roland de Marès, Stéphane Lauzanne, Adolphe Javal, Raymond Millet, Jean Massip, Georges-R. Manue, P. Frédérix.

La situation aux Indes
par Wickham STEED.

L'Université d'Oxford
par Gustave RUDLER.

Jules Guesde et Jean Jaurès
par Alexandre ZÉVAÈS.

Hamlet en Arabie
par M. C. GHYKA

Voyez au verso la suite des annonces concernant les publications de la **REVUE DE PARIS**

La REVUE DE PARIS *publiera en 1936*

des études historiques et archéologiques de MM. Charléty, Charles Diehl, Alexandre Moret, R. Dussaud, abbé Drioton, Émile Magne, Charles-Roux, J. Toutain, J. Hackin, Pierre de Lacretelle, René Grousset, E. Gaspardone, V. Goloubeff, A. Parrot, Gustave Hirschfeld, Bernard Barbery.

des études et souvenirs sur la guerre et des études militaires de l'amiral Castex, de MM. Pierre Renouvin, Edmond Delage, du colonel Vauthier.

En Vague d'Assaut
par Raoul DESJARDINS.

La Bataille de Tannenberg
par le colonel KOELTZ.

Une Occasion manquée, par l'amiral de FARAMOND.

des articles scientifiques du professeur Charles Nicolle, de MM. Louis Houllevigue, Jean Rostand, du docteur Heuyer, Maurice Caullery, Jules Sageret, R. Dujarric de la Rivière, René Johannet, Georges Parcheminey.

L'Anesthésie
par le professeur T. de MARTEL.

La Tuberculose et l'Hérédité
par le professeur R. DEBRÉ.

La Pêche dans nos cours d'eau
par Louis ROULE.

Le Sous-Sol de Paris
par Paul LEMOINE.

Les Mirages de la science
par P. LECOMTE DU NOÜY.

La Grippe
par Paul HALBRON.

Les Tableaux de Paris d'Albert FLAMENT.

des articles sur les sports de MM. Tristan Bernard, F. de Croisset, R. Schœller, J. Boulenger, Philippe Soupault, J. Loste.

des études artistiques de MM. Paul Alfassa, Jean-Louis Vaudoyer, Georges Salles.

la chronique des livres par MM. Henry Bidou, Marcel Thiébaut, Jean Poirier.

la chronique philosophique par C. Bouglé.

la chronique historique par A. Albert-Petit.

la chronique musicale par Constantin Photiadès.

la chronique dramatique par François Porché.

la chronique cinématographique par Alexandre Arnoux.

le théâtre à l'étranger par Robert de Smet, René Lauret, José Chapiro.

MAPLUX

ATO

PENDULES ÉLECTRIQUES

EN VENTE CHEZ LES BONS HORLOGERS

DULE MODERNE DONNE L'HEURE MONDE ENTIER. GLOBE LUMINEUX 25%, 33%, OU 50% DE DIAMÈTRE PARTIR DE 900 FRS. FONCTIONNE R COURANT ALTERNATIF 110v, 220v, OU 60 PÉRIODES.

Par tous les temps CAOUTCHOUCS à l'Aigle les pieds secs et chauds

En vente dans toutes les bonnes Maisons.

VAN CLEEF & ARPELS
JOAILLIERS
22, PLACE VENDÔME
PARIS

CANNES, Bd de la Croisette
MONTE-CARLO, place du Casino
DEAUVILLE, Rue Gontaut-Biron
LE TOUQUET, Avenue Du Verger

C'est
dès maintenant
que vous devez préparer
votre participation
à
l'Exposition
Internationale
de 1937

Pour tous renseignements
s'adresser aux services de
l'Exposition Internationale
de 1937
35, Rue Saint-Didier. Paris

PAS DE MOTS... DES CHIFFRES

Du Grand Confort, de la Belle Mécanique, de la Qualité Totale ET DES CHIFFRES, tel est le Programme Hotchkiss 1936. Un travail de perfectionnement constant, une élévation toujours plus grande de cette qualité inséparable de la production Hotchkiss, permettent des prix en rapport avec les temps actuels, à condition de disposer, comme Hotchkiss, de Puissants Moyens de Production.
Vous qui songez à l'achat d'une voiture
Vous qui voulez la Satisfaction Totale
Achetez la Qualité Totale
Achetez une Hotchkiss

33.900 FRANCS 4 CYLINDRES
38.900 FRANCS 6 CYLINDRES

Conduite intérieure Haut Luxe - 4 portes - 6 places

HOTCHKISS

154, CHAMPS-ÉLYSÉES, 154 - PARIS 168, BOUL. ORNANO - SAINT-DENIS

3512 STEP PARIS

Crédit National

EMPRUNT A LOTS 1935, 5 0/0
Émission de 700.000 Obligations de 1.000 francs 5 0/0 à lots

Chaque obligation, d'une valeur nominale de 1.000 fr., produira un intérêt annuel de 5 o/o, payable par moitié le 1er juin et 1er décembre de chaque année.

Premier coupon payable le 1er juin 1936.

Remboursement à 1.000 fr. ou par des lots en 30 ans au plus par voie de tirages au sort.

Le paiement des intérêts et le remboursement des Obligations en capital et lots sont exempts de tous impôts présents et futurs sur les valeurs mobilières y compris la taxe de transmission et le prélèvement de 10 o/o institué par les décrets-lois des 16 et 25 juillet 1935.

LISTE DES LOTS ANNUELS

		Deux tirages 1er mai	1er nov.
1	Oblig. remboursée par	500.000	1.000.000
1	— —	100.000	50.000
5	— —	25.000	25.000
14	— —	10.000	10.000
49	— —	2.000	2.000

Ensemble 140 Obligations remboursées chaque année par 2.376.000 francs.

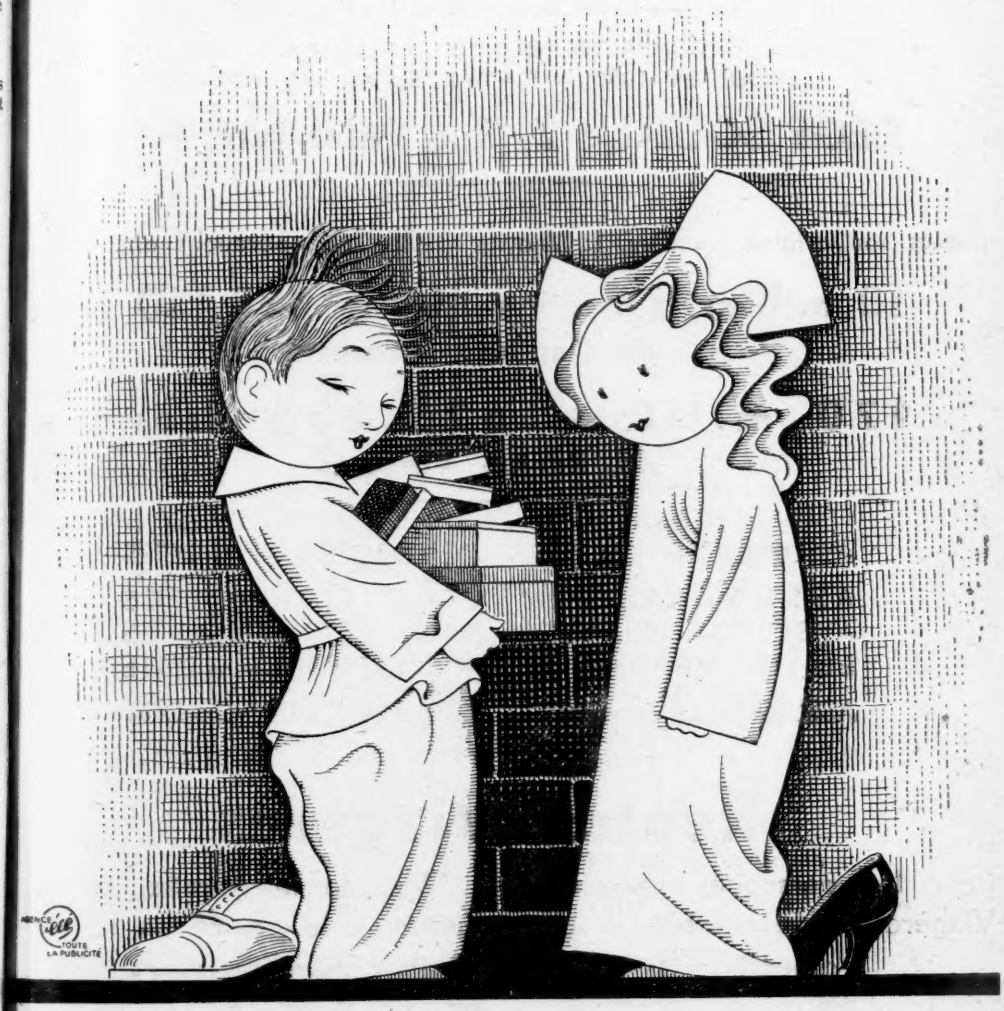
Premier Tirage : 1er Mai 1936
PRIX D'ÉMISSION : 980 FRANCS

GARANTIE. — Le paiement des intérêts et le remboursement des Obligations sont couverts par des annuités inscrites au budget de l'État et affectées par privilège au service du présent Emprunt.

Le placement a commencé le 25 novembre 1935. Le nombre de titres étant limité, les demandes ne seront reçues que jusqu'à concurrence du disponible et la souscription pourra être close sans préavis.

(Notice au B. A. L. O. du 25 novembre 1935).

POUR VOS CADEAUX



OFFREZ LES TABACS DE LA RÉGIE FRANÇAISE

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

AGENCE ecé 9, Rue de la Pépinière. PARIS

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 – CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1935, ses opérations ont porté

10 milliards 564 millions 835.110 fr.
de Capitaux assurés

170 millions 677.252 francs
de Rentes Viagères

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS — MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ
ASSURANCES FAMILIALES, D'ÉDUCATION ET DE DOT

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Rente Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie
constitue le plus sûr des placements.

Les garanties les plus importantes
Les tarifs les plus avantageux

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris
ou chez les Agents Généraux en Province.

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

LOUISE DE HOMPESCH

Les soldats de l'an II! L'armée de Sambre-et-Meuse! Il est peu de noms dans les fastes militaires de la France qui éveillent des images aussi irrésistibles.

Les troupes de Valmy et de Jemmapes avaient étonné l'Europe, mais elles étaient nées de l'insurrection et portaient des guenilles. D'ailleurs leur ruée avait été vite brisée. Dès 1793, la trahison de Dumouriez aidant, tout le nord de la France était envahi de nouveau, cependant que Mayence et le Palatinat, à peine annexés par décret de la Convention, repassaient aux mains des Impériaux.

Le printemps suivant, les soldats que la République lança à l'offensive avaient meilleure figure. Mieux instruits, mieux équipés, formés à la discipline et plus ou moins retenus contre le pillage, ils pouvaient, sans trop mentir, se répéter, avec les proclamations de leurs chefs, que la vertu « était à l'ordre du jour dans toute la République ».

Et ces chefs surtout leur inspiraient confiance. La Convention, impitoyable aux défaites, avait décrété d'accusation les généraux malheureux, envoyé même à la guillotine deux d'entre eux, Custine et Houchard. Et ceux qui les remplaçaient, les Hoche, les Moreau, les Jourdan, étaient des hommes jeunes, issus du peuple, tous promus naguère dans la Garde Nationale.

L'élan de ces armées ne connut pas d'obstacles. Celle du Nord reconquit la Belgique avec Jourdan; celle du Rhin, con-

Copyright 1935 *Revue de Paris.*

duite par Hoche, fit reculer les Autrichiens et occupa le Palatinat; l'armée de Sambre-et-Meuse, enfin, se tailla la part du lion : victorieuse à Aix-la-Chapelle, elle entra à Bonn et remonta le Rhin jusqu'à Coblenz.

Comment les vainqueurs étaient-ils accueillis à travers cette contrée?

Il faut se représenter d'abord la mosaïque du pays rhénan, divisé en électorats religieux et laïques, duchés et villes libres. Il faut voir aussi, dans ce morcellement de territoires et ces gouvernements multiples, la preuve d'une certaine jalousie entre les populations au sujet de leurs coutumes particulières; ce qui indique au fond un idéal de liberté. En fait, tous ces régimes de forme différente maintenaient les habitants sous une administration peu sévère, qui avait laissé passer les idées des Encyclopédistes comme les appels du *Sturm und Drang*. Si les mots de despotisme éclairé peuvent s'appliquer justement, c'est bien à la règle politique de ces petits états rhénans qui s'imbriquaient l'un dans l'autre de Spire à Clèves.

Cela est si vrai que là-haut, à Clèves précisément, qui était une des possessions prussiennes, les lois, les impositions, les corvées étaient bien moins élevées qu'à Berlin. Le roi de Prusse avait compris qu'à des sujets différents il fallait un uniforme distinct.

Chose curieuse, c'était dans les villes libres, à Cologne, à Aix-la-Chapelle, que les constitutions apparaissaient le moins libérales, car, sous prétexte d'indépendance, on avait souvent conservé là des principes d'émancipation qui remontaient aux nouveautés du moyen âge. Mais c'était aussi dans ces grands centres que se développaient les clubs et les sociétés secrètes, hostiles à la Prusse comme à l'Autriche, et attirés dès 1789 par les déclarations révolutionnaires. Il couvait là des sentiments qui se déclarèrent un peu plus tard dans les écrits enthousiastes de Forster, partisan de l'annexion à la France, dans ces fêtes où l'on planta des arbres de la Liberté d'un bout à l'autre du territoire, dans l'institution éphémère de la République Cisrhénane.

Les choses n'en étaient pas encore là lorsque les Français victorieux s'installèrent dans le pays en 1794. Et il est certain

que l'aristocratie n'était pas disposée à pactiser avec eux. D'ailleurs elle ne le fut jamais.

Pourtant, même dans ce milieu, il est probable que la jeunesse, si elle ne les nommait pas les libérateurs, devait éprouver une curiosité secrète, un mouvement d'admiration intime, pour ces chefs qui s'étaient élevés d'eux-mêmes au-dessus du commun et portaient à travers le monde des messages nouveaux sans renoncer aux sensations nobles de la conquête. Quel regard plus fort que les émigrés! Qu'on eût aimé, avec un peu d'audace, à s'accorder avec ces destinées! La sentimentalité germanique devait se griser de ces visions. Et j'imagine que lorsqu'ils avaient passé avec leur escorte dans les rues endormies des petites cités rhénanes, plus d'une figure se levait ensuite vers les étoiles, cherchant celle qui avait marqué le front du héros.

***

Parmi ces plumets tricolores, il en était un qui, sans être à la tête des opérations, savait néanmoins servir et ne craignait pas de s'exposer. Louis Klein l'avait arboré pour la première fois en décembre 1793 à l'armée des Ardennes, qui prépara si bien les voies à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il avait alors trente-deux ans.

Sa carrière avait quelque peu différé jusque-là de cette image d'Épinal, tirée en tons plus ou moins violents, qui peut servir indistinctement à tant de militaires de la Révolution et de l'Empire.

Il était né à Blâmont, petite ville de Meurthe-et-Moselle, où son père, d'abord commerçant, fut ensuite maître de poste. Mais il avait quitté de bonne heure sa famille et, à seize ans, on le trouve enrôlé aux Gardes de la Porte du roi, qui forment la gendarmerie du Louvre.

On ne sait grâce à quelle protection il avait obtenu cette faveur. C'en était une, en effet, et le poste menait assez vite au grade de sous-lieutenant et au titre d'écuyer. Mais pas assez vite sans doute, au gré du jeune homme, car, à vingt ans, il l'avait abandonné pour des études de droit et était inscrit comme avocat au parlement de Nancy. Puis il se laissa tenter par une charge dans l'administration, revint en 1786 à la car-

rière militaire dans un corps qui fut licencié un an plus tard, tâta du négoce et comptait à la Révolution, au moment où il demanda à reprendre du service, parmi les citoyens commerçants de Blâmont.

A cette nomenclature de faits peu saillants, empruntés à l'état civil et aux biographies officielles, on voudrait ajouter des traits plus humains, des témoignages privés, qui puissent guider à travers le *Journal* qui va suivre. Car si le lecteur de ce journal entendra un véritable cantique s'élever vers le général, il ne le verra que par les yeux d'une amoureuse, ignorera ses gestes, ses secrets, ses *réactions*, ainsi que l'on dit aujourd'hui[1].

Mais ces lumières manquent, et il faut que chacun fasse à sa guise le portrait moral du séducteur.

Ces trente premières années de sa vie, où il se montre pourvu de dons, légèrement ambitieux et cherchant même l'accès du monde, mais impatient, versatile; et ce mariage assez incolore, contracté à vingt-deux ans et bientôt renié malgré la naissance de deux fils, de quelle nature, de quel caractère est-ce la marque? Qu'on en décide et, pour qu'on puisse le faire en connaissance de cause, dégageons tout de suite l'autre versant de cette vie.

En 1805, bien après ses premiers succès sur le Rhin, auxquels a succédé une série de campagnes en Suisse et sur le Danube, le général Klein commande la 1re division de dragons à la Grande Armée. C'est l'année où, ayant divorcé, il se remarie avec mademoiselle d'Arberg, fille d'une dame d'honneur de l'impératrice Joséphine. Il prend part encore aux batailles d'Iéna et d'Eylau, puis, admis à la retraite, il est nommé sénateur et reçoit de l'Empire le titre de comte. Néanmoins, au retour des Bourbons, il vote la déchéance de Napoléon, et, après les Cent Jours, entre à la Chambre des pairs.

Il vécut encore trente ans, de cette vie de vieux lion assoupi qui fut, sous la Restauration, celle de tant de généraux glorieux et ralliés par nécessité. Quelquefois ils se réveillent et poussent un rugissement. Le comte Klein, s'il accepta avec la Charte, l'ordre de Saint-Louis et le maintien de sa dotation impériale, repoussa le rétablissement du droit d'aînesse

1. Il ne subsiste aucune lettre du général Klein à Louise de Hompesch.

et l'abolition du divorce, s'éleva plus tard contre les ultras et les ordonnances de juillet. Si bien que, lorsqu'il mourut à quatre-vingt-six ans, Viennet, qui prononça son éloge parmi les pairs, après avoir énuméré longuement ses titres glorieux, ne choisit pas une autre péroraison que celle-ci : « Il fut toujours et partout le soldat de l'armée de Sambre-et-Meuse. »

***

Se préparait-il déjà à cette longue et honorable carrière, ce soldat de Sambre-et-Meuse, ou rêvait-il seulement d'aventures brèves et de captures faciles lorsqu'il connut Louise de Hompesch en 1796?

Il était à Bolheim, à l'est d'Aix-la-Chapelle, au bord de la Roër, et il venait d'ajouter à ses exploits le brusque passage de cette rivière. C'était là que résidait la famille Hompesch, une des premières du Pays de Juliers, dont le chef, François-Charles, avait eu cinq enfants.

Louise, âgée alors de dix-neuf ans, était la plus jeune. Deux de ses frères, Charles et Ferdinand, s'étaient engagés en Angleterre, un autre, Joseph, venait de mourir, sa sœur s'était mariée à M. de Spée. Seul restait à la maison Guillaume, son aîné de quinze ans. Mais on verra que la différence d'âge n'avait guère contribué à faire des frères de Louise des protecteurs très sûrs pour elle.

On verra non moins vite comment son éducation s'était faite entre un père aussi obstiné que peu clairvoyant et une vieille belle-mère à demi aveugle[1]. Beaucoup de parents, à force de regarder au loin l'opinion des gens sur leurs enfants, oublient de se pencher sur l'âme même de ces enfants. Ce qui importe pour M. de Hompesch, ce ne sont jamais, semble-t-il, les sentiments de sa fille, mais les considérations du monde sur ces sentiments. Ainsi ce titre de chanoinesse, dont il la dote pompeusement à peine adolescente, on sait qu'il est honorifique et comptait surtout pour la prébende; néanmoins convenait-il bien à Louise?

1. M. de Hompesch, devenu veuf, s'était remarié alors que Louise avait neuf ans.

Et pourtant, qu'elle valait mieux que ces hobereaux intrigants et ces frelons de chancellerie, cette jeune âme éprise tout ensemble d'aventures et de vertus conjugales, qui commet des imprudences fatales et s'enflamme à la lecture de Cicéron! Quel mélange dans cette nature! Il y a là de tout, sauf de la mesquinerie. Elle résume le libertinage du XVIIIe, la générosité farouche de la Révolution, l'exaltation de cœur des élégiaques allemands. Elle parle à plusieurs reprises d'un peintre occupé à faire son portrait. Mais quel est celui qui aurait pu le réussir? Il eût fallu être tout à la fois Fragonard et David, et placer le modèle au bord d'un paysage préromantique.

Comment ne pas admirer aussi chez cette étrangère la connaissance de notre langue et ses phrases très pures, écrites d'un seul jet! D'ailleurs, j'ai toujours pensé que l'amour, avec ses vœux d'attachement et ses appels, était un remarquable maître de français. Que l'on songe plutôt à la Religieuse portugaise. La passion, en aspirant à l'objet, trouve le tour essentiel, le mot radical. La chaîne du style et la cadence des périodes se forment d'elles-mêmes au fond de la poitrine, coupées par des soupirs, qui sont classiques aussi.

Et c'est cet amour, ce foyer qui va brûler quatre années durant, qui m'intéresse surtout chez Louise de Hompesch. Oh! il y a aussi dans son *Journal* bien des choses à recueillir pour l'histoire. L'imbroglio politique, les mœurs de la société allemande, la coterie des émigrés, les petits travers de nos généraux. Mais ce jeune corps qui se rit de sa naissance, ce lierre qui grimpe au laurier, voilà pour moi le rare attrait de ces pages. Cette Allemande, convertie par amour à la cause de la Révolution française, qui affirme que partout on aime Hoche à la folie, que Bonaparte est son héros, que, si elle pouvait « étrangler, empoisonner, poignarder Pitt », elle croirait faire œuvre de mérite, dépasse assurément l'histoire.

C'est plutôt dans le roman qu'il faut lui chercher des sœurs, et, s'il était permis d'adjoindre une dédicace à un texte sur lequel la plume n'a point de droit, ce sont les noms accouplés de Stendhal et de Barrès que j'inscrirais en tête du *Journal* de Louise de Hompesch.

***

Ce journal qui commence en Ventôse an V (mars 1797) ne marque pas le début de sa liaison avec le général Klein. Sa correspondance que l'on possède aussi et qui s'est poursuivie pendant quatre années[1], remonte au début de 1797. Mais on a jugé préférable de donner d'abord le *Journal* qui offre plus de vues d'ensemble et de considérations sur l'époque.

Les premiers billets, datés de Bolheim, lieu de sa rencontre avec le général, semblent glissés sous la porte. Les amants devaient se voir chaque jour. Mais, j'y songe, je n'ai pas encore décrit le séducteur.

Un portrait, qui le montre en grand uniforme de l'Empire, c'est-à-dire passé la quarantaine, reproduit un visage petit et plutôt rond, mais pourvu d'un beau front, de traits fins, d'une lèvre élégamment modelée. Du regard viril s'échappe une flèche de coquetterie qui vous touche. Avec un tel air, cette lettre que le peintre a placée au bout du bras galonné pourrait bien être écrite de la même encre que ce billet, le deuxième ou le troisième de notre liasse, qu'il a reçu un matin de Louise :

« Je suis encore au lit, et je ne puis me décider à en sortir. Grondez-moi de ma paresse si vous voulez ou plutôt si vous *l'osez*, car la faute n'en est pas à moi.

» Il fait un temps délicieux, j'espère que nous pourrons nous promener tantôt. »

Mais, à Bolheim, leurs entrevues sont surveillées et elle s'en inquiète :

« ... Ma mère m'a fait un long sermon sur votre compte. Elle prétend qu'il faut être encore plus aveugle qu'elle ne l'est pour ne pas voir mon attachement pour vous... Adieu, je suis en réflexions noires. Ne m'en sachez pas mauvais gré. Si je ne t'adorais pas, je ne craindrais pas tout. »

Notons aussi ce passage qui est une vraie vignette du temps :

« Si vous trouvez extraordinaire et mon griffonnage et le format de ma lettre, souvenez-vous que j'écris à côté de la maman, un grand livre d'Histoire ancienne ouvert devant moi; et quand elle me demande ce que je fais, je lui montre ces

1. Elle sera publiée ultérieurement si la figure de Louise de Hompesch rencontre un accueil favorable.

petites feuilles détachées, et je lui dis que ce sont des extraits. Adieu, que les plaisirs ne te fassent point oublier ton amie. »

Mais les lettres sont parfois plus longues, moins espiègles. Il y est question de l'avenir et elle se lie déjà, comme elle ne cessera de le faire tout au long du *Journal*. « Nous attendrons donc encore, et si toutes les considérations dont je t'ai parlé ne t'arrêtent point, rien ne m'arrêtera non plus d'être à toi quand tu le voudras. »

Bientôt, d'ailleurs, il faut se séparer. Les Hompesch, renonçant à rester à Bolheim sous l'occupation française, se rapprochent du Rhin. Une lettre de Louise, du 10 Germinal, informe Klein des moyens de correspondance et ajoute : « Aie en moi une confiance que je tâcherai de mériter. J'attendrai enfin des circonstances plus heureuses. Je me considère comme votre propriété; cela seul m'attache à la vie. Mon existence m'est insupportable sans toi; tu n'as pas d'idée de ce que je souffre. Ce matin, en m'éveillant, mes bras te cherchaient, j'appelais mon Fanfan, et je restai plongée dans le désespoir. »

Installée avec sa famille à Barmen, près d'Elberfeld, elle écrit une quarantaine de lettres pendant l'année qui s'écoule jusqu'à la période où commence le *Journal*. Avant qu'il en prenne connaissance, menons le lecteur dans les lieux, tels qu'elle les a dépeints à son arrivée, où ce journal est écrit.

« Nous sommes logées chez de riches marchands. Mon père habite une maison séparée où nous allons le trouver tous les jours pour dîner avec lui. Comme il a un fort bon cuisinier français, les présidents et tout ce qui compose la Chancellerie sont toujours de la fête et nous voyons beaucoup de monde[1]. »

JACQUES DE LACRETELLE

1. Ce journal et la correspondance de Louise de Hompesch passèrent aux mains de la marquise Turgot, nièce du général Klein par sa mère, la maréchale Lobau, née d'Arberg, et sont conservés aux archives du château de Lantheuil.

L'introduction, ainsi que les notes du texte, doit beaucoup à l'ouvrage de M. Ph. Sagnac, *le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire*, à une brochure de M. le chanoine Dedenon, *le Général comte Klein*, au *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux français de la Révolution et de l'Empire*, de M. Georges Six.

Je veux aussi remercier M. Norbert Dufourcq, archiviste paléographe, qui a réussi à déchiffrer plusieurs passages recouverts par l'un ou l'autre des correspondants, ainsi que MM. Peter von Gebhart et Oswald Martin, dont les recherches en Allemagne sur Louise de Hompesch m'ont été fort utiles.

JOURNAL D'AMOUR

Le 14 ventôse, 4 mars 1797. — C'est pour toi, mon ami, que je commence ce journal; il m'est important que tu connaisses jusques aux moindres détails d'une vie qui t'est consacrée; je te dois un compte exact de mes actions, de mes pensées. Ne se rapportent-elles pas toutes à toi? Nos nœuds sont raffermis, ta lettre vient de me les rendre plus chers encore. Désormais, véritablement je n'existe que pour toi et par toi, pour adoucir tes chagrins, pour augmenter ton bonheur s'il m'est possible de répandre sur ta vie les charmes de l'amour et de l'amitié. J'avais juré de ne plus faire de journal depuis que ta prudence m'avait déterminée à sacrifier l'histoire de cinq années. J'ai souvent regretté d'y avoir consenti; mais à présent je m'en applaudis. Que ne puis-je effacer toutes les traces de mes folies et de mes malheurs!... Tu me les as pardonnées; j'en sens plus vivement tout ce que je te dois. Que ne t'ai-je connu plus tôt! Mon bonheur serait sans mélange, il ne serait pas empoisonné par la crainte de te voir un jour des regrets.

Mon père reçut ce matin une longue épître de M. Vopen qui lui annonce ton séjour à Bolheim; il y fait tes éloges. Guillaume, en me le répétant, me conta que le Papa, en apprenant il y a quelques jours ton arrivée, lui avait recommandé de prendre bien garde qu'il ne s'établisse pas de correspondance entre nous. Il lui répondit que le diable même n'empêcherait pas d'écrire lorsqu'on en a la fantaisie, qu'on trouve partout encre et papier. Cette commission a piqué mon frère

qui ne pardonne pas à mon père de nous avoir envoyées seules à Bolheim. La démarche était inconsidérée; à qui s'en prendre donc si elle a eu des suites? Et Guillaume, outre le désagrément du rôle de surveillant, ne se soucie pas de raccommoder les pots cassés. Mais quelle inconséquence de mon père! Le grand jour des aveux, il me demanda si je t'écrivais, j'en convins; il me dit seulement de prendre garde, qu'il serait forcé d'y mettre ordre s'il pouvait s'en apercevoir, et à présent le voilà inquiet et soupçonneux. Que ne me le demande-t-il, je lui dirais la vérité. D'après les discours qu'il m'avait tenus alors, et jusqu'à présent, j'avais cru que, comme les Lacédémoniens, il ne punît point le vol, mais la maladresse. Au reste j'espère lui en épargner la peine.

Je reçus une lettre de R.[1] qui me persécute encore avec son maudit Ob.[2]. Le matin, Guillaume vint chez moi se faire peindre; nous étions tous deux rêveurs et tristes... Comment ne l'être pas? Mon père avait parlé d'un projet de paix dont il était enchanté, mais qui ne nous laissait aucun des pays conquis, favorisant beaucoup l'E. G.[3], ôtait à Guillaume toute espèce de fortune par la sécularisation des Évêchés. Mais qu'importe à mon père la fortune de ses enfants pourvu que la politique aille son train! Guillaume est ici trois mois, le roi de Prusse s'est emparé des revenus d'un de ses chapitres, les Français ont ruiné l'autre, ces faits sont connus et mon père n'a jamais songé à lui demander s'il n'est pas vis-à-vis de rien. Il y a dix ans qu'aucun de mes frères n'a reçu une obole de la maison paternelle... En arrivant ici, Guillaume, qui a les titres et a eu les fonctions de conseiller intime, demanda d'être de nouveau employé, sans gages. Il ne voulait que s'ouvrir une nouvelle carrière au cas que les grands arrangements politiques lui enlevassent les prébendes. Mon père a refusé. Et cela ne lui aurait pourtant coûté qu'une lettre à l'Électeur. S'il abandonne ainsi son enfant chéri, son favori, à quoi doivent s'attendre les autres? Et ce pauvre Joseph, qui ne lui a pas coûté une larme, dont le souvenir est déjà effacé! Avant la guerre Joseph avait cinq cents louis de rentes

1. Robens, familier des Hompesch. Il sera souvent question de lui ensuite.
2. M. d'Oberndorff, qui prétendait à la main de Louise.
3. L'Empire germanique.

indépendantes de la famille; la conquête du Brabant lui enleva tout. N'ayant rien de mon père, il fut forcé de prendre le parti des armes et il fit une fortune brillante; le tout contre le gré du Papa, qui ne voulait ni lui permettre de quitter son premier état, ni lui donner de quoi vivre. C'était bien le forcer pourtant par la nécessité à chercher les aventures. Il y périt. Qui peut-on accuser de sa mort prématurée? Il détestait le petit collet, on le lui fit prendre. La guerre le ruine, il eût voulu rester dans sa patrie, on l'y prive de toutes les ressources; il cherche au loin la gloire et la fortune, on le blâme, on le menace, on lui défend de reparaître en Allemagne sous l'habit militaire. Il quitte l'Europe; moissonné à la fleur de ses ans, on ne le lui donne pas un regret. Pauvre Joseph! Les sentiments si doux de la nature sont-ils donc bannis de tous les cœurs qu'enflamme l'ambition?

Nous eûmes à dîner M. de Horff. On dit bien du mal des Français. A chaque phrase mon père me lançait un coup d'œil très significatif. Je me suis fait une loi de ne jamais desserrer les dents en sa présence, mais il explique même le langage de mes yeux, mon air, mon silence, il cherche à me trouver des torts, et M. de Horff, ce vieil avare, cet homme si imbécile et si dur, que personne n'estima jamais, fut fêté parce qu'il se répandit en invectives contre les Français. Je me souviens du temps où mon père lui-même le tournait en ridicule; mais l'esprit de parti a tout changé. Je passai l'après-dîner à entretenir ma mère en tête à tête. Amusante occupation! Mais elle est bonne femme, elle ne me tourmente point, je la plains et mes devoirs à son égard ne me pèsent pas. Le soir, nous fîmes musique. Je rêvai tout à mon aise, pendant ce temps, à mon ami. Je faisais des châteaux en l'air. La musique eut toujours pour moi un charme inconcevable; elle donne un nouvel essor à mon imagination déjà trop vive; j'oublie tout ce qui m'entoure et c'est le seul moment où je vois tout en beau.

Le soir, je me retirai chez moi pour m'occuper. Je lus les *Lettres à Emilie sur la mythologie*. Ce n'est qu'une jolie bagatelle, mais il s'y trouve plusieurs morceaux de vers qui me plaisent et j'en fais des extraits. A notre espèce de souper, on parla politique. Lorsque la conversation commença à s'échauf-

fer, je gagnai tout doucement ma chambre et enfin mon lit pour m'épargner de l'humeur et de la bile. En vérité, je n'ai rien de mieux à faire qu'à dormir; les songes me rapprochent de mon ami et les idées désagréables s'écartent de mon sommeil.

Le 15 ventôse. — Je m'occupai de mes extraits à mon réveil, j'achevai le volume des *Lettres à Emilie.* A neuf heures je dus suivre ma mère à la messe. La plaisante chose d'assister à une cérémonie dont on connait l'inutilité, mais l'usage tyrannise à chaque instant la vie. Ah! s'il ne faisait d'autre mal que de me faire perdre une heure chaque matin à l'église! Je me trouvai mal, mon père parut étonné et me fit la grimace; personne ne bougea, ma femme de chambre me ramena chez Rubel[1]; je passai toute la matinée à être malade. La sotte chose qu'une mauvaise santé! Il fallut pourtant faire toilette et aller dîner comme si de rien n'était. J'eus à dîner le plaisir d'être placée à côté de M. de Bentinck, que le public me donne comme époux; tout le pays assure que c'est une affaire arrangée dès longtemps avec mon père. Je ne le crois pas, car cet homme est si vil, si généralement méprisé, si lâche et si crapuleux, que son aristocratie même ne peut toujours lui faire trouver grâce aux yeux de mon père. Guillaume me fit le plaisir de le turlupiner, de le persifler tout le temps; mais il a l'effronterie du vice et supportant tout, ne se décontenance de rien. On parla des succès de vos armées. En cherchant à les atténuer, mon père ajouta : « La guillotine est un grand moyen, elle donne du courage à ceux qui n'en auraient pas sans cela. » Ma mère remarqua que ce moyen n'était plus d'usage depuis deux années entières, on la brusqua; on décida que vous êtes tous des gens perdus si les Autrichiens se donnent la peine de vous combattre à forces égales; que vos généraux sont des ignorants, vos soldats des bandits; on fit de Buonaparte un moine défroqué, de Moreau un enfant trouvé, des autres généraux des tailleurs et des cordonniers. Mon frère parle rarement politique parce que la moindre contradiction irrite mon père au suprême degré. Il n'y tint pourtant

1. Rubel, autre familier des Hompesch. La fille, Mimi, servira la liaison de Louise et du général.

pas cette fois-ci, et répondit simplement qu'il était d'autant plus honteux aux Autrichiens de s'être laissés battre partout si leurs adversaires ont si peu de moyens. Cette réflexion est bien naturelle et je ne conçois pas comment, après tout ce que vous avez fait, on peut douter encore de votre supériorité.

Je passai l'après-dîner chez Guillaume. Il me dit que M. de Horff avait proposé hier d'assembler les états du pays de Juliers, pour ratifier un emprunt considérable fait à Francfort. Guillaume, comme membre des états, s'y opposa de toute son éloquence; un pays déjà obéré, qui n'appartiendra peut-être plus jamais à l'E. G., qui n'est pas sous sa domination pour le moment, ne peut répondre d'une somme levée pour l'entretien d'une régence qui n'a plus rien de commun avec ce pays-là, et il avait raison. Mais son avis n'en a pas moins déplu. J'aime en mon frère cet amour de la vérité qui règle toutes ses démarches. Malgré cela, il est fort prudent; mais peu d'hommes ont autant de fermeté, d'opiniâtreté que lui. Il n'aime pas les Français, il a passé la plus grande partie de sa jeunesse à Vienne, je ne lui ai jamais vu cependant la moindre animosité. Il reconnaît vos talents, l'ineptie de vos ennemis, il a toujours loué ce qui est louable et blâmé ce qui ne l'est point. Voilà les gens que j'estime. N'être d'aucun parti, apprécier le mérite où il se trouve, sacrifier tout à la vérité, à la probité, chercher à répandre le bonheur autour de soi. Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas ainsi?

Pendant que mon frère, étendu tout de son long, fumait patriarcalement sa pipe, je lui lus une *Rêverie* de Rousseau. Nous y trouvâmes une longue dissertation sur le mensonge et la vérité. Nous moralisâmes là-dessus. Guillaume décida enfin qu'il faut « souvent taire la vérité, mais ne jamais la déguiser ». Rousseau est d'un avis contraire, il paraît excuser le mensonge là où il ne peut faire aucun mal. Nous fîmes l'application de ces deux principes à différentes occasions de la vie; il se trouva qu'il n'est presque aucun cas où le mensonge devienne excusable. Guillaume finit par me dire : « Mais enfin, si mon père te demandait : avez-vous couché avec le général Klein? » Heureusement la voiture fut annoncée et je m'enfuis au plus vite. J'entendis encore sur l'escalier mon frère criant à tue-tête : « J'entends, la réponse est bonne. » Je l'assurai

du plus grand sérieux qu'il n'est qu'un polisson. Oh! il me paiera cette espièglerie! Voilà pourtant les hommes! La plus sublime morale ne tient pas au plaisir de faire une malice.

Robertz vint me dire que la vieille madame de Spies a dernièrement si bien invectivé Félix Bornheim sur ses opinions, sur ses principes, lui a tant répété qu'elle est du parti des Jacobins, que celui-ci fut obligé de quitter le cercle et enfin la maison. La pauvre femme radote. Je suis fâchée pourtant d'apprendre qu'elle me fait la même réputation. Pauvre moi! Je ne suis ni aristocrate ni démocrate, je hais les oppresseurs, qu'ils soient Jacobins ou titrés, je plains les malheureux et je méprise les femmes qui se mêlent de politique. N'avons-nous pas de plus douces occupations? La nature nous a sagement assigné un cercle plus étroit d'actions et d'idées : faire le bonheur d'un époux, de ses enfants, consacrer son existence à des objets si chers et écarter loin d'eux les chagrins et les soucis, voilà notre destination. Toute femme qui entend ses intérêts ne cherche pas à l'étendre, il suffit à son bonheur et à sa réputation. Ces occupations sont plus douces, ce sont les seules vraiment faites pour notre sexe.

Le soir, après avoir lu un chapitre de l'*Histoire romaine* en anglais, et quelques vers français sur le bonheur, je me couchai tristement en donnant un baiser à ton portrait et je m'endormis en faisant des commentaires sur l'impertinente question de Guillaume.

Le 16 ventôse. — Mon père dit à dîner en me regardant d'un air triomphant, que les troupes cantonnées à la Roer[1] sont destinées à passer d'abord en Italie. Je te laisse à juger de l'effet que cette nouvelle dut faire sur moi. Si je ne savais que l'on accrédite tous les bruits les plus invraisemblables, simplement parce qu'ils peuvent être désagréables, certainement toute ma présence d'esprit n'eût pas suffi à me faire garder contenance. L'idée seule de cette possibilité m'affecte vivement; mille projets bizarres se croisaient dans mon imagination.

Après le dîner je me retirai dans une embrasure de fenêtre éloignée et, en ayant l'air de feuilleter un livre, je songeais à

1. Rhur.

l'Italie et au système de mon père. Ah! si tu es obligé de t'éloigner ainsi, que deviendra ton amie? Isolée parmi des personnes dont je connaissais l'égoïsme avant qu'on en fît un système, ne recevant peut-être plus de nouvelles, craignant sans cesse pour ton amour et pour ta vie, oh! mon ami, mes larmes coulèrent. Songeant à tous les événements dont je suis menacée, j'oubliais tout autour de moi et quand mon frère vint m'engager à le suivre dans sa chambre, je n'eus pas le temps de lui dérober mes pleurs. Il m'en demanda la cause, mais l'amour seul peut comprendre, peut sentir les chagrins de l'amour et je ne veux pas que ma douleur soit à charge à l'amitié. Je concentre toujours en moi-même les sentiments qui ne peuvent l'intéresser directement. D'ailleurs mon frère ne croit pas à ton amour, ni au mien, il prétend que nous nous abusons tous deux. Comment pourrait-il donc partager des chagrins qu'il croit imaginaires?

Le soir je m'ennuyai le plus poliment du monde une couple d'heures avec les mamans et je me retirai de bonne heure, en faisant mille projets en l'air pour détourner cette séparation qui m'effraie plus que je ne puis te le dire. D'honneur, je crois que, si tu le voulais, je quitterais toute la boutique dans ce moment pour te suivre partout où ton destin pourrait te conduire et fût-ce dans les déserts de Lybie.

Le 17 ventôse. — J'eus une seconde séance du peintre de huit heures et demie jusqu'à dix heures. Il faut bien t'aimer pour soutenir cet ennui-là[1]. Le temps sombre, mes réflexions d'hier, une nuit passée dans des agitations cruelles, me plongèrent dans un abattement dont mon père me demanda la cause d'un ton d'humeur, et bien inutilement, puisqu'il *veut* l'ignorer. Ma mère me dit qu'elle avait appris par un de ses gens votre arrivée à Bolheim. « Je suppose que c'est de passage », me dit-elle, « car ces troupes doivent se rendre en Italie. » Je détournai la conversation et je me proposai de t'écrire d'abord pour savoir au juste si mes frayeurs sont vaines ou fondées, je pris la résolution de t'engager à écrire à mon père ou à venir ici, pour savoir enfin décidément si nous pouvons espérer ou non. S'entend bien que cette démarche ne devrait

1. Ce portrait était destiné au général.

se faire qu'au cas qu'il te fût impossible d'éviter l'Italie. Ma lettre achevée, ma résolution prise, je me sentis plus tranquille et je m'occupai de mon clavecin. Après le dîner, je passai chez Guillaume. Il était occupé à fermer ses lettres, je l'aidai et voulus en même temps cacheter celle que je t'ai écrite. Il me demanda ce que c'était, je lui dis tout naturellement. Il me plaisanta un peu et fit des efforts pour me l'arracher. Tu peux juger si je défendis ma lettre. Mais ma frayeur fut si grande, mes palpitations si violentes, que je perdis forces et haleine et, tombant sur une chaise, je pensai m'évanouir. Rien ne m'attaque comme la frayeur, elle me donne des convulsions, un rire forcé et continuel, des larmes qui coulent sans m'en apercevoir. Mon frère eut plus peur que moi et me laissa en paix, en protestant qu'il n'avait voulu que plaisanter, qu'il respecterait toujours mes secrets, que ma lettre eût été aussi sûre entre ses mains que dans les tiennes. Je savais bien tout cela et d'ailleurs ma lettre ne contenait rien qu'il ne sût. Mais une lettre d'amour est une si sotte chose à montrer à un tiers qui n'y sent rien! Je n'ai pas aisément peur, mais quand une fois elle me prend, je suis hors de moi et ma raison n'y est plus. Je profitai du premier moment favorable pour m'échapper, je fermai ma lettre chez ma femme de chambre, elle fut remise tout de suite et je revins ensuite chez mon frère auquel je fis des excuses de ce mouvement involontaire qui aurait pu blesser son amitié. En effet, il mérite bien toute ma confiance. J'avais promis d'arranger son chien. Pendant que je fis sa toilette, Guillaume me lut une *Rêverie* de Rousseau. Mon père vint nous montrer quelques lettres; il voulait, je crois, des éloges. Nous ne pûmes les refuser, son style est vraiment charmant. Il a cette fleur d'esprit, cette tournure légère et délicate que j'aime toujours à trouver en correspondance. Je ne sais comment nous vînmes à causer de journaux. Guillaume me parla des miens qu'il n'a jamais vus. Je lui dis que tu me les avais fait brûler. Il s'étonna que j'aie pu te montrer ainsi mon âme entière à découvert. Je lui démontrai qu'il n'est point de milieu dans des rapports comme sont les nôtres; il faut tromper toujours ou ne tromper jamais. Le temps n'y fait rien, et si j'avais pu te cacher le passé, je n'eusse pas respecté davantage le présent et l'avenir. Il avait l'air

de trouver que j'ai raison et regretta seulement de n'avoir pas lu l'histoire de ma vie. Il convint que mon sacrifice était pénible, qu'on s'attache à des souvenirs aussi détaillés et aussi vrais; mais il t'applaudit de m'y avoir engagée.

Le 19 ventôse. — Malgré mon rhume et mes maux de poitrine, je pris une leçon de clavecin et j'eus une séance du peintre. Ma mère s'étant levée de meilleure heure, je fus obligée de congédier le peintre en grande hâte, l'ennemi était près, il n'y avait pas un instant à perdre. Le pauvre diable presque aussi effrayé que moi, perdit la tête, et son pied s'accrochant à la table, il alla tomber tout de son long contre le mur, en entraînant toute la boutique dans sa chute. A peine fut-il sorti que ma mère vint me demander la cause de ce vacarme horrible et du désordre qui régnait dans ma chambre. Heureusement elle se laissa payer de mauvaises raisons. Je fis des extraits d'*Emilie*. A une heure, nous nous promenâmes en voiture. Tout le long du chemin elle me parla de vous.

— Le général Klein est à Bolheim?

— On le dit.

— De bonne foi, ne vous a-t-il jamais écrit depuis que nous sommes à Barmen?

Mon cœur me pressait de dire oui; mais si ma mère est bonne, elle est faible; elle eût tout dit à mon père qui la traite en enfant, qui m'aurait su mauvais gré de lui avoir confié ce qu'il nomme un secret *auquel l'honneur de la famille est attaché*. J'éludai la question. Elle te plaignait d'être seul à Bolheim. « Le basson n'aura plus d'accompagnement », dit-elle, et la voilà à récapituler tous les petits airs que tu jouais avec moi; elle les chanta à gorge déployée, je croyais pâmer de rire. Elle s'informa encore de ton véritable nom, que j'ignorais[1]. Je lui dis qu'à la paix, j'espérais l'apprendre. La bonne maman me comprit fort bien et fit des vœux pour mon bonheur dont elle avait pourtant l'air de douter.

Après le dîner j'allai lire et causer chez Guillaume. Je ne sais pourquoi il en revint à la fameuse question de l'autre

1. Klein, alors qu'il appartenait aux Gardes de la Porte du Roi, avait ajouté à son nom celui de Bettling, petite terre que son père avait possédée en Lorraine. Sans doute s'agit-il de cette appellation.

jour. On ne peut que plaisanter là-dessus, je n'avais rien de sérieux à répondre; et, lorsque enfin j'essayai de me fâcher, il voulut de force, disait-il, en chercher l'évidence. Était-ce pure curiosité, était-ce désir? N'y aurait-il point d'amitié désintéressée dans ce monde? Nous luttions encore lorsque mon père entra dans la chambre voisine. Par contenance je repris ma lecture, mais ma voix altérée, mon émotion, ne me permirent pas de continuer et effrayèrent même Guillaume, qui tourna l'aventure en plaisanterie. J'aime mieux croire aussi que ce n'est qu'une étourderie, qu'une polissonnerie, mais je me promis bien de prendre mes précautions à l'avenir. Il me parla en bonne amitié de toi et je lui fis ma confidence claire et nette, de manière à lever tous ses doutes, en lui répétant que nos liens sont *indissolubles*. De retour chez moi, je rêvai longtemps à ce qui m'était arrivé, je n'y avais pas donné lieu, cela me rassura. Mais l'amie du général Klein ne doit pas être exposée à de pareilles entreprises, qui, lors même qu'elles échouent comme celle-ci, n'en sont pas moins humiliantes et désagréables. Je séchai mes pleurs, je n'avais rien à me reprocher; et pour oublier tout cela, je passai deux heures à mon clavecin. Je relus tes lettres, je renouvelai mes serments, et après avoir baisé ton portrait qui ne quitte pas mon sein, je me couchai, ne voulant plus reparaître dans la société.

Le 20 ventôse. — Dès le matin je m'affublai assez singulièrement. Je me souviens d'avoir lu quelque part :

Le sanctuaire des amours
Pour être respecté toujours
Doit toujours être inaccessible.

Tu vois qu'il n'y a pas de bonne leçon de perdue pour moi, et qu'on dise encore que je ne mets point mes lectures à profit! Je ne puis m'empêcher de sourire de cette comique précaution! Te moqueras-tu de moi en lisant ce passage de mon journal?

Le 22. — Je me levai malade, d'humeur pendable, en vérité je n'étais bonne qu'à jeter par les fenêtres. De noirs pressentiments m'assiègent, je redoute des événements que je ne puis prévoir; je me tourmente, je m'afflige sans savoir pour-

quoi. Peut-être n'est-ce là qu'une maladie de nerfs, notre physique influe tant sur le moral! Au moins, ma raison voudrait m'en persuader; mais ses efforts ne peuvent rien contre ces chimériques alarmes. Puissent-elles être vaines! Quelle folie pourtant de se rendre malheureuse par l'imagination. Elle ne nous fut donnée par la nature que pour alléger les maux de la réalité. Et je l'emploierais à les augmenter! Non, ces frayeurs, ces humeurs, sont faites pour les femmes ordinaires, je dois les vaincre.

Autrefois j'avais des caprices; l'amour-propre m'apprit à les surmonter. Je sentais qu'ils ne peuvent que me rendre désagréable en tourmentant les personnes qui m'entourent. La coquetterie commença donc cette réforme; le chagrin et le temps l'achevèrent. Mais ces accès de mélancolie noire, — pendant lesquels je fuis la société parce que je ne puis qu'y être à charge, j'évite tout ce qui pourrait me distraire, — je m'y livre avec excès, je me consume de douleur à propos d'une idée, ces accès ne méritent-ils pas davantage encore mon attention? Ils me rendent malheureuse. A quoi me servent donc l'esprit, l'instruction et un grain de philosophie, si je ne les emploie à mon bonheur? Et si un jour je vis avec toi, pourrais-je te rendre heureux en ayant moi-même cette inégalité d'humeur? L'amour me donnera la force de m'en corriger, et je veux commencer dès à présent. Oh! mon ami, je te devrai toutes les vertus que je pourrai acquérir, elles me deviennent précieuses, parce qu'elles doivent assurer ta félicité. Qu'il est charmant de penser qu'on se perfectionne pour ce qu'on aime! Voilà toujours le but de mes actions. Pour toi je prends soin de ma figure, pour toi je cultive la musique, pour toi je lis, je m'applique. Et cela seul rend mes occupations agréables.

Malgré toute l'envie que j'avais aujourd'hui de vaincre mon abattement, je n'y pus réussir. Je fis musique pendant une heure et demie, je chantai même quelques airs que mon ami accompagnait de son basson autrefois; et vainement! Ces airs, ces souvenirs, augmentent ma tristesse, et lorsqu'on vint nous chercher pour dîner à la Chancellerie, je pus à peine faire cesser mes pleurs. Tout m'excéda à dîner. Le major prussien avec son air doucereux et ses sots compliments, me

parut plus insupportable que jamais. J'aurais voulu être seule, relire tes lettres, contempler ton portrait, pleurer à mon aise. Ma petite chatte ne quitta pas mes genoux, je m'occupai d'elle d'autant plus que la société me paraissait désagréable. Il semble que les animaux s'attachent aux malheureux, quelquefois je pousse la folie jusqu'à croire que ma chatte me comprend. Enfin le major parla des Français, en dit du bien, et surtout du Général[1]... par condescendance, par politesse, mon père répondit que, quoiqu'il n'aimât point les Français généralement parlant, à cause du mal qu'ils font à sa patrie, cependant il rendait justice à plusieurs individus de cette nation, qu'il s'y trouvait des gens distingués qu'il estimait beaucoup. Cela me fit plaisir et me raccommoda un peu avec la société.

Mais ma joie ne fut pas de longue durée. On parla de gouvernements en général; mon père qui était autrefois un partisan zélé du Grand Frédéric, l'accusa d'avoir détruit la religion, d'avoir propagé des principes pernicieux qui enfantèrent les crimes et les horreurs de la Révolution. Il décida ensuite que les hommes ne peuvent être gouvernés et menés que par la crainte; que ce motif agit bien plus puissamment sur eux que l'amour ou la reconnaissance. Si cela est vrai, Robespierre fut un grand homme; si cela est vrai, j'aimerais mieux vivre avec les tigres et les lions qu'avec mes semblables avilis. On cita pour exemple le landgrave de Hesse-Cassel, qui vendit le sang de ses sujets à l'Angleterre lors de la guerre d'Amérique, qui épuisa de tout temps son pays, vexa ses sujets, et qui est cependant le seul souverain dont le peuple n'ait pas même essayé de secouer le joug.

Vers la fin du dîner arriva le général Dalwigk. C'est le seul Palatin aimable ou supportable. Ses manières sont un peu guindées, mais il a conservé cette ancienne politesse de la Cour où il passa la plus grande partie de sa vie. Son esprit n'est pas transcendant, mais il n'est pas désagréable en société où il n'a aucune prétention et ne s'occupe que des autres. On dit qu'il entend son métier, c'est dommage qu'il soit Palatin. Sa bravoure personnelle, du moins, est connue par différentes affaires particulières. Il est homme d'honneur et d'une pro-

1. Nom raturé.

bité reconnue, avec cela d'une discrétion à toute épreuve, personne ne garde mieux un secret. Habitué à être bien vu des femmes, car il était fort bel homme dans sa jeunesse, il conte encore fleurette et son antique galanterie lui donne un peu de ridicule. Les personnes qui ne le connaissent pas beaucoup le trouvent ennuyeux et gêné. Tu vas t'étonner de ce long portrait : mon ami, cet homme est *grand-père*, il a soixante-trois ans, il est sans conséquence, et c'est mon parent. Je fus bien aise de le voir arriver, car il me parle toujours de toi. Je m'amusai des compliments à perte de vue qu'il fit au major prussien, il y avait vraiment assaut, ils n'avaient pas l'air de finir de si tôt tous deux, si mon père ne se fût levé pour les séparer.

Il y eut conférence après le dîner. Je montai chez Guillaume. Notre leçon d'anglais fut triste, il voulut l'égayer par quelques plaisanteries sur les Français. Ce qui hier m'eût fait rire, parce que j'y suis assez habituée, aujourd'hui me fit pleurer. Quelle bêtise! Je suis bien enfant.

En retournant chez Rubel, je trouvai du monde et un goûter. C'est d'usage ici, mais je trouve cet usage bien ridicule et bien ennuyeux. Il n'y a pas à s'en dédire, en pareille occurrence il faut rester trois heures campée à une table chargée de tourtes et de bonbons. Enfin nos messieurs arrivèrent, le Général se plaça près de moi et nous causâmes tout le temps de toi. Il aime les Français. Il fit l'éloge du général d'Hautpoul[1], Beurnonville[2], de beaucoup d'autres que j'ai oubliés. Il me dit que l'adjudant-général Carat lui avait demandé s'il me connaissait; qu'il avait fait mes éloges. Il ne m'a jamais vue! Le Carat lui dit ensuite qu'un de leurs généraux m'aimait beaucoup, que je lui avais tourné la tête pendant le séjour qu'il fit à Bolheim. Mon ami, cela est-il vrai? Combien j'aimais

1. Le général d'Hautpoul (1754-1807) entré au service en 1777, fit les campagnes de la Révolution. En 1794, il fut exclu de l'armée comme aristocrate, mais ses soldats exigèrent et obtinrent son maintien. Blessé à la bataille d'Altenkirchen en 1796, il fut nommé général de division la même année. Il fut blessé mortellement à la bataille d'Eylau.

2. Beurnonville (1752-1821) était colonel à la Révolution, servit à Valmy et à Jemmapes. Après un passage au ministère de la Guerre sous la Convention, il retourna aux armées. Livré par Dumouriez aux Autrichiens, il fut échangé contre la fille de Louis XVI. En 1796, il était général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse.

à entendre cette phrase charmante, combien je me la fis répéter. Mon ami *m'aime beaucoup*! Ma mauvaise humeur fut oubliée et de toute la soirée je fus d'une gaieté, d'une folie! Le général Dalwigk m'assura que tous les officiers de votre armée lui avaient fait vos éloges et comme il avait l'air de ne pas tout dire, je le pressai de s'expliquer. Il me donna sa parole d'honneur que personne ne lui avait parlé de toi en mal et qu'on vous avait souvent loué. Enfin j'appris ce qu'il voulait taire, que tu es fort heureux chez les femmes, fort inconstant, que tu préfères ton métier à toutes les belles dames de l'Europe. Ce n'est donc que cela! Oh! je te pardonne tes conquêtes pourvu que j'aie toujours la *préférence* : je ne suis pas le moins du monde jalouse de tes plaisirs, mais je le suis à l'excès de tes sentiments. D'autres femmes peuvent être tes *maîtresses*, mais Louise doit être seule ton *amie*. Le général Dalwigk croyant que ma mine allait s'allonger, me répéta que Carat lui avait assuré que je t'avais tourné la tête. Moi, je ne voudrais que la fixer.

La gaieté devint universelle, on arrangea des petits jeux, et voilà toutes nos graves perruques oubliant leur antique décorum, fous comme des enfants. Je finis par m'amuser de ce brouhaha, ma mère elle-même se mit de la partie, mon père, qui d'abord avait envie de gronder, fut entraîné dans le tourbillon et je crois qu'il s'en trouva bien, car il fut embrassé par deux jolies demoiselles. Je me suis fait ici une réputation de pruderie et de petite *vieille femme*, on ne me fit embrasser personne et j'en fus quitte pour croquignoler mon frère.

Le 25 ventôse. — J'eus une leçon de musique. Le général Dalwigk vint faire visite à ma mère, qui étant occupée à sa toilette me l'amena. Il était déjà tard, le médecin m'ayant trouvé de la fièvre, je ne m'étais point habillée, comptant ne pas sortir. J'étais occupée à relire tes lettres, à regarder ton portrait. A peine eus-je le temps de cacher tout cela. Ma mère me laissa en tête à tête avec le général. J'étais un peu embarrassée de ma figure. Tu me diras qu'un homme de soixante ans est sans conséquence, mais il a encore des prétentions et en vérité, ma mère eût pu se passer de me l'envoyer. Elle ne manque jamais ces occasions-là et m'a souvent embarrassée

davantage encore. Après avoir épuisé tous les lieux communs de la vieille galanterie, nous parlâmes de toi. Le général Palmarole[1] lui a dit que tu es fort bel homme. Il est fort lié avec lui et il me paraît que ce général est plus instruit de mes affaires que je ne le voudrais. Dalwigk prétend que Palmarole lui a assuré que tu n'étais point le seul auquel j'ai tourné la tête, mais que tu paraissais le seul heureux. Il lui a dit encore que j'avais la réputation d'être fort aimable, d'avoir de l'esprit, etc., mais de tourner en ridicule et de rouer impitoyablement tous les pauvres diables qui s'y laissent prendre. Cela s'appelle du moins dorer la pilule, il commence par me trouver charmante, pour me dire ensuite des vérités. J'étais tentée de m'impatienter, mais puisque personne n'a jamais dit ou cru que je puisse te jouer des mauvais tours, il m'est assez égal qu'on cause d'ailleurs. Dalwigk me demanda si je comptais t'épouser. Oh! très fort. Je lui dis bien que si cela ne se pouvait, je resterais chanoinesse toute ma vie. Enfin ma mère arriva. Le général Dalwigk lui demanda si personne ne s'était logé à Bolheim, elle fit tes éloges. Peu après nous nous séparâmes.

Vous vous étonnerez peut-être que je parle de vous ainsi à tous ceux qui me font des plaisanteries; que j'annonce mes projets à tout le monde; cela me coûte quelquefois, mais je m'en fais la loi. D'abord pour éviter que quelqu'un prenne l'envie de vous remplacer et puis parce que la chose une fois connue de tout le monde, répandue dans tout le public, mon père n'osera guère s'y opposer. Tout homme qui a le sens commun ne demandera pas la main d'une femme qui s'est donnée; les autres partis qu'on pourrait me proposer sont assez désagréables par eux-mêmes pour que le public me pardonne de les refuser; d'ailleurs il s'intéresse presque toujours à une passion que le temps, la constance, les revers, ont pour ainsi dire rendue sacrée. Ce sont là mes raisons. Guillaume m'a souvent grondée de ne point garder ce secret, je ne lui ai pas détaillé les motifs qui m'y déterminent. Mais je ne parlerai de toi *avec plaisir* qu'aux personnes auxquelles je puis tout dire, et de celles-là, je n'en connais point.

1. Le général de Palmarole (1755-1816), attaché à la division Championnet dans l'armée de Sambre-et-Meuse en 1795, venait d'être nommé à la division d'Hautpoul en avril 1795.

Je ne quittai point ma chambre de la journée, je lus Gibbon et plusieurs poètes anglais. Je fis des extraits des pensées de Cicéron; j'aime à les relire, elles m'élèvent l'âme et me prouvent que la vertu n'est point affaire d'opinion, ne varie point avec les hommes; elle est un sentiment inné, elle seule est immuable. Il y a quelque chose de consolant à cette idée, elle fait oublier l'injustice, la calomnie et cet avilissement ordinaire aux hommes qui rétrécit le cœur et flétrit l'imagination du spectateur. J'ai souvent désespéré de moi-même et des autres; mais Cicéron me raccommode avec le genre humain, il me rappelle que ces êtres si petits et si vils sont ainsi que moi une essence de la divinité. Tout me l'assure : le beau, le grand, le vrai, l'honnête, existent, indépendants de nous et des opinions changeantes. Si les exemples en sont rares, si l'envie cherche encore à les atténuer, la faute en est aux mortels aveuglés.

L'après-dîner je lus les gazettes de Francfort à ma mère, il y a un tableau d'organisation de l'armée de Sambre-et-Meuse dans lequel je ne vois ni vous ni Ligniville[1], ni d'Hautpoul. Ma mère remarqua que tu n'y es point. La pauvre maman parle souvent de toi. Étant enrhumée elle garda la maison avec moi et nous eûmes tout le temps de faire des châteaux en Espagne. Nous descendîmes au salon vers 6 heures. Mon frère y était. Il me dit que mon père est d'une humeur affreuse. Collenbach, Horff, Guillaume et plusieurs autres membres des États qui se trouvent ici, formèrent une diète pour le pays de Juliers. Je crois qu'ils n'ont pas voulu donner à mon père tout l'argent qu'il exigeait pour le gouvernement. Enfin, il y a eu du train et surtout de l'humeur. En revanche on est rayonnant d'avoir à régir le pays de Juliers, on aime Hoche à la folie. Guillaume était de mauvaise humeur, rien n'est plus épidémique, du moins pour moi, surtout lorsque je m'attends à une réciprocité de confiance ou de gaieté. Il voulut ensuite plaisanter, se remettre sur l'ancien ton,

1. Le général de Ligniville (1760-1813), entré aux Gardes du Corps du Roi en 1774, fit les campagnes de la Révolution avec le grade de lieutenant général, dut néanmoins comparaître comme suspect devant le tribunal de la Révolution en 1793. Remis en activité par le Directoire en qualité de général de division à l'armée de Sambre-et-Meuse, il prit sa retraite peu après et eut sous l'Empire une carrière administrative.

mais nous n'étions plus d'accord. Au fond, j'avais tort, il faut se mettre au-dessus d'un mouvement d'impatience. Quand on annonça mon père, je me retirai et ne reparus plus.

Le 26 ventôse. — Je fus réveillée par ta lettre du 21. Il est inutile de te parler des sentiments qu'elle fit naître dans mon cœur. Tu sais bien que je ne suis occupée que de mon ami. Je répondis tout de suite. J'étais encore malade, je ne sortis point. Toute la journée je ne pensai qu'à ta lettre, au bonheur de te revoir peut-être. La crainte et le désir de te savoir à Elberfeld me donnaient la fièvre tour à tour... Je suis bien enfant! Guillaume vint me voir, je ne pus lui cacher le plaisir que me donne ton avancement. Je me gardai bien de lui parler d'Elberfeld.

J'eus une leçon de musique, je lus la dernière Héloïse qui me parut plate et maussade et des lettres de Julie à Ovide qui sont guindées.

Le 30 ventôse. — Mon père commence à regarder Guillaume comme chef de la famille. Il lui a même laissé la régie de ses biens au pays de Juliers. Cette démarche lui coûte un peu cher; Guillaume, qui est là-dessus de même avis que moi, a indemnisé tous les fermiers au lieu de faire indemniser mon père. Il a raison. Ces pauvres gens n'ont-ils pas assez de privations d'ailleurs. Mais puisque mon père lui a laissé ce pouvoir, il peut compter en *toutes choses* sur une confiance illimitée et désormais son suffrage m'est indispensable. Guillaume m'assure qu'ils ont déjà parlé de notre histoire; mon père dit toujours : *A la paix, nous verrons.* Mais voyez ce que c'est d'être trop sage et trop bonne! Mon père est fermement convaincu que je suis trop raisonnable, que je calcule trop bien pour faire une sottise ou un coup d'éclat quelconque. Il a raison, mais ce n'est point par respect pour les usages et les convenances; la crainte de donner du chagrin à mon père me retient seule de démarches précipitées et quelquefois je songe que mon ami pourrait un jour regretter de s'être donné à moi. Si j'en était cause, si moi seule avais précipité notre union, quels reproches n'aurais-je point à me faire? Non, mon bon ami, c'est à toi-même que je sacrifie le vœu le plus ardent de

mon cœur. Guillaume voulait encore me faire mille objections et mille calculs; je le chargeai de dire à mon père que sans doute je ne ferais aucune démarche contre sa volonté, mais que jamais je n'aurais d'autre ami, d'autre amant que toi. J'assurai bien que cette résolution est irrévocablement prise, ce n'est pas la première fois que j'en fais la confidence, mais je ne puis le déclarer plus solennellement. Mon père peut compter sur ma parole. Aussi longtemps qu'il ne forcera point ma volonté, je respecterai la sienne religieusement. Qu'il me laisse chanoinesse s'il ne veut pas me donner à toi et je ne ferai point d'éclat.

Depuis que tu m'as donné des assurances si douces et si chères, il me semble que je jouis bien plus de nos sentiments. Autrefois il s'y mêlait toujours de la crainte et de l'amertume. A présent la confiance, la sécurité, l'intimité, l'espoir, ajoutent mille nouveaux charmes à l'amour. Je m'y livre bien davantage. Ce soir je passai près d'une heure au coin de mon feu à relire tes lettres, à contempler ton portrait. Combien de baisers il reçut! Mon ami, tu ne comprendras jamais combien tu es aimé. Mon âme entière n'est qu'un temple de l'amour et ton image est la divinité qu'on y encense. Si tu allais m'aimer moins à mesure que mes sentiments augmentent! Guillaume me blâme tant de ne rapporter mon existence qu'à un seul objet! « S'il vous devient infidèle? me dit-il aujourd'hui. — Je le plaindrai, je le ramènerai à coup sûr, l'amitié effacera les torts de l'amour. — S'il vous plante là? — Les sacrifices qu'il m'a faits, les procédés, sa parole, me garantissent le contraire. — S'il n'a point de fortune? — On peut vivre de peu et mon père est riche. » Enfin il chercha à me persuader que j'avais pu me tromper en ma haute opinion de tes qualités estimables. Ta réputation et mon cœur, tes actions, tes principes, tout cela n'est donc pas un témoignage sûr? Nous causâmes encore longtemps. J'en revenais toujours à mes moutons, il promit enfin tout ce que je voulus.

Le soir, on nous berça de bonnes nouvelles. On dit la paix d'empire faite. Ah! si cela était vrai! Guillaume m'a déjà assuré qu'en ce cas la continuation de la guerre avec l'empereur ne serait point un obstacle pour nous. Je lus les *Biographies* de Spiess. Amour, amour, combien de malheureux

tu as fait! Cette passion ne serait-elle donc vraiment que le fléau de l'humanité?

Le 1er germinal, 21 mars. — Dalwigk arriva à sept heures du matin. On le dit porteur de nouvelles relatives à la paix. Dans ma folle joie, je fis mille étourderies et ma pauvre maman n'était guère plus sage. J'achevai les *Biographies* et fis des extraits des pensées de Cicéron, j'eus deux heures de musique, le peintre me donna une dernière séance. En arrivant à la Chancellerie, je trouvai tout le monde dans un vrai délire. On dit que les Autrichiens ont remporté une victoire éclatante en Italie, tué vingt mille hommes, excusez du peu! et pris Mantoue d'une haleine. Personne ne songeait que Mantoue est à cinquante lieues du prétendu champ de bataille. Comme l'esprit de parti aveugle! J'admirai en silence.

Le général Dalwigk sortit avec nous en voiture; dans cette même voiture où tes genoux pressaient les miens! Où nos regards se rencontraient toujours! J'eus une véritable peine en le voyant prendre justement ta place.

Le soir, en lisant dans mon lit un nouveau tome des *Biographies*, je réfléchis aux malheurs qu'entraîne une passion violente. Je me demandai si moi aussi, je serais un jour abandonnée et malheureuse. Mes larmes coulèrent, je voyais tout en noir. Oh! pardonne, mon ami, ce mouvement involontaire. Je sens que tu ne mérites point ces craintes injurieuses; mais je ne serai parfaitement rassurée que dans tes bras, quand le sort cessera de nous persécuter, quand nous serons unis *à jamais*! Ou tant de bonheur ne me serait-il point destiné? Mais non, je le pressens, j'aurai encore longtemps à lutter, enfin nous serons l'un à l'autre, et lorsque je commencerai à me trouver parfaitement heureuse, une mort prématurée m'enlèvera de tes bras. Peut-être est-ce folie, mais j'y crois fermement. C'est là le destin de toute ma famille. Il faut bien le remplir. Je les ai tous vus lutter, et lorsque l'espoir leur offrait ses douces chimères, lorsqu'ils se croyaient près d'arriver au bonheur, une catastrophe terrible et imprévue les arracha à leurs illusions. Peut-être dans des régions plus fortunées trouverons-nous le bonheur qui n'est point fait pour nous ici-bas. Près d'arriver au but de nos vœux, il faut toujours le manquer,

il faut toujours combattre pour ne jamais vaincre, toujours poursuivre une chimère qui nous échappe toujours! La mort sans doute est préférable à une pareille existence, et c'est pourtant là l'histoire de presque tous les malheureux mortels.

Je lus, ce soir, l'histoire de quelques criminels. Grand Dieu, combien une première faute entraîne, quelque légère qu'elle paraisse! Je reculai d'horreur en songeant à la possibilité d'être un jour[1]...

Mon imagination frappée, en me retraçant mes malheurs, me montrait sans cesse l'abîme ouvert sous mes pas. Je me répétais en vain, qu'à présent du moins, je n'ai rien à me reprocher. Depuis que je te connais, je n'existe que pour mon ami, un sentiment invariable que je n'ai pas trahi un seul instant, fixe ma destinée, et tu connais le passé. Je n'ai donc rien à craindre de ce côté. Quels crimes pourrais-je redouter dans l'avenir qui ne me montre qu'un amour heureux ou une existence isolée dans mon chapitre? Mais si mon père refusait son consentement, si un sentiment trop violent me forçait à te suivre malgré lui, où prévoir alors le terme du malheur et du crime? Si tu m'abandonnais ensuite, quelle destinée! Et tout cela est pourtant possible. Ne vaut-il pas mieux s'arrêter au bord du précipice? Ah! jamais je ne veux me permettre une action blâmable! Je veux résister même à la violence de mon amour : je ne désobéirai point à mon père. C'est à toi seul, mon ami[2],...

c'est une raison de plus pour t'aimer. Ah! j'ose l'espérer tu me sauveras encore de moi-même, je te devrai mes vertus! C'est à toi que je les confie. Je t'ai rendu dès longtemps l'arbitre de mon sort, je te rends encore le dépositaire et l'appui de ma propre faiblesse. Tu n'exigeras de ton amie rien d'insensé, rien de condamnable; elle t'en chérira davantage en te devant le repos de sa vie. Mon imagination exaltée me présenta, toute la nuit, le crime et le malheur sous mille formes différentes, et à peine toute ma raison parvint-elle enfin à me montrer que t'ayant fait l'aveu de mes erreurs, je ne dois plus me les reprocher puisque tu as pu me les pardonner et depuis ce temps, je n'ai pas commis la plus légère faute. Il est vrai, j'eus tort de me plaindre de mon père; quelles que puissent

1 et 2. Passages raturés et rendus illisibles.

être ses démarches, elles devraient m'être sacrées. Je regrette de t'avoir écrit là-dessus, mais en sondant mon cœur, je me surprends à regretter moins la chose même que les suites qu'elle pourrait avoir, et j'en rougis : cette crainte-là n'est sûrement que vile et indigne de moi, de toi-même. En te supposant capable de chercher à me nuire, n'en serais-je pas plus coupable? Au reste, à quoi bon me tourmenter de ces réflexions? Je n'ai pu, comme tant d'autres femmes, aimer à demi, et prévoir qu'un amant, aujourd'hui adoré, serait demain peut-être mon plus mortel ennemi. Malheur à qui peut conserver encore tant de prudence et de sang-froid au sein de l'amour! Cette femme-là ne connaît point le sentiment noble et pur qui nous élève au-dessus de nous-mêmes; elle ne connaît à coup sûr que l'intrigue et le libertinage. Je me suis donnée tout entière, je t'ai dévoilé mon âme, et je ne m'en repens pas. Mon amour ne peut être justifié que par son excès, sa constance et par tes vertus. Vivre pour toi, voilà désormais mon seul devoir : mon cœur m'est garant que ce sera aussi mon unique plaisir. Mon ami est trop estimable pour que j'aie jamais lieu de me repentir de cet entier dévouement.

Oh! la comique aventure. Ce soir les Rubel vinrent causer chez moi vers les six heures. Curieuses comme des pensionnaires, à peine entendirent-elles passer des chevaux au galop, que les voilà à ouvrir les fenêtres, criant de toutes leurs forces : « Un général français! ». Vous jugez si cette exclamation me fit lever de ma chaise. Aussi enfant qu'elles, je me jette à la fenêtre avec des palpitations! La calvacade aperçut les jolies Rubel et ralentit sa marche. Dorth[2] s'avisa de saluer d'un air de connaissance et Compère[3]? devinez? Oh! en cent, il nous jeta trois baisers. Au moins, cette fois-ci la pomme n'est pas à la *plus belle*, il a eu le soin de la partager également. Je voudrais me battre de cette curiosité qui me fit courir, en vraie petite fille, à la croisée. Les exclamations de mes compagnes méritaient bien un petit baiser, mais qu'avais-je

1. En allemand dans le texte.
2. M. de Dorth, notable rhénan en liaison avec l'armée française.
3. Le général Compère, né en 1768, mort sous la Restauration, venait d'être nommé à l'armée de Sambre-et-Meuse en mars 1797. Il subit successivement au cours de sa carrière l'amputation d'un bras et d'une jambe.

à faire là? A propos d'aventure, qu'est-ce qu'un petit officier maigre, pâle, sec et noir, attaché au général Ney, qui s'avisa de dire à tout Elberfeld qu'il me connaît, que je suis charmante, que tu es fort heureux. On m'a régalé de ce récit ces jours derniers. Je déclare que je ne me souviens pas d'avoir vu ce monsieur-là!

Un autre, à ce que l'on m'a conté, assurait partout : « Si la demoiselle n'est rien moins que jolie, si elle a de petits yeux et un air maussade, sa famille a de la considération et le général aime les choses extraordinaires. Nous autres, nous nous moquons des familles et comprenons les charmes. Il croit l'emporter sur nous en faisant un des meilleurs partis du pays. Elle est bien folle de se croire aimée, il ne l'a prise que faute de prétendre à de plus jolies. » Ce charmant propos si flatteur m'a été rendu par les Rubel qui l'ont d'une femme d'Elberfeld à qui il fut tenu. Je n'ai jamais pu découvrir le nom de l'officier qui fait ainsi mes honneurs. Il faut convenir que sa logique est bonne.

J'appris aujourd'hui que le général Soult[1] vient à Elberfeld avec trois mille hommes ou plutôt trois mille brigands, dit-on, qu'il commande. Je suis vraiment charmée, enchantée que tu ne viennes pas dans nos environs. Je te crains, je me crains moi-même, je crains mon père, je ferais sûrement une sottise. Mais Championnet[2] est déjà à Dusseldorf, où es-tu donc, mon ami?

Le 8 germinal. — Je continuai mes extraits de Cicéron et de Burger[3]. J'eus une heure de musique, j'écrivis quelques lettres et je sortis en voiture avec ma mère. En rentrant pour dîner, je trouvai Guillaume que je n'attendais pas de retour si tôt. Ce plaisir pensa me coûter cher. J'ai promis d'écrire toujours la vérité, il m'en coûte cette fois de tenir

1. Le général Soult (1769-1851), plus tard maréchal de l'Empire et duc de Dalmatie, avait été nommé en 1794 à la tête d'une brigade par les représentants du peuple. Il servit ensuite à l'armée de Sambre-et-Meuse et a écrit dans ses mémoires qu'il connut là ses meilleurs soldats.

2. Le général Championnet (1762-1800) avait pris Juliers et Cologne en 1794 et commandait par intérim, en 1797, l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres supérieurs de Moreau.

3. Poète allemand (1748-1794), auteur de célèbres ballades, connu également pour sa vie amoureuse.

parole; mais enfin, il faut remplir ses engagements. Je montai chez Guillaume après le dîner comme de coutume, nous lûmes Bürger, nous causâmes de toi, je tirai ton portrait, et voilà Guillaume à détailler tes traits. Là se trouvait la fierté, ici le persiflage, là l'infidélité, ici la force et le courage, etc. On avait dit à dîner beaucoup de mal des Français, on avait parlé mariage ensuite, mon père et mon frère m'avaient plaisantée trop ouvertement peut-être sur l'état de chanoinesse que je parais, disent-ils, vouloir conserver; mon père avait cherché à me piquer en assurant que je m'en repentirais un jour, que les maris sont rares, qu'on n'en trouve pas à choix, etc... et passant assez rapidement de là à la mauvaise conduite de quelques municipalités du pays de Juliers, à la tête desquelles se trouvait son ancien secrétaire.

Il prit occasion de me lancer un trait qui me blessa plus profondément. Tu connais cette histoire : tu sais que je ne fus point coupable : une imagination exaltée, quelques vers, voilà tous mes torts; à douze ans, connaît-on la valeur des mots! Peut-on se surveiller soi-même lorsqu'on ignore et le mal et le bien; n'est-ce pas à d'autres à nous tracer le chemin qu'il faut suivre? A qui donc la faute de mes erreurs? Je fus infiniment sensible à ce propos de mon père; il s'obstina, malgré sa conviction intérieure, à me croire coupable, parce qu'il sait bien que le moyen le plus sûr pour détrôner un amour honnête et vertueux est de m'avilir à mes propres yeux[1]. Il voudrait me persuader que je fus trop légère pour pouvoir être heureuse par la constance. Mon cœur est d'un autre avis, et l'opulence, l'éclat, la considération, tous les avantages qu'on voudrait me faire entrevoir dans un parti de convenance, ne valent certainement pas une heure passée avec mon ami. Guillaume prit occasion du chagrin que tout cela m'avait donné, pour m'en parler encore. Un certain comte Gallen, en Westphalie, immensément riche, cherche à se marier. On aurait voulu arranger cela pour moi. Mon frère chercha à me prouver que le plaisir est indépendant de l'amour, qu'une fois établie, il ne dépendait que de moi d'avoir des aventures, que l'amour ne gît que dans l'imagination. Mon Dieu, que l'esprit est bête quand il se mêle du cœur! Les raisonnements et les

1. Tout le passage est soigneusement raturé.

sophismes peuvent bien éblouir un instant, mais le sentiment, plus vrai, plus permanent, ne peut être trompé. Ces deux genres sont absolument différents. A force de me parler raison, il parvint enfin à me faire avouer que mon amour pourrait bien être une folie; mais je lui contai toutes mes aventures avec toi pour lui prouver que cette folie même est à présent devenue vertu, et si bien liée à mon existence que le sort de ma vie entière en dépend. Comme les raisonnements ne servaient de rien, il voulut me prouver d'une autre manière que le plaisir se trouve partout; mais je fondis en larmes, et je quittai cette chambre qui avait pensé m'être funeste, en jurant de n'y plus rentrer.

Cette aventure me fait beaucoup de peine, elle m'humilie. Mon frère peut avoir raison, mais ce n'est pas avec moi. La nature ne me fit point insensible, ma fidélité n'est sûrement pas la suite et l'effet d'un de ces tempéraments de glace qui rendent les femmes sages parce que le plaisir n'a point d'attraits pour elles. Dois-je les plaindre ou envier leur sort? L'Amour sait si dans tes bras je trouve des charmes à la Volupté! Mais partout ailleurs cette image ne s'offre à mon imagination que sous les traits de la honte et du dégoût. Les jouissances du cœur sont les seules véritables, je plains l'être qui n'en est pas convaincu. Guillaume, qui trouve en tout une raison de plus de me marier promptement, resta cette fois bien persuadé que toute logique et toute séduction sont inutiles pour m'arracher à toi. On peut surprendre un instant mon esprit, mais mon cœur ne se trompe jamais.

Le 9 germinal. — A dix heures du soir je reçus une lettre de Robens qui me mande ton arrivée et me fait tes éloges. Comment exprimer le trouble qui s'empara de moi en apprenant que tu vas habiter mon appartement. Quel effet cela produira-t-il sur mon père? Il m'envoya cette lettre lui-même, pour éviter tout soupçon, je redescendis. Je le trouvai d'une humeur charmante; mais il ne dit pas un mot qui eût rapport à cette nouvelle qui m'intéressait tant. Robens l'a écrit à mon père pourtant. En me couchant je trouvai un paquet de St. Que cette bague est charmante! Que ta lettre est tendre! Je passai de l'humeur la plus noire au délire

de l'imagination, je suivais tes pas, j'épiais tes démarches, je te voyais aller et causer et écrire dans mon appartement! Je me couchai dans une agitation violente. Je m'occupai toute la nuit de ton séjour à Dusseldorff sans songer que tu en es déjà parti.

Le 11 germinal. — J'eus une leçon de clavecin. Je trouvai la Chancellerie en agitations et en craintes. Pfeil a averti mon père hier au soir que le général Hoche veut faire enlever ses papiers et lui-même; qu'il a destitué la magistrature de Duren pour avoir reçu des ordres de mon père. Il est singulier de promettre et de ne point tenir. Je n'y comprends rien. Il y a là un dessous de carte que j'ignore. Le Major prussien chez qui on envoya pour solliciter quelque sûreté, est à Cologne. Cela inquiéta encore davantage. Après la proclamation du général en chef, après celle de mon père, que Hoche a lue et approuvée, comment peut-on en vouloir à sa personne, dans la ligne de démarcation? Je voudrais te demander le mot de cette énigme et je n'ose. Ton arrivée à Dusseldorff au même instant ou à peu près, a déjà fait soupçonner que l'amour se cachait sous le voile de la politique. J'ai fait serment qu'il n'en est point ainsi : je te crois trop sage pour faire un esclandre; d'ailleurs si tu voulais à toute force me voir à Dusseldorff il y a pour cela des moyens moins violents. J'ai donc assuré de mon mieux que ni toi ni moi ne nous occupons des soi-disant *grands* intérêts du *très petit* pays de Berg; nous ne sommes plus enfants ni l'un ni l'autre, chez nous la montagne n'enfante plus la souris. Quelle singulière idée pourtant! Aussi n'a-t-elle pas duré. J'en ai fait apercevoir le ridicule.

Le 12 germinal. — Mimi Rubel et sa sœur aînée vinrent m'avertir en secret que leur mère a découvert que je porte toujours ton portrait dans mon sein; elle a glosé là-dessus à déjeuner en présence d'Ark et de la famille. Peu m'importe! Ton portrait ne délogera pas pour cela. Mais si elle l'a vu, d'autres pourront s'en apercevoir; quitte à fermer mon fichu davantage. Et puis la jalousie lui fait donner plus d'attention à ma personne. Cela me rassure. Il y a deux ou trois mois que ses filles vinrent me prier de ne plus parler à Ark et de

ne point prendre mauvais s'il ne s'occupait plus de moi à l'avenir; cette pauvre madame Rubel s'était mis en tête qu'il est amoureux. Pour la rassurer j'ai prié ses filles de lui conter mon histoire et depuis ce temps j'évite Ark partout. Quel ridicule! Et cela me vaut encore quelquefois des scènes désagréables avec cette petite femme si absolue et si vive. Mais j'ai un grand fond de philosophie là-dessus et comme jamais je n'ai songé à Ark, j'ai la conscience fort en repos. C'est une sotte chose que la jalousie. Parce qu'il m'a trouvé de l'esprit, elle le croit amoureux! Mon ami, je ne serai jamais jalouse. Ce médaillon doit donc bien la rassurer! Pour peu que j'en trouve l'occasion, je le lui montrerai pour la mettre tout à fait à son aise.

Après le dîner mon père conta à ma mère qu'on avait dû l'enlever, et tous à se récrier de plus belle! Il est vrai que le tour n'est pas joli. Le *grand* secret n'étant plus attaché à cette nouvelle, je ne pus m'empêcher de t'en écrire, au risque de me brouiller à jamais avec ma famille si l'on pouvait s'en douter. Le Cr. Fuchsius fut envoyé en négociation à Dusseldorff, le gros major Schartz arriva. Si c'est pour défendre mon père avec ses dragons, il faut convenir qu'on a bien choisi. Si vous ne respectez pas le mérite de la troupe palatine, vous admirerez pourtant la circonférence du commandant. Ce maudit homme conta l'aventure des coucous qui imposèrent silence à madame de Sond au concert. On répondit que les Français sont des polissons. Il dit tout le mal possible des Français en quartier à Dusseldorff, mais il assura que le général Championnet se donnait beaucoup de peine pour rétablir l'ordre. Que je suis donc charmée que ta division ne soit pas dans ces environs! De l'humeur dont on est ici, si une maison brûle, ce sont les Français qui y ont mis le feu, si une vieille femme se casse le nez, à vous la faute; on vous imputerait volontiers l'orage, la pluie et le mauvais temps. Et toute la journée j'entends ces sots propos! Ils me mettent à la torture, mais je n'ouvre pas la bouche. Jusques à quand cela doit-il encore durer! Je n'en puis plus. Tout le monde s'accorde à dire du mal de madame Soult[1]. Pour elle je crois qu'on a raison;

1. Soult avait épousé une Allemande qui mourut âgée de quatre-vingt-deux ans en 1852.

elle fait des réquisitions, elle vexe les pauvres paysans, elle est arrogante et dissolue. Ses nègres et un ordonnance font beaucoup causer, mais s'ensuit-il de là qu'on ne peut être honnête après avoir épousé un républicain? Et voilà pourtant les conséquences qu'on en tire et dont on voudrait me convaincre. Heureusement il arriva Meister Peter qui ne tarit pas sur tes éloges. Il a répété à mon père que tu as sauvé son château, que tu as engagé les généraux à n'y loger personne ou peu de monde après ton départ, que tu as fait emballer les meubles, que tu y étais fort mal sans témoigner de mécontentement. Ta discrétion fut vantée par-dessus toute chose, il ajouta que tu n'avais exigé que de loger dans mon appartement. Que je t'en sais gré! Mon père convint qu'il te doit de la reconnaissance, que tes procédés sont vraiment généreux et j'eus le plaisir de voir qu'il te distingue singulièrement de tes compatriotes qu'il n'aime guère. Tu fais classe à part dans son esprit. Ce charmant Meister Peter est venu bien à propos. A ma mère il parla de tes chevaux, de ta magnificence, de ta suite et ma mère applaudissait et elle te louait à sa manière. J'ai trouvé dans tous tes procédés que tu songes vraiment à te rendre cher à ma famille. Juge si j'en suis reconnaissante! Oh mon ami! Et nous ne serions pas heureux? Et je ne pourrais un jour m'acquitter envers toi en veillant sur le repos de ta vie, sur ton bonheur? Ah! non, non. Périssent plutôt et ma fortune et mes espérances, mes liaisons. Je me dois tout entière à mon ami.

LOUISE DE HOMPESCH

(*A suivre.*)

ALEXANDRE Ier
ET LE PRÉSIDENT WILSON

I

Des États se révoltent contre un Empire qui prétend, en les écrasant, s'assurer l'hégémonie du monde; ils associent leurs armes, dans une même inflexible volonté de ne s'arrêter qu'après la victoire totale; celle-ci obtenue à grand'peine, ils refont la carte de l'Europe, créent des États nouveaux, en agrandissent d'autres; ce statut territorial décrété par la force, ils veulent le justifier aussi bien que le garantir; pour consacrer définitivement la paix générale, en même temps que leurs satisfactions propres, ils transforment leur coalition militaire en une ligue internationale où ils appelleront plus tard leur adversaire vaincu; la communauté des puissances, ils la basent sur des principes de droit qu'ils déclarent universels — telle est, au début du XIXe siècle, l'histoire des Alliés contre la France, et, au début du XXe, celle des Alliés contre l'Allemagne.

Ici et là, il s'agit d'un seul Empire — car l'Allemagne de 1918 avait incorporé ses satellites, et l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie ne jouaient pas de rôle plus important que les royaumes de Naples, de Hollande ou de Westphalie en 1814 — qui, après avoir fait trembler le monde, succombe sous le poids de ses excès et les assauts répétés d'adversaires multiples. Ici et là, il ne s'agit pas de quelques batailles suivies d'un traité aux effets limités, mais d'un

gigantesque conflit de peuples auquel se superpose une mêlée farouche d'idéologies. Ici et là, c'est l'écroulement d'un univers, c'est une catastrophe morale autant que guerrière, et d'où va surgir un ordre nouveau.

Parce que les situations sont analogues, on y trouve les mêmes graves difficultés à résoudre. Chez les Alliés des deux époques, dont la coalition est cimentée par la crainte qu'éprouverait chacun d'eux s'il était seul, mais que le succès ou l'échec tendent tour à tour à disloquer, il faut veiller aux dangers d'une paix séparée comme à l'outrance de certaines revendications. Dans le règlement final, il faut que chaque vainqueur trouve son avantage sans que nul ne devienne plus puissant que les autres. Quand l'ennemi est tombé, la tentation naît de se rapprocher de lui à l'insu des anciens compagnons d'armes, et même de le fortifier contre eux. Les raisons d'une alliance disparaissent dès que les résultats qu'elle visait sont obtenus; d'anciennes rivalités, que le péril commun avait apaisées, ressuscitent; le souvenir des enthousiasmes fraternels s'évanouit. Les crises économiques consécutives aux bouleversements militaires relâchent les liens qu'on avait crus sacrés. A un siècle de distance, l'après-guerre a revu les disputes sur les dettes interalliées remplacer les serments éternels.

Parce que, dans les deux cas, les chefs ont dû surexciter les passions nationales pour obtenir des armées et des populations l'élan, la discipline et les sanglants sacrifices qui étaient nécessaires, mais qu'ensuite, après de si terribles ravages, il leur a fallu rétablir la paix et stabiliser le monde, on les a vus, en 1814-15 et en 1918-19, s'efforcer de convertir la mystique de conflit en mystique de collaboration. Dans les deux cas, ils ont compris qu'après de si profondes épreuves il fallait offrir aux peuples un idéal neuf, leur inculquer une confiance optimiste dans l'avenir et leur promettre une paix définitive, garantie par un accord universel.

Mais il est arrivé que ces solutions officielles n'ont pas entièrement correspondu aux conséquences du grand drame. Si la génération qui avait vécu la guerre a cru trouver enfin le repos dans l'ordre décrété à Vienne et à Versailles, une partie de la jeunesse qui lui a succédé a souffert d'une inquiétude que les diplomates n'avaient pas prévue : irritée par des for-

mules où elle ne se reconnaissait pas, déçue par la disparité des promesses et des faits, avide de tenir sa place à son tour, cette jeunesse s'est révoltée; elle a en divers pays souhaité, puis imposé des formes nouvelles de la société, une autre idée de l'homme. Aux peuples que la paix avait nantis et rendus conservateurs se sont opposés ceux qu'elle opprimait ou ne satisfaisait plus. Dans le monde qu'on avait cru équilibré à jamais alors qu'il n'était qu'affaibli, les passions nationales réapparurent avec assez d'abondance et de force pour déborder les conventions politiques. La vie submergea la doctrine.

Et de même que les situations présentent d'incontestables ressemblances, les chefs qui discutent et décident offrent, eux aussi, des analogies. Certes, le parallèle deviendrait arbitraire à être poussé trop loin. Néanmoins, ici et là, on trouve des autocrates désireux d'user de leur toute-puissance pour organiser collectivement la paix, et que leurs alliés jugent chimériques; des hommes d'État qui consentent à instituer une collaboration internationale mais qui se refusent aux conceptions trop vastes comme aux engagements trop précis; des ministres qui utilisent au profit de leur propre pays les grands principes de rapprochement et d'entr'aide; des philanthropes et des financiers, des journalistes et des femmes du monde. Ce ne sont donc pas seulement les circonstances qui se répètent, mais, dans une certaine mesure, les hommes. A cent ans d'écart, les mêmes mots retentissent, les mêmes attitudes se reproduisent et l'on dirait que, sous nos yeux, par un curieux effet d'optique, le passé se réincarne.

II

De 1813 à 1815, le favori de la fortune, le triomphateur, à la tête de ses alliés, de la campagne de France, le souverain qui va profondément remuer le monde, le ravir tour à tour, l'inquiéter et le décevoir, c'est Alexandre Ier, tsar de toutes les Russies.

Altier mais sensible à la louange, assuré de ses mérites et de son droit, attentif à ses devoirs, redoutable à chacun mais craignant Dieu, susceptible, changeant, à la fois généreux et vindicatif, enthousiaste et timide, sujet à l'anxiété sinon même

à la névrose, agité peut-être de remords et dissimulant sous l'ostentation impériale un secret désir de rachat, Alexandre présente, dans une nature plus complexe qu'il n'est habituel aux monarques, des contrastes qui tantôt l'exaltent et tantôt le paralysent.

Quand il monte sur le trône, c'est un prince de vingt-quatre ans, avide de bonheur et d'amitié, qui pleure facilement, qui adopte des partis extrêmes dès qu'ils enflamment son imagination, puis qui s'arrête soudain, se méfie, saisi de scrupules ou de frayeurs. A des moments d'ardeur qui l'élèvent au-dessus de lui-même, succèdent des périodes d'atonie qui le désespèrent. Il est très beau, de haute taille, mince avec de larges épaules, les cheveux dorés, le teint pur. « Un ange revêtu de la pourpre. » Son apparition, dans les cérémonies de cour ou à cheval, lors des parades militaires dont il raffole, touche tous les cœurs, ceux des femmes et ceux des soldats. On l'aime pour ce qu'il est et pour ce qu'il promet, on s'empresse à le servir. Et il cherche loyalement à justifier l'attente des peuples, comme à mériter l'estime qu'il s'accorde. Au prestige qu'il tient de la couronne, il veut ajouter une gloire personnelle, montrer sa grandeur propre, satisfaire enfin aux desseins prodigieux que la Providence, pense-t-il, a formés en l'appelant au jour.

Toutefois, ce qui le tourmente, c'est précisément de savoir quelle réponse donner à Dieu et aux hommes. Sa mission, il brûle de la remplir, mais est-il sûr de la connaître? Il est résolu à se montrer bienfaisant autant que magnifique, et parfois la vie qu'il mène — vaines intrigues de femmes, goût immodéré des revues de garnison[1], longues paresses — contredit le rôle auquel il prétend. Parfois aussi, devant les oppositions qu'il constate ou les railleries qu'il devine, il en vient à douter de son emploi : est-il un acteur médiocre, justement critiqué, ou un apôtre qu'on persécute? Son drame initial, c'est celui d'un être noble et inquiet, tout-puissant et faible, isolé au-dessus de millions de sujets, c'est, étant tsar, de vouloir acquérir en plus un mérite d'homme. Placé devant d'écrasantes responsabilités qu'il se plaît encore à étendre,

1. « La paradomanie, maladie épidémique des princes, qui fit perdre à Alexandre un temps précieux. » Czartoryski, dans ses *Mémoires*.

entraîné par d'immenses événements, passant de la catastrophe aux plus éclatantes victoires, il se demande, à chaque heure de se vie, s'il se montre égal à son destin.

De là et peut-être aussi parce qu'il ceignit très jeune la couronne, des hésitations qui le compliquent, une instabilité dont il souffre, des apparences de duplicité, des périodes d'activité et même d'obstination auxquelles succèdent des phases d'indolence à la russe, des heures d'espérances sans limites et puis des désirs d'abdication, de renoncement, le besoin d'étonner et plus encore le besoin d'être aimé, une politesse méticuleuse presque excessive, le goût théâtral des uniformes, des attitudes frappantes, des beaux gestes, une solennité phraseuse. A l'observer on le prendrait parfois pour un Guillaume II supérieur. Et puis il abonde en retours de simplicité familière malgré le protocole, en témoignages de bienveillance touchante, en effusions de tendresse. Enfin, pour tout dire d'un mot, qui surprend en pareille situation, cet autocrate, avide d'être toujours plus grand, n'est-il pas poursuivi par un secret et subtil sentiment d'infériorité?

La grande-duchesse Catherine écrivait de lui : « Le malheur de mon frère, c'est qu'il n'a jamais été homme, car, de petit garçon, il est devenu empereur. » Oui, peut-être. Par sa confiance immédiate en quiconque lui témoigne de l'affection, par son sérieux uni à sa crédulité, par son goût de faire des cadeaux, des « surprises », même quand ce sont des Constitutions qu'il donne, par la façon dont il a toujours l'air de s'amuser plutôt que d'agir, il apparaît comme un petit garçon, dont l'Europe serait la salle de jeu. Mais, plus encore, il semble que, marié trop tôt — à seize ans — Alexandre ait conservé toute sa vie les caractéristiques de l'adolescence : de la naïveté, du sentimentalisme allemand, « quelque chose de féminin », dit Czartoryski, l'incompréhension de la réalité, une indiscutable bonne foi, une sensibilité chaleureuse que l'expérience peut décevoir mais non tarir, une faculté de transformer ses désirs en rêveries, une pente à l'engouement. Et puis aussi une versatilité qui se double de rancunes rageuses, une aptitude au désenchantement, à l'humiliation même. Au soir d'Austerlitz, quand il s'enfuit au galop dans l'angoisse de la défaite et du carnage, son cheval soudain se dérobe

devant un fossé, et il ne parvient pas à le lui faire franchir. Le désastre de son armée, la mort de tant de braves soldats, Alexandre les supportait encore, mais ce refus, c'est trop, et il éclate en sanglots. Au milieu des autres souverains, parmi les dignitaires à grands cordons, les ministres chamarrés, les généraux couverts de décorations, sur le champ de bataille ou dans les conseils, aux lumières des bals, en Russie ou à l'étranger, il apparaît différent de tous par le regard candide et l'allure juvénile, parfois embarrassé de lui-même[1], impétueux mais facile à manœuvrer, amoureux sans lendemain, enthousiaste et chimérique, comme s'il n'entrait pas entièrement dans les raisons des adultes et ne parlait pas tout à fait leur langage.

***

De bonne heure, Alexandre a été littéralement façonné par son précepteur, Frédéric-César de La Harpe. Ce Vaudois, disciple fervent de Rousseau, affichait, en pleine Russie tsariste, des idées républicaines et humanitaires. La grande Catherine qui, comme tous les cyniques, se croyait un esprit affranchi, avait décidé de confier à cet étranger subversif l'éducation de son petit-fils. Alexandre s'enflamma d'autant plus pour les doctrines de son professeur qu'il avait pour sa personne un respect et une affection qui ne se démentiront jamais. Toujours il se proclama son élève et son débiteur, allant jusqu'à dire qu'il lui « devait tout, hormis le jour ». Bien après que ses années d'apprentissage fussent terminées, en 1814, à Langres, il le présenta au roi de Prusse en ces termes : « Tout ce que je sais, tout ce que, peut-être, je vaux, c'est à M. de La Harpe que je le dois. »

On peut s'étonner que l'éducation d'un potentat moscovite fût confiée à un « sale jacobin », comme l'appelait l'empereur Paul. Mais les idées libérales étaient alors des idées à la mode, et on s'en targuait volontiers en haut lieu, par snobisme. Alors déjà il était élégant de montrer à l'égard de ses privi-

1. « Tout, jusqu'à la raideur du plus serré des uniformes, lui donnait l'aspect d'un charmant officier infiniment plus que celui d'un jeune monarque. » Comtesse Potocka, *Mémoires*.

lèges un détachement dont on se ravisait, d'ailleurs, quand on risquait d'être pris au mot. Et puis ces idées étaient dans leur fraîcheur intacte, à l'état d'hypothèses : elles ne suscitaient que des croyants et pas encore des profiteurs. Enfin, pour achever de séduire Alexandre, si elles lui avaient été inculquées par son maître vénéré, elles étaient aussi professées par ses compagnons les plus chers, par ceux qui vivaient dans son intimité quotidienne : Czartoryski, Kotchouby, Novossiltsof.

Durant les premières années de son pouvoir, il s'informe avec zèle, il entreprend sans répit d'améliorer le régime, car il considère que le principal devoir de sa haute charge est de faire le bonheur de son peuple. Il veut réprimer les abus, abolir d'odieux privilèges. Mais très vite des récriminations se font entendre. Il devine une impopularité commençante qui ira croissant tout le long de son règne, et il en souffre dans son besoin tenace d'être approuvé et même chéri. Alors il se rejette sur la politique étrangère où il apporte, comme ailleurs, ses bonnes intentions, son désir d'occuper l'opinion, de s'imposer en maître, son goût des grandes et surprenantes entreprises, et son aspiration juvénile à l'apostolat.

Comment faire régner la paix, non seulement entre les Russes, mais entre tous les peuples? Comment substituer aux querelles sanglantes qui déchirent l'Europe un régime d'ordre et de confiance? Kotchoubey écrit : « Notre but était alors de créer une ère nouvelle dans les relations entre les hommes, une ère basée sur la prospérité et le bonheur général et les droits de chacun. » Des entretiens du tsar avec ses amis, sort, en 1804, le projet imprévu d'une association d'États qui permettrait de régler pacifiquement les conflits, par la conciliation et l'arbitrage.

***

Czartoryski, esprit clair, âme loyale, a toujours fidèlement servi ce souverain qui lui paraissait « un être privilégié », envoyé par la Providence « sur la terre pour le bonheur de l'humanité » et aussi de la Pologne. Il souhaite que son maître apparaisse dans l'histoire comme une haute figure.

« J'aurais voulu, écrit-il dans ses *Mémoires*, qu'Alexandre devînt en quelque sorte un arbitre de paix pour le monde civilisé; qu'il fût le protecteur du faible et de l'opprimé, le gardien de la justice parmi les nations. » Ce projet d'association internationale va permettre au tsar de réaliser de si nobles pensées. On l'a quelquefois attribué à Czartoryski lui-même. Mais Thiers, dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* — ouvrage injustement délaissé et qui est rempli de documents de première main — l'attribue à un certain abbé Piatoli qui l'aurait exposé dans un mémoire secret. Il y préconisait selon ses propres termes « l'établissement d'un nouveau droit des gens, mis sous la protection de la grande Confédération européenne. » Quoi qu'il en soit, Czartoryski condensa les idées du tsar, de l'abbé et les siennes sous forme d'un appel aux puissances en lutte contre l'hégémonie napoléonienne. Et, renonçant à passer par la voie diplomatique, il envoya Novossiltsov à Londres pour s'aboucher confidentiellement avec le cabinet de Saint-James.

Les instructions secrètes qu'il lui remit au départ sont curieuses à lire aujourd'hui. Ce n'est pas seulement sur la Sainte-Alliance qu'elles anticipent, c'est déjà la Société des Nations qu'elles semblent annoncer. Elles commencent par établir qu'après avoir affranchi la France du despotisme, il ne suffira pas de corriger la géographie politique de l'Europe, il sera nécessaire de régler les rapports futurs entre les États en s'inspirant de principes « fondés sur les droits sacrés de l'humanité ». Et ici il convient de citer le texte même de ces instructions :

Ce n'est point le rêve de la paix perpétuelle qu'il s'agit de réaliser; cependant on se rapprocherait sous plus d'un rapport des résultats qu'il annonce si dans le traité qui terminerait la guerre générale on parvenait à fixer sur des principes clairs et précis les prescriptions du droit des gens. Pourquoi ne pourrait-on pas y soumettre le droit positif des nations, assurer le privilège de la neutralité, insérer l'obligation de ne jamais commencer la guerre qu'après avoir épuisé les moyens qu'une médiation tierce peut offrir, avoir de cette façon mis au jour les griefs respectifs et tâché de les aplanir?

C'est sur de semblables principes que l'on pourrait procéder à la pacification générale et donner naissance à une ligue dont les stipulations formeraient, pour ainsi dire, un nouveau code du droit des

gens, qui, sanctionné par la plus grande partie des États de l'Europe, deviendrait sans peine la règle immuable des cabinets, d'autant que ceux qui prétendaient l'enfreindre risqueraient d'attirer sur eux les forces de la nouvelle union.

Après tant d'alarmes, après avoir ressenti les inconvénients d'une indépendance précaire ou illusoire, la plupart des gouvernements voudront probablement appartenir à une ligue qui leur garantirait au plus haut point leur tranquillité et leur sûreté; les États surtout de second ordre s'y rattacheraient de cœur et d'âme.

Et plus loin les instructions indiquent qu'il serait nécessaire de « renforcer autant que possible les États de second ordre, afin qu'ils soient capables de soutenir un premier choc et d'attendre les secours que les puissances protectrices et les autres membres de la ligue dont ils feraient partie pourraient leur donner ».

L'essentiel d'une organisation collective de la paix, respectant les droits de chaque nation, stipulant la sécurité mutuelle et posant le principe de l'arbitrage, se trouve dans ces lignes. Par l'institution de cette « fédération européenne » — c'est l'expression qu'il emploie — Alexandre, qui compte bien en rester l'inspirateur principal, assurera la paix à l'Europe alors que tous les autres monarques n'ont jamais recherché qu'à la dominer. Sa mission, qu'il tâtonnait à définir, il l'entrevoit désormais sous cette forme grandiose et flottante.

Malheureusement, Novossiltsof n'était pas de taille à persuader Pitt. Celui-ci, en véritable Anglais, se consacre aux difficultés immédiates et ne se livre à aucune spéculation sur l'avenir. Il déteste les vues d'ensemble, les raisonnements *a priori*. Avant tout il s'agit d'abattre Bonaparte, lequel est pour l'instant à Boulogne et se prépare à débarquer en Angleterre. Aussi Pitt éprouve-t-il d'abord une impatience irritée devant les propositions ambitieuses qui lui arrivent de Russie. Mais il se garde de froisser le tsar, il cherche à utiliser son activité en ayant l'air d'entrer avec complaisance dans ses projets. Alexandre préconise une fédération pacifique, soit : Pitt s'empare de l'idée en y adhérant, et il en tire une coalition de guerre. Une ligue, c'est entendu, à laquelle participeront tous les ennemis de Napoléon, et qui aura pour but, sans que les associés s'en aperçoivent, de sauver l'Angleterre et d'assurer sa suprématie.

***

Impulsif, aimant à plaire, mêlant aux raisonnements politiques des motifs sentimentaux, Alexandre n'a rien de l'homme d'État qui calcule des forces sur un plan abstrait. Les questions de personnes comptent autant, pour lui, que les questions de principes. Il a toujours cherché à s'attacher les gens, à les flatter pour qu'ils lui rendent la pareille et à doubler ses alliances avec des sympathies. Il est très capable aussi de mêler à des questions politiques des vexations et des susceptibilités d'amoureux.

C'est pourquoi la séduction qu'il exerçait de son vivant rayonne encore jusqu'à nous. Alexandre a commis des fautes, on peut le taxer d'illuminisme, d'inconséquence, d'hypocrisie même et, si l'on veut, de lâcheté, mais à travers toutes ses faiblesses, il demeure aimant et généreux. Sans doute il soigne son personnage, et, dans son désir de paraître un souverain accompli, compose-t-il ses paroles et ses attitudes. Mais il emporte les méfiances par sa grâce pleine de noblesse, la façon qu'il a de se réconcilier avec l'adversaire abattu, de pardonner à qui l'a offensé. D'un mot il est magnanime. Quand il arriva en vainqueur à Paris, sa principale préoccupation fut de ne froisser personne, d'accueillir avec affabilité quiconque lui était présenté. Chateaubriand rapporte qu'un grand dignitaire de Napoléon lui disant que sa venue à Paris était souhaitée depuis longtemps, il répondit : « Je serais venu plus tôt : n'accusez de mon retard que la valeur française. » Il fit arrêter la destruction des ponts d'Iéna et d'Austerlitz entreprise par les Prussiens et ajouta ces mots : « Le droit de représailles m'a toujours été odieux. »

En 1802 il était allé à l'improviste à Memel pour rencontrer le roi et la reine de Prusse. Et tout de suite ce cœur inflammable s'était pris d'admiration pour Frédéric-Guillaume et pour la belle Louise, d'une de ces tendresses qui étaient fréquentes chez lui, à la fois vibrantes et platoniques. Beaucoup des décisions qu'il prendra dans la suite s'expliqueront par sa fidélité chevaleresque au malheureux couple royal : elle l'emportait dans son esprit sur les considérations d'intérêt public. La conduite des grandes affaires dépend, plus souvent

qu'on ne le pense, de sympathies personnelles, surtout chez un Alexandre, si affectueux et soudain si méfiant.

On le voit dans ses rapports avec Napoléon. A Tilsitt, mis enfin en présence, les deux empereurs essaient de se charmer : le Latin net, logique, réaliste, jouant parfois la colère, le Slave noble et rêveur, avec des effusions, du pathétique. Ils concluent un accord et, dès qu'ils se sont quittés, des soupçons leur viennent, ils comprennent qu'ils ne sont pas séduits. Alexandre ne peut oublier l'amertume de la défaite, Napoléon a deviné que son interlocuteur jamais ne se laisserait saisir. Surtout, chacun désire l'empire du monde et, malgré les offres qu'il prodigue, répugne à le partager.

Quand Napoléon, en 1809, fera campagne contre l'Autriche, les troupes russes interviendront à peine à ses côtés. L'alliance est compromise, bientôt reniée. En 1812, la Grande Armée envahit la Russie, culbute toute résistance, entre à Moscou. Alors, chez Alexandre, s'élève une violente passion de revanche. Offensé dans son orgueil et dans son honneur, il rassemble ses soldats, il convoque ses alliés, il prend la tête d'une expédition gigantesque qui, des mois durant, va le mener, en grossissant à mesure qu'elle s'avance, du fond de ses steppes jusqu'aux bords de la Seine.

Tandis qu'il marche de bataille en bataille, entraînant les armées, délivrant les peuples, il prend figure, aux yeux de tous comme aux siens, de chevalier de la Providence, d'étincelant archange de la liberté. Il devient l'idole de l'Europe. *Weltbefreier*, dit Arndt. Il se trouve alors au sommet de lui-même, exalté de joie et de confiance. Nul besoin, désormais, de s'interroger sur sa mission : Dieu lui répond par le langage des victoires. Tout ce qu'il a rêvé, et tout ce qu'il entrevoit de plus grandiose encore, l'événement le confirme. Tandis qu'il se tient svelte et immobile sur son cheval, les régiments lui crient leur enthousiasme, se précipitent au combat et baptisent sa gloire de leur sang. A l'amour qui monte comme un encens des foules et des troupes, il répond de grand cœur; il usera du triomphe imminent pour accorder non seulement à ses sujets, mais au genre humain, le bonheur et la paix trop longtemps attendus.

***

Les Alliés avaient fondé leur accord sur une suite de textes diplomatiques, — traités de Kalisch, de Reichenbach, de Tœplitz et surtout de Chaumont — qui l'avaient renouvelé et fortifié. A Vienne, leur entente, rompue par Talleyrand, s'était, au retour de Napoléon, reconstituée et élargie. Ce n'est pas seulement une alliance qu'ils constituent, limitée à quelques points précis, mais une fédération permanente destinée à assurer une paix définitive et à régir dans leur ensemble les affaires de l'Europe. Alexandre se félicitait d'appartenir à cette union des souverains, mais il la jugeait sans doute trop étroite dans ses définitions. Que manquait-il à cette première esquisse? Une justification supérieure qui ne fût pas seulement de l'ordre politique. Il lui manquait un principe spirituel.

C'est pourquoi en septembre 1815, le tsar, qui, à Vienne, a été très occupé par les intrigues compliquées de ses interlocuteurs et par les siennes; qui s'est amusé, qui a beaucoup dansé et fait la cour à de belles amies — *the magnanimous dandy*, l'avaient surnommé d'irrespectueux Anglais — qui a accueilli avec bonheur d'innombrables et déférents hommages; mais qui, Napoléon reparu, n'a pas pris part au triomphe de Waterloo, et qui, retourné à Paris où Wellington vient de ramener de son propre chef Louis XVIII, n'y a pas retrouvé la place exceptionnelle qu'il y occupait un an auparavant, se décide à frapper un grand coup. Non seulement pour rétablir son prestige personnel, pour reprendre la tête de la coalition et pour étonner le monde, mais pour donner au nouveau cours européen un retentissement et comme une auréole qui lui font défaut. C'est à lui, l'empereur-chevalier, de compléter l'œuvre diplomatique du Congrès de Vienne et de lui conférer un caractère sublime.

Alexandre est de nature religieuse. Son esprit anxieux cherche en une divinité propice une confirmation et un appui, et, d'autre part, il savoure dans le mysticisme l'orgueil d'être un élu. Peut-être aussi son inquiétude native le pousse-t-elle à transférer à la Providence les responsabilités du trône : obéir le soulage, mais il ne saurait obéir qu'à Dieu.

Il lit régulièrement les Écritures, il y cherche des inspi-

rations. Il est moins préoccupé de dogmes, de pratiques, que de vivre en communion étroite avec son « divin Sauveur ». Il reçoit chez lui des quakers, des frères moraves. Il jeûne, il prie avec ferveur, avide d'émotions religieuses plus encore que de perfectionnement intérieur. Il favorise la création de la Société biblique russe, de la Société biblique des Cosaques. Il interroge les voyants, les moines prophètes qui ont toujours abondé en Russie. Il encourage aussi la franc-maçonnerie : celle-ci, à cette époque, n'était ni secrète, ni antichrétienne[1]. Quand il va de Vienne à Paris il fait la connaissance à Heilbronn, dans le pays de Bade, de la baronne de Krüdener[2], personne agitée qui, après de nombreuses aventures galantes, était tombée, l'âge venu, dans la dévotion. Depuis longtemps elle cherchait à le voir, rêvant de séduire son âme à défaut d'autre chose. Ils ont une conversation de trois heures à la fin de laquelle il lui dit : « Vous m'aidez à découvrir en moi des choses que je n'y avais jamais aperçues. » Madame de Krüdener qui appelait ce bel empereur « l'ange blanc de la paix », par contraste avec le Corse traité de « noir démon », le suit à Paris, s'installe faubourg Saint-Honoré, à deux pas de l'Élysée où il habite. Tous les jours, il va la voir, il assiste à des réunions de prières que fréquente toute la bonne société, moins soucieuse d'oraisons peut-être que d'entrevoir le héros couronné. Et alors, remué dans sa foi, exalté par l'apparence apocalyptique des événements qui l'avaient conduit jusque-là, il rédige un manifeste, un formulaire d'engagement spirituel, qui doit servir de charte à la nouvelle union des États.

Ce texte, qu'on a l'habitude de railler, n'offre cependant rien de ridicule. N'importe quel chrétien devrait approuver un document aussi conforme aux exigences de sa foi. Il commence par déclarer que les Puissances prennent comme règle de conduite « les préceptes de justice, de charité et de paix » qui ne doivent pas seulement régir la vie privée, mais s'appliquer aussi aux relations publiques entre États. D'après l'article premier, les monarques signataires se considéreront comme

1. Joseph de Maistre y était affilié.

2. Voir *Madame de Krüdener*, par Abel Hermant (*Revue de Paris*, 1er décembre 1933 au 1er février 1934).

compatriotes et comme frères, et se prêteront « assistance, aide et secours ». L'article 2 porte que les souverains, étant « membres d'une même nation chrétienne » et gouvernant les « branches d'une même famille », reconnaissent que Dieu est le seul maître véritable, et recommandent en conséquence à leurs peuples de remplir leurs devoirs religieux.

Sans doute, ce qui paraît singulier de nos jours, c'est d'invoquer les principes de la religion à l'heure où se discutent des traités politiques. Mais à cette époque, l'appel à la Providence appartient à la terminologie diplomatique. Le traité de Vienne lui-même porte : « Au nom de la très sainte et indivisible Trinité. » Si le style du pacte nous semble ampoulé, il est dans le goût du temps : c'est du Chateaubriand mal écrit, du Bonald teinté de piétisme. Est-il étonnant qu'Alexandre, franc-maçon chrétien, proche de l'illuminisme, avide de manifester sa foi en la confirmant par sa puissance temporelle, ait eu recours à de pieuses formules qui répondaient si bien à son goût de l'effusion et de la promesse, des compagnonnages mystiques, des grandes tâches à accomplir sous le regard de Dieu? D'ailleurs le souverain russe était le chef de son Église, le pape de l'orthodoxie : le pape de Rome s'exprimait-il autrement aux temps où il tirait l'épée? Enfin, des deux premiers signataires du document, ceux pour lesquels il avait été rédigé, l'un, François, était un catholique pratiquant, l'autre, Frédéric-Guillaume, un protestant convaincu : pourquoi se seraient-ils dérobés, comme monarques, à des obligations qu'ils reconnaissaient comme chrétiens?

Dans une lettre de 1822 à un ami, Alexandre raconte que « le plan de la Sainte-Alliance » lui vint à l'esprit à Vienne et qu'il pensait ainsi couronner toute son œuvre. « C'est à Paris après que Napoléon s'est trouvé terrassé pour la seconde fois par la miséricorde divine, que Dieu me mit dans le cœur de réaliser ce vœu que je nourrissais depuis le Congrès et me porta à tracer sur le papier l'acte tel que vous le connaissez. » L'influence de Mme de Krüdener en cette affaire, a été très exagérée. En 1815, le principe de la fédération des États s'impose au tsar comme la transposition naturelle, sur le plan de la paix, de la coalition militaire et de l'alliance politique; mais, en plus des autres monarques, il discerne dans la vic-

toire un appel qui lui est adressé, un ordre à la fois éclatant et mystérieux : elle le met en demeure d'obliger le monde à accepter la volonté divine.

J'ajoute qu'il n'est pas un isolé qui surprend par une initiative intempestive. En 1814 et en 1815, l'idée est dans l'air et plusieurs publications de l'époque en portent témoignage. En Allemagne, dès 1813, Arnold Mallinckrodt préconise une « Confédération européenne »; en 1814, Karl-Friederich Krauss publie à son tour un *Projet d'une Confédération européenne.* François Baader suggère, dans une brochure, l'organisation d'une alliance fédérative des États sur la base du christianisme. En 1815, Wilhelm von Gayl recommande « l'établissement d'une grande confédération européenne[1] ». En France, Henri de Saint-Simon et Augustin Thierry publient en octobre 1814 : *De la réorganisation de la société européenne.* Les deux auteurs conseillent au Congrès de Vienne de donner à la « réunion des peuples » des « institutions communes » afin de les « lier ». Ils proposent la constitution d'un gouvernement central, assisté de deux Chambres, qui réglerait les litiges entre les États, entreprendrait de grands travaux publics, garantirait la liberté de conscience, développerait l'instruction publique et traiterait enfin de tout ce qui peut intéresser « la Société européenne ».

Bien mieux. A Sainte-Hélène, Napoléon, informé de l'état des esprits dans le continent et rêvant que s'il avait triomphé de la Russie, le « système européen » aurait été fondé, s'écrie : « J'aurais eu, moi aussi, mon Congrès et ma Sainte-Alliance. Ce sont des idées qu'on m'a volées. Dans cette réunion des grands souverains, nous eussions traité de nos intérêts en famille... J'eusse demandé toutes les rivières navigables pour tous, la communauté des mers, et que les grandes armées permanentes fussent réduites désormais à la seule garde des souverains. »

Ayant fait rédiger le texte du pacte, Alexandre le présenta au roi de Prusse et à l'empereur d'Autriche qui, après avoir demandé quelques modifications, acceptèrent de le signer. Cela se fit en grand apparat, lors d'une revue de 150 000 hommes

1. Valentin, *Geschichte des Völkerbundgedankens in Deutschland*, Engelmann, Berlin, 1920.

de troupes russes, accompagnées de 500 canons, à Vertus en Champagne, tandis que des popes célébraient devant sept autels des messes en plein air. Mme de Krüdener était là, non loin des souverains; elle assista au défilé, elle entendit les soldats acclamer le tsar à la mode slave tandis qu'il passait devant eux. Ce déploiement de la force au service de la paix, cette brillante parade militaire en l'honneur de la foi étaient bien dans la manière d'Alexandre.

Le manifeste de la Sainte-Alliance, qui ne sera publié qu'en 1816 — Alexandre le fit lire dans toutes les églises de Russie — n'engageait que les souverains, non les gouvernements, et il n'a pas été contresigné par les ministres. Il ne contient pas de stipulations formelles. C'est une déclaration de principes très généraux, ou plutôt une fervente invocation, un pacte mystique. Le prince-régent de Grande-Bretagne manda avec politesse qu'il approuvait un si généreux engagement, mais que la constitution anglaise ne l'autorisait pas à donner sa signature. Louis XVIII, cet homme de l'Encyclopédie, donna la sienne sans croire s'engager et, du bout des lèvres, reconnut les « principes sacrés » de l'acte « comme les plus propres à assurer la tranquillité des États et le bonheur des Peuples ». On invita d'autres États à adhérer, ce qu'ils firent très volontiers.

Metternich, lui, hausse les épaules et traite le manifeste du tsar de « rien sonore ». Ce n'est à ses yeux qu'une « aspiration philanthropique déguisée sous le manteau de la religion ». Ce bel esprit était aussi un esprit fort. Ou du moins, pour lui, la religion, c'était les processions et les messes, le décor et l'apparat; pas question de la sortir des églises pour lui demander d'inspirer la politique. Castlereagh fait de l'humour, et parle d'« un morceau de mysticisme sublime et d'absurdité ». Mais ces profonds politiques n'avaient pas vu tout ce que contenait l'acte de la Sainte-Alliance — cette « chose la plus bienfaisante qui eût jamais été essayée dans l'humanité » au dire de Gœthe. — Comme beaucoup de mystiques, Alexandre avait un sens très sûr de la réalité, mais de la réalité totale que ne perçoivent pas toujours les gens rassis. Il avait deviné que pour réunir les États aussi bien que pour rapprocher les hommes, il ne suffit pas de conjuguer des intérêts, il faut créer

un accord moral. On ne collabore utilement que si l'on s'entend en profondeur. En mettant l'Évangile à la base de leur fraternité, Alexandre pouvait faire sourire les hommes d'État, mais il rappelait ainsi que l'Europe, malgré ses divisions territoriales et parce qu'elle est chrétienne, constitue un ensemble : une nation et une famille, disait-il. Dans sa première version qu'on peut lire aux archives de Vienne, il avait même assimilé les États aux « provinces d'une même nation », et il avait écrit de l'Europe qu'elle était « essentiellement une ». Ces mots furent supprimés par l'empereur d'Autriche, c'est-à-dire par Metternich.

Néanmoins, à demi dissimulé, le principe de l'unité était là, et c'était sur lui que le tsar voulait fonder sa ligue. Il donnait à celle-ci une raison d'être ultra-politique, il la constituait dans les âmes en même temps que dans les textes. Au nom de la charité, il posait la règle de l'assistance mutuelle et collective. Et dans l'article 3, il inscrivait que « toutes les puissances qui voudraient solennellement avouer les principes sacrés qui ont dicté le présent acte... seront reçues avec autant d'empressement que d'affection dans cette Sainte-Alliance ». Après avoir suggéré que les États étaient semblables, donc fraternels, il leur ouvrait la porte à tous et souhaitait transformer l'entente des grandes puissances en une association universelle.

Il importe donc de distinguer qu'à cette date, le second traité de Paris s'applique à la France vaincue et liquide la guerre, que le traité renouvelé de Chaumont coalise les quatre grandes puissances contre l'ex-ennemi toujours à craindre, mais que le pacte conçu par le tsar et offert à tous, y compris la France, est tourné vers l'avenir et un avenir de coopération générale et de confiance réciproque. On pourrait presque prétendre qu'il dépasse les deux traités; ou plutôt qu'il tend à leur conférer une possibilité de développement. A aucun degré il n'a le caractère de despotisme et de réaction que les contemporains d'abord, puis la postérité lui ont injustement attribué. A son origine et dans ses intentions, avant que se fût établie une confusion entre le texte signé par les souverains et la politique faite par les gouvernements, ce manifeste, à la fois fameux et méconnu, veut assurer la paix pour tous, dans la justice et l'amitié.

***

Si pour l'application des traités de 1815 et la coopération des gouvernements, Metternich se fût contenté des méthodes diplomatiques traditionnelles, Alexandre souhaitait davantage et cherchait les moyens d'insuffler à la fédération ainsi constituée l'ampleur de ses propres desseins. Avec son sens prophétique, il aurait voulu qu'elle s'affirmât dans l'éclat des cérémonies, dans l'importance des réunions qui se tiendraient à des dates régulières. Grâce à ces manifestations périodiques, elle augmenterait ses forces malgré les réticences et les mauvais vouloirs, elle s'emparerait de tous les litiges internationaux, elle enseignerait à ses membres à collaborer, elle instituerait des habitudes et créérait des précédents. A ces vastes assises européennes, le tsar souhaitait convoquer tous les États qui prendraient part aux délibérations communes, sous la direction des grandes puissances, arbitres permanents.

Metternich comprenait fort bien la valeur des conversations personnelles avec ses alliés où l'autorité de sa fonction et le prestige de son intelligence, comme le souvenir des immenses services qu'il avait rendus, lui permettraient de persuader et de convaincre. Se voir, se parler, s'entendre rendrait l'alliance efficace. L'article 2 du second traité de Paris stipule que les puissances s'engagent « à concerter entre elles et Sa Majesté Très Chrétienne les mesures qu'elles jugeront nécessaires pour la sûreté de leurs États respectifs et pour la tranquillité générale de l'Europe ». Une liaison est donc prévue. Mais Metternich ne tenait pas du tout à associer les États secondaires aux conciliabules des grands; il se refusait à déférer d'avance tous les conflits à une délibération générale; il était trop diplomate pour ne pas accorder un grand prix aux négociations secrètes et aux contre-assurances; enfin il n'avait nulle envie d'intéresser à sa politique l'opinion publique de l'Europe et de paraître rechercher son adhésion : celle de son maître lui suffisait. Des réunions entre les principaux souverains, soit, mais de façon irrégulière et pour des objets limités.

Il s'en explique dans ses *Mémoires*, entre autres au cours

d'un passage qui date du Congrès de Vérone et qui semble une critique anticipée de ce qui se passe aujourd'hui à Genève.

La politique européenne doit-elle être soumise à un système diplomatique représentatif? Les affaires les plus compliquées, les questions les plus délicates gagneraient-elles par hasard à être traitées dans des réunions de quarante à cinquante ministres-députés, indépendants l'un de l'autre, votant par assis et levé, prononçant à une majorité souvent problématique, souvent inadmissible, sur des intérêts que l'union intime et la prudence éprouvée de trois ou quatre cabinets ne réussissent qu'avec peine à régler d'une manière satisfaisante?

Si le tsar n'obtint pas que tous les États fussent considérés comme membres d'une même famille et traités en conséquence, il put au moins, grâce à Castlereagh qui en avait eu l'idée, persuader ses alliés que des rencontres régulières entre eux seraient utiles. D'où l'article 6 du traité du 20 novembre 1815, qui est ainsi formulé :

Pour assurer et pour faciliter l'exécution du présent traité et consolider les rapports intimes qui unissent aujourd'hui les quatre souverains pour le bonheur du monde, les Hautes parties contractantes sont convenues de renouveler à des époques déterminées des réunions consacrées aux grands intérêts communs et à l'examen des mesures qui, dans chacune de ces époques, seront jugées les plus salutaires pour le repos et la prospérité des peuples et pour le maintien de la paix de l'Europe.

Telle est l'origine des Congrès qui vont se tenir à intervalles irréguliers, non pas dans une seule ville, Genève par exemple, considérée comme siège permanent de la fédération, mais ici ou là, à Aix-la-Chapelle, à Troppau, à Laybach, à Vérone. Alexandre y retrouvera ses alliés qu'il voudrait appeler ses frères. Il apportera aux réunions du début son zèle à poursuivre ses premiers desseins, son désir de jouer un grand rôle, d'être écouté et adulé, son effort pour concilier ses tendances contradictoires et à se montrer légitimement autoritaire et libéral, patriote et cosmopolite. Mais les congrès marqueront aussi les étapes de sa transformation et le déclin progressif de son influence.

***

Les traités signés, le tsar mit son honneur de souverain et son devoir de croyant à tenir ses promesses. Il avait revendiqué la Pologne au Congrès de Vienne pour réparer une grande injustice. Dès 1818 il lui accorde une constitution. Il déclare même à la Diète de Varsovie vouloir « étendre l'influence salutaire des institutions représentatives sur toutes les contrées que la Providence avait confiées » à ses soins. L'année précédente il avait rendu sa capitale, Helsingfors, à la Finlande, il lui avait accordé une université, il l'avait autorisée à parler sa propre langue, à battre sa propre monnaie. Il voulait rendre la Bessarabie à peu près autonome. En 1819 il charge Novossiltsov de préparer un projet de constitution pour la Russie. Il intervient en France, soutient les modérés contre les ultras, Monsieur et le « parti prêtre ». En Allemagne il presse les souverains de l'imiter, ce que font le grand-duc de Saxe-Weimar puis les rois de Bavière et de Bade en 1818, le roi de Wurtemberg en 1819. Le roi de Prusse, lui, résiste aux objurgations du chancelier de Hardenberg. En Italie, les agents russes, et Metternich s'en plaint fort, encouragent les populations dans leurs revendications politiques.

De son côté, Louis XVIII avait accordé la charte aux Français. L'Angleterre était constitutionnelle et pratiquait la liberté de réunion comme la liberté de la presse. Au lendemain de la victoire des Alliés il semblait que les peuples allaient entrer dans une période de tolérance générale.

Et puis, très vite, la réaction éclata. En France, les ultras s'emparèrent du pouvoir. En Angleterre, les *tories* suspendirent l'*habeas corpus*, promulguèrent des lois qui interdisaient les assemblées, autorisèrent les perquisitions. Dans les pays germaniques et à plus forte raison en Russie, les nobles exerçaient sur leurs terres, sans contrôle, des pouvoirs féodaux, et jouissaient de juridictions spéciales. Les paysans étaient astreints à des corvées. En politique étrangère, Alexandre, qui se considérait comme le fondateur et qui aspirait à devenir le chef de la fédération européenne, se heurta à l'incompréhension, au scepticisme, à la méfiance de

ses alliés. Ils s'arrangèrent pour réduire et même pour rendre peu à peu inexécutable le programme trop vague qu'ils avaient feint d'accepter. Car ils ne partageaient pas l'idéalisme du tsar, ils ne croyaient pas à la fraternité des princes et pas davantage à celle des peuples.

***

C'est Metternich qui parviendra à transformer la Sainte-Alliance en un instrument de contrainte dont la rigueur est demeurée légendaire. Il y fut aidé par les incertitudes progressives et les craintes devenues presque morbides du tsar lui-même. Jamais, en effet, Alexandre n'a retrouvé l'élan qui marqua pour lui l'époque glorieuse de Leipzig, de Paris et de Vienne. Pendant quatre ou cinq ans encore, il s'efforce d'appliquer son plan grandiose d'entente entre les États, il cherche à perpétuer son hégémonie au moins morale, proposant tour à tour la création d'un état-major interallié et la limitation générale des armements, cherchant à attirer les États-Unis dans la fédération. Puis il se décourage, s'affaisse, aux prises avec les résistances de ses alliés, le démenti des événements et les tares de son propre caractère.

On dirait qu'il subit un vieillissement étrange et prématuré. Ses oppositions intérieures se réveillent : il semble avoir perdu l'unité psychologique que lui avait conférée le triomphe. Et aussi la confiance en lui-même, sa conviction d'avoir reçu une mission spéciale de la Providence. Celle-ci ne l'a pas abandonné, mais peut-être attend-elle de lui autre chose que ce qu'il avait cru. Aux déceptions qu'il commence d'éprouver s'ajoutent des infirmités qui l'humilient : la surdité, un début de claudication, d'impuissance. Il souffre de dépressions nerveuses. Il renonce à la vie mondaine, il s'isole, il se mortifie. L'immense ennui slave s'empare de lui et le laisse prostré pendant des heures. Parfois, pour fuir ses inquiétudes, ses frayeurs — mais il les emporte en voyage — il se jette dans sa chaise de poste, il s'en va à toute allure, cahoté sur les mauvaises routes de son empire infini, aux horizons fuyants, à travers des steppes à peine défrichées, des forêts sauvages, de mélancoliques marais. Dès qu'il est arrivé en un lieu, il

n'écoute pas les gens qui l'entourent, craintifs et prosternés, il repart dans une autre direction, pressé de disparaître, de se trouver ailleurs, de découvrir enfin le secret insaisissable de tout.

Parfois il songe à s'en aller plus loin encore, en Allemagne ou en Suisse, où il vivrait dans la retraite. Abdiquer lui donnerait peut-être enfin la paix de l'âme. Ou bien, excédé par les dignitaires obséquieux et solennels de sa cour, demeurés primitifs malgré le luxe de leurs fêtes et l'apparence de leurs manières[1], il évoque avec nostalgie les réunions brillantes où il se trouvait avec des civilisés d'Occident, et il soupire, comme un exilé, au rappel de ses grands partenaires. Son charme avait été célèbre : il s'abandonne maintenant à de violentes colères. Il s'était toujours montré impulsif et mobile : maintenant il s'impatiente contre lui-même. Il s'aperçoit que, malgré ses intentions généreuses et disposant d'un pouvoir sans limite, il n'a jamais atteint ses buts. Ayant tout osé commencer, il n'a rien osé finir. Le bien que sincèrement il a voulu faire tourne en désordre, en gabegies, en persécutions. Il s'épouvante d'avoir, dans sa vie privée comme dans sa vie publique, gâché ses belles qualités, perdu les occasions, éloigné ses meilleurs serviteurs. A-t-il donc bouleversé le monde inutilement, est-il un héros apocryphe, un empereur manqué? Et de nouveau lui revient sa pensée de jeunesse, mais cette fois déchirante comme un remords : qu'a-t-il fait de son destin?

Effrayé par l'assassinat de son agent Kotzebue, comme par l'assassinat du duc de Berry, effrayé par les mouvements révolutionnaires qui couvent partout, qui éclatent en Italie et en Espagne, terrifié par la prétendue rébellion d'un de ses régiments de la garde, il prend alors le contrepied de ce qu'il avait cru et désavoue dans la seconde partie de son règne ce qu'il avait célébré et entrepris dans la première. Il ordonne de fermer les loges maçonniques, de dissoudre la Société biblique. Il se plie à l'orthodoxie la plus stricte sous l'influence de Photius, un moine visionnaire qui annonce Raspoutine. Il livre l'empire au « vice-empereur », le sinistre Araktchéiev,

1. Madame de Staël, *Dix années d'exil*, p. 778.

au facies de jaguar. Après avoir essayé d'élever la Russie au rang de l'Occident, il la replonge dans un régime de despotisme à l'orientale. Il supprime les réformes qu'il avait eu tant de peine et de joie à introduire. Mais si ses innovations avaient inquiété, sa volte-face et ses répressions indignent. A ces retours de cruelle sévérité après tant d'indulgence, à ces inconséquences nées de ses angoisses, il doit l'accusation d'être hypocrite et perfide. Il éveille d'infinies déceptions dans la jeunesse, dans la classe cultivée, dans les milieux d'officiers qui avaient rapporté de leurs campagnes un besoin tout neuf d'affranchissement intellectuel et social. Et il déçoit au dehors tous ceux qui, de loin, avaient cru en lui et l'appelaient encore le Libérateur : ils le voient s'accorder avec Metternich dans l'écrasement des revendications populaires et tourner sa grande idée de libre fédération des peuples en un pesant système de contrainte.

Sa tragédie maintenant, ce n'est plus de savoir comment s'accomplir, mais comment se renier; c'est, selon les termes de Metternich « de frapper les révolutionnaires qui étaient devenus ses élèves ». Et comme, tout en se reprochant ses illusions juvéniles, il est de plus en plus tourmenté, il souffre de cette rupture, de cette désertion, de cette destruction de son œuvre par ses propres mains. Or, Alexandre cesse de croire à la liberté à la veille de son triomphe, il maudit ses rêves de jeunesse et d'autres vont les réaliser.

Est-il mort dans le dégoût de ses erreurs ou dans l'horreur de s'être trahi? Faut-il accepter la légende selon laquelle il n'a pas expiré à Taganrog en 1825, mais a continué à vivre en Sibérie, inconnu de tous, misérable et solitaire, jusqu'en 1864? S'il est vrai qu'il a terminé ses jours sous le nom du staretz Fédor Kousmitch, ne s'est-il pas questionné sans fin dans sa cellule pour savoir à quel moment il avait été un apôtre, à quel moment un apostat? Ou bien cette âme généreuse et incertaine, qui avait apporté au monde de si grandes espérances, a-t-elle cru devoir expier par un long repentir l'immense déception qu'elle lui avait également infligé?

III

Quelles que soient les différences d'origine, de formation et d'époque qui séparent le tsar Alexandre et le président Wilson, comment ne pas être frappé des similitudes de position, de tendances, et, sur certains points, de caractère, qui les rapprochent?

Le président Wilson est né en 1856 de Joseph Ruggles Wilson, pasteur presbytérien. Sa mère, Janet Woodrow, était fille d'un de ses collègues de souche écossaise. Qu'on n'imagine pas Joseph Wilson comme un modeste desservant de village. Non, c'était un grand, un bel ecclésiastique, amène et courtois, très cultivé, qui lisait chaque jour du grec et du latin pour son plaisir, un prédicateur réputé et qui menait d'une main ferme sa congrégation. Il célébrait les offices dans une paroisse aristocratique du sud, en Géorgie, puis en Caroline, où les maisons de style colonial émergeaient de jardins luxuriants, sous un ciel paisible.

Dans ce milieu érudit et clérical aux nombreux enfants — son père avait neuf frères et sœurs, sa mère sept, lui trois — le petit Wilson fut plié à une forte discipline religieuse. Il assistait deux fois par jour à des lectures de la Bible, il participait à ces cultes de famille si caractéristiques du protestantisme, où le foyer domestique se transfigurait à ses yeux en sanctuaire. On le nourrissait de la stricte doctrine calviniste, celle qui oppose la corruption de l'homme à la toute-puissance de Dieu. Le Seigneur était présent, partout et toujours : il fallait le servir toujours, en dépit du monde et de sa propre faiblesse. Certes, ce n'était pas là la religion du succès et de l'optimisme que devaient pratiquer plus tard les États-Unis.

La guerre de Sécession ruina ce monde attaché aux traditions, assez provincial, très différent des vainqueurs descendus du nord. Le jeune Wilson fut alors envoyé au Davidson College, puis à Princeton où il devait passer tant d'années, d'abord comme étudiant, ensuite comme professeur.

En 1882, ses études terminées, il ouvre une étude à Atlanta, mais sans succès. Alors il se rend à Baltimore, à l'université John Hopkins, et il obtient son doctorat en droit. Sa thèse,

intitulée *Congressional Government*, est très remarquée. Ce conservateur d'origine et on peut même dire cet aristocrate y manifeste déjà des préoccupations démocratiques. Surtout il y critique la constitution des États-Unis, l'indépendance réciproque du Président, du Sénat, de la Chambre, de la Cour de justice. Dès cette époque, il se déclare pour une autorité qui revendique ses responsabilités, pour un exécutif qui sache discipliner et conduire le législatif.

Professeur à Bryn Mawr, dans la banlieue de Philadelphie, puis à Wesleyan University, il est appelé en 1888 à l'université de Princeton où il enseignera les sciences politiques, et dont il sera nommé président en 1902. Jamais l'ancienne université n'avait été plus prospère, plus courue. Les meilleures familles américaines, ou du moins les plus riches, y envoyaient leurs fils. De magnifiques édifices, entourés de beaux parcs, abritaient treize cents étudiants, cent huit professeurs. Dès qu'il est investi de sa haute charge, Wilson entreprend des réformes, et, sans écouter personne, fidèle à ce qu'il croit juste, il n'hésite pas à heurter des préjugés.

D'où de vives protestations. Les étudiants, et surtout les anciens étudiants, ceux qui sont devenus les bienfaiteurs de l'université et lui prodiguent leurs dons, organisent l'opposition contre le président. Froidement celui-ci fait appel au pays, le débat passe dans la presse, l'opinion publique se monte, et prend parti, en général, pour Wilson.

Le conflit a attiré sur lui l'attention publique, et c'est peut-être ce qu'il cherchait. Peut-être rassasié de théorie, se sentant vigoureux, combatif, doué pour exhorter et convaincre, est-il ambitieux d'agir au delà des murs de l'université? On lui propose de se faire élire gouverneur de New-Jersey. Wilson accepte, abandonne la présidence de Princeton, et commence sa campagne avec une énergie et une lucidité qui frappent tout le monde. Sans doute, les *bosses* du parti, les techniciens de la machine électorale comptent qu'une fois en place, ce professeur ignorant des réalités véritables, sera à leur merci. Mais pas du tout. Dès qu'il est élu gouverneur — en 1910 — Wilson se déclare au-dessus des partis, refuse d'avantager ceux qui l'ont soutenu, opère des réformes qui heurtent des intérêts particuliers mais qui le rendent bientôt

célèbre dans tous les États-Unis. Si bien que lors des élections présidentielles, alors que les républicains se divisent entre deux candidats, Taft et Roosevelt, le parti démocrate éloigné depuis seize ans des affaires tente sa chance avec Wilson. Celui-ci est nommé. En quelques années, il est parvenu au sommet de la hiérarchie. Le voilà chef d'un des plus grands États du monde.

Il est dans la force de l'âge. Sa carrière a été droite, relativement facile, et partout il a réussi. Il est intelligent, honorable, à la fois idéaliste dans ses visées générales et pratique dans la conduite des affaires. Il est sûr de lui, mais il faut l'être pour entreprendre de grandes choses. Cependant sa certitude d'avoir toujours raison, si elle le porte et le stimule, le rend obstiné, implacable parfois. S'il est arrivé aux fonctions suprêmes, il ne l'attribue pas à son propre mérite, mais à la volonté de la Providence; il sait qu'il devra rendre des comptes à une instance plus haute que le Sénat. Il est ambitieux, il a toujours devant les yeux, pour essayer de les valoir, les nobles figures de Cleveland ou de Lincoln. Dans ses rapports avec les autres hommes, il a gardé des habitudes professorales : il enseigne, il explique, il veut faire l'éducation de ceux qui l'écoutent. Il n'a rien du débraillé de l'Américain moyen, ni sa puérilité joviale, ni son sentimentalisme affiché.

A étudier l'histoire de son pays, surtout la plus récente, il avait abandonné sa position première pour traverser une phase de libéralisme à l'anglaise, puis pour aboutir à des conclusions radicales, plus radicales peut-être qu'on ne le crut d'abord. Il s'y mêla sans doute quelque ressentiment de l'Américain du sud contre le nord triomphant, et peut-être encore l'agacement d'un homme d'étude contre les ploutocrates de New-York. Depuis la guerre de Sécession, c'était presque toujours les gens de l'est, industriels et banquiers, cadres solides du parti républicain qui avaient mené les États-Unis. Et ils les avaient bien menés, puisque le pays s'était prodigieusement développé et enrichi. Eux-mêmes avaient fait d'immenses fortunes. Mais grâce à leur politique, le pays avait abandonné la foi sévère des *Fathers*, des Pères pèlerins, c'est-à-dire qu'ils avaient remplacé, sans toujours s'en

apercevoir, la religion du Dieu chrétien par celle de Mammon.

Wilson eut le courage d'attaquer les magnats de la finance et de l'industrie. Il jeta son défi à Wall Street qui ne le lui pardonna jamais. Dès son premier message, très élevé de ton, presque une homélie, il recommande de penser aux pauvres et aux malheureux. Pour diminuer le prix de la vie, il réforme les tarifs douaniers, trop protectionnistes. Il réforme l'impôt pour exonérer les petits traitements et les revenus médiocres. Il fait voter une loi sur les banques qui émancipe le Trésor public de leur influence. Il fait voter une loi contre les trusts. En politique étrangère, il renie l'impérialisme, il refuse de servir au dehors les intérêts de la haute finance, il est conciliant avec le Mexique, il accorde aux Philippines une autonomie relative, il reconnaît la république chinoise : c'est obéir au principe de *self determination* des peuples. Tout cela en un an. Les Américains qui aiment l'efficacité (*efficiency*) étaient servis.

Trop bien, même. On rappelle avec mauvaise humeur à Wilson que s'il est devenu président, c'est grâce à la division du parti républicain et qu'en fait il n'a été élu que par une minorité. Les intérêts considérables qu'il gêne, qu'il menace s'organisent contre lui. On se moque de lui. Un journal l'appelle « une sorte de M. Micawber de la diplomatie ». Les politiciens, dont il prétend se passer et auxquels il échappe, s'irritent. Son mérite même les agace, comme un reproche qui les atteint. Sa popularité les humilie. Sur ces entrefaites éclate la Grande Guerre.

Tout de suite, Wilson proclame la neutralité des États-Unis. Pourquoi, en effet, auraient-ils pris part au conflit? Personne ne les provoquait. L'opinion était partagée : les Germano-Américains, naturellement, tenaient pour l'Allemagne, soutenue par une propagande active et adroite. Les Irlandais étaient par principe contre l'Angleterre. Les milieux universitaires éprouvaient un grand respect pour la science allemande. Les milieux d'affaires gagnaient des millions de dollars à ravitailler les belligérants. Et puis, de loin, cette querelle d'Européens paraissait absurde aux Américains : il ne fallait pas s'approcher de cette bagarre. Quand, en 1916, il s'agit d'élire un président, le parti démocrate fit campagne

pour Wilson sur ce thème : *He kept us out of the war*. Et Wilson se vit renouveler son mandat.

Dès le début des hostilités il avait protesté auprès des Anglais contre le blocus et les mesures prises à l'égard du trafic neutre; et il avait de même protesté auprès des Allemands, car il veut maintenir la balance égale, apparaître dès la première heure comme le Justicier. Bientôt il décide d'augmenter l'armée et la flotte. Quand l'Allemagne le sollicite pour une paix éventuelle, il demande à tous les belligérants à quelles conditions ils déposeraient les armes. Il est patient et précautionneux, il veut tout élucider, il sait qu'il doit rester en contact avec le peuple américain et qu'il ne peut l'entraîner que lentement et progressivement. Au moyen de notes diplomatiques, de messages, de discours, il agit de telle sorte que personne ne puisse lui donner tort, lui imputer de la mauvaise foi, de la passion, ou une erreur. Sans doute, il n'aime pas l'Allemagne dont l'impérialisme, le militarisme et aussi la frénésie industrielle et spéculative choquent en lui l'homme de gauche aussi bien que l'humanitaire, et, plus essentiellement, froissent sa conscience religieuse. Cependant s'il souhaite en secret sa défaite, il ne la veut pas totale, car il pense aux lendemains et il est persuadé que le cadavre d'une Allemagne écrasée infecterait l'Europe. Sans doute aussi n'est-il pas assez imaginatif pour se représenter avec force les atrocités des combats, l'horreur des déportations, des pillages, des bombardements d'hôpitaux, et pour ressentir la révolte, la haine, le besoin de vengeance. Tout cela se passe si loin, entre gens qu'il ne connaît pas, dans des pays qu'il n'a jamais vus. Ou bien peut-être pense-t-il devoir à ses hautes fonctions de réprimer ses indignations même légitimes. Il est pour une paix sans victoire. Il le dit au Sénat, en janvier 1917. Il ajoute : *It is not pleasant to say this...* Mais, affirme-t-il, « seule une paix conclue à égalité peut être durable ».

A la fin du même mois, l'ambassadeur Bernstorff vient lui annoncer la guerre sous-marine. Interdiction aux neutres de commercer avec les Alliés : les sous-marins allemands ont reçu l'ordre de couler tous les navires. Le 3 février, Wilson rompt les relations diplomatiques avec l'Allemagne, et en

avril, il lui déclare la guerre. Cette fois les États-Unis ont été provoqués. Il y va de leur honneur aussi bien que de leur intérêt de relever le gant. Après avoir montré longtemps une extrême patience qui a fait illusion à Berlin, ils sont maintenant soulevés de colère. Les oppositions de sympathies disparaissent, le peuple entier s'unit dans un même sentiment. Le président n'a plus à l'entraîner, au contraire c'est le peuple qui le pousse. Mais dans le tumulte de l'enthousiasme patriotique, de l'exaltation guerrière, Woodrow Wilson répète des paroles de calme, il distingue entre les Allemands et leurs chefs, il veut bien maudire leurs maîtres responsables, mais non pas toute une race. *We are not the enemies of the German people and they are not our enemies.*

Quand enfin, après l'offensive générale de Foch, le chancelier de l'empire allemand sollicite, en octobre, un armistice, Wilson, toujours de sang-froid, lui demande d'abord des précisions. Il tient à dissiper les malentendus possibles et il se méfie des pièges qu'on pourrait lui tendre. Ce flegme méticuleux, cette façon de se placer au-dessus des passions, irritent beaucoup de ses compatriotes auxquels l'annonce de la victoire imminente donne la fièvre. On lui en veut de sa sagesse presque inhumaine. Va-t-il priver son pays d'avantages substantiels en faveur d'un humanitarisme qui lui est personnel? D'autre part, les républicains sont exaspérés qu'un démocrate triomphe : s'il conclut la paix, il apparaîtra décidément trop grand, et leur parti se verra écarté pour longtemps du pouvoir. L'opposition contre Wilson devient violente : il est aussi détesté que Washington à la fin de sa vie. Aux élections de novembre, les républicains l'emportent. Ce qui fait que quand, malgré l'avis de ses conseillers, il part pour l'Europe, Wilson, pour ses derniers mois de pouvoir, les plus importants, a contre lui la majorité de son pays.

S'il s'est entêté à se rendre à Paris, afin de discuter le traité de paix, c'est que, désavoué par sa patrie, il ne comptait plus que sur lui-même pour aller jusqu'au bout de sa tâche. Il décide de courir les risques lui-même, de se compromettre à fond. Se dérober serait lâche. La guerre, les soldats l'ont faite, avec quel courage, quel prodigieux esprit de sacrifice! Maintenant c'est à l'homme d'État à montrer un courage égal, et

peut-être à se sacrifier lui-même. Périr peut-être, mais trahir, non.

Cependant c'était de loin qu'il avait prophétisé, tonné contre les méchants, annoncé que les bons referaient en plus beau l'œuvre de la Création. Ces simplifications ne sont possibles qu'à distance. En allant en personne à Paris, en se mêlant aux hommes, il cessa d'être un prophète pour devenir un négociateur. Il n'eut plus à parler dans le vent et la nuée, mais, redescendu du Sinaï, à s'adapter à une situation de fait et à discuter avec des interlocuteurs armés d'excellentes raisons.

Traduits en articles de traité, les fameux Quatorze points parurent méconnaissables : aucune traduction, on le sait, ne rend exactement l'original. Au fur et à mesure qu'elle passait dans les faits, Wilson voyait sa pensée s'adultérer, se combattre elle-même. Certains thuriféraires l'ont dépeint assailli et vaincu par ses alliés, ils ont montré le Droit défait par la Force, le Juste accablé par les incrédules. Ce qui s'est passé est probablement différent, moins pathétique, et moins sommaire. En 1919, le président disposait d'une énorme puissance, non seulement parce qu'il avait décidé de la victoire sur les empires centraux, mais parce qu'il tenait entre ses mains le ravitaillement et le financement des vainqueurs : il aurait pu répondre à leur opposition en les affamant et en leur coupant les crédits. Pourtant il a accueilli leurs arguments, même contraires à sa dogmatique, il a aidé à réaliser certaines de leurs revendications. C'est que ce doctrinaire était aussi un politicien, un tacticien d'assemblée. Il savait que pour obtenir quelque chose dans une négociation il faut, au début, réclamer beaucoup. Wilson ne se confondait pas avec le wilsonisme.

S'il a cédé sur bien des points de son programme, c'était pour sauvegarder ce qu'il en jugeait être l'essentiel : l'établissement d'une ligne permanente des nations, telle qu'il en avait formulé le principe dans le dernier de ses Quatorze points. L'idée de cette ligue n'était pas sortie toute faite de son cerveau. Beaucoup de personnes l'appelaient de leurs vœux pour instaurer un ordre juridique international et régler désormais pacifiquement les conflits entre les États. Plusieurs projets

avaient vu le jour aux États-Unis, en Angleterre, en France, Wilson les assembla, il présida la Commission réunie pour les discuter, il obtint qu'avant toute autre question, le Pacte fût élaboré et voté, il exigea qu'il fût inséré dans tous les traités. Dès qu'il s'agit de la Ligue, c'est-à-dire de la paix et de l'avenir, Wilson se passionne et s'obstine. Le colonel House exprime sa pensée fondamentale quand il écrit : « L'avènement de la Société des Nations allait changer la face du monde, inaugurer un nouvel état de choses. »

Il entre dans le cas du président Wilson beaucoup d'orgueil, d'autant plus dangereux qu'il était justifié, la conviction d'avoir toujours raison qui est propre aux hommes de foi, un goût professoral d'enseigner, qu'exalte la perspective de tenir dans son verbe le monde entier comme auditoire. Mais tous ces traits ne suffisent pas à l'expliquer. Le colonel House qui l'a bien connu le considérait néanmoins comme le caractère le plus complexe qu'il eût jamais rencontré. Comme la plupart des Anglo-Saxons, il se refusait à laisser voir ses hésitations ou ses faiblesses, il affectait, et il le devait peut-être à sa haute fonction, un visage impassible, des gestes mesurés : il s'obligeait à une discipline de tous les instants. Mais au rebours de beaucoup de ses frères de race, il ne se soulageait pas de cette contrainte par le moyen détourné de l'humour. Il ne savait pas se moquer de lui-même. Et il détestait les moqueries des autres, les polémiques spirituelles, les caricatures. Et même les simples critiques. Le secrétaire d'État Lansing, qui ne l'aimait pas, rapporte qu' « il considérait l'opposition comme un affront personnel ». Quand il avait adopté un parti, il s'y obstinait, malgré les avis de son entourage et parfois malgré l'évidence. Adroit à persuader les autres, il ne se laissait convaincre par personne. Froid, il souffrait de sa froideur, timide malgré son assurance, il intimidait. Il avait appris et retenu beaucoup de choses, mais il ignorait autrui. Il aimait être seul, dans son cabinet ou sur un terrain de golf, et il recourait à sa méditation solitaire quand il voulait mûrir son opinion. Il n'a jamais pris une décision capitale à cause de quelqu'un.

Et puis, parce qu'il était un humaniste et un croyant, il vivait dans l'intimité des grandes destinées humaines, de

celles que l'histoire ou l'Église donnent en exemple. Comme il avait de l'ampleur dans l'esprit et de la noblesse, sans doute s'est-il laissé modeler par ses lectures, ses réflexions, ses prières, plus encore que par le spectacle tumultueux et mesquin de la vie politique. Un familier de l'Ancien Testament vit en compagnie des prophètes : si la toute-puissance lui est remise, pourquoi ne s'égalerait-il pas à eux? Ainsi s'est insinuée en lui la tentation de devenir un apôtre, ainsi son ambition s'est élargie aux proportions de l'humanité entière. Ces aspirations ont coïncidé avec une des tragédies les plus terribles des annales humaines, qui a paru les légitimer. Il y a eu appel de l'homme par l'événement, collusion entre le prédestiné et la catastrophe. Comment, lui qui s'estimait un élu — élu par le citoyen, élu par la Providence — se serait-il dérobé à la tâche immense qui s'offrait? Tout peut s'expliquer chez Wilson par la vanité mégalomane, par l'ignorante naïveté, par des préjugés, par le pédantisme. Mais l'image qu'on obtient ainsi ne rend pas compte de l'importance de son action. Tout peut s'expliquer aussi par le désir d'user de son pouvoir afin de sauver le monde, par la fidélité à une mission politique et spirituelle. Et sans doute les grandeurs et les petitesses, l'inspiration et l'aveuglement se sont-ils mêlés en lui, inextricablement.

***

Et alors, devant tant de bonne foi, tant d'ampleur dans des desseins en partie chimériques, devant l'étendue du drame politique et militaire et le caractère des solutions adoptées pour en prévenir le retour, comment ne pas mettre en parallèle Wilson et Alexandre Ier?

Tous deux sont des autocrates, non seulement, pour l'un, par la grâce de Dieu, et, pour l'autre, en vertu de la Constitution, mais par la tournure même de leur esprit. Ils s'entourent de conseillers, mais, en dernière instance, n'écoutent qu'eux-mêmes. Ils vont de l'avant, malgré les résistances de l'opinion ou l'opposition de leurs alliés. Investi d'un mandat populaire qui équivalait à un sacre, Wilson témoigna du même entêtement, de la même susceptibilité, des mêmes

rancunes que le tsar. Il porta une ardeur aussi audacieuse dans la paix et dans la guerre.

Mais Wilson et Alexandre sont des despotes au service de la liberté. Venus tous deux de pays lointains, excentriques à l'Europe, jetant tous deux dans la balance le poids d'énormes effectifs, ils ont renversé une hégémonie qui écrasait les peuples. Tous deux, moins épuisés que leurs alliés à l'heure du triomphe, ont fait figure de médiateurs plus encore que de belligérants. Tous deux ont usé de leur puissance pour affranchir autrui et pour introduire dans la politique un élément nouveau, non plus de force brutale ou d'intérêt égoïste; entre les hommes qui se détestent, ils ont prononcé le mot de justice.

Wilson, comme Alexandre, est imbu de ses responsabilités. Le haut pouvoir de décision dont il dispose l'oblige vis-à-vis de la Providence qui le lui a confié et vis-à-vis de l'histoire qui le jugera : sa volonté est en mesure de changer l'avenir pour toujours. Il ne songe pas à son peuple seulement : il parle, médite, il tranche pour l'humanité tout entière, celle de demain aussi bien que celle d'aujourd'hui. Et de même le tsar.

Comme Alexandre, Wilson est une âme religieuse. C'est-à-dire qu'il croit que Dieu agit dans le monde par l'intermédiaire de ses élus. Comme Alexandre, il ne doute pas qu'il ait été choisi. Lui aussi lit chaque jour l'Évangile et sollicite la lumière d'En-haut avant de se résoudre. Lui aussi doit accomplir l'ordre reçu, en dépit des intrigues des méchants, des tentations mauvaises et des insuffisances de sa propre nature. On les a dit tous deux hypocrites parce qu'ils parlaient un langage inaccoutumé et parce qu'ils ne se maintenaient pas toujours à la hauteur de leur foi. On les a dit orgueilleux, mais il est à supposer que l'ampleur surhumaine de leurs ambitions a dû provoquer parfois chez eux, en secret, de terribles retours d'humilité.

Wilson, comme Alexandre, croit à l'amélioration possible du genre humain. Tous deux chrétiens, ils connaissent sa corruption totale, mais pessimistes quant à la nature, ils sont optimistes quant à l'esprit. Leur foi les pousse à l'action. Ce ne sont pas des contemplatifs. Comme Alexandre, Wilson est

un mystique qui sait calculer, un pacifiste qui fait la guerre. Il veut entraîner le monde, mais il ne s'illusionne pas sur les résistances à vaincre ni sur le prix à payer.

Tous deux professent que la meilleure manière d'asseoir et de perpétuer la paix, c'est d'unir les États en une ligue qui harmonisera leurs volontés et conciliera leurs intérêts. Tous deux déclarent que la paix, pour durer, doit être organisée au bénéfice de tous. Bien avant la victoire, Wilson, comme Alexandre, dresse des projets, en attendant d'user de sa suprématie pour les imposer. Et ses alliés, qu'irrite sa prétention et qui ne partagent pas ce que Clemenceau appelait sa « noble candeur » — tout de même que Castlereagh se plaignait du « mysticisme » et du *non sense* de l'autre — l'écoutent parce qu'ils ont besoin de lui, se prêtent à ses vœux, et, en paraissant lui céder, obtiennent qu'il se démente.

L'Américain et le Slave ont été salués avec une émotion, une vénération extraordinaires par les peuples meurtris. Chacun de ces deux autocrates surgissait de l'horizon comme un intercesseur. Chacun annonçait une paix qui transformerait l'univers. Sur l'instant, les peuples l'ont cru, parce que Wilson comme Alexandre les soulevaient au-dessus d'eux-mêmes, et donnaient une signification spirituelle à l'effroyable drame de leurs sacrifices.

Quand, l'armistice signé, Wilson arriva en Europe, il fut accueilli par un ouragan d'enthousiasme. A Londres, à Paris, à Rome, des foules immenses se pressaient sur son passage, avides de contempler, d'acclamer cette figure alors presque surhumaine. Personne d'autre ne jouissait d'un tel prestige. Seul, son prédécesseur, le tsar Alexandre, avait provoqué parmi les ovations, tant de curiosité et d'espérance. Déjà, cent ans plus tôt, les gens qui peinent et endurent, que la vie déçoit ou accable, tous ceux qui venaient de souffrir longuement, se précipitaient vers ce grand de la terre qui leur promettait que tout désormais serait différent.

Ensuite le tsar et le président ont été, dans des proportions différentes, contrecarrés par leurs alliés, désavoués par leurs compatriotes, moqués par tout le monde. Leurs insuffisances, leurs erreurs sont apparues au grand jour. Wilson fut frappé par la maladie à l'heure où il devait fournir son plus rude effort,

couronner son œuvre ou la compromettre à jamais; il devint un infirme à demi paralysé alors que par sa présence, ses explications, son autorité, il aurait pu remonter le courant de l'incompréhension et de la haine. Aucune calomnie ne l'épargna, il fut trahi et insulté. Il suscita la colère des Allemands et des Américains, de ses partisans et de ses adversaires, des idéalistes et des réalistes, de ceux qui trouvaient le traité trop dur et de ceux qui le jugeaient chimérique. Son nom qui avait été glorifié fut maudit. Lors de l'élection présidentielle, Harding l'emporta sur lui, et Wilson dut conduire son successeur au Capitole, aux acclamations des foules heureuses maintenant de l'avoir abattu. Puis il entra dans l'ombre, pour mourir peu après.

Peut-être s'est-il demandé, en expirant, si Dieu l'abandonnait aussi. Avait-il trop présumé de la Providence? Les États-Unis, en tout cas, l'ont renié. Alexandre, qui avait été combattu ou tout au moins critiqué par les Russes, pour autant qu'ils osaient s'exprimer, s'est renié lui-même. Peut-être ont-ils dû l'un et l'autre payer de leur vie une audace téméraire, un amour insolite de la liberté et de la justice, une confiance excessive dans l'homme. Contre eux, comme à l'égard de ceux qu'ils avaient vaincus, s'exerça la loi mystérieuse des proportions qui règle d'univers et brise tôt ou tard toute démesure matérielle ou morale. S'élever trop haut, c'est atteindre aux régions où naissent les tempêtes. Alexandre et Wilson retombèrent foudroyés.

ROBERT DE TRAZ

LES DESTINÉES SENTIMENTALES

PORCELAINE DE LIMOGES[1]

Le soir, dans les marais, les cabanes en planches noires sous un toit rouge s'éclairent à l'intérieur. On a ramassé les huîtres à la fourche dans les bassins, et les femmes bottées, en pantalons de toile, deux doigts gantés de caoutchouc, emplissent les paniers d'osier. Les vanniers de la Tremblade travaillent tard. Des bicyclettes s'amoncellent aux seuils des marchands ou circulent comme des oiseaux de nuit.

Pauline tira le battant du portail :

— Nous allons dîner.

— Je reviens, — dit Jean apercevant Desrenaudes sur le trottoir opposé.

— Bonjour! — fit-il.

Il souriait à ce visage familier, qu'il avait vu deux fois dans sa vie, un instant; cela suffisait pour constituer un vivant qui avait une figure, une histoire, une certaine personnalité.

— Oui, nous sommes venus passer trois jours à la Tremblade. Nous logeons chez Blanche de Lacrousille... Cette petite ville est animée le soir.

— C'est le moment, les fêtes de Noël!... On alimente tous les réveillons.

— Ils gagnent de l'argent?

— Beaucoup.

— Tous?

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre et 1er décembre.

— Tous. La culture de la portugaise qui s'est tant développée depuis la guerre, exige moins de frais que la marennes. Avec quelques bassins, le plus petit propriétaire, le plus pauvre autrefois, fait une fortune.

— Je préférerais les marennes... Qu'est-ce qu'ils font de leur argent?

Ils s'étaient avancés jusqu'au canal. Desrenaudes désigna dans la nuit une maison neuve.

— Voilà ce qu'ils en font.

Il reprit à mi-voix :

— Le salon est superbe, la salle à manger aussi. Rien ne manque : piano, rideaux de soie. Seulement, la maison n'est pas habitée. Derrière, vous pourriez voir un appentis : une chambre et une cuisine. C'est là que toute la famille habite. On garde ses habitudes.

De nouveau ils traversèrent le village. Jean écoutait Desrenaudes en silence.

— Les enfants? Ne croyez pas qu'ils vont à l'école. Ils travaillent dans les claires. Le père est pratique; il n'a pas d'autres domestiques... Bien sûr, une magnifique auto. C'est le luxe accessible : une mécanique.

Pauline s'enveloppa d'un grand châle à franges et s'assit près du poêle pour réchauffer ses mains. Derrière elle, la lampe de faïence décorée de bouquets naïfs que reproduisait en touches larges l'abat-jour de papier blanc, illuminait en partie une gerbe d'ajoncs sur la table, accentuant l'or des fleurs. Elle regardait le fond obscur de la galerie, courbant ses épaules sous le châle. Brusquement, elle se redressa. La porte vitrée s'ouvrit et la haute silhouette de Desrenaudes apparut, les cheveux ébouriffés autour de son crâne, un sourire dans un coin tombant de sa bouche. D'un geste noble, il se dégagea de sa houppelande et s'inclina en pantalon de chasse et chandail bleu, effleurant de sa moustache la main de Pauline.

— Votre mari m'a invité à dîner.

Jean regardait sa femme, surpris toujours par sa fraîcheur, cette clarté de l'âme. Un léger frémissement des lèvres animait sa bouche, puis, comme après une montée de joie les yeux riaient dans le visage rajeuni.

— C'est très bien. Mais il n'y a que du grillon et des pommes de terre entre la soupe et le riz au lait.

— Je connais le grillon d'Agathe et j'ai senti le parfum de la soupe au passage.

Dans la salle à manger froide, un feu de sarments pétillait, si gai que Pauline enleva son châle en s'asseyant le dos à la cheminée. Il semblait que ce crépitement réchauffait les trois convives et que le froid reculait dans les angles de la pièce. Agathe en chaussons de feutre glissant sur le parquet ciré de son pas lent avec sa longue figure triste, son doux sourire, posait les plats devant Pauline, et se retirait sans bruit.

— M. Desrenaudes m'a initié aux dessous d'un pays prospère, — dit Jean en regardant Pauline. — Quand les pauvres s'enrichissent, c'est affreux. L'homme est fait pour être pauvre. Les bourgeois l'avaient bien compris : ils étaient avares.

— Nous sommes choqués lorsque des gens se mettent maladroitement à leur aise, — répondit Desrenaudes. — Ce n'est pas nouveau, la société a toujours été en révolution. Souvenez-vous de votre enfance. Les fortunes étaient récentes et précaires.

— On se dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, c'est peut-être une consolation. Mais cela n'est pas absolument vrai. Il y a des nouveautés. Regardez New-York ou la Tremblade; vous constatez que le travail, l'intelligence, la chance, sous la forme de la science et de ses applications surtout, apportent à l'homme, très rapidement, toutes sortes d'aises, qui très vite aussi l'abêtissent. Cette remarque n'a pu frapper nos aïeux avec une telle certitude. C'est une remarque terrible. S'il est vrai que l'effort de l'homme, ses créations et les belles vertus qui leur sont attachées, je veux dire cet héroïsme modeste, inconscient, qui est le véritable don de soi, au bout du compte le perdent, que lui reste-t-il?

— Est-ce qu'il n'y a rien d'autre?

— Rien qui ne soit connu... épuisé!

Pauline se leva et ils retournèrent dans la galerie.

— Tu nous donneras du cognac, Jean.

Ouvrant la porte du bahut, il reprit :

— Il y a la pensée que rien ne contente et le cœur qui vous

déchire... Il y a la liberté intérieure faite d'indifférence et de chimères; l'esprit, si corruptible; la charité, cette hypocrisie... Il y a...

Jean s'aperçut de l'air distrait de Desrenaudes qui approchait son fauteuil du poêle. Sûrement, le baron solitaire qui habitait une masure dans les bois de la Coubre, avait perdu l'habitude de certaines conversations. Devant ce visage de sourd, ce dédain, tout le secret de cette sagesse bornée, Jean se tut, posa deux verres sur la table, puis reprit, sur un autre ton :

— Vous disiez que les fortunes se déplacent sans cesse. Mais à Barbazac, sauf Burgaud-Duperron et quelques tapageurs, combien de maisons centenaires et même comme Pommerel deux fois centenaires! Elles ont traversé des guerres, des révolutions, des crises.

— C'est une particularité du commerce de Cognac qui peut s'accommoder longtemps d'un état léthargique. Le négociant réduit ses frais tandis que le stock, s'il est bon, vieillit et augmente de valeur. On repart un jour, pourvu qu'on ait conservé ses relations, certains usages et la dignité du nom.

D'un geste habituel aux connaisseurs, les deux hommes agitaient doucement leur verre qu'ils tenaient entre deux doigts, respirant lentement les effluves qui se dégageaient des parois de cristal.

— Ce cognac vous intéressera, — dit Jean. — Ce n'est pas de la Grande Champagne, mais un bon cru tout de même et une belle année. C'est un Fin Bois 1834. Il provient du Pible, une propriété qui appartenait à un oncle de M. Pommerel. Cet original conservait ses vieilles bouteilles enterrées dans du sable. Vous voyez que la méthode n'est pas mauvaise. J'ai fait cette découverte dans la cave sur une indication de Blanche.

Pauline se pencha sur le verre de Jean :

— La bonne odeur! — dit-elle. — Un parfum de bois de chêne et de prune...

Desrenaudes porta le verre à ses lèvres :

— Il est bien conservé pour un Fin Bois. J'en ai rarement bu de cet âge. Ce qui m'intéresse dans ce 1834, à côté de ses mérites, ce sont ses imperfections. Le parfum de la fleur de

vigne que certaines Grandes Champagnes conservent toujours, a disparu ici derrière ce *rancio* que madame Barnery appelle une senteur de prune. La vertu est près du vice. Il s'en faut d'un rien que ce délicat parfum de bois ne se change en une insupportable odeur de vernis.

— Vous savez apprécier un tel cognac et démêler ses nuances parce que vous avez un goût très cultivé. C'est trop spécial, comme disait un maître de chais de M. Pommerel. Pourtant, c'est par ses qualités très fines, imperceptibles au profane, que cette liqueur dépasse la matière. Je crois que le sens de l'effort humain et de ses créations est dans cette aspiration à l'excellent par quoi les plus humbles choses participent à l'esprit. Vous sentez bien que la disparition de la maison Pommerel atteint Barbazac dans son âme? Pourtant, il existe encore des maisons estimables et puissantes, telles que Martell et Hennessy qui ont mieux servi la société au point de vue matériel en mettant du vrai cognac, banal mais authentique, à la portée du grand nombre.

— La maison Pommerel n'a pas disparu. Arthur a succédé à son père.

— Arthur? Il est chez Burgaud-Duperron, — dit Pauline.

— Oui, — fit Jean en regardant Pauline, — Arthur était depuis vingt ans chez Burgaud-Duperron, mais après la mort de ton oncle, il est revenu à la maison paternelle.

Il se tourna vers Desrenaudes :

— Seulement, il est revenu avec des habitudes prises chez les Burgaud-Duperron, le goût du luxe et du bas négoce. C'est ce que j'appelle la fin de la maison Pommerel.

— La maison Pommerel a aussi ses habitudes. Il faut croire qu'elle a su les imposer. Aujourd'hui Arthur ressemble à son père. Comme lui, il vend un cognac excellent et il n'en vend pas beaucoup. Je vois qu'il y a longtemps que vous n'êtes pas allé à Barbazac.

— Oui.

— Vous n'y trouveriez pas grand changement.

— Vous y allez souvent?

— C'est tout près.

— On le sent, c'est la même lumière, n'est-ce pas, Pauline?

— Pas tout à fait. Ici, la lumière est plus intense, il me

semble, et pourtant les teintes sont plus froides comme si la lumière absorbait les couleurs.

— Voulez-vous que je vous conduise à Barbazac?

— Merci, nous rentrons à Limoges.

— Il faut une heure en auto. Nous pouvons aller et revenir dans une matinée.

Jean se leva et jeta un coup d'œil vers Pauline. Soudain méditatif, il dit après un silence :

— Non.

Il sortit par la porte de la salle à manger et, passant dans la cuisine, il dit à Agathe qu'elle pouvait aller se coucher et qu'il fermerait le portail. Pour revenir dans la galerie il traversa la cour. Parmi des nuées laiteuses, dans un trou de nuit veloutée, des étoiles brillaient. Il pensa aux étoiles de Barbazac plus vives que celles de Limoges.

Il ne reviendra jamais dans cette petite ville familière où il avait vécu avec Nathalie, par crainte peut-être de quelque témoin d'autrefois, survivant énigmatique accroché à son passé; peut-être à cause d'un sentiment plus vague encore, comme s'il conservait en lui-même une région murée où il n'avait pas accès.

***

Arthur Pommerel avait renoncé à la chasse à courre dans la forêt de Chizé et même à sa promenade quotidienne à cheval. A neuf heures, on entendait résonner sur le pavé, à l'entrée du bureau, son pas alerte. « Bonjour, messieurs! » disait-il sur un ton aimable mais avec l'accent d'un chef, traversant la salle des employés; puis il s'asseyait dans le fauteuil paternel.

Pendue au mur, une photographie agrandie représentait M. Pommerel dans ses dernières années; il pouvait contempler des innovations surprenantes : un cendrier sur le bureau d'Arthur dans cette pièce où jadis il était interdit de fumer; des tapis de Rabat sur un linoleum qui recouvrait le plancher de chêne fait de douves de futailles; le radiateur, l'électricité, et la nouvelle salle de dégustation très claire peinte au ripolin blanc, avec ses étagères de verre et le scintillement de ses bouteilles alignées.

— Combien la livre ce matin, monsieur Loze?

— Peu de changement. Deux cents environ, — répondit le vieux fondé de pouvoirs, dont la barbe blanche semblait couler de ses yeux incolores.

— Un courrier intéressant?

— Oui. De bonnes commandes. Cinq cents hectolitres du Monopole Suédois. Nous avons aussi quelques ordres de Normandie et du nord de la France pour les Grandes Champagnes nouvelles.

— On ne peut négliger ces affaires-là, bien sûr, mais elles ne sont pas intéressantes.

— Ces commandes font un chiffre tout de même, monsieur Arthur, et elles prouvent que l'on a confiance dans la maison.

— Nous avons si peu d'acheteurs en France pour ces marchandises de choix! Au moins, si elles augmentaient notre prestige! Mais nos acheteurs normands ou picards utilisent ces belles eaux-de-vie dans leurs coupes et notre nom ne parvient jamais au consommateur.

— Ce sont des affaires sûres, c'est une clientèle fidèle tant qu'on la sert bien, et pour laquelle on n'a pas besoin de faire de la réclame. Le nom Pommerel leur suffit.

— Justement, c'est ce nom que je voudrais faire connaître au public, et non pas seulement à deux ou trois cents clients. Pourquoi ne pas vendre du Pommerel sans intermédiaires?

— Sans doute, monsieur Arthur, mais vous ne pourriez pas maintenir la qualité.

— J'en donnerai à l'acheteur pour son argent. Je ne veux pas avilir le mot Cognac, que d'ailleurs la loi protège. Je m'en passerai, voilà tout. Je mettrai sur mes étiquettes : *Fine Pommerel*, et pour l'exportation : *Pommerel's Brandy*.

— Ce n'est pas avec du *Pommerel's Brandy* que vous aurez des commandes du Monopole Suédois.

— Vous savez bien que le cognac que nous allons leur envoyer dans nos fûts de chêne est destiné à des mélanges pour le grand public. Je veux faire moi-même le mélange.

— Le jour où l'on saura que Pommerel ne signifie pas seulement Cognac, et le meilleur, mais aussi *Brandy*, nous perdrons de grosses affaires.

— Comment nous approvisionner en bonnes eaux-de-vie?

Avec l'inflation, tous les propriétaires ont de l'argent; ils ne sont plus vendeurs. Il y a cinq ans seulement, le litre de cognac nouveau pris à la propriété valait six francs. On parle de dix-huit francs pour la prochaine récolte. Où allons-nous?

— Vous savez, monsieur Arthur, les affaires ont toujours été difficiles. Je me souviens du temps où j'engageais monsieur votre père à s'avancer un peu dans la voie qui vous tente. Il résistait. Aujourd'hui, je pense qu'il n'avait pas tort.

Arthur frotta ses joues et parut fatigué. Il était plus accessible qu'un autre par complexion héréditaire à l'opinion de Loze. On eût dit qu'il cherchait à éliminer par la discussion des penchants pervers en désaccord avec les forces secrètes de sa maison qui peu à peu le dominaient et lui imposaient la conduite ancestrale.

Il sentait cette puissance irrésistible dans la voix éteinte de Loze, et troublé, vaincu, mais se débattant encore, il marchait à travers la pièce l'air hagard, un peu enfantin, perdant tout à coup cette allure de maître qu'il avait en arrivant quand il lançait de haut un cordial « bonjour, messieurs! » et se tenait droit, les gestes précis, bien vêtu dans un vêtement de forme classique, puis déchirait une enveloppe de son courrier personnel, d'un petit coup sec plein d'autorité.

— Vous avez raison, Loze... Je le sais bien... Je cause avec vous... Je rêve...

Un employé annonça l'arrivée du propriétaire du lot de Grande Champagne 1875. Il venait de Segonzac et demandait une réponse.

— Faites-le entrer dans la pièce à côté, je vais le recevoir, — dit Arthur.

Se tournant vers Loze, l'attitude soudain raffermie :

— Je vais acheter ce lot. C'est une eau-de-vie magnifique. Elle nous coûtera trois cent mille francs, mais c'est une bonne affaire... Dites-moi, Loze, je partirai un peu plus tôt ce matin. Théophile Sabatier, qui est venu pour le synode, déjeune à la maison avec le pasteur de Limoges... Cette après-midi, ma femme a une réception... tasse de thé... bridge... je viendrai signer le courrier, mais je crois que madame Monis exigera que je fasse un bridge, — dit-il avec un léger plissement de ses

joues grasses qui rappela, mais diminué et sans lumière, le sourire de M. Pommerel.

Depuis quelques jours, chez les protestants de Barbazac, les chambres à donner sont aérées, les maîtresses de maison distribuent des draps et font sonner leurs trousseaux de clefs, pour loger pasteurs et laïques.

Après la séance du matin, où l'on a examiné au temple les moyens de subvenir aux frais du ministère, des groupes se dispersent, animant les rues de passants inusités. Seuls, les invités de madame Arthur Pommerel : Théophile Sabatier, pasteur de l'Oratoire, venu de Paris, Félix Ducros, pasteur de Limoges, M. Poiret, de Limoges, ami d'Arthur, continuent leur chemin jusqu'à l'extrémité de la ville.

Le beau jardin des Arthur Pommerel, qui jadis étonna les habitants de Barbazac, a pris plus d'abondance et quelques libertés malgré le soin des jardiniers. Les lilas en fleurs, les lauriers cachent les murs; les déodoras élèvent des pyramides plus vastes; les bambous sur le fond bronzé de la charmille masquent le pavillon du tennis; des grappes de petites roses rouges foisonnent sur la pergola et le château semble plus petit, toujours orné de ses dragons sculptés, qui ont aux ailes et sous les yeux des traces noires.

Arthur s'approcha de son ami Poiret qui regardait dans le salon le nouveau portrait de madame Arthur Pommerel : une longue femme vêtue de satin vif s'étirant sur un sofa contre un paravent de laque rouge.

— Les enfants ont voulu... Il faut essayer de comprendre son époque... Moi, je préfère le portrait de Carolus Duran qui est dans la bibliothèque. Il est vrai que Marguerite était plus jeune.

M. Théophile Sabatier, très grand, une petite figure embroussaillée d'épais sourcils grisonnants, de longs cheveux blancs, sans cesse rejetés en arrière d'un geste qui donnait à ses paroles mesurées une sorte d'envol, se tenait debout auprès du fauteuil de madame Arthur Pommerel. Elle lui répondait avec douceur comme subjuguée par cette distinction calme, mais lorsqu'elle se tournait vers madame Ducros, son ton aimable devenait vite strident. L'allure vigoureuse, le corps moulé

dans une robe courte, ses cheveux gris coupés ras sur la nuque grasse accompagnaient bien le nez retroussé et le profil encore net malgré l'empâtement des joues.

Arthur rejoignit le groupe et dit à M. Sabatier :

— Je regrette que mon fils ne déjeune pas avec nous. Il est parti ce matin avec une bande d'amis... Ce sont de véritables chevaux échappés!...

Madame Pommerel lança à son mari un regard étincelant et glacé.

Plein de bonhomie, il détourna les yeux vers le fond du salon où trois jeunes filles étaient assises sur un petit canapé de bois doré, près d'un rideau de brocart jaune.

— Oui, ce sont nos filles... les plus jeunes... et une cousine.

Madame Pommerel qui les contemplait en souriant, fronça tout à coup les sourcils en désignant le pasteur d'un coup d'œil; aussitôt, une main vive rabattit la jupe sur les genoux, mais des rires moqueurs jaillirent, des chuchotements.

Un domestique en jaquette noire, gros et grisonnant, majestueux, impersonnel, ouvrit les battants de la porte du salon. C'était Arnaud, qui depuis trente ans, à la même heure, disait d'une voix lente, sans accent : « Madame est servie », puis gravement, sans même voir les enfants qui se précipitaient devant lui, regagnait la salle à manger de son pas silencieux et se plaçait devant la desserte. Après la guerre, qu'il fit comme garde-voie et infirmier dans une gare de l'est, il reprit les habitudes anciennes, conservant les rites d'une bonne maison.

Il a vu bien des changements dans les mœurs, mais, d'un geste invariable, il abaisse le plat au niveau du bras de la petite Monique si mal élevée et reste imperturbable devant les hésitations du pasteur Ducros qui repousse les vins ou le remercie poliment à chaque plat en le regardant après s'être servi.

Tant qu'il est là, rasé de près, sachant dresser sur la mousse teintée des compotiers une pyramide de mandarines ou de pommes d'api et interpeller son épouse sur un ton autoritaire avec un fort accent : « Marceline, dis-moi le menu »; tant qu'il met pour servir à table ses gants de fil blanc et prend des mains de la jeune femme de chambre le plat d'épi-

nards à la crème ou de pintades farcies, ou bien transporte d'un convive à l'autre une carafe de vin de Bordeaux que le maître lui-même a décanté et fait le tour de la grande table ovale où brillent sur la nappe damassée les couverts d'argent bien fourbis à la peau de chamois, les fondements de la maison résistent.

Dans la vaste salle à manger qui recevait par cinq fenêtres une lumière un peu froide et où survivait pendant une heure, sous le regard d'Arnaud, dans un monde en évolution, les vieilles coutumes domestiques, une atmosphère d'austérité pesait sur les propos insignifiants, les sourires exagérés, l'air attentif des hôtes secrètement absorbés par la saveur d'une cuisine fameuse.

On servit le café dans le fumoir. Madame Ducros, surchauffée par le repas, passa le dos de sa main sur ses joues, jeta un coup d'œil à la glace et, sa tasse de café à la main, s'approcha de la fenêtre. Ses yeux brillaient, ses cheveux bruns gonflaient autour de son front et sur ses oreilles colorées, quoique nerveusement, de sa main libre, elle essayait de les maintenir. Furtivement, elle tira vers le bas sa jupe dont la ceinture la gênait.

— Madame, je crois que vous n'avez pas de sucre, — dit un Norvégien qui faisait un stage chez les Burgaud-Duperron...

— Un morceau?

— Merci... Merci... deux morceaux.

Elle but une gorgée de café, puis élevant la tasse à la lumière, elle se tourna vers son mari et lui dit avec son accent de Nîmes :

— Je reconnais ces tasses. Ils ont les mêmes à Beaubatou. T'en souviens-tu, Félix?

Le pasteur Ducros acquiesça d'un murmure et M. Poiret dit :

— C'est la dernière création de Barnery, le *Céladon*. Voyez, monsieur Sabatier, quelle belle matière!... Il y a dans ce ton indéfinissable de vert d'eau de mer, quelque chose de si juste, un point de perfection au bord de l'excès, tel que la nature seule...

— Je dois admettre que Jean Barnery a du goût, — dit M. Sabatier.

— Certainement, — fit Arthur. — Jean Barnery et moi,

chacun dans notre métier, nous tâchons de maintenir la qualité coûte que coûte.

Madame Arthur Pommerel qui croyait sentir dans cette remarque une pointe à l'adresse des Burgaud-Duperron, allait riposter, l'œil en feu, quand la petite Monique s'accrocha à son bras pour lui parler à l'oreille.

— Vous oubliez que M. Sabatier prêche ce soir, — dit-elle à mi-voix. — Nous verrons cela plus tard.

M. Sabatier sourit devant les visages déconcertés :

— Je vous dispense de venir. Amusez-vous. C'est de votre âge.

— Nous ne pouvons rien sur cette jeunesse, — dit madame Pommerel.

— De véritables chevaux échappés! — dit Arthur.

Madame Ducros s'approcha de M. Sabatier :

— Vous parliez de Jean Barnery comme si vous le connaissiez. J'aime tellement madame Jean Barnery!... Elle est une aide précieuse pour nos pauvres.

M. Sabatier se tut. Déposant dans une coupe les restes de son cigare, M. Poiret intervint :

— Elle ne s'est pas habituée tout de suite à Limoges, mais ces dames l'apprécient énormément. C'est une de vos parentes, n'est-ce pas, Pommerel?

— Ma cousine... C'est-à-dire, mon père était le frère...

Levant les yeux vers M. Sabatier, madame Ducros reprit :

— Quand vous nous ferez le plaisir, monsieur Sabatier, je dois dire l'honneur de venir à Limoges, vous verrez les Jean Barnery. Mon mari...

M. Sabatier tira sa montre et dit froidement, les yeux baissés :

— Je connais en effet madame Jean Barnery, mais ce n'est pas la même.

Puis fixant sur Arthur ses grands yeux bleus sous les épais sourcils :

— Vous nous excuserez. Il est l'heure pour nous de partir.

Madame Pommerel reprochait toujours à son mari une parole, une attitude, un oubli, lorsque des hôtes venaient de quitter le salon.

— Tu as eu tort d'insister, — dit-elle de sa voix aigre. —

C'était une conversation déplacée, devant Sabatier qui a fait l'instruction religieuse d'Aline, et qui a une grande considération pour Nathalie.

— J'aimais bien Pauline... Mon père...

— Les hommes ne voient rien! On a choqué Sabatier.

— Mais les Ducros...

— Ils ne savent pas.

— Que savons-nous?

— Ce que nous savons! Arthur! Voyons! Mais c'est une très vilaine histoire et je voudrais bien qu'on n'en parle plus.

La concierge ouvrit les deux battants de la grille devant une automobile, et madame Monis approcha de la vitre son profil de camée puis péniblement descendit de la voiture, le corps épaissi, le souffle court, tandis que Marton, sa demoiselle de compagnie, petite brune alerte, ramassait vivement sacs et manteaux.

Elle s'assit dans le salon, et très droite, le buste fermement maintenu, dissimulé sous une écharpe, elle prit part à la discussion avec son goût de contredire, sa voix gutturale un peu voilée où parfois s'élevaient étrangement conservés les éclats de son rire ancien :

— Je ne suis pas de votre avis, ma chère amie, la douleur n'est pas toujours noble. Dans ce cas, je vois à l'origine une vanité froissée qu'il est difficile de distinguer de l'amour. Pour certains êtres insupportables les médecins ont un nom. L'obsession de soi et la vanité, le goût du malheur, provoquent des attitudes inouïes, qui ont une apparence de grandeur et qui sont très tenaces... tenaces parce que rien n'est plus résisgant qu'une position factice... Sur ces personnes, on se méprend facilement de près ou de loin... Jean Barnery a quitté Nathalie, il avait ses raisons.

— Nous les connaissons. Il a épousé Pauline. Il paraît que Nathalie était intolérable... Mais à Barbazac, dans notre monde, avant Barnery, est-ce qu'il existait des femmes ou des hommes intolérables?... Est-ce que l'on divorçait?

— C'est un naïf, il s'est marié très jeune.

— Il a choisi Nathalie; est-ce qu'on l'a forcé?

— Un jeune homme ne choisit pas, il est ébloui. C'est après que l'on sait... On peut feindre, mener toute sa vie une vilaine

comédie sentimentale qui pervertit le patient et son entourage... J'aime le bonheur chez les autres, même à tout prix... C'est une revanche pour moi.

— Un pauvre bonheur!

— C'est assez, si on a l'air d'y croire.

— Non, ma chère amie, ce n'est pas bon de rectifier sans cesse son choix et de semer les malheurs sur sa route pour vivre à son gré. On peut décréter que le divorce est permis, on n'empêchera pas ses tristes conséquences. Il faut prendre son parti une bonne fois de son mari ou de sa femme, ou bien on leur trouvera toujours des défauts. Croyez-vous que ma vie a été facile avec Arthur?... Ah! Jean Barnery n'est pas un homme ordinaire! Il prend femme, il la renvoie, il la reprend, il la renvoie. Il lui donne toute sa fortune. Il fait le pauvre. Et puis le voilà chef de B. et C°. Et tous ses gestes sont beaux. Quoi qu'il fasse, il sait persuader les autres de sa supériorité morale, et il est le premier convaincu. C'est un poseur comme tous les Barnery. Dans ma jeunesse, on m'a assez agacée avec Robert Barnery, son génie, son goût d'artiste. Ce n'est pas difficile quand on est riche, d'acheter des Tanagra et de construire des palais. Il s'est trouvé par hasard, au bon moment, intermédiaire entre Limoges et New-York. Il a su esquiver la douane. Voilà tout le secret de sa fortune. Et puis, comme les autres, il a vendu ce qu'on lui demandait.

— Je ne suis pas sûre, ma chère, que les marchands vendent ce qu'on leur demande. On ne leur demande rien. Ils vous forcent à acheter.

— Oui, ils font croire que ce qu'ils vendent est beau ou bon et que les autres débitent de la camelote. Tout est là. Mais je ne suis pas sûre du tout que la porcelaine de Limoges soit belle; j'ai même entendu dire qu'elle était affreuse et que seuls les Russes produisent une porcelaine acceptable.

— Marton, — dit madame Monis en se tournant vers sa demoiselle de compagnie, — cela me fait penser que nous devons acheter un service à thé pour Bibi-Lolo qui se marie.

Elle se leva et, suivie d'Arthur, se dirigea vers le salon bleu.

Sans bruit, Arnaud posait des plateaux chargés de tasses et de verres sur des tables basses. Aux nouveaux venus, madame Pommerel offrait du thé, du porto, des gâteaux, puis

s'étendait sur une chaise longue où elle retrouvait la pose de son portrait. Autour d'elle se groupèrent quelques dames : Anna, toute en noir, calme, la figure douce entourée du blanc souple de ses cheveux et des mousselines qui s'enroulaient autour de son cou; d'autres avaient le teint jaune, les traits durs, les yeux douloureux jusque dans le sourire; une veuve dans ses vêtements sombres gardait une candeur enfantine, avec son front sans rides et son regard triste.

Dans le salon bleu, des tables tendues de drap étaient préparées pour le bridge. Madame Monis battait machinalement un jeu de cartes de ses mains tachées de son, brillantes d'or et de diamants. Elle mit des lunettes d'écaille et, la figure brusquement immobile et vieillie, classa son jeu en éventail.

Ici, les paroles légères ou aigres, les informations douteuses, les feintes gentillesses, ont cessé dans un monde abstrait, sans pensée, insensible aux mouvements extérieurs. Parfois, entre les joueurs figés, de brèves disputes jaillissent comme des réveils en sursaut, mais bientôt se reforme le silence ascétique où chacun est occupé à retenir l'image des cartes, à compter des levées et ne prononce que des chiffres, des mots essentiels. Les *morts* se lèvent comme dans une insomnie, et, un instant détachés du jeu, les yeux vagues, s'approchent des groupes dans la fumée d'une cigarette vite rejetée, puis retournent à leur concentration insondable.

Soudain, un fracas de trompe, d'aboiements irrités, de vibrations de moteurs, dominés par les détonations de motocyclettes, envahit la pièce.

— Fermez la fenêtre.

Des voix hautes, des cris, des rires approchaient. Les portes s'ouvrirent et se refermèrent avec violence. Des jeunes femmes, des hommes en trench-coats entraient tête nue, cheveux libres, cols ouverts, des sacs, jumelles, appareils photographiques, couvertures, suspendus au bras.

— Bonjour! Bonjour!... Y a-t-il encore quelque chose à manger?

— Voyons, mes enfants, ne dérangez pas les joueurs. Allez vous débarrasser. Vous aurez du thé, de la bière, des sandwiches...

Une plainte s'éleva des tables de bridge.

— Impossible. Arrêtons-nous.

Arthur proposa de se réfugier dans le fumoir, mais les jeunes gens revenaient déjà, un peu fatigués, et devant la glace plaquaient leurs cheveux à deux mains, rajustaient leurs ceintures, puis ils s'installèrent dans les fauteuils, la tête renversée sur le dossier, les jambes étendues. Silencieux d'abord, ils se mirent à manger en allumant des cigarettes.

Madame Pommerel posa une main sur l'épaule de son fils :

— Voyons, Philippe, occupe-toi de tes amies.

— Elles peuvent se servir elles-mêmes.

Anna, qui avait perdu un fils et son gendre à la guerre, s'approcha de sa fille qui, sans enfants, s'étourdissait avec la jeunesse.

— Ne fume pas trop, ma chérie. D'où venez-vous?

— Oh! Elle n'en sait rien, tante Anna. Elle était dans la lune tout le temps.

— Madame, — dit un garçon très brun, mince et musclé, — nous avons déjeuné à Belleanse. On s'est baigné, naturellement. L'eau était froide. Puis nous nous sommes arrêtés à Cognac. Nous avons fait quelques sets et du canotage. Leur club est épatant. Un peu de nage en rivière et nous voilà.

Ils parlaient d'autos, de motos, de circuits, de champions. Arnaud apparut, correct, grave, et rassembla les assiettes et les tasses avec cette aisance des gens qui sont exactement à leur place.

Un jeune homme se leva, erra nonchalamment à travers les pièces et, par la porte ouverte du salon, on entendit un air de danse au gramophone.

Les pieds soudain agités se mirent à marquer le rythme.

— Viens, Lolo.

Tous se levèrent sans rien dire et langoureusement par couples étroitement serrés, ils évoluèrent en marches lentes, coupées de tournoiements, d'arrêts, de piétinements.

Les joueurs de bridge avaient quitté leurs tables et se rangeaient dans la baie. Arthur redressa la tête pour dégager son cou du haut col dur à coins carrés, tira le bas de son gilet traversé d'une chaîne d'or et regarda les mouvements balancés des danseurs, les têtes inclinées l'une vers l'autre, les reins

cambrés des femmes sous l'étreinte des jeunes hommes, leurs jambes droites, leurs bras nus.

— C'est charmant, — dit-il. — Ils ont retrouvé les gestes antiques.

Madame Monis posa ses cartes avec impatience, se leva, repoussa son siège et ouvrit son face-à-main.

Une fille d'Arthur passait devant la baie, pressée contre un camarade en costume de sport qui la tenait d'une main ferme étalée dans le dos sur le crêpe de Chine transparent. Les jambes emmêlées, les hanches et les poitrines jointes, ils avançaient avec des oscillations cadencées et des visages impassibles.

— C'est indécent, — dit madame Monis à voix basse.

— Chère amie, vous êtes compliquée! Voyez comme ils sont calmes.

— Justement, c'est incroyable.

Tout à coup bruyants, les jeunes gens se groupèrent. On décida de repartir. Philippe, très excité, traversa le salon.

— Vite. Nous allons accompagner Michel et Lolo à Angoulême. Il ne faut pas nous attendre pour le dîner. Papa, tu as de l'argent?

IV

Ceux qui avaient connu Nathalie à Limoges et à Barbazac la considéraient comme une femme un peu légère, soudain touchée par la grâce, ou comme une amoureuse blessée, ou simplement comme une malade hantée d'idées fixes, ou encore comme une de ces natures extrêmes qui à défaut de bonheur absolu ne supportent que le tourment. Nathalie se formait d'elle-même et de sa vie une idée un peu différente, très précise, invariable quoique sans cesse recréée, toujours aussi intense, mais pétrifiée comme son visage tendu, sans ride, où persistaient, jusqu'aux approches de la vieillesse, les contours purs d'un profil de Florentine : elle aimait Jean et il l'aimait. Pauline, assistée de M. Pommerel, avait détruit ce bonheur. Mais Nathalie détient ce que Jean admire et n'a su conserver. Elle est le bien, il est le mal. Elle représente la fidélité, la

famille. Elle est la gardienne des choses saintes dont on ne peut la déposséder.

Imperméable au dehors, rien n'existait pour elle hormis l'affirmation et la perpétuelle contemplation de soi. Elle fuyait les hommes qui n'écoutent que par calcul et les femmes trop distraites. A la fois, elle s'écartait des gens dont la personnalité étrangère l'incommodait, et elle recherchait un interlocuteur imaginaire capable de l'entendre.

Elle s'éveillait tard, calme, un peu dégagée d'elle-même, décidée chaque matin à commencer une vie nouvelle, active et réglée.

Après le déjeuner, elle s'habillait lentement pour sortir, puis suivait l'avenue de Messine en se garant des passants et des voitures sans rien voir, confinée dans sa pensée immuable et le monologue qu'elle ressassait tout le jour. Tout à coup elle montait dans un taxi qui la conduisait chez la marquise de Bournonville.

Une grille opaque cachait un grand jardin planté d'arbres. Quand on sonnait, une porte s'ouvrait sans bruit; sur le seuil d'un petit pavillon en belles pierres apparaissait un concierge doucereux, si bien approprié à sa fonction qu'il semblait désincarné. On découvrait alors la façade de l'hôtel des Bournonville, et, derrière l'immense vitrage des salons, une ou deux formes féminines émergeaient de l'ombre, se précisaient un instant dans la vitre, puis s'évanouissaient. Malgré tant d'ouvertures, les couloirs et les salons demeuraient sombres avec leurs tableaux enfumés dont on ne distinguait que le cadre sur la tenture de damas.

Marie-Louise, une Larmandie, la belle-fille de la marquise de Bournonville, vivait chez ses beaux-parents depuis la guerre. Tout de suite, elle fut incorporée dans la famille, et ses déceptions conjugales restèrent confondues avec les devoirs qu'imposent un nom et un grand rôle mondain; d'ailleurs, ses chagrins ne pouvaient prendre corps dans cette demeure où les êtres étaient si vagues et si ingénus au milieu d'un décor trop substantiel. De loin en loin, dans cette illustre famille, le sang vif de quelque fille riche transplantée de province ou de l'étranger venait restaurer la race, mais toujours reparaissait l'œil bleu, le calme et la charmante innocence des Bournonville.

Marie-Louise écrivait un roman. Nathalie qu'elle avait connue chez la femme d'un romancier, l'intéressa tout de suite à cause de sa douleur réelle et si expressive, et pendant deux heures, presque tous les jours, Nathalie était reçue dans le petit salon où les rejoignait la femme du romancier, qui écrivait aussi un livre, sans l'avouer à son mari. On lisait à voix haute un chapitre, parfois interrompu par une absence de Marie-Louise appelée dans une autre pièce. On se confessait en épiloguant. L'une voulait des éloges pour ses écrits, l'autre pour sa vie. Mais pour chacune il importait d'abord d'être entendue.

Nathalie revenait chez elle concentrée et fiévreuse. Elle ouvrait des tiroirs qui restaient béants, vidait une commode, bousculait son linge, marchait à travers l'appartement, appelait Célestine; tard dans la nuit, toutes les lampes allumées, subitement elle recommençait les rangements et remettait tout en ordre.

Nathalie était encore une enfant quand ses sœurs s'étaient mariées. Fernande, l'aînée, avait toujours rêvé d'habiter Paris. Aussi, quand Prosper Chaniers, employé à la Préfecture de la Seine et dont les parents habitaient Limoges, lui demanda de l'épouser, elle n'eut aucune hésitation. Une légère fièvre l'avait soulevée, lorsque fiancée elle vint à Paris avec sa mère. Pendant les loisirs de Prosper on visitait des appartements sans souci apparent de la dépense. Mais madame Capet vantait la simplicité qui facilite les travaux du ménage. Un peu déçue, Fernande renonça successivement à la rive droite, aux immeubles neufs, aux pièces blanches séparées par des portes vitrées à petits carreaux, à l'ascenseur, et elle accepta de s'installer rue Saint-Placide dans un appartement un peu délabré, mais qu'on remettrait en état. Elle vécut là, sans presque quitter le quartier plus limité qu'une petite ville de province, mais lorsqu'elle revenait à Limoges, enviée par ses anciennes camarades, elle se sentait parisienne.

Quatre enfants étaient nés, qu'elle avait nourris et élevés. Les uns après les autres, tous les jours, elle les avait poussés dans la voiture ou traînés par la main avec leur ballon vers le square du Bon Marché. Elle y restait assise, un ouvrage aux doigts, ou errait jusqu'à l'heure du goûter quand le temps

était froid. Le jeudi on allait au Luxembourg, et le dimanche, bien vêtus, ils partaient tous les six pour une promenade lointaine; alors Fernande se redressait, et oubliant les soucis, les discussions, l'angoisse des fins de mois, elle marchait paisiblement auprès de Prosper.

Deux enfants s'étaient mariés, et pour aider les jeunes mères employées dans des maisons de commerce, Fernande recommença les promenades du jeudi avec ses petits-enfants. Elle devait s'arrêter devant les vitrines des grands magasins agitées de jouets mécaniques, descendre par l'ascenseur et dans la rue apprendre à reconnaître les marques d'automobiles.

Absorbés par leurs charges et inquiets du lent avancement de Prosper, les Chaniers restaient indifférents aux plaintes de Nathalie. Elle habitait dans une belle avenue de la rive droite un appartement luxueux; comment croire à une peine qui n'entraîne aucune privation.

— Elle fait des embarras, elle m'assomme avec ses lamentations et ses rancunes et ce débat inutile qu'elle reprend toujours au même point, — disait Prosper.

— Soyons justes, — répondait Fernande. — Elle a souffert et elle n'était pas de force à supporter un tel coup.

— Pas de force? mais elle est infatigable!

— Je veux dire moralement.

— Elle entretient sa douleur, elle la réveille, la nourrit, c'est sa fierté. Il lui manque un bon travail à la maison.

— Elle a besoin de parler, de se déverser. Il ne faut pas écouter, surtout pas discuter.

Le déjeuner terminé, le ménage en ordre, Fernande s'assit près de la fenêtre ouverte devant une corbeille à ouvrage. Une foule circulait dans la rue Saint-Placide où coulaient des autobus ronflants et les voitures menues. Devant les déballages de tissus, dans les magasins, les femmes se chargeaient de paquets. Fernande connaissait cette ruée, ces femmes à la nuque rasée, à peine vêtues, avec leurs bas roses tachés de gouttes de boue, indécentes et gaspilleuses, et la boulangère et la fraîche charcutière naguère rivées à leurs comptoirs et qui se promenaient en automobile dans des robes de soie.

Elle ferma la fenêtre et regarda son triste salon, les meubles de bois mal assemblés qu'elle n'avait jamais pu faire briller,

le tapis et les fauteuils de faux orient, à l'usure déjà ancienne. Rien n'avait pénétré ici de la richesse nouvelle, sauf un gramophone criard. Chaque semaine les prix montaient, le traitement du mari n'avait pas varié et le budget de la maison si soigneusement établi craquait maintenant malgré les économies plus sévères. Cependant, Prosper s'obstinait à défendre sa profession, parlait de sécurité, de retraite, poursuivant scrupuleusement sa tâche avec amertume.

On sonna. Fernande ouvrit la porte. Nathalie entra, un renard argenté autour du cou, et s'appuya contre le bahut du vestibule, une main sur la poitrine.

— Tu es montée trop vite, — dit Fernande en l'embrassant.

— Non... c'est le cœur... je ne peux plus rien supporter... j'ai des palpitations... une angoisse qui me suit partout... ce n'est pas étonnant!

— Mais non, Nathalie, quatre étages cela suffit. Voyons... assieds-toi... Je t'ai demandé de venir pour te parler...

— Je partais pour une conférence, quand j'ai reçu ta lettre. Je suis venue tout de suite... c'est à propos de lui? Il y a du nouveau?

— Mais non, ma pauvre enfant.

— Tu sais, je l'attends toujours... Tu m'as donné un coup!

— Que tu es déraisonnable! — dit Fernande affectueusement. — Non... c'est autre chose...

Elle fit asseoir Nathalie et s'installa en face d'elle; puis, l'air embarrassé, chercha un ouvrage dans sa corbeille.

— Tu permets que je continue à travailler? j'ai tant à faire!

— Mais qu'est-ce que c'est?

D'une main tremblante, Fernande se mit à coudre, baissa les yeux, et dit brusquement :

— Il s'agit d'Aline.

— Aline? Elle n'est pas malade!

— Tu devrais la surveiller. Je t'avais conseillé de la mettre au lycée. Elle aurait pu faire de bonnes études. Il fallait s'en occuper.

— M'en occuper? mais j'ai travaillé avec elle, pour elle, j'ai fait ses devoirs... Dans ce lycée, avec toutes ces filles mal élevées, elle prenait des manières impossibles! Ce n'était pas

un milieu pour elle. Elle n'est pas destinée à devenir une employée.

— Sois tranquille, je ne confonds pas. Mais puisque tu me parles de tenue, il s'agit de tenue justement.

Nathalie eut un air égaré, comme si elle recevait toujours un choc quand elle était mise en contact avec la réalité.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire. Je ne lui donne que de bons exemples.

— Elle n'est pas toujours avec toi. Elle sort beaucoup.

— Pauvre enfant, puis-je l'obliger à rester auprès de moi et lui imposer sans cesse le spectacle de ma souffrance!

— Elle sort le soir, la nuit, on la voit partout, bien mal entourée...

— Je me demande de qui tu tiens ces renseignements et ce que tu appelles mal entourée, — fit Nathalie avec hauteur.

— J'appelle mauvaise compagnie les gens de Montparnasse où on la voit beaucoup. Mes enfants...

— Ah! ce sont tes enfants!

— Mes enfants mariés. Oui. Ils travaillent, eux. Ils ont droit à quelques délassements... Écoute, Nathalie, je sais ce que je dis, tu devrais faire attention. De sa part c'est de l'enfantillage, elle ne sait pas. Occupe-toi de ta fille.

— Ai-je le temps! le cœur, moi! En ai-je même la force... des garçons l'entraînent... puis-je la suivre? On m'a brisée! J'étais capable d'élever une fille dans des conditions normales, soutenue par le père, comme toutes les femmes qui ont un mari respectable. Jean! quand on pense à l'idée que j'avais de lui... Un héros!... Il a sombré dans la vie la plus basse.

— Ne pense pas toujours à Jean et à ta propre histoire. Tu as une tâche urgente... je t'assure, urgente. Tu es responsable...

— Moi, responsable? Est-ce moi qui l'ai abandonnée? Est-ce ma faute si elle n'a pas de vie de famille? Pauvre petite, elle est jeune, elle est jolie, elle a une nature délicieuse. Doit-elle être cloîtrée, punie pour le crime de son père?

— J'ai pensé, Nathalie, que c'était mon devoir de t'avertir. Autrefois Aline venait ici. Nous ne la voyons plus. Je le regrette. Je lui parlerai... Je sais qu'elle est une bonne petite...

— Une bonne petite? Tu ne la connais pas! Je ne peux rien

en faire, rien. Elle est rouée, menteuse, paresseuse. Elle m'échappe à tous moments. Elle n'a pas de cœur. Ma douleur même lui est indifférente.

— Tu lui montres trop ta douleur.

— Elle ne pense qu'à quitter la maison, à fuir... à s'amuser.

— Si la maison était plus agréable...

— Une maison agréable! Tu es inconsciente, ma pauvre Fernande. Pour moi, c'est un enfer. Je suis une femme que le chagrin tue!

Découragée, Fernande laissa tomber son ouvrage, se leva et commença à disposer la table de la salle à manger.

— Les enfants vont rentrer et je vais donner à goûter à mes petites-filles. Je les garde jusqu'à ce que leurs mères rentrent du bureau. Je vais tout préparer. Ne te dérange pas.

Fernande allait et venait dans l'appartement. Elle retrouvait ses occupations familières, et, parcourant les couloirs, devant le fourneau à gaz, elle se sentit enfin elle-même, sûre de la douceur de ses mouvements. Elle avait laissé la porte ouverte et entendait la voix précipitée ou dolente de Nathalie que rien ne lassait. Elle mesura soigneusement le lait, le beurre, coupa des tartines de pain, chargea un plateau, revint dans le salon, puis s'affairait autour de la table, disparaissait derrière les battants du buffet, tandis que Nathalie debout devant la cheminée et se regardant dans la glace ne cessait de parler, indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, surveillant les expressions douloureuses ou fières de son visage, l'éclat de ses yeux dans la colère, leur douceur dans la peine. Les enfants jouaient dans la pièce à côté.

On entendit un bruit de voix dans l'escalier, des coups de sonnette répétés.

— Vite, vite. Bonjour, mère. Préparez les enfants. Nous sortons ce soir.

***

Nathalie avait voulu élever sa fille à la maison. Des institutrices cherchaient à intéresser l'enfant à des études choisies, mais Nathalie accaparait les professeurs pour leur raconter sa vie. Fernande s'aperçut que sa nièce, à quatorze ans, n'avait

aucune instruction et elle obtint qu'Aline serait demi-pensionnaire au lycée.

Aline qui avait toujours vécu à la maison, contractée sous une carapace d'insensibilité, trouva dehors l'air délicieux. Des gens souriaient, les gestes tranquilles; on lui parlait sans cri, sans invoquer les menaces de la vie et une honte originelle. Elle s'ouvrit à la voix humaine qu'elle croyait impossible d'entendre.

Au lycée, on remarqua son adresse dans les jeux, ses mouvements gracieux, la distinction de sa petite tête blonde fièrement portée sur un long cou; on la réclamait pour les séances de gymnastique rythmique et les rôles de personnages dansants dans les spectacles de fin d'année.

Au réfectoire, facilement dégoûtée, elle mangeait peu, regardant vers les tables où *les grandes* avaient déjà des airs importants. L'une d'elle, Dominique, brune avec de larges yeux francs, l'attirait surtout. Aline l'admirait sans oser lui parler. Mais si Dominique venait à passer pendant qu'Aline apprenait des rondes aux petites, dressée au centre, les bras élevés en lyre au-dessus de sa tête, elle se balançait et tournait sur elle-même de plus en plus vite, sa jupe étalée autour de ses jambes minces, étourdie et trébuchant dans l'ivresse. Ou bien, marchant seule dans la galerie, un livre à la main, qu'elle feignait de lire, le front barré d'un ruban qui dessinait la forme délicate de sa tête, tandis que les *petites* se hâtaient vers leurs classes, elle s'attardait jusqu'à ce qu'elle eût aperçu Dominique qui remarquait en passant cette enfant grave et solitaire si absorbée dans sa lecture.

Le soir une cloche éveillait les élèves dans la salle d'études; les demi-pensionnaires enlevaient leur blouse et chacune reprenait son individualité. Aline sortait la dernière. Elle appartenait au groupe des filles qui rentraient seules.

Elle revenait sans plaisir à la maison et pourtant marchait vite, craignant les rues, les squares à demi éclairés, qui contrastaient avec la salle d'études, chaude et tranquille où tous étaient penchés sur la même tâche.

Au milieu de tiroirs ouverts, de boîtes remplies de morceaux d'étoffes et de paquets de lettres, Nathalie écrivait, un bloc posé sur ses genoux.

— Aline, aide-moi à plier ces vêtements... Célestine ne fait rien pour moi... Je passe ma vie à ranger cet appartement.

D'un ton rapide, pour empêcher sa mère de parler, Aline racontait sa journée.

— Tu prends un accent épouvantable dans ce lycée. Tu ne vois que des filles de concierge. Je voudrais que tu suives un cours privé avec des jeunes filles de ton monde.

Aline s'installait dans sa chambre pour travailler, puis transportait ses cahiers dans le salon. Mais, à tous moments Nathalie entrait dans la pièce, recommençait ses plaintes et ses remontrances, sortait, revenait.

Un soir, Aline courut en pleurant à la chambre de sa mère.

— Je suis punie. On me déteste, dans ce lycée.

— Ma pauvre enfant, nous sommes des victimes. Mais je ferai les sacrifices nécessaires, puisque ton père t'a abandonnée. Tu iras au cours de madame Lelong.

Après des vacances au bord de la mer, un matin, Aline pénétra timidement dans la salle parfumée où madame Lelong déclamait un cours de littérature devant une douzaine d'élèves renvoyées du lycée. Aline reconnut Loiseau, qui lui sourit en agitant sa main grasse. Naguère obèse, effroi du lycée, Loiseau était devenue presque belle, dans un chandail de laine d'Écosse, une jupe à carreaux, son béret marin plaqué sur des cheveux décolorés.

— On est tranquille ici, tu verras. Que fais-tu cette après-midi? Viens avec moi. Mais il faut t'arranger, tu as l'air trop jeune. Mets un peu de poudre.

— Où allons-nous?

— Au Palais de Glace.

C'était le refuge d'une jeunesse errante, qui cherchait dans le sport un prétexte à rassemblements. Accoudée à la balustrade, au bord d'un cercle d'argent, Aline ne pouvait se mêler encore au tourbillon, où Loiseau soudain grandie, élancée, venait de disparaître.

Mais très vite elle sut échapper à son cours, dissimuler le sac de patins, emprunter la voiture d'un gros garçon fatigué et paternel.

A présent elle écoutait patiemment les complaintes de sa mère. Mais il fallait répondre à l'appel du téléphone, au signal

d'une corne d'automobile; des bandes de garçons dont on ne connaissait que le prénom traversaient le salon avec leur pardessus de serge bleue à larges revers. Elle les suivait, l'été dans une piscine, l'hiver sur la glace, ou dans le hall d'une gare, ou à Montparnasse, n'importe où, pourvu que l'on soit en groupe, toujours distraite par le mouvement, des images, le phonographe.

— Tu sors le soir maintenant! — dit Nathalie. — Tu me laisses dans l'angoisse! Tu n'as pas honte pour moi!

Étendue sur son lit, bâillant, habituée à entendre sans écouter des paroles où rien ne lui était vraiment destiné, sachant qu'à la fin elle faisait tout ce qu'elle voulait, Aline demeurait prostrée dans une rêverie vide, incapable même de se rappeler un nom, un visage parmi cette foule de la jeunesse où elle a été tutoyée, frôlée avec cette familiarité brutale où il n'entrait ni amour ni véritable intérêt, mais qui lui apparaissait comme une simplification délicieuse de la vie.

Elle était intimement préservée par la proximité même de la rudesse masculine. Les garçons qui ne se souciaient pas de plaire, abandonnés à leur naturel, heurtaient sans le savoir une pudeur glacée chez la jeune fille, ce camarade étranger.

***

Une nappe de lumière s'étend durement sur la chaussée, éclairant par-dessous les branches nues des arbres. L'éclat des lustres, le bruit des épaisses porcelaines posées brutalement sur les tables, les voix, les cris, semblent dépasser les vitres, traverser la terrasse du café où quelques hommes, le paletot serré, fument autour des braseros.

A l'intérieur, des femmes russes, la tête haute et nue, le front dégagé, les cheveux serrés et roulés bas sur la nuque, font onduler la frange de leurs longs châles brodés; une ardeur brusque passe dans les yeux des Roumaines accoudées aux tables où leurs hommes discutent sans fin dans un français rapide; des Américaines au teint relevé, désinvoltes et capricieuses, des Scandinaves blondes enveloppées de lainages bariolés, rient hardiment. Quelques Françaises montrent une

curiosité d'étrangères et parlent bas dans la sonorité des voix discordantes, des nasillements et des voyelles chantées. Les hommes indolents ou surexcités vont de l'une à l'autre, affectent un air amical ou baisent des lèvres indifférentes qu'il faut aussitôt repasser au bâton rouge.

Dominique regardait cette assemblée de ses yeux étonnés et francs. On lui désignait les cheveux raides d'un peintre japonais, le teint olivâtre d'un poète, une courtisane boulotte, célèbre trente ans plus tôt. Elle percevait des musiques voluptueuses et le glissement des danses au premier étage, mais toujours ses regards revenaient vers une jeune fille blonde, entourée de jeunes gens bruyants.

En partant, Dominique s'avança vers elle.

— Aline Barnery, n'est-ce pas?

— Oui, oui, c'est bien, Linette, — dit l'un des jeunes gens. — Asseyez-vous.

— Je crois que vous ne me reconnaissez pas?

Longuement, avec froideur, Aline regarda le visage sans fard, honnête et franc.

— Si, je vous reconnais très bien... Vous n'avez pas changé.

— Je suis entrée ici, en passant, avec des amies et leurs frères.

— Moi, je viens souvent, — dit Aline.

— Comment pouvez-vous? C'est si pénible... si déconcertant...

— On s'habitue.

— Je ne pourrais pas m'habituer, je crois. Ou bien il faudrait renoncer à tout le reste.

— Pour elle, il n'y a pas de reste, — fit un des compagnons d'Aline. — Elle dort le jour et nous nous chargeons par équipes de ses veilles.

— Venez me voir Aline. Nous causerons, je vous attends mardi pour le thé. N'oubliez pas. C'est tout près d'ici : rue Monsieur-le-Prince, 38 *bis*.

— Tu iras?

— Peut-être.

— On t'accompagnera, ce sera drôle!

— Laisse-moi tranquille, Bob.

— Allons ailleurs! Cette fille t'a rendue mélancolique.

Près de la porte, Aline remonta son col de fourrure; dehors, elle s'arrêta un instant saisie par l'air froid.

Sur le boulevard, des bandes se croisaient, s'appelaient, couraient d'un café à l'autre. Des solitaires rôdaient la tête basse, le col relevé.

Aline se laissait conduire. Un bras solide enserrait sa taille; de l'autre côté une main balançait sa main inerte. Devant elle les garçons ouvraient des portes de dancings obscurs sous des lueurs de veilleuse. Dans une petite salle, une femme maigre montée sur un escabeau chantait en secouant sa tête blonde d'enfant ébouriffée; tout à coup, elle s'asseyait parmi les clients sans rien dire, prenant dans leur verre une cerise à l'eau-de-vie qu'elle croquait en toussant. Au centre de la pièce, une masse humaine agglutinée et silencieuse se mouvait sur place au rythme de la musique, se gonflait et s'affaissait tour à tour comme sourdement travaillée par des fermentations profondes. Des faces mornes, des reflets de chevelures se détachaient un instant, aussitôt résorbés. Un piétinement lourd ébranlait le plancher.

***

— Ah! C'est vous, Aline Barnery. Entrez. Je vous attendais.

Dominique prit les deux mains d'Aline dans les siennes et l'entraînant devant la fenêtre elle la regarda droit dans les yeux.

— Quand vous êtes montée, je cherchais à me représenter celle qui allait venir : la petite danseuse du lycée ou cette personne alanguie que j'ai rencontrée une nuit à Montparnasse...

Aline détourna son regard.

— Je ne sais pas. Ni l'une ni l'autre, je crois.

— Oui, on n'est pas soi-même n'importe où. Regardez-moi... On n'y voit plus. Je vais allumer la lampe... Asseyez-vous.

Sans rien dire, Aline contemplait la jeune fille haute et souple qui tendait les bras pour fermer les rideaux. Dominique posa un vase garni de soucis sur le coin d'une table, puis s'assit en face d'Aline en souriant.

— Vous n'avez pas changé, — dit Aline.

— Vous me voyez mal. Tant de choses se sont écroulées autour de moi... et en moi. Tout a changé...

Elle montra la chambre étroite, sa robe noire sans autre ornement qu'une petite croix huguenote en argent, suspendue à son cou par un ruban. Mais Aline ne remarquait que le visage de Dominique, ses yeux francs qui devinrent songeurs.

— Alors, c'était bien différent. Nous étions nombreuses, nous nous amusions d'un rien...

— Vous vous souvenez? — dit Aline, et une expression enfantine passa sur sa figure sans âge.

— Si je me souviens!... Ce fut ma dernière année facile... insouciante... heureuse... J'avais des amies.

— Oui, vous aviez beaucoup d'amies.

Aline reprit tout bas.

— Je ne les aimais pas.

— Pourquoi? certaines étaient gentilles... Oui, deux surtout...

— Madeleine Sistre et Lucie Mauron... Moi, j'étais seule, personne ne s'occupait de moi... Mais c'était déjà un plaisir pour moi de vous admirer de loin.

— Eh bien, vous voyez, on se retrouve.

Elle se leva, entoura les épaules d'Aline et gaiement l'embrassa.

— Nous allons prendre le thé. L'eau bout déjà.

De son allure vive, Dominique rapprocha une table d'Aline, puis assise devant le feu, elle présenta aux braises des tranches de pain qu'elle beurrait, brûlantes encore. Aline avait enlevé son manteau et se sentait trop élégante avec sa robe claire très ouverte et ses souliers légers à hauts talons.

— Que vous êtes belle! — dit Dominique en riant. — Je devrais avoir honte.

— Ne vous moquez pas. Je me trouve ridicule.

— Vous fumez, je pense. Moi aussi. Prenez des cigarettes. C'est mon seul luxe... Je croyais finir mes études au lycée sans autre pensée que de réussir. Mes parents sont morts cette année-là. Ils n'avaient jamais pu surmonter leur chagrin.. Vous savez que mon frère a été tué à la guerre.

— Non, je ne savais pas... Je ne sais rien...

— J'ai été vivre un an chez une tante, qui a dû quitter

Paris. Je suis restée seule et j'ai pris cette chambre. Pour continuer mes études, j'ai promené des enfants entre les heures de cours, j'ai fait visiter Paris à des étrangères, le soir j'écrivais des adresses par centaines, comme dans les prisons.

— Et maintenant?

— J'ai passé ma licence de lettres. Je voudrais arriver au doctorat. Je donne des leçons. Mais à présent je sais que je m'en tirerai. J'arriverai. La difficulté, c'est de maintenir la question matérielle à sa place... A certains moments on est faible...

— Faible?... Vous?...

— Dans une vie comme la mienne, trop de choses manquent...

Il y eut un silence, puis elle releva la tête, secoua en arrière ses cheveux courts et reprit :

— Non, je ne suis pas à plaindre. Ce que je fais est passionnant.

Aline répéta lentement :

— Ce que vous faites vous passionne. Non, vous n'êtes pas à plaindre.

Dominique considérait attentivement, pendant qu'elle se taisait, cette Aline inquiétante dont le fard comme un masque transparent recouvrait les traits réguliers. Sans joie, sans tristesse, passive, elle semblait habituée à se garer de tout élan, de toute émotion, craindre le geste qui la réveillerait.

— Et vous, Aline. Savez-vous que je n'arrive pas à comprendre votre but?

— Moi?...

— Rien ne vous intéresse?

— Je ne sais pas.

Elles restaient proches et séparées, devant la cheminée, Aline engourdie dans un bien-être vide où Dominique renonçait à pénétrer. Troublée devant l'inconnu de cette vie, elle se leva et sans bruit s'occupa dans la chambre à remettre les choses en place.

Quand elles se quittèrent, Dominique mit ses deux mains chaudes sur les épaules d'Aline. Pour la première fois, Aline sentait qu'elle n'était pas jugée et rejetée. Elle aurait voulu se laisser aller entre ces bras ouverts, mais habituée à fausser

tout mouvement spontané, elle se tourna vers la glace et remit de la poudre sur son visage.

Au moment de fermer la porte, Dominique la retint :

— Je voudrais vous revoir, Aline. Vous reviendrez?

— Vous voulez?... Peut-être.

***

Lorsque le pasteur Théophile Sabatier fut nommé au temple de l'Oratoire, il désira habiter sa nouvelle paroisse. Malgré le zèle de ses fidèles et leurs recherches, il dut conserver le vaste étage qu'il occupait depuis longtemps rue de Miromesnil entre la rue de Penthièvre et la place Beauvau, en haut d'un ancien immeuble à peine entretenu et qui s'ouvrait par une immense porte cochère sur l'étroite voie encombrée. Une partie du logement était occupée par sa nombreuse famille et il se réservait sur une cour intérieure bien éclairée une pièce large et haute où il pouvait se concentrer dans la paix et recevoir deux fois par semaine les visiteurs qui attendaient au salon. Des bibliothèques remplies d'*in-octavo* brochés, des reproductions de tableaux sacrés, des photographies encadrées de noir, cadeaux des familles reconnaissantes dont il avait marié ou instruit les enfants, assisté les malades et les agonisants, qu'il avait guidés dans la peine ou la joie, gravement, avec une égale confiance dans la bonté du Père, cachaient le papier fané.

Nathalie entra, vêtue de noir, passa devant la cheminée, surmontée d'un Coligny en bronze, la main sur son épée et figé dans toute l'énergie de sa foi; elle s'assit et demeura un instant immobile devant la grande table qui séparait le pasteur du reste de la pièce.

— Monsieur, je voudrais vous parler de ma fille. Il serait temps qu'elle fasse sa première communion, en tout cas, je voudrais qu'elle commence son instruction religieuse. Vous penserez qu'elle vient à vous très tard, mais cette grande jeune fille a été un peu distraite jusqu'ici... Elle a très bon cœur, c'est une nature délicieuse, mais elle aime trop les sports... C'est excusable, sa vie est triste auprès de moi...

Je suis une femme abandonnée... la veuve d'un vivant... Vous connaissez le nom de Jean Barnery...

— Oui, madame, je sais. Épargnez-vous un récit douloureux. Vous ne pouvez rien m'apprendre, hélas!

Il tendit les bras vers Nathalie au-dessus de la table chargée d'une épaisse bible noire, de revues empilées et d'un encrier de marbre sombre veiné de blanc, puis il passa une main sur ses cheveux et s'accouda sur son buvard. Il admettait l'idée du mal par une sorte de nécessité professionnelle, mais il ne pouvait en supporter la vue.

— Non, madame, c'est inutile, je sais.

Mais ces souvenirs qu'il repoussait de ses longues mains douces, le regard angoissé, constituaient toute l'existence de Nathalie, refermée très tôt sur quelques images dont les couleurs inaltérables, à l'abri du temps, gardaient leur force première trop intense pour la mémoire et qu'il fallait souvent expulser. Elle voulait parler.

M. Sabatier ramena une main sur son visage comme en prière, songeant que son devoir était d'écouter les malheureux. Après un long moment, il se leva et marcha à travers la pièce d'un pas étouffé, pensif comme s'il tendait l'oreille vers un musicien qu'il ne voulait pas gêner par sa promenade; il s'assit de nouveau face à Nathalie, s'appuyant au dossier d'un fauteuil recouvert d'une têtière brodé de versets bibliques, souvenir puéril offert par une vieille fille passionnée au seul homme qu'elle pouvait approcher.

Il attendait une pause qui lui permît de glisser un mot de réconfort, mais Nathalie qui parut d'abord si exténuée retrouvait en racontant ses chagrins tant de vie que toute consolation semblait déplacée.

Le jour baissait et en allumant la lampe il put dire :

— Pour en revenir à votre fille (elle s'appelle Aline, n'est-ce pas?) qu'elle vienne à mon cours le mercredi à six heures. Surtout, il ne faut pas la heurter...

Par sa science des faiblesses et des habitudes maternelles, par la toute-puissance de la jeunesse, la prière, la ténacité, l'intimidation, la ruse, Aline avait conquis son indépendance. Mais l'autorité maternelle sans prestige et sans pouvoir n'était

pas absolument abolie; elle incarnait encore une vague royauté des usages dont personne n'est jamais tout à fait affranchi. Il y a des visites inévitables de temps en temps; certaines toilettes s'imposent; même si l'on ne travaille jamais, il faut dire que l'on va au cours, porter un cahier, s'asseoir devant un livre ouvert.

Aline avait passé l'âge de la première communion, mais elle ne pouvait toujours différer cette cérémonie. Une telle infraction à la coutume ne se concevait pas, même à une époque de révolution des mœurs.

— Tu feras ta première communion cette année.

— Oui, maman.

Ce n'était pas le goût du plaisir, ni aucune séduction particulière qui attirait Aline au dehors. Rien ne l'amusait vraiment et elle ne supportait pas longtemps la même compagnie. Elle avait besoin seulement de plonger dans une troupe mouvante, qui ne vous laisse jamais seule et ne vous demande rien. Là, elle oubliait le monde pantelant et criard des vieilles personnes, leur sagesse affreuse, et même sa propre individualité, sa filiation, ses responsabilités. Dans la confrérie de la jeunesse, elle était absoute et comme endormie. Mais, dès qu'elle en sortait, marquée par le scandale, cet apaisement cessait. Elle croyait deviner chez tous une réprobation cachée, un jugement hostile et inique. Des longues complaintes de sa mère, elle n'avait retenu que ces mots : « Nous sommes des victimes. Tout le monde nous déteste ».

Oui, elle suivra le cours de M. Sabatier et s'assoira une fois par semaine au milieu de ces mijaurées. Mais elle ira boudeuse, cabrée, fardée, impénétrable.

Au second étage de la maison presbytérale, face au temple de l'Oratoire, dans une salle tapissée d'un papier brun, les jeunes auditeurs sont assis autour d'une longue table présidée par M. Sabatier. A sa gauche se tiennent les garçons, le visage encore enfantin, avec leurs cols ouverts, les cheveux drus partagés par une raie, les mains bien lavées; à sa droite, les filles bouffies et molles ou futées, ou qui ressemblent déjà à de petites vieilles anguleuses et jaunes. Tous de conditions différentes, pauvres ou riches, c'est à peine si l'on distingue les variétés d'origine à un détail du vêtement.

Lorsqu'Aline s'assit au bout de la table, elle ôta son manteau de petit-gris, découvrant sa robe de velours souple, les manches courtes, un cercle d'or gravé au-dessus du coude. Personne ne parut la remarquer. On lui parlait avec amitié, comme si on accueillait ici avec la même confiance, tous ceux qui se présentaient. Aline n'osait pas regarder autour d'elle et, gênée, elle ne voyait sur le drap vert de la table que ses doigts aux ongles vernis.

La semaine suivante, elle mit un costume sombre. Dans le petit miroir du vestibule elle aperçut en arrivant son visage sans fard qui l'étonna, si pâle, si effacé, comme après une maladie, et elle prit place à la table, doutant elle-même du personnage qu'elle devenait ainsi, terne et réduite parmi les autres.

Nathalie avait toujours écrit les lettres d'Aline. C'est elle qui rédigeait les devoirs que M. Sabatier demandait aux catéchumènes. De son écriture enfantine, tout engourdie, Aline recopiait péniblement le texte enflammé.

M. Sabatier fut frappé par l'accent des devoirs d'Aline. Un soir d'avril, achevant sa leçon par un commentaire de la parole de Jésus : « Simon, je te prendrai par la main et je te mènerai là où tu ne veux pas aller », il se leva vers son manteau suspendu derrière lui, à côté d'une carte de géographie épinglée au mur, et dit à Aline :

— Attendez-moi, je vous accompagnerai. Nous passerons par les Tuileries.

La rue de l'Oratoire, très courte, est tout entière bordée d'un côté par le rocher sombre du temple auquel s'adosse, sous les arcades de la rue de Rivoli, la statue de neige de Coligny qui derrière une grille s'incline devant les passants dans son costume d'opéra.

M. Sabatier s'arrêta sur le trottoir, cherchant des yeux un passage entre les voitures. On apercevait à la fois les lignes sévères du vieux Palais du Louvre, la longue rue large et droite toute papillotante de son trafic et des premiers feux bariolés de ses enseignes lumineuses, et en retrait, le bosquet gothique de Saint-Germain-l'Auxerrois, vague fouillis de ramures mortes comme tachetées de lichen pâle.

Quand il put gagner l'autre côté de la chaussée et pénétrer dans la cour du Louvre, il ôta son chapeau et leva les yeux

vers le ciel d'un bleu légèrement poudreux mais vibrant dans ce cadre d'édifices noirs. Après l'effroi des voitures, ce brusque silence dans l'espace dallé où s'éteignait même le bruit des pas et qui laissait voir un ciel si délicat, un moment l'absorba.

Dans le jardin, un étroit gazon et ses petits monticules de buis entouraient la terre des massifs dégarnis entre deux floraisons printanières. Tout à coup, avec des gestes qui faisaient flotter les pans de sa redingote, il dit :

— La première communion est tardive dans notre religion, parce que nous voulons que l'enfant ait conscience de ses actes et de ses engagements. Vous entendez souvent une parole dont il faut avant tout se pénétrer : « Nous sommes nés dans la corruption ». Quand vous prendrez conscience du mal qui est en nous, vous serez sur le chemin du salut. Si le mal est en nous, il y a aussi une voix... Il y a un ami... Apprenez à l'entendre.... Écoutez-le... Alors tout sera transformé par une nouvelle naissance... par l'union avec Dieu...

C'était à mi-voix qu'il avait prononcé les mots *né dans la corruption*, si poignants pour lui lorsqu'ils s'adressaient à la fille de Jean Barnery.

Aline se taisait, marchant un peu éloignée de lui, gênée par la curiosité des rares passants qui regardaient ce couple étrange traverser le jardin dans le crépuscule. La rumeur lointaine des rues arrivait amortie et régulière, et Aline se sentait enfermée dans un espace aéré, imprécis, borné par un cercle hypnotisant de lumières qui en élargissait la solitude.

Elle ne reconnaissait pas l'image de ses parents que le pasteur lui présentait. Rien dans ses souvenirs ne pouvait s'y ajuster et elle se rétractait, en défense instinctive contre une vision fausse qui cherchait à s'imposer.

Depuis des années déjà, elle ne réfléchissait plus aux raisons qui avaient pu séparer Jean et Nathalie, fuyant les rappels constants d'une situation que sa mère évoquait avec entêtement. Elle avait voulu se composer une existence où le drame sans cesse présent n'aurait cependant plus de place, et ce soir la voix du pasteur pénétrait dans le mystère de sa vie, le déformant au nom d'une religion qui ignore les circonstances particulières et ne veut connaître de l'homme que l'éternel.

— Nous sommes enfants du péché... Dieu châtie celui qu'il aime...

Aline courba les épaules et remonta sa fourrure.

Sabatier leva la tête vers le ciel encore doré et qui faisait fondre dans une ombre violette la ville invisible. Ne sachant comment rompre le silence, brusquement il changea de ton :

— Je crois que vous êtes en relation avec Dominique. C'est une excellente jeune fille. Je la connais. Elle a beaucoup de mérite. Je la considère comme une bonne amie pour vous.

Soudain réveillée, Aline se redressa et dit dans un élan, la voix chaude :

— Oh! oui, je l'aime beaucoup.

Comme ils arrivaient à la grille des Tuileries, l'agitation de la place de la Concorde les arrêta. Il fallait se glisser entre les voitures bruyantes. Sabatier hésitait, cherchant le bras d'Aline pour la retenir. Elle s'était déjà engagée dans le dangereux passage et, après un arrêt sur le terre-plein en face, disparut dans la foule.

Rue Royale, dans l'éclat des lumières et l'animation des terrasses de café, elle retrouva le frémissement habituel du soir. Légère, enfin délivrée, elle allait le cœur en joie, où seule demeurait Dominique.

JACQUES CHARDONNE

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LA CRISE RELIGIEUSE EN ALLEMAGNE

Karl Barth, l'illustre théologien proscrit par le IIIe Reich, insistait récemment sur l'étroite solidarité qui lie le christianisme mondial aux églises allemandes actuellement en détresse. L'État hitlérien ne se borne pas, en effet, à bouter les Juifs hors d'Allemagne ou à les tourmenter sur place. Il persécute les catholiques avec une violence sans cesse accrue et dissocie le protestantisme en opposant ses adeptes, Chrétiens allemands ou disciples de la Foi germanique, aux fidèles qui se groupent autour de ces pasteurs récalcitrants que les chefs national-socialistes n'hésitent pas à jeter en prison. Face à une religiosité qui se prétend avant tout nationale, Juifs et Chrétiens affirment ensemble les vérités religieuses d'ordre universel.

Julien Benda définissait dans *le Temps*, il y a quelques semaines, le conflit religieux d'outre-Rhin avec une clarté parfaite. En Allemagne, écrivait-il, nul ne semble plus avoir le droit de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, le droit de servir simultanément sa nation et une religion ou une philosophie de portée humaine et internationale. La lutte qui se déroule dans le Reich est-elle, en fait, autre chose qu'un épisode dans l'histoire du vaste et profond antagonisme qui dresse aujourd'hui certaines nations, considérées comme ensembles à la fois concrets et spirituels, contre les principes transcendants dont la fonction serait justement d'établir entre elles des liens significatifs et durables?

Ainsi s'explique peut-être la secrète analogie qui existe entre la crise confessionnelle d'Allemagne et celle de la Russie soviétique. De part et d'autre, une collectivité en état de pléthore démographique et menacée de décomposition politique et morale, s'inscrit en faux, au nom d'un nationalisme conscient de ses fins propres ou d'une nouvelle conception sociale, contre les Églises qu'une histoire séculaire a installées au milieu d'elle et dont l'action paraît s'opposer à celle du nouveau régime. N'est-ce point là, au demeurant, la marque distinctive de notre dramatique époque? On voit, tels des troupeaux assaillis par la tourmente, certaines communautés se river à leur sol et à leurs traditions en s'y resserrant avec désespoir. Elles ne songent plus qu'à leur salut, n'invoquent plus que le sang et la race comme symboles de forte cohésion interne et, dans un délire de révolte, excluent de leur sein toutes les croyances d'ordre universel dont la crise actuelle démontre, par son ampleur et sa durée, la totale impuissance.

Menacée ou menaçante, la nation se transforme ainsi en une manière de Minotaure qui dévore les individus, les groupes constitués et surtout, comme dans la légende, les jeunes gens. Que l'État contemporain s'imagine avoir opéré la guérison nationale par une soudaine régénération spirituelle capable de se muer en triomphes terrestres matériels ou militaires, et il n'impose plus de limites à ses exigences. Il cherche en particulier à dépouiller les Églises de leur traditionnelle suprématie sur les âmes et les esprits.

Mais, pour des raisons historiques bien connues, ce drame se revêt dans le IIIe Reich de nuances originales. L'Allemagne s'est toujours trouvée en mal d'unité. En lutte contre le pluralisme mortel du régime déchu, contre la dissolution territoriale, économique et sociale, politique et confessionnelle que la République de Weimar avait perpétuée, le gouvernement hitlérien s'efforce de donner à la nation la cohésion parfaite qui lui a autrefois fait défaut et dont la carence lui a valu, pendant la dernière guerre, de si cruelles déconvenues. Or, comment nier que les confessions religieuses aient été, outre-Rhin, un facteur de morcellement particulariste? C'est à ce titre qu'elles servent de cible aux attaques renouvelées des chefs nazis.

Une seule et unique question, tragique dans sa simplicité, s'impose à leur attention. Peuvent-ils donner à la concentration des forces allemandes un caractère religieux? Peuvent-ils franchir la limite par laquelle ils se trouvent séparés de cette région invisible et secrète où, loin de la politique nationale, les âmes communient dans une même foi qui les lie à l'humanité entière? Tenteront-ils de substituer une religiosité rigoureusement orientée vers la communauté germanique, vers ses traditions, ses vertus et sa puissance future, aux valeurs d'ordre supranational qu'incarnent le judaïsme, le catholicisme romain et le protestantisme évangélique?

I

LES ÉGLISES ALLEMANDES ET LA PENSÉE RELIGIEUSE AVANT 1932

Rien de plus embrouillé que l'histoire religieuse et ecclésiastique des pays allemands. Pareille complexité s'explique, on le sait, par le morcellement territorial qui n'a pris fin qu'au début du XIXe siècle et a laissé des traces indélébiles, non seulement dans l'Empire bismarckien ou dans la République weimarienne, mais même dans l'État totalitaire de Hitler.

On voit se former ici, au cours des deux siècles qui ont suivi la paix d'Augsbourg, de 1550 à 1750 environ, un nombre illimité de fragments protestants et catholiques qui, coïncidant avec les frontières des États territoriaux compris dans le Saint-Empire, survivront à leur disparition. Au XIXe siècle s'y ajoutent des minorités confessionnelles qui aggravent le morcellement en diminuant l'homogénéité confessionnelle des territoires.

Le bloc protestant comprend la Prusse de l'Est, le Brandebourg, la Poméranie, le Mecklembourg, le Schleswig-Holstein, l'Anhalt et la Saxe prussienne. Les régions catholiques sont la Bavière, la Prusse rhénane et la Westphalie. Les deux confessions se mêlent en Hesse, en Bade, en Wurtemberg, dans le Palatinat et en Silésie. De fortes enclaves protestantes se trouvent en Bavière et sur le Rhin, des enclaves catholiques moins considérables dans la plaine du nord-est.

Les protestants, qui sont 38 millions, se répartissent en une trentaine d'Églises de caractère local, dont sept dans la seule Prusse et plus d'une vingtaine autre part. Ces Églises ont toujours, dans le passé, différé par leur constitution, leurs synodes et leur organisation. D'esprit plutôt conservateur, elles ont gardé de fortes attaches avec le particularisme régional. Les catholiques, à peu près 19 millions, ne forment naturellement qu'une Église. Mais la Papauté, avant la révolution hitlérienne, n'a jamais conclu que des concordats séparés avec les États catholiques ou comprenant des populations catholiques. A part ces deux groupes, il n'y a guère dans le Reich qu'un million de personnes appartenant, y compris un demi-million de Juifs, à diverses dénominations.

Avant la fin de la guerre mondiale, États et Églises d'Allemagne avaient réglé leurs rapports sans statut général pour l'Empire et en vertu d'un compromis entre l'étatisme tyrannique d'autrefois et le régime de la séparation. Cette solution, dite « paritétique », s'imposait naturellement à des États où, presque toujours, les deux confessions se trouvaient face à face, avec les mêmes prétentions et les mêmes droits à l'existence. Ces États s'attribuaient une mission civilisatrice et, comptant sur l'aide des confessions pour la remplir, mettaient leurs intérêts matériels et moraux en harmonie avec le christianisme officiel. Le dynaste y était en outre le chef suprême, le « summus episcopus » des protestants et sa souveraineté ecclésiastique était même plus étendue que son pouvoir politique. Les deux confessions recevaient toutefois de chaque État des privilèges égaux et disposaient d'une indépendance relative. Elles étaient des corporations de droit public qui s'administraient elles-mêmes, mais sous le contrôle d'un État avec lequel elles confondaient leurs fins.

Grâce à l'appui du Saint-Siège, le catholicisme avait pu, non seulement se faire respecter, mais encore constituer un puissant parti politique chargé de défendre ses intérêts. Quant au protestantisme, s'il était étroitement lié aux dynasties, il avait su, lui aussi, utiliser le libéralisme pour défendre son autonomie relative. Pareille solution était contraire à celle des pays anglo-saxons, plus encore à la nôtre. En Angleterre et aux États-Unis, la religion était une puissance d'ordre social,

mais non politique. *En Allemagne, son rôle était politique, et non social.* Soutenue par l'aristocratie conservatrice, les classes moyennes et la majorité des paysans, elle était défendue par deux partis, le Centre et les Conservateurs, qui se trouvaient en fort bonne posture au Reichstag et dans les Parlements territoriaux. Non seulement elle assurait le maintien de l'ordre, de la discipline et de l'autorité, mais elle soutenait visiblement le militarisme. Éléments constitutifs de l'Empire, les États avaient besoin des confessions pour maintenir la monarchie fédérale et militaire. Inversement, les confessions ne pouvaient se passer d'eux, le protestantisme pour sauvegarder son unité, la catholicisme pour la garantie de ses conditions d'existence et de ses libertés.

La Constitution de Weimar s'est contentée de supprimer l'Église protestante d'État. Avec les dynastes sont partis, en 1918, les « summi episcopi ». On a adopté à Weimar une innovation, à savoir des règles uniformes pour la vie confessionnelle et ses rapports avec l'État dans l'ensemble du Reich. La répartition des compétences conférait au Reich le droit d'imposer aux États des principes en matière ecclésiastique et scolaire. D'autre part, les Églises protestantes se voyaient obligées de se réorganiser. La constitution nouvelle a donc sanctionné la pleine liberté de croyance et de conscience comme l'entière indépendance des droits et des devoirs civiques à l'égard de la religion. Mais, pour éviter ce saut dans l'inconnu qu'eût été l'adoption des principes occidentaux et d'un droit ecclésiastique purement privé, elle conservait aux confessions chrétiennes leur caractère de corporations officielles, ce qui impliquait le pouvoir disciplinaire, le droit d'imposition, la protection et le contrôle de l'État, l'assimilation partielle des deux clergés au fonctionnariat. La constitution abandonnait aux États le soin de régler pratiquement leurs rapports avec leur Églises. Enfin, grâce à d'habiles compromis conclus entre Social-démocratie et Centre, le système maintenait l'école confessionnelle.

Le rôle nouveau que l'institution de la République valait au Centre a permis au catholicisme de profiter d'une situation exceptionnelle pour devenir l'un des grands bénéficiaires du régime weimarien. Non seulement il a renforcé ses propres

organisations, mais il s'est emparé en toute légitimité de fortes positions administratives dans les communes, les États et le Reich. Il a eu plusieurs Chanceliers : Fehrenbach, Wirth, Marx et Brüning. C'est sous leur égide que la Papauté a conclu de nouveaux concordats avec la Bavière et la Prusse. Les Églises protestantes se sont réorganisées avec l'appui des États, mais sans les liaisons intimes qui les unissaient autrefois au pouvoir officiel. Elles n'ont ni démocratisé leurs constitutions respectives ni réalisé cette Église nationale et populaire que d'aucuns rêvèrent en 1919. Quand le chancelier Marx forma, en 1927, un cabinet de droite où le Centre s'alliait aux nationaux-allemands défenseurs de l'orthodoxie luthérienne, les deux confessions réunies tentèrent, mais vainement, de reprendre leur ascendant sur la jeunesse, de rendre à l'école confessionnelle son exclusivité absolue et aux deux clergés leur droit de regard sur l'enseignement public.

Les trente Églises territoriales du protestantisme et les éléments concordataires du catholicisme sont à peu près restés, dans la République, ce qu'ils furent sous l'Empire. La carte religieuse de l'Allemagne restait aussi bigarrée que par le passé. On n'envisageait ni Église nationale pour les protestants, ni concordat du Reich pour les catholiques. L'Allemagne confessionnelle souffrait ainsi toujours d'un étrange morcellement qui favorisait le pluralisme, c'est-à-dire cet état de décomposition interne et de dissociation latente qui expliquait l'insigne faiblesse du régime républicain.

Or, au cours de cette même période, qui va du Congrès de Vienne aux approches de la révolution hitlérienne, la pensée religieuse de l'Allemagne s'était fortement modernisée, en même temps que nationalisée ou, si l'on veut, germanisée. En face des confessions liées aux intérêts territoriaux, le pangermanisme prophétique annonçait une religion purement allemande, expression mystique de l'unité à venir, et qui, mettant fin au dualisme confessionnel comme au particularisme politique, lierait tous les Allemands dans une foi commune, dans le nostalgique espoir d'une victoire capable de leur assurer, grâce à l'unité enfin retrouvée, l'hégémonie européenne.

Voici bien le paradoxe, ou la tragédie par excellence de

l'Allemagne. D'une part, la diversité confuse et les aspects multiples d'un confessionnalisme attaché à ses traditions locales. D'autre part, l'affirmation toute platonique et quasi-désespérée de l'unité nationale sur le plan religieux. Le premier Reich, celui du Saint-Empire, s'était effondré avec le rêve de la grandeur allemande. Le second, celui de Bismarck, n'avait pu vaincre la dissociation territoriale et le pluralisme politique ou confessionnel qui en était résulté. Ne pouvait-on concevoir un IIIe Reich qui, synthèse des deux premiers, fondrait dans l'unité reconquise les éléments disparates venus d'un passé trop chargé d'histoire? Ce ne sont pas les chefs nazis qui l'ont inventé, ce IIIe Reich. Il hante depuis des siècles les cerveaux germaniques visionnaires.

Longue genèse à reconstruire, mais bien curieuse et mal connue! Karl Barth me paraît se tromper quand il écrit que le conflit actuel s'explique par deux siècles seulement d'histoire et de pensée religieuses. Il faudrait, en réalité, remonter à la mystique allemande des XIVe et XVe siècles, à la Réforme luthérienne et à ses prolongements, aux efforts singuliers que Leibniz et Kant ont accomplis pour interpréter à leur manière les dogmes fondamentaux du christianisme et dépasser le schisme confessionnel, enfin à la prodigieuse tentative du romantisme allemand qui, dans les deux domaines confessionnels, a essayé de germaniser la théologie chrétienne et a rêvé, lui aussi, d'un christianisme unifié capable d'annuler, mais sur plan allemand, les conséquences de l'ancienne rupture. La Papauté a mis fin, du côté catholique, à cette redoutable emprise de la pensée allemande sur le dogme. Plus libre à l'égard de l'orthodoxie, le protestantisme a engendré, outre la théologie libérale, le pangermanisme religieux.

Ce pangermanisme, on le voit s'ébaucher chez un certain nombre de publicistes protestants ou même catholicisants dès avant 1850. Fichte, Hegel et Jahn, Fr. Schlegel, Görres et Adam Müller s'emploient à démontrer que l'Allemagne est seule à connaître les mystères du vrai christianisme. Puis, dans la seconde moitié du siècle, Constantin Frantz, Paul de Lagarde et R. Wagner, reprenant ce thème, prêchent une religion nationale qui, supérieure au catholicisme et au protestantisme, ramènerait l'Allemagne à l'unité spirituelle et

politique. Enfin, au début du XXe siècle, les pangermanistes les plus notoires, H. S. Chamberlain, Driesmans, Langbehn et tant d'autres, après avoir formulé la théorie raciste et antisémite, annoncent cette religion rigoureusement germanique qui s'inscrit en faux contre toutes les Internationales européennes et d'où sortira un jour la race sainte, le peuple guerrier, seul capable de régénérer l'Europe en substituant au christianisme du Crucifié un idéal d'héroïsme combatif. Et la dernière philosophie de Nietzsche, avec son impitoyable critique du christianisme, avec la différence qu'elle établit entre maîtres et esclaves, avec sa croyance à une mission particulière de l'Allemagne, soutient de son prestige, grâce aux déformations qu'elle peut si aisément subir, la doctrine qui s'épanouit dans *les Assises du XIXe siècle* de H. S. Chamberlain, maître direct de Hitler et de Rosenberg[1].

Résultat paradoxal que celui de ce long processus historique! En face l'un de l'autre se dressent le pluralisme confessionnel le plus désuet et l'appel le plus passionné à l'unité mystique et religieuse de la nation. Comment comprendre, sans cette opposition, le conflit qui met actuellement aux prises le national-socialisme et les confessions chrétiennes? Détruire autant qu'il se peut les positions traditionnelles du judaïsme et du catholicisme romain, transformer le luthéranisme évangélique en religion allemande et nationale, créer enfin par ce moyen une Église du Reich qui incarnera l'unité reconstituée de force, tel sera le programme du parti qui a pris le pouvoir au début de 1933. Comme il paraît vouloir l'exécuter sans rémission, on peut bien parler de la « grande pitié » des Églises chrétiennes en Allemagne.

II

LA RELIGIOSITÉ NATIONAL-SOCIALISTE ET SES PRINCIPAUX ASPECTS

Le mouvement hitlérien a pris naissance dans cette zone médiane de la collectivité allemande qui comprend à peu près

1. Voir sur H. S. Chamberlain, dans la *Revue de Paris* du 1er mai 1935, la très intéressante et suggestive étude de M. Robert Dreyfus.

la moitié de la population et où voisinent deux classes moyennes, la plus ancienne, celle des possédants : agriculteurs, petits industriels, artisans et commerçants, la plus récente, celle des salariés : employés, fonctionnaires et gens des professions libérales. C'est en partant de là que le national-socialisme vainqueur a gagné, vers la droite l'aristocratie terrienne et la haute bourgeoisie des affaires, oligarchie très réduite numériquement et qui l'a financé, vers la gauche l'immense prolétariat allemand, qui renferme certaines catégories sociales sur lesquelles la prédication nazi pouvait avoir prise.

Considéré sous ses aspects psychologiques, le succès du hitlérisme s'explique par le heurt qui s'est produit, au sein des classes moyennes, entre leur mentalité, restée farouchement bourgeoise, et le fait brutal de leur prolétarisation progressive. Des mobiles d'ordre moral et religieux s'y sont ajoutés : indifférence confessionnelle, depuis longtemps constatée, antisémitisme, désir ardent de religiosité nouvelle, enthousiaste et consolante. N'oublions pas surtout que la classe des salariés comprend, avec la jeunesse universitaire, un grand nombre de pseudo-intellectuels. C'est dans ce milieu que régnaient, au temps de la crise qui a précédé l'avènement de Hitler, l'incertitude idéologique, la fausse culture, l'orgueil blessé, le sentiment amer de la déchéance subie. Et c'est justement ici que devait renaître le rêve de l'unité et de la grandeur nationales, soutenu par ce solidarisme massif que les traditions syndicales entretenaient dans cette classe.

L'ennemi à détruire, c'était le régime weimarien, avec les deux grands partis politiques qui lui avaient jusqu'alors servi de piliers : la social-démocratie et le centre catholique. Ces deux partis avaient certes tenté de capter la bienveillance des classes moyennes et de satisfaire, à force de compromis, leurs intérêts aussi divergents que multiples. Leur échec avait laissé ces classes désorganisées et désemparées entre la concentration patronale et les syndicats prolétariens. Reprenant les méthodes de ces deux partis pour mieux les démolir et se substituer à eux, utilisant un programme assez souple pour convenir aux revendications les plus hétérogènes, Hitler réussit à galvaniser cette petite bourgeoisie en détresse. Il y

est parvenu en vulgarisant à son intention le pangermanisme religieux. Il lui a inculqué une sorte de mystique qui, rompant avec les attaches et avec les obstacles du passé historique, se veut uniquement prophétique et nationale. Dès lors, le conflit entre nazisme et christianisme était inévitable.

Le choc initial date des premiers succès de Hitler. Mais l'agitateur nazi se bornait à en appeler à l'esprit national et à la solidarité des confessions chrétiennes. Quand parut, vers 1930, *le Mythe du XXe siècle* de Rosenberg, les catholiques furent contraints par sa virulente attaque à une vigoureuse protestation. Les luthériens pouvaient encore jouer le rôle de *tertii gaudentes*, sans se douter toutefois des ravages que la croix gammée exerçait déjà dans leurs presbytères et leurs paroisses.

Quand vint la tourmente de 1933, les esprits, frappés de stupeur, attendirent en silence les actes du gouvernement. Les polémiques cessèrent pour un temps. De mars à octobre apparurent le concordat du Reich et l'Église protestante du Reich, avec la persécution juive. Ces mesures mettaient virtuellement fin au pluralisme confessionnel du régime déchu. L'unitarisme remportait, sur le terrain religieux, une victoire décisive sur le fédéralisme d'autrefois.

D'octobre 1933 à l'automne 1934, le conflit prend alors toute son ampleur. Chaque confession défend sa doctrine et ses institutions ecclésiastiques. Les catholiques ne sont pas seulement forcés de renoncer au centre. Leur presse, leurs organisations ouvrières et sociales, leurs associations de jeunesse, voire la sécurité de leur clergé sont menacées. Cardinaux et évêques, curés et laïques prennent position contre la religiosité que favorisent les maîtres de l'heure. Mais les protestants sont entraînés à leur tour dans la lutte. Bousculant l'homme qu'ils ont choisi comme premier évêque du Reich, le pasteur von Bodelschwingh, les autorités hitlériennes lui substituent une de leurs créatures, l'évêque Müller, personnage jusqu'alors inconnu. Le conflit doctrinal éclate quand les « Chrétiens allemands », qui veulent un luthéranisme germanisé, et le « Mouvement de la Foi allemande », qui propage une religiosité purement nordique, proclament leurs thèses et dressent leurs programmes d'action.

Une détente s'est produite à la veille de l'affaire sarroise,

l'échéance proche du plébiscite commandant à l'État hitlérien une certaine modération. Mais ceux qui prévoyaient pour le lendemain du plébiscite une recrudescence de la persécution, ne se trompaient pas. Le débat provoqué par le « Wittukind » d'Edmond Kiss, la nouvelle offensive des deux clergés contre la religion nationale, la menace qui pèse sur les budgets cultuels comme sur les ressources matérielles des Églises et des couvents, sur les jeunesses et les écoles confessionnelles, les poursuites engagées contre les prêtres et les pasteurs récalcitrants, les emprisonnements et les condamnations multipliés, autant de symptômes qui nous font penser que la lutte sera de longue durée et que l'issue en est imprévisible.

Ce n'est pas chez Hitler qu'on trouvera les éléments essentiels de la nouvelle prédication religieuse. *Mein Kampf* n'est, à tout prendre, qu'un livre de politique pratique. Hitler y aborde le vrai problème, celui de la volonté générale, qui manque totalement au peuple du Reich. L'Allemagne n'a, de ce fait, ni autorité ni stabilité gouvernementales. Hitler tente ce que les pouvoirs du passé, tant admirés pourtant par lui, n'ont jamais su réaliser : la nationalisation des masses, leur intégration dans le Reich. Seules ces masses, animées d'une foi nouvelle, pourront, d'un irrésistible élan, substituer au pluralisme weimarien la nation unie dans un vouloir commun. Hitler réclame donc des deux confessions chrétiennes qu'elles cessent leurs querelles, que le Juif attise, dit-il, pour en profiter. Il leur demande de s'associer contre l'ennemi unique, pour l'empêcher de dissocier la nation. Qu'elles répudient l'Ancien Testament et toute tradition d'origine israélite. Qu'elles tournent enfin leurs regards vers le mouvement national qui ne saurait se passer d'elles.

Le Führer dit et répète que le national-socialisme ne prétend nullement mettre une religion et une conception du monde nouvelles à la place du christianisme, mais qu'il exige des Églises un christianisme « positif », c'est-à-dire orienté vers la nation, vers son unité, vers la satisfaction de ses vœux les plus légitimes. Affirmation d'ailleurs très vague, et qui ne saurait en rien atténuer le conflit.

Hitler fait donc indirectement appel au catholicisme, dont il admire par ailleurs la forte discipline et la puissante orga-

nisation. Rosenberg va plus loin. Reprenant à son compte l'idéologie de H. S. Chamberlain, de Wagner et de Nietzsche, comme des pangermanistes les plus connus, il se montre aussi hostile au catholicisme romain qu'au judaïsme.

L'homme, dit-il, ne saisit le mystère de la race que s'il plonge dans sa nature subconsciente, où il retrouve les traits fondamentaux qui l'unissent à la collectivité dont il fait partie. C'est par là qu'il est un vrai fils de sa nation. Qu'il néglige ces appels intérieurs, et il se laisse gagner par l'intellectualisme abstrait, par ces fallacieuses Internationales que le rationalisme ne cesse d'engendrer pour le malheur des hommes. Or, il y a une hiérarchie des races. La race supérieure est cette race nordique qui s'est irradiée sur la terre et y a produit tout ce que nous connaissons de noble et d'héroïque. C'est elle qui revit dans la tradition allemande la plus authentique, avec Wittukind, Maître Eckhart, Luther, Frédéric II, Bismarck et Hitler.

On proscrira donc d'Allemagne toutes les doctrines à prétentions universelles, non seulement la démocratie capitaliste d'Occident et le communisme russe, mais encore le catholicisme romain et le judaïsme, liés l'un à l'autre par l'Ancien Testament et par les éléments pauliniens du Nouveau Testament, car ils ont empoisonné la nation allemande, en la dissociant. Et l'on ramènera le luthéranisme à sa pureté primitive en y substituant le Christ héroïque au Christ crucifié, l'esprit d'honneur et de combativité à l'humilité chrétienne.

C'est là ce que Rosenberg appelle le « Mythe » souverain, national et religieux à la fois. Les foules, écrit-il, le balbutient quand elles réclament, dans leur détresse, cette Église du Reich qu'aucun génie religieux n'est venu construire depuis la Réforme pour compléter l'œuvre de Luther. Si les Églises confessionnelles ne peuvent comprendre cet idéal, si elles se cantonnent dans leurs positions dogmatiques, qu'elles rompent alors leurs liens avec l'État et pourvoient elles-mêmes à leur entretien. Rosenberg penche donc vers la séparation. Il souhaite la suppression de ces écoles confessionnelles et de ces associations de jeunesse où l'on lutte contre la vraie science allemande pour la défense de conceptions religieuses périmées.

Donc, franche rupture avec le catholicisme. Comme il n'y a guère de catholiques pour se convertir religieusement à la croix gammée, c'est au sein du protestantisme et de la libre pensée qu'apparaissent les groupements qui prétendent accorder la vie spirituelle avec les exigences du national-socialisme.

Certains se contentent de germaniser le luthéranisme. Ce sont les « Chrétiens Allemands » (Deutsche Christen). Leur homogénité doctrinale n'est nullement parfaite. De l'évêque Müller au pasteur Krause, on trouve ici toutes les nuances qui séparent l'orthodoxie traditionnelle du pur nordisme. Les débuts du mouvement datent de 1929 et sa première organisation de juin 1932. C'est son premier chef, le pasteur Hossenfelder, qui lui a donné sa véritable impulsion. Fondre les Églises d'Allemagne en une Église unique, combattre les Internationales, ramener le christianisme à ses données germaniques, à ce « Volkstum » qui est voulu de Dieu, tel est le but. Le premier congrès des Chrétiens Allemands a, peu après la Révolution, précisé ces thèses, demandant qu'on substituât l'Église populaire à celle des pasteurs et des consistoires, l'Église nationale aux Églises territoriales, l'Église autoritaire à l'Église synodale.

Mais les tendances extrémistes du groupement se sont brusquement dévoilées, en novembre 1933, lors d'une réunion au Palais des Sports à Berlin. Le pasteur Krause y a déclaré que les œuvres des grands Allemands constituaient la Bible de l'Allemagne, qu'il fallait libérer le christianisme de tout élément juif, le Reich étant désormais la vraie Palestine. Disciple de Vacher de Lapouge, le raciste français, le pasteur Hossenfelder ne se montrait guère moins intransigeant.

Les Chrétiens Allemands allaient-ils rejoindre le néo-paganisme? Abandonnés par l'évêque du Reich, ils se ressaisissent, changent de chef et cherchent à se maintenir avec plus de prudence dans les limites chrétiennes. Les vingt-huit thèses qu'ils publient alors définissent la nouvelle Église. Elle combattra, non seulement l'orthodoxie dogmatique et le libéralisme, mais encore le racisme, quand il va jusqu'à négliger la divinité du Christ en se demandant si Jésus fut aryen ou juif. Elle en retiendra de l'héritage luthérien que ce qui con-

vient aux Allemands actuels, n'annoncera l'Évangile qu'au sens totalitaire voulu par le national-socialisme, ne conservera l'Ancien Testament que pour stigmatiser le péché israélite, ne restera fidèle au Nouveau Testament et aux Confessions de foi historiques que dans la mesure où ils répondent aux besoins présents. Cette Église identifie donc ses fins avec celles du IIIe Reich. Elle déclare tout concordat inutile. Et, dans un discours prononcé à Hanovre, l'évêque Müller, réconcilié avec les Chrétiens Allemands, ira jusqu'à dire que l'État national-socialiste implique une Église unique, débarrassée de toute influence juive ou romaine.

Cette singulière doctrine se ramène ainsi à une sorte d'autarchisme religieux. La transcendance chrétienne y est maintenue, mais seulement dans la mesure où elle se reflète dans la nation allemande. Les Chrétiens Allemands restent donc assez proches de Hitler. Et ils sont trop prudents pour réclamer ouvertement la destruction du catholicisme allemand au profit d'un protestantisme germanisé.

Ils ont d'ailleurs, dans ces derniers temps, défini avec plus de précision ce qu'ils appellent, avec le Führer, le christianisme positif. Ce terme concernait autrefois l'orthodoxie par rapport au libéralisme. Aujourd'hui, il désigne le christianisme « tel qu'il existe ». L'article 24 du catéchisme hitlérien dit expressément que le national-socialisme « se place sur le terrain d'un christianisme positif, sans se lier à aucune confession. » Il s'agit, en somme, d'établir un lien nouveau entre le christianisme universel, qu'on entend respecter, et l'Allemand du IIIe Reich. Or, cet Allemand fait partie intégrante de sa race. On déclare donc négatif le christianisme qui tend à séparer Dieu et le Christ de la nation et de ses fonctions vitales, positif le christianisme qui, au contraire, relie entre elles les valeurs divines et les réalités d'ici-bas. La juridiction de Christ doit s'étendre à la lutte des races. La création terrestre n'est pas entièrement corrompue. Les Chrétiens Allemands s'inscrivent en faux contre le dogme luthérien du péché radical et consubstantiel à l'homme.

Ils cherchent, semble-t-il, un compromis entre christianisme et racisme. Les races sont autant de pensées du Dieu éternel qui les ordonne et les veut fortes. Loin d'être un symbole de

faiblesse, la croix nous enseigne le sacrifice, l'obéissance et toutes les vertus héroïques. Le Christ est bien le Fils de Dieu et sa divinité ne fait aucun doute. Mais son évangile doit s'appliquer à la race allemande comme il s'applique à d'autres races. Son Église doit pénétrer toute la substance populaire et s'identifier avec elle. Que chaque nation imite le peuple allemand en s'assimilant ainsi l'évangile. Le Christ sera alors le grand maître de l'histoire, le chef des peuples réconciliés sous sa bannière. Et le christianisme restera œcuménique, mais à la condition de tenir compte de l'irréductible diversité des races.

Le « Mouvement de la Foi allemande » comprend des nuances assez variables. Mais, pour échapper au morcellement qui les menace, ses adhérents ont essayé de se grouper et de dégager les affirmations communes qui les unissent, afin d'être placés sur le même pied que les confessions chrétiennes. Leurs représentants se sont, au cours de l'été 1934, réunis à Eisenach pour y constituer la « Communauté de la Foi allemande ». Ils ont élu un comité où figuraient deux universitaires bien connus, les professeurs Hauer, de Tubingue, et Bergmann, de Leipzig. C'est ce dernier qui a rédigé les vingt-cinq thèses de la religion nouvelle.

Hauer oppose à la conception statique du christianisme, selon laquelle Dieu, après avoir créé le monde une fois pour toutes, se serait définitivement révélé aux hommes par la Bible et aurait sauvé l'humanité par le sacrifice de Christ, la religion dynamique qui, fondée sur l'idée et la réalité d'un perpétuel devenir humain, adaptée aux aspirations les plus profondes des peuples nordiques, ne saurait se traduire en dogmes immuables. Elle s'alimente d'intuitions personnelles, puisque le Divin se manifeste chez les hommes de manières infiniment diverses. Car Dieu n'est nullement distinct de l'homme, qui se crée à lui-même son Dieu en se divinisant de manière progressive.

Comme Rosenberg, Hauer déforme maître Eckhart, le grand mystique de la fin du moyen âge. Il voit dans le Christ une nature humaine « devenue » divine et destinée à nous montrer que tout homme peut suivre son auguste exemple. La rédemption est un processus à la fois actuel et

éternel. Le vrai rédempteur sera le bon anthropologue qui, fort de la science eugénique des races, fera naître l'individu vigoureux et pur, sincère et héroïque. C'est justement cet individu qui s'intègre dans la communauté. Point n'est besoin de culte ou de rites spéciaux. Qu'on construise simplement des sanctuaires nationaux où le peuple allemand magnifiera ses grands hommes et commémorera les heures solennelles de son histoire. Toutes les influences se mêlent ici : Gobineau, Nietzsche, H. S. Chamberlain, Hartmann et Vacher de Lapouge. C'est la pensée de Herder parvenue à son point de dégénérescence finale. La religion universelle est une donnée que chaque peuple reflète et exprime à sa façon. L'originalité nationale devient ici fin en soi et la croyance se confond avec la qualité d'Allemand.

Ainsi la Divinité impersonnelle, objet d'expérience interne, doit s'opposer victorieusement à ce Dieu personnel, idéologiquement concevable et saisissable, que le judaïsme et le catholicisme croient devoir inventer et adorer. Si l'homme est conçu comme lieu de la naissance divine au sein de la maternité originelle, le peuple allemand sera, parmi les nations, le lieu de la même génération. Il aura cet eugénisme qui prétend sauver l'homme « avant », et non « après » sa naissance corporelle. Cette mystique oppose donc au dualisme et au pessimisme chrétiens un monisme naïf et un optimisme indéfectible qui font penser à la « Science Chrétienne » des Américains.

Essentielle est ici la distinction que la Foi germanique établit entre l'esprit indogermanique et l'esprit sémitique dont le foyer serait l'Asie Mineure, la Rome chrétienne le prolongement et le catholicisme médiéval l'expression suprême. Ses partisans voient, par exemple, un allié naturel dans le laïcisme français, ennemi de l'Église romaine. Leur notion de la germanicité implique une entente entre les peuples supérieurs qui relèvent d'elle. Aussi affirment-ils qu'ils veulent libérer, avec le national-socialisme, la religiosité allemande et aussi humaine. Les hommes et les peuples sont libres de croire ce qui leur plaît, ce qui répond à leurs aspirations les plus profondes et à la loi souveraine de leur destin. Ils ne peuvent exprimer que symboliquement la religion éternelle.

Mais, si le Divin besogne au sein de l'Humanité imparfaite, chaque moment et chaque fragment de la réalité terrestre peut être une « expérience » de la réalité éternelle. Il y a autant de Messies que d'hommes qui ont révélé cette réalité à leurs semblables. Point n'est besoin d'un Médiateur unique qui serait le Christ. Nul doute qu'un Hitler ait été engendré par Dieu pour ressusciter le peuple allemand, lui révéler sa véritable essence et lui donner cette élite dirigeante qui lui est indispensable.

Les conceptions religieuses qui se meuvent dans l'orbite du national-socialisme ont par conséquent un point commun : le nationalisme. Elles diffèrent par leur attitude respective à l'égard du christianisme. Les Chrétiens Allemands sont proches de Hitler, les partisans de la Foi germanique voisins de Rosenberg. Et l'on distingue ici aisément une tendance pratique et positive, préoccupée de gagner à la cause du régime le protestantisme confessionnel, et une tendance mystique, qui confine au panthéisme théosophique.

III

LES CONSÉQUENCES ECCLÉSIASTIQUES ET LA RÉSISTANCE DES CONFESSIONS

De quoi eût servi pareille floraison doctrinale si elle n'avait pas atteint la substance des Églises concrètes? Pourvu de moyens dont ne disposait guère le régime de Weimar, l'État national-socialiste a tenté de ramener les confessions chrétiennes, chacune séparément, à une certaine unité. Ses premiers actes ont été le concordat du Reich et la création d'une Église évangélique nationale.

Le centre a disparu et les catholiques n'ont plus, en principe, de parti politique à leur disposition. Ils n'en demeuraient pas moins fidèles à la Papauté. La principale préoccupation du gouvernement hitlérien a donc été de substituer aux concordats du passé un concordat unique pour l'ensemble du Reich. Élaboré au cours de l'été qui a suivi l'avènement de Hitler au pouvoir, la nouvelle Charte a été ratifiée en septembre 1933.

Son texte garantit à l'Église, dans le domaine religieux, ses prérogatives essentielles : liberté de conscience et de culte, droit de s'administrer elle-même, dispositions prévues par les précédents concordats, nonciature de Berlin, ambassade auprès du Vatican. On lui demande, en retour, de mettre son conservatisme autoritaire au service du nouveau régime et d'accepter certaines conditions limitatives pour la nomination du bas clergé, un contrôle politique sérieux pour celle du haut clergé, l'interdiction de toute activité politique, la surveillance de l'État pour l'école confessionnelle. Le régime tolère donc, en principe, le catholicisme ecclésiastique, respecte son autonomie religieuse, mais se réserve des moyens de pression dont il peut user à son gré. Toutes sortes de relations sont désormais possibles entre l'État national-socialiste et l'Église catholique, depuis la tolérance absolue jusqu'à un « Kulturkampf » auprès duquel peut pâlir celui de Bismarck.

Le problème protestant est plus complexe, en raison justement de la multiplicité des Églises territoriales. En mai 1933, les parties intéressées ont adopté l'idée d'une Église nationale au sein de laquelle les Églises particulières, traitées sur un pied d'égalité, conserveraient leurs doctrines respectives. Sans être Église d'État, cet organisme serait tout de même dirigé au nom du principe autoritaire (Führezprinzip). Les Églises territoriales nomment alors le premier évêque du Reich, le pasteur von Bodelschwingh. Le texte de la nouvelle constitution ecclésiastique paraît vers le milieu de juillet. Il prévoit, aux côtés de l'évêque du Reich, un ministère comprenant les délégués des Églises particulières. En septembre, le Synode de l'église prussienne sanctionne la Constitution. Le Synode national de Wittenberg la confirme ensuite, mais nomme le pasteur Müller, créature de Hitler, à la place de von Bodelschwingh. Le nouvel évêque constitue son ministère et convoque à Berlin, en novembre 1933, les chefs des diverses Églises territoriales.

On veut donc ici remplacer l'esprit synodal par l'esprit hiérarchique. On ne laisse aux églises régionales que leurs croyances confessionnelles. Comme la tradition synodale est surtout celle des Églises réformées, des Églises rhénanes et westphaliennes en particulier, le protestantisme de l'ouest

sera, avec celui de Berlin, un des foyers les plus actifs de l'opposition. Que veut le nouveau régime, sinon combler l'abîme qui était jusqu'alors resté béant entre la prédication du nationalisme unitaire et le fédéralisme pratique des confessions? Son pouvoir dictatorial à l'égard des données historiques est le fait capital et décisif. S'il soumet les citoyens à la discipline que l'on sait, va-t-il étendre sa tyrannie aux âmes et aux consciences?

Vers la fin de 1933, et en face d'une opposition qui s'affirme, l'évêque du Reich semble hésiter. Il passe de la violence aux concessions. Mais il reconstitue son ministère en passant outre aux propositions des Églises, interdit aux pasteurs et aux fonctionnaires ecclésiastiques toute participation aux polémiques du jour et consacre le principe autoritaire dans l'Église du Reich, sans toutefois la transformer en église d'État. C'est alors que, sourd à toutes les protestations, il conclut avec Baldur von Schirach, chef des Jeunesses hitlériennes, une convention concernant la Jeunesse protestante et tendant à l'absorber dans la Jeunesse national-socialiste.

Sa dictature se renforce pendant l'année 1934. Recours à la police, fermeture des églises, arrestations et perquisitions se multiplient. L'évêque Müller et ses acolytes ne craignent pas de mettre en cause le loyalisme politique des opposants. N'est-ce pas l'argument suprême? L'Église, dit l'évêque, n'est pas destinée à satisfaire la « religiosité excessive » de certains individus. Elle est là pour le peuple, pour la collectivité, pour le sang et la race des Allemands. L'évêque remanie une fois de plus son ministère, rattache l'Église unifiée de Vieille-Prusse à l'Église nationale, refond l'organisation des Jeunesses protestantes, emploie les pires moyens de pression à l'égard des paroisses indociles, nomme enfin le docteur Jäger conseiller juridique de son ministère.

Unis dans un même fanatisme, Müller et Jäger poursuivent cette politique d'avril à octobre 1934. Les Églises territoriales cèdent les unes après les autres. En août, le second synode national sanctionne ce travail préparatoire et confie à l'Église du Reich toute la législation ecclésiastique. Si les Églises de Wurtemberg et de Bavière résistent encore, on entame contre elles une violente compagne d'intimidation.

Müller se déclare prêt à mettre fin au morcellement du protestantisme. Mais tant de brutales vexations inquiètent les Chrétiens Allemands eux-mêmes. Jäger se voit obligé de démissionner, tandis que la dictature de Müller se relâche discrètement.

S'il reste en place et résiste aux assauts de l'opposition, c'est que les autorités hitlériennes le soutiennent. Bien que voilé, leur appui est visible dès la fin de 1933. Il s'affirme de plus en plus en 1934. C'est la raison pour laquelle l'opposition semble capituler à ce moment-là. Tandis que Hitler parle encore de neutralité, Göring se déclare pour la dictature. N'est-ce pas un honneur pour le protestantisme que d'être appelé par le Führer à collaborer avec lui? Et Gœbbels insinue que les Églises devront régler leurs affaires dans leurs temples et qu'on les laissera, s'il le faut, s'entretenir elles-mêmes par leurs propres moyens.

Au cours de ces derniers mois, un conflit a éclaté entre Müller et les Chrétiens Allemands qui, inquiets des progrès accomplis par le mouvement de la Foi germanique, se portaient au moins en partie vers l'opposition. C'est alors que le nouveau ministre des Cultes, M. Kerrl, est intervenu. D'accord avec le Chancelier, il a créé purement et simplement l'Église d'État. Il est aujourd'hui chef et législateur suprême de l'Église nationale, disposant à son gré de son dogme et de son organisation. Il a jeté par-dessus bord l'évêque Müller et installé à sa place une Commission de l'Église du Reich dont il nomme les membres. Il a pris des mesures analogues pour l'Église prussienne. Enfin, ne trouvant aucune vedette du protestantisme pour sa Commission, il l'a remplacée par un Cabinet de fonctionnaires insignifiants. Son pouvoir sur les protestants est actuellement plus considérable que celui du Pape sur les catholiques.

Tel est le résultat des doctrines national-socialistes et de l'action ecclésiastique qu'on a entamée en leur nom. Comment les confessions résistent-elles?

Question capitale, car leur opposition peut mettre en cause ce totalitarisme hitlérien qui ne se contente pas d'adhésions extérieures. Clergés et laïques des deux Églises peuvent se déclarer bons national-socialistes comme citoyens. Mais

peuvent-ils le rester intégralement si ce même régime exige qu'ils lui sacrifient leurs croyances les plus intimes, qu'ils enferment leurs âmes dans le cadre rigoureux du solidarisme national?

La résistance doctrinale du catholicisme se ramène à des termes relativement simples. Elle ne peut viser qu'à réfuter les assertions de Rosenberg et de ses adeptes touchant le catholicisme romain, ses origines juives et pauliniennes, son rôle dans l'histoire allemande et le programme pratique des Jésuites. L'archevêché de Cologne a publié une critique très serrée du *Mythe du XXe siècle*. Le haut clergé n'a cessé de protester. Le cardinal Bertram à Breslau et l'évêque Bares à Berlin ont dressé en face de l'État totalitaire l'idéal intégraliste de l'Église catholique. Les sermons prononcés à Munich par le cardinal Faulhaber ont fait grand bruit vers Noël 1933. Le cardinal en a appelé aux traditions authentiques de la science allemande contre les inventions fantaisistes du national-socialisme. Ce n'est pas, a-t-il dit, le sang allemand qui sauvera le Reich, mais le sang universel du Christ. A l'épiscopat se sont joints des universitaires. Aussi Rosenberg a-t-il cru devoir, en 1934 et en 1935, prendre à nouveau position et déclarer, dans ses discours comme dans son dernier livre, *Aux obscurantistes de notre temps*, que le racisme est une vaste tentative « scientifique », qui veut contraindre les Allemands à se ressaisir. La vraie christianisation du Reich est due, non à Charlemagne qui a violenté la conscience germanique, mais à Wittukind, ancêtre véritable de cette tradition héroïque qui, exaltant les vertus allemandes, passe par Henri le Lion, la dynastie prussienne et Hitler. Il n'y a évidemment pas d'issue à pareille discussion!

Le catholicisme allemand s'est montré tout d'abord moins intransigeant sur plan ecclésiastique que sur plan doctrinal. De son côté, le Chancelier semblait n'avoir cure d'imiter Bismarck et de déclencher un second Kulturkampf. Les deux pouvoirs se sont donc au début mesurés du regard, le véritable enjeu se trouvant à l'école confessionnelle et dans les associations de jeunesse. Mais on sait que, depuis le plébiscite sarrois et surtout depuis le récent congrès de Nuremberg, le conflit entre l'État hitlérien et le catholicisme s'est singulièrement

exacerbé. Les procès d'ordre financier intentés aux membres du clergé et aux religieux, le conflit entre Rosenberg et l'évêque de Munster, les discours violents prononcés par les chefs nazis Lutze et Frick, la circulaire anticatholique de Göring, la ferme réponse de l'épiscopat, enfin la récente arrestation de l'évêque de Misnie, autant de faits qui donnent à penser que la campagne contre le catholicisme va, dans le IIIe Reich, de pair avec la lutte contre les Juifs. Ici comme ailleurs, il y a accord entre la doctrine et l'action.

Le conflit doctrinal entre le national-socialisme et le protestantisme est naturellement plus nuancé. Les protestants n'ont ni front uni ni protecteur international. Les attaques dirigées contre certaines parties de la Bible les frappent plus directement que les catholiques. Leurs idées sur le péché originel vont à l'encontre de l'optimisme propre à la religiosité hitlérienne. En outre, comme le protestantisme a été autrefois religion d'État, on peut le soupçonner d'avoir partie liée avec la réaction politique.

Les éléments de l'opposition sont ici assez divers. L'orthodoxie est représentée, non seulement par les traditionalistes officiels, mais encore par le mouvement que Karl Barth a déclenché et qui défend avec une vigueur rajeunie le dualisme irréductible de la doctrine, l'opposition qu'elle statue entre Dieu et le monde des créatures. Mais, entre l'orthodoxie et les Chrétiens Allemands, s'échelonnent encore diverses formations qui ont essayé de biaiser avec le national-socialisme.

Karl Barth a fortement résumé tous les arguments que les protestants de roche peuvent faire valoir contre les Chrétiens Allemands ou la Foi germanique. Sa polémique fait donc pendant à celle des prélats catholiques. C'est, dit-il, se mettre hors l'Église évangélique que de prêcher un christianisme enraciné dans le « Volskstum » ou d'assurer aux hommes qu'ils se divinisent eux-mêmes. Karl Barth estime que les Chrétiens Allemands doivent nécessairement aboutir à la Foi germanique, leur position intermédiaire étant intenable.

Si l'ancien libéralisme, très compromis en Allemagne depuis la guerre, ne joue dans le débat qu'un rôle effacé, certains éléments de la pensée protestante voisinent avec le national-socialisme sans rejoindre les Chrétiens Allemands. Les écrits

de W. Stapel et du pasteur Gogarten, le mouvement de la « Nouvelle Réforme » dirigé par le docteur Künneth sont autant d'appels en faveur d'une rénovation que le protestantisme accomplirait en toute spontanéité, mais sous forme nationale et autoritaire. On prétend ici aller au-devant du danger et sauver ce qu'on peut de la liberté chrétienne.. Le protestantisme se porterait ainsi vers Hitler sans attendre ses ordres. Karl Barth a dit ce qu'il pensait de pareilles velléités. Pour lui, l'Église évangélique n'est nullement tenue de s'adapter aux exigences du national-socialisme. En adoptant l'évêque du Reich comme Führer, elle se catholicise. Pareille discipline ne saurait être que mortelle pour la vie religieuse. Que vaut une direction venue d'en haut si elle ne répond pas à l'obéissance consentie du pastorat et des fidèles? Il était temps, s'écrie Barth, que le pastorat se ressaisît et que, de concert avec les fidèles, il opposât un « non » énergique aux prétentions des Chrétiens Allemands et du Gouvernement! Toutefois les groupes intermédiaires voudraient une Église nationale unique. Seulement, ils semblent craindre une centralisation dictatoriale et souhaiteraient que le protestantisme créât de lui-même l'autorité dont il a besoin pour unifier les Églises et les préparer en vue de la situation nouvelle. La réforme à accomplir serait ainsi une moyenne entre le démocratisme dont on ne veut pas et la dictature qu'on repousse. On ne s'entend donc guère, dans ces milieux, sur le degré de sécularisation que doit subir l'Église.

Mais les nécessités pratiques de la lutte ont fait de plus en plus apparaître, dans la confusion apparente où s'entrechoquent depuis un an et demi tant d'instances diverses, gouvernement hitlérien, nouvelles autorités ecclésiastiques, Chrétiens Allemands et Églises territoriales en opposition, une grande ligne de démarcation entre l'Église nationale de modèle hitlérien, devenue maintenant Église d'État, et l'Église dite « confessionnelle » (Bekenntniskirche), c'est-à-dire fidèle aux traditions chrétiennes et luthériennes. Cette dernière n'a cessé de grandir et de s'affirmer depuis 1934. Ses pasteurs se sont fédérés et ils représentent environ les deux tiers du corps ecclésiastique actuel. Les fidèles remplissent à nouveau les églises et se groupent autour de leurs chefs.

Cette opposition a réclamé du gouvernement qu'il cessât de patronner les Chrétiens Allemands, destituât les énergumènes, supprimât toute prescription contraire à la Bible ou à la foi. Elle a protesté contre Müller et sa législation autocratique. Et elle a cherché à restaurer l'esprit synodal, sa puissance de libre création et de résistance spontanée.

Le Synode libre de Westphalie, celui de Berlin-Dahlem, l'appel lancé par von Bodelschwingh le 15 mars 1934, enfin le Synode libre de Barmen en mai de la même année ont fortement organisé toute cette opposition. A ses chefs, aux von Bodelschwingh, aux Barth, aux Meiser et aux Niemœller s'est joint l'évêque de Hanovre, Marharens, qui joue depuis lors un rôle de premier plan dans l'histoire de ce conflit. La déclaration de Barmen a établi une distinction nette entre l'État et l'Église. Elle a rejeté toute sécularisation de la hiérarchie ecclésiastique. Certes, les Églises oppositionnelles ne veulent nullement créer une Église nationale qui se camperait en face de celle que le national-socialisme entend fonder. Mais elles constatent l'illégalité de l'Église officielle. Elles n'admettent le serment à Hitler qu'à la condition qu'il soit prêté uniquement à l'État. Et elles sont visiblement encouragées dans leur résistance par la Conférence œcuménique protestante.

La configuration géographique du conflit se marque aujourd'hui non sans netteté. Dans la plaine prussienne du nord-est, acquise entièrement au national-socialisme, les Chrétiens Allemands semblent dominer, alors que l'opposition confessionnelle y est restreinte. Dans la Prusse occidentale, dans le Hanovre, la Westphalie et le Rhin, en Bavière et en Wurtemberg, c'est le contraire. L'église confessionnelle y triomphe. Partout la résistance pastorale s'appuie de plus en plus fortement sur les fidèles. Mais quel sera le résultat de tant d'efforts? Il est actuellement impossible de le dire.

D'aucuns prévoyaient la séparation des Églises et de l'État. C'est le contraire qui est arrivé. En face de l'Église d'État régie autoritairement par M. Kerrl, soutenue par un nombre encore assez grand de Chrétiens Allemands, se dresse l'Église oppositionnelle. Le mouvement de la Foi germanique, qui comptait sur la séparation et la déliquescence protestante

pour augmenter le nombre de ses adeptes, est déçu dans ses espoirs. Le gouvernement hitlérien et ses partisans les plus farouches se trouvent seuls en face des Juifs, des catholiques, de l'opposition confessionnelle, des Chrétiens Allemands qui se rapprochent de cette dernière, de la Foi germanique abandonnée à ses seules forces. Va-t-il s'engager dans un double Kulturkampf? Se contentera-t-il du Kulturkampf catholique pour essayer, après avoir fortement ébranlé les positions du judaïsme et du catholicisme, de se réconcilier avec le protestantisme? Nous inclinons vers la deuxième hypothèse. Car, pour l'œuvre de militarisation totale, l'État hitlérien a besoin, non seulement de la discipline prussienne, mais de ce luthéranisme qui l'a toujours soutenue et consolidée.

La situation n'en reste pas moins confuse. Le Synode tenu en juin par l'Église confessionnelle a osé réclamer pour elle le droit de se considérer comme une institution légale dérivant de la constitution de l'Église du Reich. Nous voici loin de la simple Ligue de secours pastorale! Malgré le caractère provocateur de cette décision, le gouvernement hitlérien a tout d'abord hésité. Puis l'intervention policière contre le Synode silésien en août et, ces jours derniers, l'interdiction prononcée par le ministre Kerrl contre l'Église confessionnelle, qu'il ne veut tout de même pas dissoudre formellement, ont mis en évidence la difficulté de pareille réconciliation.

Mais c'est surtout affaire de générations. Le côté vraiment tragique du conflit, c'est la dispute de l'État et des Églises autour de la jeunesse, des écoles confessionnelles et des associations. Dressée par de rudes épreuves, disciplinée par les camps de travail, prête à entrer dans l'armée en voie de reconstruction, que pensera, que croira la jeunesse allemande d'ici vingt ans, quand les anciennes générations auront disparu? C'est bien là le mystère que personne ne saurait aujourd'hui percer.

EDMOND VERMEIL,
Professeur à la Sorbonne.

PEINTRES ET MODÈLES

C'est un lundi matin, à l'atelier. Une grande pièce, peinte en crasse, avec un vitrage et un poêle de corps de garde. Une vingtaine de jeunes peintres sont là, alignés selon des rayons dont le centre est un tréteau, qui sert de table à modèle. Une fille de dix-huit ans est là debout, les mains jointes sous la joue. Et cette grande fleur de chair est étrange dans ce gris. Les élèves les plus proches sont assis sur des tabourets bas, les derniers sont debout. On entend les fusains crisser. Un pinceau, qui frotte un fond, fait le bruit d'une vrille sur la toile tendue, et ce gémissement de soie est énervant.

La pendule sonne neuf heures. Le modèle saute à terre, et court au poêle, toute pliée, en se frottant les mains. A ce moment surgissent du fond de l'atelier, trois ou quatre petites personnes qu'on prendrait pour des midinettes de l'espèce pauvre. On voit tomber des nippes, et des jambes se dépiauter de leurs bas. La première monte sur la table, les élèves votent à main levée, et l'un d'eux, le massier, qui tient les comptes et qui fait la police, inscrit le modèle pour une semaine.

***

Comme la cousette, et le moineau franc, le « petit modèle » est un personnage de Paris. Métier d'une journée, fini à vingt-cinq ans! Un menu monde jacasseur, insouciant, léger comme l'air du temps, familier des peintres, prêtant une forme éphémère aux ouvrages qui la rendent éternelle : peuple varié, qui, dans l'état le mieux soustrait à la mode, change selon les temps.

Bref, un exemple limité, mais curieux, de psychologie sociale.

Ne parlons pas des modèles italiens, qui forment, ou qui formaient, il y a trente ans, une cité dans la cité. A Montparnasse, ils constituaient un ensemble de dynasties, nombreuses et recroisées, de sorte que les mêmes noms y revenaient toujours : sœurs et cousines. Ces familles pullulaient dans des logis sordides, entre la rue Frémicourt, l'impasse de l'Astrolabe et la rue du Château-des-Rentiers, ô ironie. La plupart venaient du sud de l'Italie et parlaient le patois napolitain. Mais elles étaient déjà à demi-transformées. On voyait quelquefois, le lundi, à l'atelier, venir se présenter des paysannes de Léopold Robert, coiffées d'un carré plat, avec une guimpe et une robe rouge; mais elles faisaient déjà style d'autrefois, école de Rome, tableaux d'Hébert, romantisme à la malaria, brocante Louis-Philippe. On m'a dit qu'à la même époque, il y avait, sur la place Pigalle, un marché de ces modèles. Mais je n'ai jamais vu de peintre qui aille les choisir à ces étalages. Ces modèles italiens, sordides, économes, mariés entre eux, chargés de triclées d'enfants qui commençaient à poser en prenant le sein, arrivaient parfois à amasser un petit capital, à ouvrir une académie, à devenir eux-mêmes artistes. Mais ce peuple laborieux, obscur, et vivant entre soi n'était guère mêlé à la vie des artistes.

Toute société a une hiérarchie. C'est une espèce de loi. Les pauvres filles qui se présentent le lundi aux académies sont la plèbe des modèles. Le stade le plus bas de l'embauchage, c'est la pose dans un atelier de femmes. A tort ou à raison, celles-ci passent pour tatillonnes. « Modèle, la tête à droite », dit l'une. Mais la voisine a déjà dessiné une tête droite. Comment tomber d'accord? Le bras plus haut ou plus bas, le genou plus ou moins plié; personne n'est satisfait. Une Anglaise répétait inlassablement : « Modèle, le pôse. » Le modèle hanchait, pliait, redressait une épaule. Enfin énervée et avec le plus bel accent britannique : « Peintresse, dit-elle, est-ce le pôse? »

Du temps que Vaugirard et Montparnasse gardaient des traces de leur passé villageois, beaucoup d'ateliers étaient des hangars au rez-de-chaussée, qu'une grande porte ouvrait sur la rue ou sur un jardin. Cette disposition est presque une loi

pour les sculpteurs, charrieurs de glaise et de plâtre. Mais nombre de peintres ont des ateliers de sculptures, et s'accommodent tant bien que mal, dans ces réduits vitrés, du jour d'en haut. Il y a encore des files de ces ateliers dans la rue de Bagneux : brique et verre, sous des tentures de vigne vierge. Sur l'argile de la rue de Vaugirard, bon nombre de places se prêtaient mal aux fondations; on y avait laissé des jardinets et de légers pavillons : ainsi dans l'impasse Ronsin. Les modèles connaissaient par cœur ces endroits d'accès facile. Venues à deux ou trois, elles frappaient à la porte, et, quand paraissait le peintre, hirsute, la palette à la main : « Vous n'avez pas besoin de séances? » disaient-elles. « Montrez-vous », grognait-il.

D'où venaient-elles? D'un peu partout; et il faut bien avouer qu'il y avait parmi elles des clientes de M. Carco, assez peu recommandables. Quelquefois, à la fin de la séance, un apache les appelait d'un coup de sifflet. Il y avait parfois de petites tentatives de chantage. Ou bien on reconnaissait le modèle, le dimanche après-midi, au bal de la Grande Roue, dans une compagnie qui ne laissait point de doute. Quelques-unes demandaient secours contre un maître menaçant. Mais en somme tout cela était fort rare.

Presque toujours on avait sous les yeux, même dans cette plèbe des modèles, le menu peuple de Paris, honnête et débrouillard. Un beau jour, un peintre avait demandé la permission de faire poser une gamine. La tête, naturellement. Après quelques séances, elle avait tout naturellement posé l'ensemble. D'autres fois, une camarade en avait suivi une autre, émerveillée d'un métier où la séance de trois ou quatre heures se payait avant la guerre cinq francs.

***

A un rang supérieur, les modèles avaient « leurs » peintres. Ceux-ci se passaient les adresses. Une jolie fille avait un cercle de relations, dont elle ne sortait guère. Elle n'avait pour ainsi dire pas à chercher de pose. Quelquefois, dans un jour de mouise, elle allait chez Colerossi, à l'heure du croquis. Quelques marches descendaient dans un petit jardin. L'atelier était à

gauche, précédé d'une antichambre avec un vieux divan. Il y avait toujours là des peintres, des amis. Dans un coin, Angelo, qui était une espèce de garçon de salle et d'homme à tout faire, avec une laine de cheveux blancs et une barbe en fourche, ressemblait à Meissonier. Les modèles venaient là dans les heures difficiles. Elles y trouvaient généralement des séances,

On à peine à se rappeler aujourd'hui ce temps lointain, où l'on allait de Montparnasse à l'Étoile dans un tramway à chevaux, qui montait au pas l'avenue Marceau. C'était un voyage. Paris était composé de villages qui s'ignoraient à peu près. Montparnasse ne savait rien de Montmartre, où les boîtes de nuit n'existaient pas encore. Montparnasse même ne ressemblait guère à ce qu'il est aujourd'hui. Les travaux publics, déjà menés d'une manière incohérente, plantaient et déplantaient la place de Rennes. Où se trouve la taverne Dumesnil, il y avait un petit restaurant, nommé Robinet. La Rotonde était un bistro minuscule, le Dôme un bureau de tabac. La Coupole n'existait pas. Le soir, on s'enfonçait dans d'obscures solitudes jusqu'à la Closerie des Lilas. Une seule rue était éclairée par une lampe électrique, qui semblait une merveille : c'était la minuscule et déserte rue de Chevreuse. Pour trouver un peu de mouvement, il fallait monter jusqu'à la rue de la Gaîté, qui n'avait pas très bon renom, mais qui flamboyait : à Bobino, succédait sur le côté droit, la Gaîté-Montparnasse. Les peintres y allaient, le soir, faire des croquis : une place dans une loge coûtait 1 fr. 25, et on y dessinait d'enfilade toute une rangée de spectateurs. De l'autre côté de la rue, le théâtre Montparnasse jouait encore le drame. J'y ai vu *Quatre-vingt-treize.* « Je t'arrête, disait le fils à son père. — Je t'approuve », disait le père. Le public éclatait en applaudissements. Ce public n'était fait ni d'apaches, comme à Grenelle, ni de petits commerçants, comme à Montrouge. C'étaient des ouvriers, des femmes en cheveux, leur enfant sur le bras.

Dans cette province tranquille, grouillait le peuple tumultueux des peintres. En ce temps-là, les modèles ne connaissaient guère que les artistes. Elles-mêmes se considéraient comme des manières d'artistes. On ne sait plus guère aujourd'hui ce qu'a été cette curieuse période de 1900, quel amour

de la santé passionnait les jeunes gens, ni comment cet amour était un des éléments de la vie. Il s'accompagnait d'une curiosité universelle. On ne nous avait pas encore fait la plaisanterie de l'art nègre, et l'art chinois était presque entièrement ignoré; mais on venait de découvrir l'art japonais. Quelle salade dans les esprits! Shakespeare et le latin mystique, le satanisme et les Rose-Croix, Salomé et le vertige des vermicelles, Sada Yacco et Burne-Jones! Quel cerveau eût résisté! Forain parlait encore, sur ses vieux jours, d'un modèle que tout le monde a connu. Cette jolie fille faisait des cahiers d'art babylonien, d'occultisme, de toutes les connaissances, qui lui étaient pareillement ésotériques. Elle détestait Michel Ange. « Ce cochon-là, disait-elle, il a f... la peinture par terre. » C'est peut-être vrai.

Il a existé un certain nombre de ces filles cultivées, intelligentes, un peu folles en étant parfois très pratiques, pleines d'un mépris superbe pour le bourgeois. On en voyait au Vernissage, vêtues comme Ophélies, avec des chrysanthèmes mauves aux tempes et des bandeaux chastement fermés. Elles ressemblaient à des aquarelles de Grasset et à des affiches de Mucha. Elles portaient des simarres, des dalmatiques, des robes greenaway, des uracus d'or et des châtelaines de fer forgé avec toutes les pierres de l'éphod. Elles étaient à l'aise dans une atmosphère de discussions d'art, de musique et de spéculations infinies. L'une d'elles était en libre grâce avec un député socialiste, un peintre connu, un écrivain qui est aujourd'hui de l'Institut, et quelques personnages moindres. Ce n'était pas une cohue, mais une hiérarchie : chacun connaissait ses anciens, et ignorait ses inférieurs. Elle entendait peu l'amour platonique, Si quelqu'un était touché de ce mal : « Il a attrapé, disait-elle, une descente de Béatrice. »

Cette jeunesse gaie souffrait passionnément d'amour. La vie ne se passait pas à wertheriser. Il arrivait des aventures, qui seraient difficiles à conter ici. Qu'un amoureux penché dans les ténèbres sur un lit où il s'entendait appeler, y rencontrât les visages barbus de deux de ses amis qui s'y étaient cachés pour le surprendre, on ne faisait qu'en rire. Mais on croyait que l'art est une souffrance, et l'on ne détestait point d'être torturé. On souffrait, seul, devant de belles étoffes artis-

tement disposées, et le plaisir des yeux se mêlait aux peines de cœur. Telle est la jeunesse. Il lui faut peu de chose pour faire éclater toutes les forces d'adoration, d'indignation et d'auto-tragédie. Un homme de quarante ans eût regardé autrement ces jolies filles. Mais à vingt ans, on fait des poèmes avec l'air du temps. On retournait le mot de Heine : de petits chaussons, on faisait de grandes douleurs.

Comment tout cela finissait-il? Il y a un terrible tribut prélevé, comme au plus beau temps romantique, par la phtisie et ses accessoires. C'est éternellement la mort de Mimi. Devant cette terrible réalité, ces êtres demeurés simples, libres du carcan social, ont parfois un naturel émouvant, une grandeur naïves. Une pauvre fille est brusquement envoyée à la campagne. Elle sait ce que le traitement veut dire. Elle est résignée, presque heureuse. On raconte qu'elle dit des choses sublimes. On voit des amitiés fidèles, des dévouements. On voit aussi quelque atrocité. Je ne sais si l'histoire de Jeanne la Rousse est authentique; mais elle a une saveur assez sauvage. Jeanne la Rousse, après des hauts et des bas, en était à la misère. Elle gardait de sa beauté passée une chevelure magnifique. Dans ses diverses fortunes, on admirait qu'elle fût suivie d'une amie, qui ne voulut jamais le quitter. Elle mourut. L'amie était sa blanchisseuse, qui coupa les cheveux au cadavre et les vendit, pour se payer d'une vieille note.

Il y a cependant, dans le drame de ces jeunes vies misérables, plus d'heureux dénouements qu'on ne croit. Plus d'un modèle devient artiste, et a parfois du talent. On voit son nom au Salon, et on croit généralement retrouver les toiles d'un autre. D'autres, qu'on a vues sur la planche à modèle se marient, c'est l'histoire de la *Femme nue*. Elles ont partagé parfois les années difficiles. Il n'est pas toujours vrai qu'elles deviennent une gêne. Plus fines, elles sont quelquefois mieux préparées au succès que leur mari.

Et il y a aussi le drame, bien différent de celui que Bataille a imaginé. Une très belle fille, sérieuse, un peu simple d'esprit, mais non point sotte, posait chez un des principaux sculpteurs de ce temps. Il se noue entre l'artiste et le modèle, une espèce d'amitié. Ce corps vivant ne pose pas comme une nature morte. Il y a dans la pose une intention de mouvement,

qu'il faut ressentir, qui se relâche, et qui doit se ranimer. Il y a une vraie collaboration entre l'artiste et cette forme dont il essaie d'épuiser la grâce. Le peintre travaille comme un voleur qui dérobe à ce corps étendu un secret qui est la vie même. L'idéal serait que le tableau fini, toute la vie fût sur la toile, tandis que le modèle serait changé en une dépouille inerte et inutile. Cette transfusion crée quelque intimité. Le modèle s'intéresse à cette œuvre qui n'est pas tout à fait séparée d'elle. Elle surprend des bouts de conservation, des fragments de pensée. L'artiste lui explique son dessein. Si elle n'est ni trop sotte, ni trop étourdie, un monde nouveau de l'esprit s'ouvre à elle. Elle s'y plaît. Elle est perdue.

La séance finie, elle retourne à sa vie qui est médiocre, à ses parents, qui sont de braves gens, à ses amours. Que peut-elle attendre de la vie? Épouser un ouvrier. Mais qui? Elle a pris d'autres façons de penser. Quatre heures par jour, elle a vécu dans un monde enchanté. Certaines prennent fort bien cette double existence. Elles sont allées au théâtre le soir, parées et décolletées. Elles secouent le matin leur tapis par la fenêtre. Elles ont été aimées des artistes les plus fins de leur temps, dans tout le rayon de leur jeune gloire. Et elles font leurs délices d'un compagnon serrurier. Mais il y a des natures moins souples. Celle dont j'ai parlé était de celles-là. Elle essaya de s'évader de sa condition. Elle comptait ouvrir un petit magasin d'antiquités. A d'autres moments, elle désespérait. « Je ne serai jamais qu'un petit modèle », disait-elle. Elle s'empoisonna avec du véronal.

***

Pourquoi, dira-t-on, parler de tout cela au passé? — C'est que c'est du passé en effet. Assurément, il y a encore, en nombre plus que suffisant, des jeunes femmes qui permettent aux peintres d'épeler sur leur anatomie la grammaire de leur art. Mais ce personnage composé, à moitié artiste, campé dans le bois sacré, et qui regardait de haut l'univers bourgeois, je crois qu'il n'existe plus guère. Il a disparu le jour où Paris a pu être traversé en un quart d'heure. Il y a là un petit chapitre d'histoire parisienne.

Le métro a assassiné les petits villages de Paris. Feu les tramways électriques ont collaboré à l'assassinat. Et pour comble, au moment même où l'on donnait aux indigènes la possibilité de s'évader de Montparnasse, on les attirait vers ces endroits enchanteurs, tout nouveaux alors, parfaitement oubliés aujourd'hui, qu'on appelait des skatings. Le cliquetis multiplié des patinages à roulettes a assourdi Paris pendant plusieurs saisons. C'est pour aller à Saint-Didier que les modèles ont pris la clé des champs. — Vers le même temps, elles ont trouvé un autre emploi d'elles-mêmes : elles sont devenues femmes nues dans les music-halls. Cet emploi ornemental de la nacre et du corail humain, que les générations précédentes n'auraient pas oser imaginer, est devenu une branche d'art industriel. On a vu de belles créatures, pendues entre les girandoles, former de leurs corps courbés les branches d'un lustre. C'est assez néronien. — Ajoutez que les peintres ne gagnent plus d'argent, hésitent à payer des modèles. Des styles de peinture ont été à la mode, qui n'exigeaient pas la présence constante de muscles tendus et d'aponévroses bien tirées. L'austérité d'un schéma peint en gris artillerie, et d'un corps réduit à la mécanique s'accorde avec une économie trop nécessaire. Pour les modèles aussi le temps de la grande pénitence est venu. Des nuées de réfugiées russes, et des danseuses allemandes leur ont fait concurrence. C'est le désordre universel.

La profession n'est pas perdue. Et même, ce qui est plus grave, elle se perfectionne. On me dit que, dans des villes hors de France, des femmes s'entraînent à acquérir scientifiquement des muscles exemplaires. Je doute que l'art tire grand profit de ces formes standard sur des employées irréprochables. Elles vivront mieux et plus dignement. C'est un grand bien sans doute. Les modèles étaient de la jeunesse sacrifiée aux dieux. C'était un usage barbare et primitif. Il est vrai que les dieux payaient quelquefois le sacrifice en chefs-d'œuvre.

HENRY BIDOU

GUYANE

Le forçat.

Je suis parti du bord avec quelques amis, sans aucun bagage, libre, anonyme, faire mes premiers pas sur le continent américain. Je me retourne vers mon voilier, sa mâture se confond maintenant avec les plus grands arbres de la jungle. Nous remontons le Maroni sur une petite vedette; nous suivons une piste que la lune irise et que la brousse étrangle. Je pénètre dans l'inconnu, avec l'ombre blanche d'un compagnon et la présence de parfums sauvages : l'humus et la vanille qui planent sur l'eau. Les feux des pêcheurs ressemblent à des étoiles rouges plus basses que l'horizon. Plus insistant que le murmure électrique des insectes, le cri d'un oiseau solitaire reste la note dominante des accords nocturnes. C'est un son grave, lointain, inquiétant comme une dissonance.

Mes premiers pas sur la terre d'Amérique se souviennent d'une terre molle et rouge sombre, du cri du crapaud-bœuf et de l'ombre chinoise de l'arbre à pain. Par un petit sentier, entre les tecks sciés et odorants, je suivis les taches claires de quelques casques tropicaux. Je me souviens aussi qu'après avoir traversé une charmille de manguiers géants, je me trouvai en face de mon premier punch parfumé de muscade et de limon vert; ce fut un baume qui eut raison de ma virginité marine et me déposa très vite au seuil du sommeil. Quelques minutes, la pensée des débarquements diurnes et officiels au milieu de la bousculade des grands ports me fit sourire. Je m'endormais dans une maison inconnue, une maison ajourée,

construite de persiennes où l'on entendait le souffle des dormeurs et la respiration toute proche de la jungle.

Au réveil, trempé de sueur, je m'accoude à la fenêtre. Le rideau gris d'une ondée se dissipe et le ciel apparaît incandescent, couleur de poudre de magnésium. Il vient de se refléter sur un toit de zinc ondulé tout proche et me force à reculer. Au delà de cet éblouissement il y a des maisons rose vif et un bosquet de papayers au vert provocant. Derrière moi, quelqu'un vient d'entrer; je me retourne : c'est un « transporté » vêtu de raies rouges et blanches. Sa silhouette est brisée, désarticulée. Sur son visage gris (est-ce le visage d'un homme?) les rides ne laissent place qu'à deux yeux fous, abrutis et fixes. Je n'ai jamais vu tant d'adversité stratifiée sur la face d'un être. Il vient me dire simplement que le petit déjeuner est servi. Le cacao fume, nature; le beurre odorant surnage. Les persiennes fermées strient la pénombre et une mouche-dague se balance au-dessus de moi comme une épée de Damoclès. Les bananes sont courtes, pleines et de peau fine et les pépins de la papaye sont aussi brillants que du caviar. Dans un coin, traînent des manuels agronomiques moisis et un vaporisateur insecticide. Dans cette atmosphère torride de salle d'attente, les meubles en bois précieux restent étonnés du style banlieusard dans lequel on a canalisé leurs nerfs polychromes. Une peau de serpent foulard est enroulée sur le buffet comme une menace morte. Je n'ai pas de bagages et je suis libre, mais le masque du garçon forçat reste la clef de voûte tragique de cette chaude pénombre guyanaise.

Colonie?

J'ai rarement vu un village qui me donne plus l'impression d'un endroit où le train ne passerait plus, d'une bourgade qui vient d'être livrée au pillage ou décimée par une étrange maladie que Saint-Laurent-du-Maroni. Ce ne sont certainement ni la maison du chef de l'Administration pénitenciaire, grand bungalow de ciment gris bâti sur pilotis, ni la sombre et haute avenue de manguiers qui ont contribué à cette impression. Il y a même de jolies villas bien entretenues. Mais c'est peut-être en pénétrant plus avant que se forme cette

sensation bizarre. Les monuments municipaux typiquement français sont là, posés, ou plutôt décalcomaniés sans aucun souci du cadre équatorial. Cela a l'air d'une gageure, d'une rétrospective dans l'espace. Seule, l'impression que si l'on enlevait son casque, on pourrait être foudroyé, vous empêche de songer à Chatou ou à Rosny-sous-Bois. Sous le marché à colonnes de fonte modèle communal, il y a un étal de viande. Un libéré essaye d'en disputer les morceaux aux charognards dont le vol lourd et gluant et la tête couleur de plomb vous soulèvent le cœur. Dans les autres compartiments, des éventaires de vermicelle, de conserves et de passementerie rassemblent un public d'éclopés, de parasites humains aux figures mangées par le soleil, aux pieds rongés d'innombrables ulcères et dont les silhouettes rasent les murs pour éviter la lumière. La mairie à horloge est bien là et des papiers crasseux tourbillonnent bien devant elle, mais est-ce le sortilège d'un Douanier Rousseau? Elle apparaît flanquée de bosquets de bambous et d'aréquiers dont les sommets s'épanouissent en étoiles de zinc. D'un autre côté, les Contributions indirectes, les Douanes et la Gendarmerie légèrement excentrées exposent des façades faubouriennes et débonnaires à la majesté de la brousse; le monument aux morts dresse entre la forêt vierge et l'épave d'un cargo la silhouette impersonnelle de son obélisque. La plupart des maisons sont un peu mangées par la lèpre. Elles semblent dormir depuis toujours au milieu des jurons et des querelles invisibles. Me voici au cœur du bagne. Je me promène au milieu de séries de baraques aussi basses que des étables, rechampies de chaux rose et bordées d'arbres à pain. Durant un moment je songe à une caserne en Provence. Un des surveillants, pour me faire une blague, me verrouille par surprise dans un des cabanons que je visite. Il veut juger de ma réaction (de touriste ou de criminel?) par le judas et sans doute me voit rougir comme un homme qui serait pris au piège. Ai-je rougi pour tous les innocents ou pour toutes les fautes insanctionnables que nous portons en nous et qui nous engagent un peu plus que la fragilité de ce qu'on est convenu d'appeler la sécurité et la morale publique?

En face, séparée de la terre française par la réverbération

mortelle des eaux du Maroni, à dix minutes de pirogue, la Guyane hollandaise aligne une rangée impeccable de bungalows blancs et vernis. Dans les avenues, sous l'ombre des amandiers, glissent de souples coolies javanais et des Chinois de Canton. Le long des haies de bananiers, un panier de linge posé sur leur tête, déambulent un peu plus pesamment les négresses aux robes et aux volants bariolés des Iles du Vent. Le plus gros bungalow est celui du Résident. Au milieu d'un bosquet de bambous voisin, une jolie station de radio toute ripolinée semble défier les lianes qui rampent jusqu'à elle. Sur l'appontement, un soldat, soigné comme pour une parade, fait les cent pas devant l'eau déserte et aveuglante. Tout le monde dort de la conscience tranquille d'une bonne ménagère après l'astiquage.

Le voilier enchanté et la maison amie.

Quelques amis doivent demain monter en brousse rejoindre leur carbet. Avant de partir avec eux je me rends à la crique Balatée où mon voilier est arrivé. Au bout du sentier dans lequel je marche depuis une bonne heure, sa mâture doit m'apparaître à nouveau tout environnée de lianes et perdue dans les bambous géants. Sur les voiles roulées s'ébattent quelques aras et un singe roux qui s'évanouissent à mon approche. Le pont est désert et silencieux; l'équipage disparu. Tout cela tremble sous une lumière incroyablement chaude. Mon navire est enchanté, soustrait du monde vivant par la baguette d'une fée, retourné au rêve d'où je l'avais tiré.

En m'approchant je m'aperçois que les environs ne sont qu'un vaste chantier de bois précieux. Une récente ondée a ravivé jusqu'à l'ocre sanglant les billes de teck, foncé la pourpre des bois de rose et rehaussé le relief des rubannés de bois clair. De ces colonnes gisantes monte une brume capiteuse. Un seul bruit scande le silence. Un nègre Bosh vêtu d'un pagne bleu sculpte sa pirogue à l'ombre d'un manguier; plus loin sa famille dort sous un toit de palmes[1]. Un sein

1. Les nègres Bosh sont pagayeurs de tradition; ils montent et redescendent les rivières guyanaises en s'accompagnant de leurs chants ancestraux; ils sont robustes et trapus et ont les bras plus développés que le bas du corps.

hors du pagne, une de ses femmes me fixe dans l'ombre. Ses yeux immobiles semblent faire partie des grosses perles blanches et bleues qu'elle porte à son cou. Sous les arbres, çà et là, dorment des bagnards dans leur costume bigarré. Le travail est arrêté comme pour longtemps. Un toucan rit tout près de moi dans la verdure (comme pour me demander ce que je viens faire là).

Plus tard je discute le prix de mon passage avec le capitaine, et, ayant payé et conclu l'affaire sur un verre de rhum blanc, j'installe mes malles sur un lorry. Un surveillant militaire dont les yeux de « cerbère » et la crosse de revolver luisent de la même façon, me donne un forçat pour m'aider à les transporter jusqu'à Saint-Laurent. La petite piste de Decauville qui serpente dans la jungle me dépose ainsi que mes fardeaux devant le bungalow où mes amis préparent leur départ et m'attendent. Silhouette profondément attachante que celle de cette maison de bois dissymétrique et perchée sur pilotis; elle est à demi enfouie dans une bananeraie qu'elle surplombe de son toit de zinc ondulé; elle semble tellement légère, aérienne, faite de tant de cloisons, de grillages transparents et de persiennes qu'on dirait une volière pleine d'ombre, un labyrinthe de paravents fragiles et lumineux. C'est une boîte à surprises où passent de frêles souffles d'air, des voix humaines et des cris d'oiseaux. Dans la pénombre, un forçat au visage d'intellectuel, aux yeux d'un bleu usé, m'ouvre à coups de sabre d'abatis une noix de coco verte. L'eau en est douce et limpide, elle a la consistance des larmes. Nous sommes éclairés de côté et par en dessous par des lueurs vertes de chlorophylle : les feux de rampe de la jungle qui respire tout près, sous un plancher illusoire. Des perroquets passent à grands fracas dans les couloirs. Sur un guéridon, une guillotine en miniature sert de coupe-cigare. Au mur pendent des pagaies samaracas au manche de bois-serpent ajouré et cloûté d'or. Sur les étagères, de larges paniers de fruits frais. Au dehors, des ondées et le silence. Au loin, entre les fromagers, passe une corvée de transportés avec leurs chapeaux de paille à larges bords; ils ressemblent ainsi à une assemblée de colons d'autrefois. Cette villa est entourée de hauts pieux comme au temps de Paul et de Virginie.

La forêt du Nouveau Monde.

Nous sommes partis ce matin pour le « bois ». Nous roulons à travers une charmille de bambous sur un « pousse » tiré et traîné par des « arabes-vapeurs ». Dans quelques instants nous allons entrer dans la grande forêt, celle de l'Amazone. Elle nous surprend à un tournant de montagne russe, elle nous surprend comme un tunnel. Tout de suite, autour de nous, des arbres aux noms magiques. Dans une ombre de plus en plus accentuée passent les palmiers-wara, les balatas, les palétuviers d'eau douce, les arbres du voyageur, les moutouchis et les lianes qui pendent comme d'un échafaudage abandonné. Par les échappées de ciel on voit planer les urubus. Le véhicule stoppe. Quel est cet autre morceau de rail en travers de la piste? Il bouge, s'incurve et s'en va. Nous passons, c'était un serpent. A chaque tournant notre irruption allume des fusées de couleur : la fuite chahutante des perroquets. On m'avait muni de force d'un revolver, je le passe à un de mes amis qui en est fier comme un enfant et qui malheureusement va s'en servir à tort et à travers. Les secousses égales du lorry se transforment en torpeur sonore; mes yeux ne quittent plus la terre qui est rose orangé. L'odeur de la forêt que nous aspirons à pleins poumons est plus forte que celle de la sueur ou du rut, c'est aussi celle de la mort.

Le lorry s'est arrêté. Nous sommes sur une aire découverte plantée d'arbres à pain. C'est le camp des incorrigibles. Autour des cases entourées de caféiers, sur les seuils, des groupes de forçats. Ce sont des revenants aux orbites vidées par le soleil. Ils nous regardent comme des êtres d'un autre monde. Leurs faces livides sont tendues vers nous comme celle des fantômes, comme celle du remords. J'ai envie de me cacher, j'ai honte d'exister et d'être un homme libre. Le punch que nous buvons sous la véranda du surveillant attire des douzaines de petits singes noirs gros comme le poing et dont les queues rouges remuent comme des flammes. L'épouse de cet homme reste en arrière dans l'ombre, elle semble avoir perdu l'usage de la parole. Elle pense à Asnières, à leur retraite sans doute, loin de cette aventure étrange qui traverse de force sa vie et l'obsédera toujours.

Nous repartons sur un autre pousse. La forêt s'épaissit. Les dénivellations s'accentuent. Une ondée passe, fait bouger la forêt, lui donne un coup de vernis, un peu plus d'odeur encore, fait taire les oiseaux et nous laisse trempés, assourdis, émerveillés. Les deux forçats nous poussent infatigablement, ils se meuvent comme deux bielles de chaque côté du véhicule. L'un a les yeux fendus jusqu'au crâne et la peau brûlée, c'est un visage du Caucase; l'autre est blême et rêveur. Tous les deux rayés de rouge nous convoient sur cette piste hallucinante.

Au dernier relais, nous mettons nos vêtements de brousse et chaussons des bottes de toile gommée de balata. A notre ceinture pend le sabre d'abatis. Précédés d'un porteur et suivis de deux autres, nous nous glissons dans le bois, en hâte; le jour est déjà bas. Devant nous le tracé existe; dès les premiers pas nous enfonçons dans la boue molle et chaude. La sensation de la toile gommée à même mes pieds devient très vite insupportable. Tant pis, je retire mes bottes et marche pieds nus Le premier contact avec ce sol détrempé sur lequel passent et vivent des centaines d'insectes et bêtes de toute sorte, me donne un peu froid au dos. Nous croisons de temps en temps des miradores ou échafaudages de bambous construits par les détenus et les évadés chasseurs de papillons[1]. Nous traversons des criques dans un demi-jour d'aquarium et je confonds les lianes, les arbres et les serpents possibles. Arrêt devant une cabane recouverte de feuilles de bananiers, c'est un poste de télégraphe. Un appareil morse, des fusils, quelques calebasses près d'un four de pierre; c'est surtout de ces objets que vivent quelques forçats chargés du service et quelques Indiens qui nous réchauffent d'un maté amer. Nous repartons vite. Mais si vite que nous allions, celle qui nous poursuivait nous rattrape. La nuit vient et la pluie en double l'intensité. Le sentiment de vexation et d'inconfort que l'on ressent au contact d'une eau qui vous imbibe graduellement, disparaît lorsque les vêtements en sont saturés. J'ôte mon casque et m'amuse à déguster l'eau qui ruisselle le long de mes tempes et

1. Les grands papillons aux ailes de soie bleue appelés grands planeurs volent toujours assez haut et ne se méfient pas du chasseur immobile qui tient son filet prêt.

de mon nez. Je marche dans l'eau jusqu'aux genoux. Le tracé n'est plus visible depuis longtemps et j'ai l'impression que souvent nous tournons en rond. C'est alors qu'une légère fièvre vient nous aider, nous faire marcher automatiquement. Les troncs d'arbres sont luisants comme des fûts de canons braqués en tous sens. Le reste se confond dans un cauchemar verdâtre où piaillent des bêtes sans nombre et sans nom. L'un de nous bute et tombe; il se réveille effrayé comme un somnambule. L'obscurité est maintenant presque totale; elle est mouvante, vivante de ruissellements et de bruits insolites. Les sens se méfient, les pieds hésitent, l'oreille se tend. Est-ce un hallali que nous entendons à travers le bourdonnement de nos sens? Dans le lointain grondent les singes rouges. Tout près, détale une bête, un jaguar ou un maipouri. Cela fait bondir le cœur. La bête saute et s'embarrasse dans les lianes; elle disparaît dans un bruit d'eau. La pluie cesse et nous débouchons dans la savane.

La lune est voilée et teinte ce grand tableau de vert-de-gris. En ombre chinoise, trois palmiers wara dont la silhouette rêche et hérissée est essentiellement américaine. C'est la savane humide, les hautes herbes qui baignent dans un mètre d'eau. Il faut la franchir pendant des kilomètres sur des passerelles rudimentaires formées de rondins pourris pour la plupart, et qui, de temps en temps, vous laissent doucement tomber dans le marécage. C'est le Nouveau Monde strié de lucioles que je parcours à l'aide de l'équilibre illusoire de la fièvre. Quel drôle de rêve. Les moustiques sont aussi nombreux que les étoiles.

A un tournant, un fanal brille, suivi de cris et de coups de fusil. Ce sont les gens de Crique Jacques venus à notre rencontre. Trois jeunes coolies hindous nous déchargent de nos effets, nous serrent les mains avec effusion. Étaient-ils donc inquiets? Les toits velus des carbets se dessinent dans le ciel sec. Un gramme de quinine, un punch, une douche et le hamac. Que pouvais-je désirer de plus?

Crique Jacques et au delà.

A notre réveil, la communauté est déjà réunie devant le carbet. Il y a une quarteronne, les trois coolies, quelques

forçats pour la distillation de la canne à sucre et le chef, notre hôte. C'est un jeune homme aux cheveux blonds et aux traits ciselés par la fièvre. Il est vêtu d'un simple pyjama et coiffé d'un panama de planteur. Il donne ses ordres pour la journée et nous allons flâner aux alentours. Tout près de la maison passe un arroyo qui draine les savanes environnantes. Nous profitons du perdant pour le descendre en pirogue jusqu'à sa perte dans l'Acarouani, affluent de la Mana. Et voici tout de suite les choses des premiers jours, des choses tellement belles qu'elles vous empoisonnent pour toujours. Nous glissons dans un étroit tunnel de verdure compacte, large de deux mètres à peine, sur de l'eau noire et chargée d'humus. L'ombre et le soleil y jouent comme sur une écaille de tortue. Aux clairières, entre les deux berges d'herbes lumineuses le lever de soleil lilas et vert Nil métallise ces eaux du silence. Seul, à l'avant de la pirogue, je vois tomber à l'eau des fleurs rouge sang, des orchidées Marie-Tambour, des Pachyriers violets. Nos têtes frôlent des lianes où pendent des nids de mouches-tigres. Nos yeux et nos oreilles glissent sur l'eau; pour eux se déroule l'enchantement de la jungle. Immobiles, des milliers de bêtes nous voient passer. Tout près, un oiseau semble remonter une montre, un autre imite le vent dans les fils télégraphiques, un autre débouche une bouteille de champagne, un quatrième fait le métronome. Les fruits sont plus gros que la tête d'un homme, les papillons plus grands que les oiseaux. Dans le soir leur duel coloré scintille comme les tubes de Geissler. Une libellule en verre filé éclate et s'évanouit en touchant la proue du canot. Lancés comme d'une arbalète nous débouchons sur la grande rivière équatoriale. Sur ses bords, tout un peuple en armes : les roseaux du Moucou-Moucou dont les lances se terminent par des feuilles de sagittaire. Dans l'ombre et se confondant avec eux, des pirogues à payottes montées par des nègres Bosh remontent avec l'étal vers les chutes lointaines. Ils mettent plus de deux mois à y parvenir; au retour ils ne mettent que huit jours et passent les sauts à grande allure.

A Mana on marche avec difficulté sur du sable incandescent. Autour de nous le décor colonial interchangeable; les manguiers, les comptoirs, les moustiques et la gendarmerie. Des sœurs de Cluny y distillent et s'y dévouent. Un prêtre véné-

rable y vit en pyjama rouge à pois blancs. Missionnaire et naturaliste, les crucifix alternent chez lui avec les dépouilles d'iguanes. Le punch qu'il nous offre et sur lequel flottent de petits limons, attire les mouches. Il les chasse d'une bénédiction et nous parlons déjà de choses d'outre-mer.

Les derniers des Caraïbes.

Quelques jours après, nous partons dans la direction de la pointe Yser pour aller voir les Indiens Galibis. L'eau des criques repose, tigrée d'ombre, sous le fouillis végétal. Sur le fleuve, le silence de feu est interrompu par le sillage aérien et le cri inquiétant de l'oiseau-diable qui a la couleur du fer rouge avant qu'on ne le trempe. Deux forçats pagaient. Celui qui est à l'avant a le torse nu et emprisonné dans un véritable filet de tatouages. Il est irréparablement ivre et s'affaisse bientôt au fond de l'arbre creux qui nous transporte. J'attrape la pagaie qu'il allait lâcher et nous continuons à descendre le courant. En passant nous frôlons des racines de palétuviers qui semblent vouloir nous crocher au passage; elles se soulèvent hors de l'eau comme des araignées grises et aveugles. Nous glissons vers le delta. Au loin, sur le soleil couchant, se profilent quelques cases et un bois de cocotiers.

Autour de nous des pêcheurs indiens soufflent dans des bambous creux pour signaler l'abondance du poisson. Nous abordons au milieu d'une flottille de frêles pirogues et des cris de joie du petit village.

Le matin, sous les cases, on grille le manioc. Mi-assise sur le four de pierre, la maîtresse de maison, mulâtresse aux formes opulentes, coiffée d'un vieux madras dont le jaune tranche sur ses cheveux gris, agite lentement du bout de son râteau la masse blonde de la fécule qui crépite. Dans la cocoteraie, nous buvons à même les noix une eau douce et fraîche; nous consommons à travers un véritable brouillard de moustiques. A la pointe Yser, on trouve des pommes-acajou qui ont le goût du poivron; des prunes qui ont l'air d'être en coton et en toile gommée et un autre fruit dont je ne sais plus le nom; sa peau est comme du cuir de Russie et son goût est triste. Au bord de l'océan (est-ce l'océan que

cette vase nacrée à perte de vue?) il y a une lande où poussent de gros liserons pourpres. Les ibis y étirent leurs ailes contre un ciel plombé. Un Indien tape à coups de hache dans un tronçon d'arbre et de cet éclaboussement de copeaux humides et rouges, naît la forme d'une pirogue; il chantonne et ne nous voit pas. Une Indienne passe; ses jambes cuivrées sont cerclées au-dessus du genou et aux chevilles de fines bandelettes rouges teintées au kouroukourou; on dirait une paire d'amphores. Son buste est nu, sa chair est élastique, tendue, moite et couleur de fumée; elle est trapue et cependant gracieuse. Son petit nez est arqué, ses narines bien ourlées, ses yeux bridés et étincelants. Les autres femmes se balancent à l'ombre dans leur hamac d'aloès, elles filent du coton blanc et surveillent leurs enfants qui dorment verticalement, suspendus dans des sacs le long des piliers de papayers. Elles font aussi de la poterie et leur chair est quelquefois de la même couleur que les vases, ocre rosé. D'autres encore regardent fixement les travailleurs, elles sont assises sur des bancs sculptés en forme de crocodiles, leurs avant-bras alourdis de bracelets multicolores, et leurs poignets sertis de fibre verte. De temps en temps, elles lancent dans notre direction un coup d'œil oblique et brillant, rapide comme une étoile filante, chargé comme un éclair de chaleur; mais il est aussitôt démenti par une étrange apathie qui semble durer depuis toujours. Leurs lèvres inférieures sont percées d'une aiguille de platine. Les hommes sont des pêcheurs courtauds et robustes; ils se teignent le visage en rouge orange avec le jus d'un roseau qui protège de la piqûre des moustiques. Le soir, assis en cercle, ils boivent dans de petites calebasses le kashiri, sirop de manioc fermenté dans une jarre. Quelques vieilles femmes mastiquent pour eux à l'avance une certaine quantité de patates douces. Elles mâchent dans un coin, en silence, la nourriture de leur homme et leur peau est rugueuse comme de l'écorce grise, comme celle des bêtes d'eau. Plus loin, du côté du fleuve, il y a quantité de carbets sur pilotis; leur toit de palmes semble tomber jusqu'à l'eau. Sur les planchers à claire-voie, des groupes de jeunes hommes fabriquent des flèches et des arcs et les gainent de fibre aux couleurs vives. Ils préparent aussi les bracelets de kawai,

graines rouges et creuses qu'ils s'attacheront au talon le prochain jour de danse. Ils les essaient sérieusement, l'oreille tendue, comme on accorderait un violon : le bruit en est sec, métallique et sciant : il porte très loin. Le soir, nous mangeons avec eux; ils ont tous le regard baissé, mais nous étudient longuement à la dérobée. Le repas se compose de poissons de savane grillés avec des piments doux, de bacorecs cuits sous la cendre, d'eau de coco et de tafia. La nuit, au bord de l'eau, nous voyons glisser les ombres des requins et des pirayes attirés par les torches. Le bruit des graines continue toujours. Ces hommes sont heureux. Que pensent-ils de nous? Que pouvons-nous leur dire? Leur bonheur est trop simple et trop vieux pour nous. Il y a longtemps que nous l'avons oublié, mais eux n'oublient pas qu'avec le blanc vient le malheur et ils nous laisseront partir comme des gens d'un autre temps.

La première chose que je remarque le lendemain matin est une feuille verte qui grimpe le long d'un tronc ensoleillé. C'est une mante religieuse; un enfant me la montre du doigt et crie tout excité : « Cheval-Bon Dieu ». Je ne crois pas qu'il existe un autre insecte qui ait une expression aussi fixe et aussi féroce. Cela vous donne peur. Nous repartons avec les vols d'aigrettes et le jusant.

A Mana, nuit brûlante déchirée par les cris d'une femme que l'on étranglait dans une baraque voisine. Nous reprenons notre petite pirogue pour retourner à Crique-Jacques.

Il est midi, le monde ne tressaille plus, le silence même semble mort. C'est quelque chose d'infiniment plus muet et plus paralysant, d'infiniment plus menaçant aussi. J'ai la sensation que le petit souffle que je retiens avec peine au sommet de mes poumons, le soleil, qui est tout près, va me le prendre au premier faux mouvement. La vitesse de la pirogue et celle de l'eau sont synchrones. Nous sommes sur l'eau comme pris dans un miroir et la réverbération submerge douloureusement nos cerveaux. La rivière est une voie métallique et incandescente, une voie interdite qui mène à un mystère; nous sommes des sacrilèges. Les caps de verdure désordonnée se télescopent et se développent. Tour à tour, le hoquet tout proche de l'oiseau moqueur et le chant creux des singes signalent notre passage éphémère et surprenant. Au travers de

perspectives léthargiques leurs échos se multiplient sans fin. Un de nous devient dangereusement fiévreux; il joue avec son revolver. Nous l'apaisons presque à voix basse. Tout est devenu tabou.

Enfin, voici la trouée d'ombre de la crique. Voici de l'eau et de la quinine. Mais déjà, pendant l'absence, un peu d'indiscipline a germé dans la petite communauté. Kim, le gardeur de buffles, et son petit frère hindou ont les yeux trop brillants; ils nous fuient. Autour de nous déambule d'un air de bouderie mademoiselle Amour de Saint-Cyr Pied, notre compagne de couleur, elle semble être la responsable, la pierre de lune de la sourde surexcitation qui règne un peu autour de nous.

Allah en Amérique.

On vient de tuer un serpent-foulard; il mesure trois mètres cinquante environ; sa dépouille irisée est suspendue sous un ricin. Le soir, sous mon toit de palmes, au-dessus de ma moustiquaire pendent trois petits vampires. Ils dorment la tête en bas, veilleurs familiers.

Les matins amazoniens ont déjà la lourde splendeur des couchants orageux. Entre deux ondées, je sors avec Kim et ses buffles qui plongent tout de suite dans l'arroyo; leurs longues têtes grises et nobles avancent sur l'eau noire; ils la partagent avec des yeux merveilleux puis, avec de gros ahans, ils abordent la jungle et y entrent en brisant tout.

Il fait nuit; nous sommes réunis sous la véranda sans lumières, à fumer nos pipes et à écouter vivre le bois qui résonne tout près de ses milliards d'élytres. Cela devient bientôt obsédant. Quelqu'un demande de la musique; je cherche un disque dans l'obscurité et tombe sur un air arabe. Sa tonalité mineure et monotone déconcerte un peu le groupe, mais ils écoutent par paresse peut-être et parce que cette mélopée ne cadre pas si mal avec le moment. Nous fixons le grand rectangle de nuit mouvante qui est devant nous. La lune, à travers la vapeur tiède, le teinte légèrement, lui donne de la transparence. Des hommes surgissent de la forêt et approchent lentement, furtivement. Un d'abord, puis trois ensemble, puis cinq. Ils sont tout près. Nous nous touchons

le bras. Des évadés. Que nous veulent-ils? Nos armes sont à portée de la main. Mais le premier, un géant, s'est agenouillé, les autres tendent les bras, ils gémissent, ils pleurent même. Ce sont des Arabes relégués ou évadés qui rôdaient dans les environs. De leurs sentes obscures et détrempées où ils errent rongés par les mille supplices de la brousse, traqués par les hommes et la faim, ils ont entendu la voix d'Om Kalsum, le long appel des sables et de la liberté et cela galvanise en eux une nostalgie essentielle. Ils croient à un miracle, se prennent la tête dans les mains, sanglotent et se prosternent. Leurs yeux fiévreux, étoilés de grâce maintenant, nous fixent sans nous voir. Ils écoutent la voix de Mohammed. Beaucoup vont rentrer dans la jungle pour toujours sans jamais réentendre la musique de leur pays lointain. Les derniers s'en vont, quelques-uns ont compris, ils crient merci et leurs taches claires s'évanouissent aussitôt. Ils n'avaient pas d'armes et risquaient d'être pris.

Sur le chemin des lépreux.

Le lendemain nous partons à l'aube et rejoignons l'Acarouani par un autre arroyo. Les pagayeurs arc-boutent leurs perches contre le plein perdant. Le petit moteur installé à l'arrière nous permet tout juste de ne pas reculer; l'avance doit se gagner à force d'homme. Nous rasons les rives, évitant les nids de mouches-tigre. La nature est d'une richesse prodigue, émouvante. De l'autre côté de la rivière passe un sampan. Il vient de la léproserie vers laquelle nous nous dirigeons. C'est bien loin au cœur de la forêt, presque à la source de cette rivière équatoriale dont le flot contraire s'oppose sourdement à notre avance. Ce sampan nous croise lentement. Les noirs le laissent filer au gré du courant. Entre les deux pagayeurs, il y a une drôle de personne; elle est tassée sur elle-même comme une momie indienne; elle est vêtue de bleu sombre et coiffée d'un très grand chapeau de paille. Elle regarde droit devant elle; nous attendons un signe qui ne vient pas. C'est la sœur supérieure de la léproserie; elle descend tous les cinq ans. Elle passe irréelle dans le silence comme le renoncement. Nous peinons toujours contre le courant.

Les boucles fluviales se succèdent, faisant de ce chemin d'eau un labyrinthe d'une splendeur fatigante. Le ciel du couchant est peuplé d'aras et, là-bas, il y a toujours le tapage lascif des singes rouges. Le soleil a disparu, l'Acarouani est à l'étale, ses rives se sont rétrécies, ce n'est plus maintenant qu'une longue allée funèbre. A droite et à gauche les dégrads des arroyos ouvrent des bouches de silence, des voies secrètes. Contre le ciel encore clair, des armées de roseaux dressent leurs piques. A l'avant et nous précédant, nous voyons le sillage que laissent les museaux des caïmans. Un peu partout autour de nous, l'eau se convulse avec des bruits inquiétants. Arrivés tard dans la nuit, nous sommes obligés de repartir presque aussitôt pour profiter du perdant. Les lépreux dorment dans leurs petites cabanes et l'idée seule d'aller les voir comme des bêtes curieuses à la lueur d'une lanterne, me répugne. Je sais qu'ils sont montés ici par convois et qu'ils ne reprendront plus jamais le chemin des hommes. Ils vivent maintenant dans un paradis martyr, dans un Eden inactuel, au bout du monde.

Au retour, l'essence du moteur ayant pris feu par l'imprudence de l'un de nous, notre pirogue se transforme pendant quelques secondes en un véritable brûlot. J'ôte rapidement mon casque et, prenant de l'eau de la rivière, la jette horizontalement sur le feu qui, soufflé comme une bougie par le courant d'air ou écrasé par cette masse liquide, nous laisse pantelants dans l'obscurité, livrés à la dérive. Nos voix changent, elles sont rauques et apeurées. Un rire mal assuré s'élève et essaie d'en changer le ton, mais les rivess ont là, menaçantes. Qu'aurions-nous fait, livrés à ce fouillis infernal où le contact des roseaux vous corrode l'épiderme, où l'araignée crabe qui fait des sauts d'un mètre peut vous défigurer et où les moustiques vous rendent fou. Le courant nous descend encore pendant longtemps. Seul, un brusque virage du Bosh pagayeur nous avertit de l'entrée de notre arroyo. (Comment a-t-il su la trouver au milieu de ces ténèbres et de ce mouvement perpétuel?) Refoulés par le perdant qui, entre les rives étroites du petit cours d'eau, acquiert une grande vitesse, nous sommes forcés de nous mettre à l'eau jusqu'à la ceinture et de pousser la pirogue. Nous nous jetons sur le punch et la quinine et restons là, en cercle, longtemps sans parler.

Le retour à la côte et le chant des pagayeurs.

Les jours suivants se passent à errer en pyjama et le fusil à l'épaule dans la savane herbeuse. Près du carbet d'un colon guyanais, à l'ombre verte et translucide d'un bosquet de bananiers, un coolie hindou dépouille un jaguar qu'il vient de tuer et dont la fourrure soyeuse est encore chaude. Suspendues au toit de chaume, il y a des « couleuvres » de jonc tressé d'où s'égoutte le poison du manioc que l'on y presse. Nous repartons au milieu des hautes herbes, chargés de barbadines, d'oranges vertes, de mangues et de pommes-roses. Notre chemin est bordé de manioc, de ricins, de pommiers-acajou et de bois-canon. Les grillons émettent des ondes de haute fréquence. Après la sieste, il fait bon s'époumoner à la chasse des lézards. Celui qui palpite sous ma main a une tête en lapis-lazuli, le reste du corps est d'un vert profond, bleuté, semé d'étoiles d'argent; la queue a un peu d'or. Je l'ai relâché près de l'arroyo aux eaux noires dans lequel se reflètent des gerbes d'hibiscus. Et puis comme on m'appelait, j'ai vite été prendre le punch et la quinine (on roule la poudre blanche comme du tabac dans une feuille de papier à cigarette et on avale le tout).

Le jour est arrivé de regagner la côte. Nous reprenons le tracé. Je me souviens de certaines orchidées bleu-amidon et de citronniers sauvages. Je me souviens aussi d'un homme que nous avons croisé. Il avait un visage sinistre, il passa sans nous adresser un mot. C'était un évadé sans doute, à la recherche d'une pique, signe au moyen duquel les évadés reconnaissent les sentiers secrets; la plupart du temps, c'est une branche cassée d'une certaine manière à peine visible. Quelqu'un raconte l'histoire d'un chasseur de papillons bleus qui fut assommé et dépecé par un de ces vagabonds, uniquement parce que ce dernier savait pouvoir vendre à la ville les papillons de sa victime pour cinq francs pièce; il avait faim. Nous rencontrons toute une famille de fourmiliers qui s'abreuvent au bord d'une crique; ils lèvent vers nous des trompes de petits éléphants apeurés et méfiants.

Nous faisons un grand détour et couchons le soir à Bisulfato, étrange petit village que vient de créer Pinpin, un des

pionniers de la Guyane. Un peu à l'écart des cases environnantes, il s'est construit un ravissant bungalow en bois de luxe, moutouchi et wai. Pendant notre repas, vient se soumettre un évadé. Il sort de la forêt et traîne une jambe rongée d'ulcères tropicaux et grouillante de fourmis. Il demande qu'on le ramène au bagne où, au moins, il pourra continuer à vivre. Nous écoutons le récit incroyable de la lutte forcenée qu'il vient de mener plusieurs mois seul dans la jungle. Nous le ramènerons cette nuit. L'obscurité est lourde et humide. Sur la boucle du Maroni qui luit doucement et que l'on aperçoit de notre véranda, brûlent au ras du courant les feux rouges des pêcheurs chinois.

Nous nous embarquons dans un sampan avec une bonne équipe de pagayeurs et nous nous endormons aussitôt sur les feuilles de palmes qui nous servent de couche. Je me rappelle avoir été doucement éveillé par le chant des rameurs noirs. Une des voix était aiguë, plaintive et mineure, l'autre sourde et profonde. C'était un mouvement perpétuel dont la phase durait l'espace d'un coup de pagaie. Les deux hommes chantaient tour à tour : *I ou mara nahi*. Devant nous le grand fleuve était comme une longue allée astrale encaissée dans la verdure du monde. *I ou mara nahi*. L'eau des dégrads faisait doucement virer le sampan sur un tourbillon calme et moiré. Les berges sentaient l'amande et l'humus. Antarès et Jupiter brillaient comme deux diamants. Où menait donc ce grand couloir tout plein d'étoiles, de chants et de parfums? *I ou mara nahi*. J'ai navigué dans le paradis.

Philtres.

Les habitant de cette terre manient les philtres avec une extrême facilité. Ils savent abréger une vie avec le sourire et surtout sans y toucher. Si vous y habitez depuis longtemps vous pourrez peut-être avec beaucoup plus de peine recréer ce que l'autre avait voulu supprimer, mais pour cela il vous faudra vivre très près de la nature et près de ceux que les gens appellent les simples ou les illuminés. Voici quelques recettes authentiques de piailles guyanais dont la thérapeutique n'est peut-être pas très savante mais dont l'effet est assez convaincant. N'ayant pas eu l'occasion de me procurer les propor-

tions dans lesquelles doivent être faits les mélanges, je me borne à en reproduire la composition. Voici le plus connu, celui que l'on appelle communément le bain guadeloupéen :

A mélanger : Brize de Mai.
Baume de vie.
Poudre d'iris.
Esprit de vin.
Poudre de cervellé.
Eau de force.
Alcali.
Ether.
Assa fetida.
Lavande rouge.
Lavande ambrée.

En voici un autre :

Ether.
Essence de benjoin.
Vinaigre des quatre voleurs.
Poudre d'iris.
Racine de papaye mâle.
Essence de miel d'Angleterre.
Lavande rouge.
Beaume du Commandeur.

et, si vous le voulez, un peu de ripe d'acajou.

Voici celle du « Coup de poing » :

Prenez un morceau de racine d'andail, 50 centigrammes de poudre « physique » noire, 50 de vinaigre blanc, 50 de vif-argent, la glu du bord d'un bassin, un morceau de racine d'acacia. Mettez tout cela dans une fiole à bouchon de cristal. Quand vous aurez un combat à faire vous prendrez un gros sou Louis-Philippe. Faites-le rougir et faites tomber dessus treize gouttes de cette composition. Quand il sera refroidi, attachez-le dans le poing dont vous vous servirez en ayant soin d'arroser la pièce de quelques gouttes avant d'engager le combat.

Voici enfin celui qui vous fera trouver une situation :

Prenez deux muscades, mâle et femelle et mettez-les dans un verre d'eau. Celle qui flottera sera pour vous et l'autre pour la personne que vous devez solliciter. Achetez 10 centigrammes d'épingles à tête plate, un écheveau de fil de soie blanche et un de soie rouge. Prenez une fiole à grande gueule, mettez dedans trois dés à coudre d'essence de miel d'Angleterre, trois d'esprit de vin, trois d'essence de rose. Mélangez le tout et

ajoutez dans la fiole l'excrément d'une poule. Prenez les deux muscades et piquez treize épingles sur celle qui est pour vous. Tout en enfonçant les épingles dans la tête de la muscade, dites : « Un tel je veux vous entrelacer avec moi (*sic*), c'est pour consentir à tout ce que je vous dirai. » Puis vous prenez la soie blanche et la soie rouge et les enroulez treize fois chacune sur chaque noix. Si après avoir accompli toutes ces formalités vous n'obtenez aucun résultat, c'est vraiment que vous n'êtes bon à rien.

Mais il existe malheureusement des recettes plus sérieuses, notamment celle qui consiste à laisser tomber, pendant un certain temps, une goutte d'extrait de racine de barbadine dans la nourriture quotidienne de quelqu'un. C'est lent, sûr, et ne laisse aucune trace. Je ne connais pas l'antidote; la magie noire même doit rester impuissante.

Correspondance.

L'*Antilles* est accosté au wharf. Assis sur une caisse à l'ombre des manguiers, j'écoute la rumeur du déchargement. Demain cet appontement sera désert. N'y rôderont plus que le fou du village et mon regret tout fiévreux de n'y pouvoir rester. J'ai été revoir mon voilier. Il était toujours pris dans la verdure, inutile, inactuel, touché par un sort. Je suis reparti sans bruit, laissant à bord une caisse de champagne pour un équipage qui semblait ne plus exister. En traversant le village, j'achète quelques papillons chez un Chinois. Sur sa devanture, entre un phonographe et un cercueil d'enfant, il écrit à la craie : « Ici on achète l'or et le balata. » Je passe aussi près du cimetière. C'est un joli bois de bambous au sein duquel sont disséminées des croix; les morts n'y sont pas nommés, ils y sont numérotés. Le ciel est soudain devenu comme de l'encre. Vite je cours dans les rues désertes, les rues roses et un peu moisies. Une envoûte semble s'être emparée de tout; un vent de faillite y passe. La civilisation semble être, ici beaucoup plus qu'ailleurs, une très grosse farce. A peine suis-je à bord que le rideau d'une monstrueuse averse me dérobe entièrement la vue de cette étrange terre. Nous partons sans l'avoir revue comme l'on meurt sans reprendre connaissance.

BASILE SAINTE-CROIX

JUDITH[1]

Malgré toutes les recherches, les jours suivants, Kouzouboff resta introuvable. Personne, d'ailleurs, ne l'avait jamais vu avant son apparition chez les Vichroff. On en parla un certain temps, puis l'incident fut oublié.

Le local de la corporation s'embellissait de jour en jour. Déjà, il avait sa petite bibliothèque, un coin pour la lecture. On avait mis des rideaux aux fenêtres, apporté un canapé et des fauteuils, — et la pièce prenait un aspect accueillant et confortable.

Un jeudi (le jour où il s'y trouvait le plus de monde) dix membres de la corporation étaient présents, lorsque la porte s'ouvrit pour laisser passer la tête d'un ennemi :

— Est-il permis de visiter?

— Mais je vous en prie... — répondit Tavline, le premier, en se dirigeant à la rencontre des hôtes. — Pourquoi pas? Soyez les bienvenus...

Une demi-douzaine d'étudiants entrèrent, Golochvile le dernier. Ils se mirent à faire le tour de la pièce.

— Vous vous abonnez aux journaux sans distinction d'opinion politique? — demanda l'un, en s'arrêtant devant Tavline.

— Nous sommes ici pour travailler, et nous ne faisons pas de politique, — répondit Jean.

— Je suis tranquille, vous en faites plus que nous autres...

Près de l'entrée, Golochvile s'entretenait avec André Vichroff, et leur conversation paraissait devoir dégénérer en

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 novembre et 1er décembre.

dispute. Sosso était tout rouge. Le calme méprisant de son interloculeur acheva de l'exaspérer. Il finit par lever les poings. Ses camarades intervinrent, en le prenant par les bras.

— Assez, assez, allons-nous-en. La visite a suffisamment duré.

Après leur départ, Savoluc aperçut un objet sous la table, qui ne s'y trouvait pas le matin.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda-t-il. — On dirait une boîte de sardines.

Tout le monde se groupa pour examiner l'objet, qui, en effet, n'était autre chose qu'une vieille boîte de conserves.

— C'est une bombe, messieurs, — fit quelqu'un, enfin. — Et voici le but de leur visite. Attention, l'engin peut exploser.

Il n'explosa pas. Les constructeurs avaient mis trop de prudence à sa fabrication, et de leurs mains il était sorti inoffensif — aussi bien pour eux que pour leurs ennemis.

A partir de ce jour, on trouva de temps en temps des bombes — tantôt dans le local de la corporation, tantôt dans les amphithéâtres. Mais elles n'explosaient jamais.

XVIII

Lorsque Tavline partit pour ses vacances de Noël, on lui signifia à son hôtel qu'il ne devait pas compter retrouver sa chambre libre à son retour. Il comprit que c'était à cause de Natacha.

Il partit de mauvaise humeur, et cette fâcheuse disposition d'esprit subsista pendant tout son séjour chez lui. Ses parents ayant entendu parler de la Ligue, il dut leur faire part de son activité politique. Madame Tavline fut épouvantée, surtout lorsque son fils sortit le revolver de sa poche. Les Tavline se demandèrent s'il ne valait pas mieux que leur fils changeât d'université. Mais Jean ne voulut rien entendre. Pour la première fois, il se sentit en désaccord avec ses parents, et les vacances se passèrent en discussions aussi tristes que désagréables. Il tardait à Jean de repartir et de se retrouver parmi ses amis et en compagnie de Natacha. Il avait écrit une lettre à la jeune fille, et reçu sa réponse, adressée à la

poste restante. Natacha se sentait abandonnée de tout le monde, et seule, la pensée que son ami se trouvait à l'abri de tout danger, la consolait.

A la reprise des études, de nouveaux soucis attendaient le jeune homme. Il lui fallait se pourvoir d'un logement, et il voulait absolument que Natacha se trouvât à côté de lui. Après maintes recherches, il dut aller loger dans un quartier assez triste, et de réputation louche. Ils s'installèrent, tous les deux, dans une chambre garnie, à côté de gens de professions douteuses, parmi lesquels se trouvaient déjà quelques faux ménages. C'était le seul endroit où la cohabitation avec Natacha ne pouvait choquer personne. Les amoureux se promirent de chercher un domicile plus convenable, mais, en attendant, il fallait se contenter de ce qu'on avait trouvé.

Les premiers jours, Jean s'amusa de voir ses affaires mélangées à celles de son amie. Un léger désordre pénétra, peu à peu, dans tout l'arrangement de la chambre. Car Natacha n'était pas soigneuse, et si elle se mettait à faire quelque chose pour le ménage, elle ne l'achevait jamais. Il restait toujours un coin de la pièce en désordre. Un chiffon traînait au milieu des cahiers, une chaussure était oubliée sous la chaise, un livre restait ouvert sur le canapé. Jean s'habituait difficilement à cette négligence, mais il s'abstenait de faire la moindre observation à la jeune fille — car, la seule fois où il se l'était permis, elle avait paru si malheureuse qu'il l'avait prise en pitié. Natacha était pleine de bonne volonté, mais elle n'avait pas été habituée à une vie bien réglée. Son père, homme assez aisé, devenu veuf lorsqu'elle se trouvait encore en bas âge, s'était remarié et l'avait envoyée faire ses études hors de la maison. La vie de la jeune fille s'était passée dans de petits pensionnats, chez des gens qui ne s'occupaient pas de son éducation, et, en fin de compte, en compagnie de Choura. Elle n'était donc pas responsable de ses mauvaises habitudes.

A l'université, le calme régnait de nouveau. Après la fin tragique de Nikitenko, les organisations révolutionnaires se ressaisissaient lentement, sous l'égide prudente de Podgouh. La corporation, unie et armée, empêchait toute action plus ou moins publique. Podgouh cherchait à introduire parmi ses ennemis quelqu'un des siens, afin de porter le trouble dans

leurs réunions, mais il ne pouvait y arriver, le règlement ne permettant pas d'accepter un adhérent de plus. On parlait d'une nouvelle association semblable, mais plus modérée, qui allait se former pour s'opposer aux amis des Vichroff, mais son organisation demandait beaucoup de temps.

L'année 1904 débuta par le conflit russo-japonais. En province, personne ne s'y attendait. On accusait les Nippons d'avoir attaqué les navires russes avant la déclaration de guerre, et c'est à cela que les patriotes attribuaient les premières pertes russes, très lourdes. Par contre, les socialistes étaient satisfaits de la tournure que prenaient les événements. Ils souhaitaient une défaite qui eût affaibli le régime, et à la faveur de laquelle on pourrait organiser un soulèvement, ce qui fut tenté un an plus tard, comme on le sait.

Golochvile se frottait les mains, Podgouh se retenait à peine de sourire. Leurs amis ne cachaient guère leurs sentiments. A l'université, c'était à nouveau l'atmosphère d'orage.

Quatre jours après la déclaration de guerre, Tavline se trouvait avec Natacha dans le petit restaurant où ils déjeunaient d'habitude. Ils venaient de terminer leur repas.

— Que faites-vous cet après-midi? — demanda Natacha. — Allez-vous à l'université?

Elle continuait à lui dire vous, malgré tout.

— Je ne sais pas, — répondit-il. — Peut-être irai-je d'abord chez les Vichroff...

A ce moment, un grand tumulte et un chant se firent entendre au dehors. Ces voix se rapprochaient : on perçut l'air de l'hymne national.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda Jean à haute voix.

Il s'approcha de la fenêtre et vit une foule de quelques centaines d'hommes, avec des drapeaux tricolores. A la tête du cortège, il reconnut ses camarades de la corporation. Lipinsky et Paul Vichroff portaient une grande effigie du tsar. Ils chantaient à tue-tête, et la foule chantait avec eux.

En un instant, Tavline fut dehors, à côté de Paul. Il soutint, lui aussi, le portrait, Déjà, il ne se rendait plus compte de ce qu'il faisait, et il ne comprenait plus rien. Il hurlait de toutes ses forces :

Dieu protège le tsar...

Natacha s'était mêlée à la foule, et l'émotion générale l'envahissait. Comme c'était loin d'elle, maintenant, le socialisme, la section militante! Elle n'avait qu'un seul sentiment, qu'un seul désir : celui de se sacrifier, de mourir pour la patrie, qu'on lui avait fait renier... Elle regardait avec joie les visages enthousiastes autour d'elle, elle se sentait partie intégrante de cette masse, qui grandissait à chaque instant. Elle avait retrouvé son âme russe. Inconsciemment, elle avait ouvert la bouche, et les paroles s'en échappaient en cadence :

Dieu protège le tsar!...

Les étudiants aux couleurs de la corporation faisaient le service d'ordre, tête nue, autour du portrait. Ils se tenaient fortement par les mains, formant ainsi une chaîne vivante, derrière laquelle se massait la foule. Savoluc portait les casquettes. Deux juifs au visage glabre, des acteurs d'un petit théâtre, marchaient à côté du groupe central, criant à chaque instant :

— Vive l'empereur de Russie!

Un hourrah retentissant accueillait les manifestants à tous les carrefours. La police s'était effacée, il n'y avait que quelques agents pour suivre le torrent. Néanmoins, l'ordre était parfait.

On s'arrêta devant une caserne pour demander un orchestre militaire. Bientôt, les instruments de cuivre étincelèrent derrière le portrait du tsar, sous les rayons du soleil. Le nombre des drapeaux augmenta : c'était maintenant toute une forêt tricolore qui s'avançait.

— Allons à l'université, — proposa André.

Paul jeta un regard circulaire.

— Pas encore. Nous ne sommes pas assez nombreux.

On manifesta devant le palais du commandant de la région militaire, on alla chez le préfet, puis on se rendit au consulat français. Le consul parut sur le balcon, entouré de son personnel.

— *La Marseillaise!* — commanda Lipinsky. Puis il entonna en français, les seules paroles qu'il connût de tout le chant :

Allons, enfants de la patrie!
Le jour de gloire est arrivé...

Tavline l'accompagna jusqu'à la fin de la première strophe. Les Vichroff tinrent plus longtemps, mais leurs voix parurent bien grêles au milieu de cette grande foule, qui les entourait. La musique militaire se taisait. Lipinsky trouva le moyen de sauver la situation.

— Hourrah! — s'écria-t-il, en interrompant le chant. La foule hurla avec lui. Des chapeaux furent jetés en l'air, des bras se tendirent vers le balcon. Le consul répondit par un geste amical.

Les cris de la foule devenaient de plus en plus puissants. Déjà, les amis du groupe central entendaient à peine leurs propres voix. Ne sachant plus où aller, on se dirigea vers le monument de Catherine II et l'on gravit quelques marches du piédestal.

Paul jeta de nouveau un regard circulaire. Il ne voyait plus que des têtes découvertes, des yeux brillants, des visages enflammés. On pouvait évaluer la foule à quatre mille personnes au moins.

— C'est le moment, — décida-t-il. — A l'université!

Vingt minutes plus tard, la colonne s'approchait de la porte massive de la faculté des sciences. On distinguait les visages effarés de Golochvile et de ses camarades, derrière les fenêtres.

— Entrons! — fit Paul.

L'invasion fut instantanée. Les ennemis cherchèrent à s'évader par la grande porte, mais l'issue était gardée. Ils durent avoir recours aux sorties de service.

— Au premier, au balcon! — s'écria Lipinsky.

Le recteur courut au-devant d'eux.

— Que désirez-vous, messieurs? — demanda-t-il, ahuri. Le balcon est condamné, ne montez pas.

Personne ne l'écouta. On s'élança sur l'escalier, toujours avec le portrait de l'empereur. Le recteur courait à côté des premiers manifestants, répétant d'une voix plaintive :

— On ne peut pas aller sur le balcon...

C'était vrai, mais les jeunes gens n'étaient pas disposés à s'arrêter devant un pareil obstacle. Savoluc saisit la poignée de la porte-fenêtre et la tira brusquement. La porte céda, les débris de plâtre et d'un carreau partirent dans toutes les directions.

On était sur le balcon, la foule hurlait au-dessous. Tout à coup, Lipinsky fit un geste, invitant au silence. Il voulait parler.

— Frères Russes! — dit-il d'une voix forte, quand il eut obtenu le silence. — En ce moment, lorsque nous sommes tous avec notre tsar, dont voici l'image; lorsque nous sommes prêts à lui donner notre vie, s'il le faut; lorsque nous sommes unis dans un même sentiment d'amour pour notre pays, il y a des énergumènes qui osent faire étalage de leur antipatriotisme! Ils se réjouiront de nos défaites, ils pleureront nos victoires... Voyez-les là-bas! ils ne se découvrent même pas devant notre drapeau...

Il montra du doigt un groupe d'étudiants qui se tenaient, le chef couvert, près de l'entrée de la faculté. C'était toujours la coterie de Golochvile — elle attendait le moment propice pour regagner le vestibule.

Jamais discours politique ne donna de résultats aussi prompts et aussi efficaces. D'un seul mouvement, la foule se porta vers le coin de la rue où se tenaient les étudiants socialistes. On entendit des cris, qui ne ressemblaient plus du tout au « hourrah » de tout à l'heure. Les agents se mirent à siffler.

Subitement, Tavline sentit un profond dégoût de ce qu'il venait de voir. Il reprit sa casquette à Savoluc, descendit dans la rue, se mêla à la foule et retrouva Natacha, qui n'avait rien compris. Elle était toujours enthousiasmée, et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Oh, Jean! — fit-elle. — Que je suis heureuse d'être Russe!

— Allons-nous-en, — dit-il. — On vient d'assommer Golochvile et d'autres. Il ne fallait pas...

La manifestation fut bientôt terminée. Mais elle se renouvela le lendemain — sans la corporation, toutefois. On ne savait plus d'où venaient les drapeaux et le portrait du tsar, mais on allait toujours de chez le commandant à la préfecture, de là au monument de Catherine II, et ainsi de suite. On avait oublié l'incident de la veille, et la foule chantait toujours :

Dieu protège le tsar!...

XIX

Mardi dernier, quelques centaines de flics en civil pénétrèrent dans le bâtiment de l'université et le souillèrent, en exposant l'effigie du tyran sur le balcon de la faculté des sciences. Cette intolérable insulte ne restera pas sans réponse. Camarades! montrons-nous unis et consciencieux : plus d'études, tant que satisfaction ne nous sera pas donnée! La grève générale — grève des étudiants et des professeurs — telle sera notre réponse...

On lisait ceci sur de nombreux tracts, affichés dans les fumoirs. Même, on en trouva un dans le local de la corporation. La grève était fixée pour le lendemain. Les membres de la « Ligue », naturellement, étaient résolus à s'y opposer de toutes leurs forces, — cependant, aucun plan d'action n'avait été élaboré. On décida seulement de se rassembler vers neuf heures dans le vestibule de la faculté des sciences. De là, on se disperserait dans divers amphithéâtres, afin d'assurer les cours.

André Vichroff, se rappelant la grève de l'année précédente, promit d'apporter un gros flacon d'eau de Cologne.

Personne ne sut jamais si les grévistes avaient eu connaissance de ce plan — assez vague, du reste — mais, à neuf heures du matin, le vestibule se trouva empli d'une foule hurlante et surexcitée. Deux professeurs, qui s'étaient dirigés vers leurs amphithéâtres, en furent empêchés de force, les autres ne se montrèrent même pas. Un surveillant, un « sous-inspecteur », comme on les appelait alors, fut gravement insulté. Dans cette foule agitée, les adhérents de la corporation furent littéralement perdus. C'était à peine s'ils pouvaient se retrouver. Ayant, enfin, composé un groupe d'une douzaine d'hommes, ils décidèrent d'occuper l'une des salles les plus proches, afin d'assurer un cours, au moins. Ils trouvèrent la porte de la pièce fermée à clef. Un sous-inspecteur se tenait à côté d'elle.

— Que désirez-vous, messieurs? — demanda-t-il.

On lui donna des explications.

— Inutile... Le professeur est malade, et il n'y aura pas de cours. Vous feriez mieux de vous en aller, pour ne pas irriter les grévistes.

Déconcertés, les amis traversèrent le vestibule et sortirent par la grande porte. Dans la rue, ils retrouvèrent une vingtaine des leurs, qui, ayant perdu patience, avaient quitté le vestibule et stationnaient sur le trottoir, hésitant sur la conduite à tenir.

— Il nous faut un plan précis, — disait Tavline, — l'heure et l'endroit du rassemblement étaient mal choisis. Pour aujourd'hui, la partie est perdue. Nous n'avons qu'à nous retirer.

Paul Vichroff promena son regard de tous côtés et constata qu'André manquait.

« Est-il resté seul, parmi les ennemis? » se demanda-t-il.

Sans prévenir personne, il courut vers la grande porte, que tous, ils avaient passée trois jours avant, avec le portrait du tsar. Il arrivait juste à temps : la porte vitrée de l'intérieur était entr'ouverte, et André faisait des efforts pour s'échapper, empêché qu'il était par le gros flacon d'eau de Cologne, qui sortait de sa poche. Cinq ou six gaillards retenaient la porte, et au moment où Paul escaladait les marches pour rejoindre son frère, on administra à ce dernier un formidable coup de poing dans le dos.

La colère envahit Paul et lui donna des forces. Il fonça sur la porte et l'ouvrit, malgré la résistance des six gaillards, qui glissèrent. Une fois dedans, il tira le revolver de sa poche et le braqua sur les ennemis. André fit de même.

— Qui m'a frappé? — s'écria André.

Personne ne répondit. Devant eux, il n'y avait plus qu'une vingtaine d'étudiants, pâles et tremblants à la vue des deux revolvers.

— Tas de charognes... — prononça Paul d'une voix qui tremblait. — Troupeau de lâches...

— On nous menace de mort... — dit quelqu'un derrière la foule. — Que fait la surveillance? Où est-elle, en ce moment?

Les Vichroff se trouvaient dans une situation assez embarrassante, car ils ne pouvaient pas se retourner vers la porte sans s'exposer à une attaque de dos. Il leur était donc impossible de s'évader. Tirer des coups de feu — ils ne le voulaient pas. Leurs ennemis s'en rendirent compte et commencèrent à s'avancer. Dieu sait comment cette scène se serait terminée, si, tout à coup, on n'avait entendu une faible mais

lourde détonation. Des flocons de fumée envahirent les couloirs qui donnaient sur le vestibule. Plus tard, on apprit qu'une bombe, préparée, sans doute, avec beaucoup moins de précaution que les précédentes, avait explosé entre les mains de son constructeur, au moment où celui-ci essayait de la placer dans les cabinets. Cette explosion — et la fumée, surtout, — détourna l'attention des adversaires d'André et de Paul, et ceux-ci en profitèrent pour regagner la rue. Leurs camarades se trouvaient toujours là.

Il est difficile de dépeindre l'émotion qui gagna tout le monde, après le récit des Vichroff.

— Allons livrer bataille à ces misérables! — s'écria Lipinsky.

— Non, non, — dit Paul. — Il ne faut plus agir au hasard. Nous allons décréter la mobilisation générale. Que chacun commence par s'informer du nombre d'amis qu'il pourrait amener, au besoin, ainsi que de leurs moyens de défense. J'attendrai, chez moi, vos rapports à ce sujet. Selon les forces dont nous disposerons, nous élaborerons un plan de combat.

Ce fut une curieuse séance, ce soir-là, chez les Vichroff. Des coups de timbre retentissaient à chaque instant. On entrait, on sortait, on présentait des listes, des chiffres. Après bien des discussions, Paul s'avança, un papier à la main, et lut :

— Trois bâtiments universitaires — trois détachements de cinquante hommes chacun. Rassemblement général à huit heures, à la faculté de droit. A huit heures trente — départ de deux compagnies, l'une aux sciences, avec Lipinsky l'autre à la médecine, sous le commandement de Tavline. Moi, je reste avec mes cinquante hommes à la faculté de droit. Chaque compagnie se tient, dans son bâtiment, en dehors des amphithéâtres, en n'y laissant pénétrer que nos amis et des personnes connues, et en y amenant de force les professeurs qui ne se montreraient pas disposés à s'y rendre. A l'arrivée des grévistes, on les repousse par tous les moyens possibles. A midi et demi, nouveau rassemblement à la faculté de droit. C'est assez clair, je pense?

— Sans aucun doute, — dit Tavline. — Voici la liste de des cent cinquante camarades répartis en trois détachements. Chaque compagnie dispose de cent soixante coups de feu,

sans changer de cartouches... Vraiment, lorsque je passais mon bachot, je ne m'étais jamais imaginé que j'assisterais à de pareils événements!

— Un instant encore, — dit André. — Il serait utile de diviser chaque compagnie en dix escouades de cinq hommes. L'un en serait le chef, les autres se tiendraient tout le temps à ses côtés... Accepté?

— Oui, — fit Paul. — Messieurs, allez maintenant communiquer le règlement à vos hommes. Tâchez, surtout, de n'en pas faire un secret. Il faut que nos ennemis soient intimidés à l'avance.

En rentrant chez lui, Tavline trouva Natacha qui s'entretenait avec un étudiant, dont la silhouette lui parut familière. A son entrée, l'étudiant se retourna, et il reconnut Danovitch, son ancien camarade de lycée.

— Te voilà, enfin, — dit celui-ci, l'air un peu contraint. — En ton absence, j'ai causé avec madame... madame Tav... madame...

— Avec Natacha, — dit Jean, non moins embarrassé. — Il y a longtemps, que nous ne nous sommes vus... Depuis l'histoire chez madame Goubkine, je crois. Tu te souviens?

Danovitch fit un geste d'indifférence.

— Oh, ces histoires! Il y en a tous les jours... Je suis venu pour te demander... un renseignement. Tu es membre du Conseil de la Ligue, n'est-ce pas?

— Admettons-le... — répondit Tavline, en haussant les épaules.

— C'est que, vois-tu, on a proclamé la grève, et en même temps, il me faut demain...

— Assister à une autopsie? — demanda Jean, se rappelant les tergiversations de son camarade lors de la grève précédente.

— Oh, non! Mais il y a à la clinique un malade dont je m'occupe. J'ai déjà manqué d'aller le voir aujourd'hui. Si je n'y vais pas demain, ce sera pour moi un désastre. C'est pour mon examen, tu comprends? Alors, je voulais savoir, si demain...

— Tu peux aller le voir, ton malade, ne t'en fais pas... Je commande le détachement qui va garder ta faculté, et je te garantis une pleine sécurité.

Danovitch écarquilla les yeux.

— De quel détachement parles-tu?

— Cinquante collègues armés... Sois tranquille, les grévistes ne dépasseront pas le vestiaire.

Après le départ de Danovitch, Jean dut tout raconter à Natacha.

— C'est horrible! — dit-elle. — Je sais maintenant, pourquoi je vous aime tant : j'ai toujours peur pour vous... Chaque fois que vous me quittez, je crains de ne plus vous revoir. J'ai la sensation que tout cela finira un jour par une catastrophe... Pourquoi n'habitons-nous pas un pays où l'on vit en paix?

Aucun membre de la corporation ne dormit paisiblement cette nuit-là.

A neuf heures dix, le lendemain, tout était calme à la faculté de droit. Les deux détachements étaient partis depuis longtemps. Paul se tenait avec ses cinquante camarades entre les deux escaliers conduisant au premier étage, où se trouvaient les amphithéâtres. Deux éclaireurs étaient postés dans la rue, pour annoncer par quelle porte les ennemis feraient leur entrée. Les cours avaient commencé normalement. Tous les professeurs étaient présents, et chacun avait au moins deux étudiants dans son auditoire.

Trois garçons de l'université et deux sous-inspecteurs circulaient dans les couloirs, dans un état d'extrême nervosité. On sentait l'approche de l'orage.

A neuf heures quinze, l'un des éclaireurs vint annoncer à Paul que les grévistes approchaient.

— Combien sont-ils?

— Une bonne centaine.

Paul dit à haute voix :

— Messieurs, rassemblez-vous derrière cette cloison vitrée. A mon commandement, occupez l'escalier et asseyez-vous sur les marches.

L'un des sous-inspecteurs ordonna de fermer la porte. Paul l'arrêta :

— Pas besoin, — dit-il d'une voix ferme. — *Ils ne passeront pas!*

Quelques instants après, on entendit le bruit des voix à l'entrée. On s'aperçut tout de suite que les grévistes avaient

l'air indécis. Néanmoins, ils s'avancèrent vers la cloison qui les séparait de l'escalier.

— En garde! — commanda Paul.

En un clin d'œil, l'escalier fut occupé par les défenseurs. Plusieurs avaient mis la main dans la poche. Les grévistes s'arrêtèrent, et le silence régna, menaçant.

— Au fumoir, camarades, — dit Golochvile.

Au fumoir, ce fut un tumulte général.

— Il faut les attaquer! — criait l'un. — Ils n'oseront pas nous repousser!

— Ils sont tous armés! — se lamentait un autre. — Vous avez vu comment ils tenaient leur main?

— Prenons un autre escalier...

— Allons aux autres facultés...

— Si l'on pouvait leur lancer des bombes!

Golochvile, qui avait la tête bandée depuis la dernière manifestation, se tenait, tout pâle, au coin de la pièce.

— Il n'y a rien à faire, — dit quelqu'un, enfin. — Prendre l'autre escalier? Mais ils y seront avant nous... les autres facultés? Il y en a là tout autant, de ces flics... Attention à vos têtes, ils ont l'air très résolu!

Paul s'approcha de la porte.

— Eh bien! — dit-il. — Voulez-vous partir? Encore une minute, et je fais évacuer la pièce.

— Golochvile! Qu'est-ce que tu décides?

Sans prononcer une parole, le Caucasien se dirigea vers la sortie, — et ce fut une panique générale. Les grévistes se débandèrent, courant en désordre vers la porte. En une seconde, il ne restait plus personne sur les marches de l'escalier — les défenseurs s'étaient rangés auprès du fumoir, observant cette retraite précipitée. Le silence fut complet, jusqu'à ce que Sosso fît son apparition. En le voyant, André Vichroff s'écria :

— Ah! te voilà, ichak de Caucasien!

Ce fut le signal d'une bordée d'injures et de huées à l'égard des grévistes. Celui qui quitta le bâtiment le dernier reçut une chaise dans le dos. Quelques vitres de la cloison volèrent en éclats.

On proposa à Paul de poursuivre les ennemis dans la rue, mais il refusa. On lui proposa aussi d'aller en expédition puni-

tive à leur siège principal, un petit restaurant à bon marché. Il refusa également.

— Ce serait des actes de violence... Abstenons-nous-en, soyez sûrs qu'ils ne recommenceront plus.

Les deux autres détachements ne virent pas un ennemi de toute la journée. Le lendemain, des tracts parurent, annonçant que la grève avait parfaitement réussi, et que les études recommençaient. Mais, sitôt affichés, ils furent mis en lambeaux.

XX

De nouveau, la section militante était réunie dans la pièce sans fenêtres, et Sosso Golochvile parlait :

— On ne peut pas en rester là. La révolution est humiliée, abattue... le gendarme triomphe. Reconnaître la défaite, c'est perdre tout espoir pour l'avenir. Il faut réagir.

Tout le monde l'écoutait, l'air accablé. Podgouh, seul, gardait son calme habituel.

— Ce n'est pas moi qui vous contredirai, camarade Golochvile, — dit-il de sa voix croassante. — Je vous approuve en principe, mais par quel moyen voulez-vous réagir? Vous le savez bien, nous avons à peine protesté contre la manifestation patriotique... Les résultats de cette protestation, vous les connaissez : ils sont piteux. Encore une fois, la grève? Elle aura le même effet, bien sûr.

— Quand je propose quelque chose, j'ai toujours en vue un moyen efficace, — dit Sosso.

— Ah, bon. Quel est votre moyen, cette fois?

— Le même que l'autre jour... Lorsqu'on tirait au sort...

— Ah! — fit Podgouh. — Vous demandez encore la tête de quelqu'un?

— Oui. Toujours l'un des quatre chefs....

— Mais vous savez bien aussi quel résultat...

— Les conditions ne sont plus les mêmes. Dans ce temps-là, nous attaquions, et l'on ne nous opposait qu'une résistance passive. Rien d'étonnant qu'une nature aussi délicate que celle de Nikitenko hésitât avant de procéder à l'exécution...

—C'est-à-dire que Nikitenko n'a pas hésité un seul instant!

— Soit. Mais aujourd'hui, c'est une tout autre affaire. C'est nous qui sommes attaqués. On nous poursuit, on nous insulte... Nous sommes devenus les parias de l'université, nous n'osons plus élever la voix, ni afficher un tract, ni annoncer une réunion. Ces messieurs de la Ligue sont les maîtres des facultés. Ils nous rient au nez à chaque rencontre, et c'est encore heureux qu'ils nous laissent fréquenter les cours! Je vous dis : le gendarme triomphe... Quelle honte aux yeux des autres universités!

— Avez-vous fini, camarade? — demanda Podgouh.

— Oui, j'ai fini. Il n'y a plus rien à ajouter, je pense?

— Permettez tout de même que je place un mot. Tout d'abord, dans les autres universités, je dois vous dire que, d'après mes informations, la situation de nos camarades est la même. Quant à votre proposition, il faut que j'exprime mon vif regret de ne pas m'y être opposé la première fois. Cela aurait sauvé la vie d'un excellent camarade. Aujourd'hui, je m'oppose si énergiquement à votre vœu que je ne veux même pas le mettre aux voix. Qui voulez-vous tuer? Les deux Vichroff, que je regrette bien de ne pas pouvoir compter parmi nous? Mais ils sont inaccessibles, mon cher, on ne vous laissera plus répéter votre histoire de Kouzouboff. Lipinsky? C'est un gamin de rien du tout, mais si vous l'attaquez, et si vous ne réussissez pas à le descendre du premier coup, c'est lui qui vous descendra, sans se gêner. Tavline, enfin? Je sais que vous lui vouez une haine personnelle, et c'est justement pourquoi je vous défends d'y toucher. Après tout, qu'obtiendrons-nous avec l'assassinat d'un de nos adversaires? Croyez-vous gagner ainsi la sympathie? La jeunesse universitaire restera ce qu'elle est, en ce moment, partagée en deux camps ennemis. Tant que cette situation durera, il n'y a rien à faire pour nous.

— Camarade Onoutchkoff! — dit Golochvile. — L'autre fois, vous m'avez appuyé. Pourquoi vous taisez-vous, maintenant?

— J'approuve le président, — dit Onoutchkoff. — Je vous avoue que la mort de Nikitenko m'a douloureusement impressionné, et j'ai compris bien des choses qui m'étaient cachées. Oui! l'exécution d'un gouverneur, c'est un acte de justice. Tuer un camarade, c'est un assassinat!

— Soyez donc raisonnable, Golochvile, — reprit Podgouh. — Nous sommes vaincus, c'est un fait indéniable. Que voulez-vous? Attendons un peu, et profitons de la première occasion pour nous débarrasser de la corporation. Ce n'est pas contre les individus qu'il nous faut lutter maintenant, c'est contre l'organisation.

Golochvile devint livide.

— J'en ai assez, — dit-il en se levant. — Il ne me reste plus rien à faire ici. Vous vous croyez des révolutionnaires? Des loques, voilà ce que vous êtes! Vous ne comprenez pas ce que c'est, la lutte! Moi seul, je ne me rends pas. La révolution doit triompher, et le gendarme périra!

A ces paroles, il sortit. Dans la rue, une rage violente l'envahit. Un chien se trouvait près de lui sur le trottoir, il l'envoya, d'un coup de pied, rouler au milieu de la chaussée. Une voiture élégante passa, et il resta immobile à la contempler, le poing levé, pendant qu'elle s'éloignait.

— Sales bourgeois! — grommela-t-il. — Attendez seulement que mon jour vienne : je vous ferai danser!

Peu à peu, il se calma. Après avoir flâné encore une bonne heure dans la rue, il se dirigea vers la demeure de l'un de ses amis, qui était étudiant en chimie.

Le lendemain, Natacha attendait le retour de Tavline, lorsque, à sa grande frayeur, elle vit entrer Sosso.

— Vous? — s'écria-t-elle, en bondissant. — Que venez-vous chercher ici, camarade Golochvile?

— Silence! — dit-il. — Asseyez-vous et prêtez attention à mes paroles. Il s'agit d'une question de la plus haute importance... Eh bien! asseyez-vous, vous dis-je!

Natacha obéit. Elle était comme fascinée.

— Camarade, — lui dit le Caucasien. — Je suis venu pour vous annoncer, qu'hier au soir, votre ami Tavline a été condamné à mort, et que c'est vous qui êtes chargée de l'exécution.

— Quoi! — s'écria la jeune fille.

— Taisez-vous, et écoutez-moi bien. Vous avez été membre de notre section, et vous l'avez trahie. Vous avez prévenu nos ennemis que quatre d'entre eux étaient condamnés, et c'est à cause de vous que cette ignoble Ligue s'est trouvée

aussitôt armée jusqu'aux dents... Ne le niez pas, personne ne vous croira.

— Mais...

— Vous avez fait encore pire que cela — vous êtes devenue la maîtresse de Tavline. C'est un crime! C'est vous qu'on aurait dû exécuter...

— Oui, oui! — s'écria Natacha, toute affolée. — Exécutez-moi, mais épargnez la vie de Jean!

— Vous êtes une femme, — continua Golochvile, sans l'écouter. — On vous pardonnera tout ce que vous avez fait, mais à une seule condition : vous tuerez votre amant!

— Jamais! Oh, jamais! — s'écria Natacha.

— Réfléchissez bien. Je vous apporte le moyen le plus simple de vous acquitter de votre devoir. Voici du cyanure de potassium. Une pincée dans le verre de votre ami, — et ce sera fait. Rappelez-vous que c'est un arrêt de l'organisation.

— Allez-vous-en, — dit Natacha.

— Oui, je m'en vais, mais je laisse le poison... Pas de nouvelle trahison, hein? Sinon... gare à vous.

Les yeux du Caucasien, fixés sur la jeune fille, exprimaient tant de résolution et de haine que la malheureuse ne trouva rien à lui répondre. C'est ainsi qu'il disparut, méchant et impératif.

— Cette nuit! — avait-il ordonné, en refermant la porte.

A partir de ce moment, il ne put se tenir tranquille. Il rôda pendant des heures autour de la porte de Tavline, et vit, enfin, ce dernier regagner son domicile. C'est alors seulement qu'il rentra chez lui. Il refusa de souper et se coucha. Dans le lit, Choura, comme d'habitude, se rapprocha de lui.

— Laisse-moi, — dit-il.

— Pourquoi?

— Je ne peux pas. Comprends-tu, je ne peux pas!

— C'est-à-dire que tu ne le veux pas, plutôt. Dis, pourquoi?

Il s'appuya sur l'oreiller, et ses yeux noirs brillèrent.

— Bon, je te le dirai. Cette nuit — entends-tu, cette nuit, Natacha doit tuer Tavline!

Choura ne comprenait pas.

— Je suis allé la voir, je lui ai porté du poison... Je lui ai

dit que la condamnation de son amant émanait d'une décision de notre groupe.

— Tu lui as menti, Sosso?

Il bondit du lit, et se mit à arpenter la pièce.

— Oui, j'ai menti! Je l'ai fait pour le peuple opprimé, pour la gloire de la révolution... Elle doit triompher, et elle triomphera!

— Sosso! — dit Choura. — Tu n'avais pas le droit de faire cela.

— Il n'y a plus de droit, lorsqu'il s'agit du bien du peuple! La lutte... comprends-tu ce que c'est? Ce ne sont pas les raisonnements de cette flanelle de Podgouh, ce sont des actes! Un coup mortel, — voilà ce qu'il fallait porter à nos ennemis... Que l'histoire me juge, et elle m'approuvera.

— Non, Sosso, — reprit Choura. — Tu n'as pas raison.

Il ne l'écoutait pas.

— Quelqu'un des leurs doit mourir! — s'écriait-il. — Il nous faut expier cette honte, cette défaite inouïe, que nous venons de subir! La révolution ne peut pas rester vaincue. Celui qui ne le comprend pas n'est pas un lutteur, il est indigne de se dire révolutionnaire!

La jeune fille ne le contredisait plus. Elle restait immobile, demi-nue, assise sur le bord du lit, les sourcils froncés, et l'on suivait les traces d'une lutte intérieure sur son visage contracté.

— Tu vas m'aider, — dit enfin Sosso. — Je veux que tu te rendes de suite chez Tavline, pour voir ce que fait Natacha.

— Moi? jamais! — s'écria Choura.

— Il est deux heures du matin... Je crois que ce ne sera pas difficile de pénétrer chez lui... il doit dormir. Si tout n'est pas encore fini, encourage la fille... Enfin, tue-le toi-même, si c'est possible. Tue-le!

Choura se couvrit les yeux.

— Si tu savais, Sosso, ce que tu me demandes!

Il s'arrêta au milieu de la pièce.

— Ah! — fit-il. — J'avais oublié... Tu as aimé cet homme, il a été ton « fiancé »... Tu l'aimes encore! L'homme, qui faillit te détourner de ton chemin, qui t'a humiliée... Tu l'aimes!

La jeune fille se redressa.

— Sosso! — dit-elle avec fermeté. — Ce n'est pas un révolutionnaire qui parle devant moi en ce moment, c'est un mari jaloux.

Le Caucasien tressaillit. Il fit un brusque mouvement vers sa compagne, celle-ci poussa un cri, se croyant menacée. Mais Sosso se contint, et reprit, l'instant d'après, sur un ton plus calme :

— Vois-tu, Choura, à quoi aboutit ton obstination : nous venons de jouer une scène bourgeoise. J'ai honte de ma propre conduite, aie honte, toi aussi.... Songeons toujours à la révolution. Veux-tu aller chez Tavline — oui ou non? Pour l'amour de moi! Pour le peuple!

Elle commença de s'habiller lentement, et Golochvile s'aperçut que ses mains tremblaient. Elle enfila son manteau, saisit son chapeau, et s'arrêta avant de s'en coiffer.

— J'y vais... — prononça-t-elle d'une voix faible, en fixant son regard sur un coin non éclairé.

Golochvile ne dit rien.

Elle se retourna brusquement, et, avec un cri étouffé, qui ressemblait à un gémissement, quitta la pièce avec précipitation.

XXI

Après la disparition de Golochvile, la première pensée de Natacha avait été de courir rejoindre Jean, pour le prévenir. Malheureusement, elle ne savait où le trouver.

La pauvre fille tremblait de tout son corps. Elle ne doutait guère que le terrible Caucasien fût capable de trouver encore mille moyens d'en finir avec Tavline. Peut-être le guettait-il en ce moment à quelque coin de rue, le poignard à la main? Natacha savait bien que, quelques années plus tôt, un Arménien avait été exécuté ainsi, en plein jour et en pleine rue, dans cette même ville.

Peu à peu, elle se maîtrisa. Elle se rendit compte que jusqu'au soir, il n'y avait pas de danger précis. Golochvile ne devait-il pas attendre jusqu'au lendemain, puisqu'il avait fixé l'exécution pour cette nuit? Ce n'était donc qu'à partir du lendemain qu'il faudrait être sur ses gardes.

Comment sauver Jean?

Natacha se rappela les circonstances de la première condamnation, qui avait été, en fin de compte, celle de Nikitenko. La mort de ce dernier avait arrêté les plans sanguinaires de la section militante. Tout s'était calmé, et Jean avait été épargné...

Une idée terrible germait déjà dans l'esprit de la malheureuse jeune fille. Natacha la chassait, mais elle revenait à chaque instant, de plus en plus claire, précise, impérieuse. Natacha se mit à genoux devant l'image de la Sainte Vierge, accrochée au mur dans un coin, et fit une prière. Pas une seule larme ne tomba de ses yeux, mais elle continuait de trembler de plus en plus.

— Mère de Dieu, enseignez-moi, que dois-je faire? Que dois-je faire?....

Elle se releva, calmée et résolue. Oui, elle se sacrifierait pour son Jean, c'est elle qui absorberait le poison. Après ce second suicide, Podgouh et ses amis comprendraient l'horreur de leurs décisions... Que pouvait-elle faire d'autre? Par quel autre moyen protéger son bien-aimé,? Elle vivait le dernier jour de sa vie.

Elle se figura la stupeur de Golochvile, lorsque celui-ci apprendrait sa mort, les remords de Choura et de Podgouh... Jean serait affligé, il pleurerait sans doute, mais il était très jeune, il se consolerait bientôt avec une autre. Il fallait seulement qu'il n'apprît jamais le sacrifice de Natacha. Et il ne l'apprendrait pas!

Natacha rangea le poison dans le fond d'un tiroir. Elle ne tremblait plus — un sentiment de paix, presque de bonheur, l'envahit tout entière.

Devant Dieu, elle allait prouver son amour pour Jean, et ses péchés lui seraient pardonnés. Il ne faut pas croire les prêtres, quand ils disent que le suicide est un crime : il y a des cas où c'est une expiation.

Lorsque Tavline rentra, elle l'accueillit comme d'habitude, lui donna à manger, puis l'impatience la gagna. Elle voulait se serrer encore contre lui, le toucher, l'aimer... Elle le persuada de se mettre au lit de bonne heure.

Ce soir-là, Jean fut étonné de la fougue de ses caresses.

Jamais encore, il n'avait vu sa compagne si passionnée. Elle répétait :

— Embrasse-moi encore une fois, mon Jeannot... embrasse-moi!

Jusqu'alors, elle ne l'avait jamais tutoyé.

— Natacha! — dit-il enfin, ému. — Je ne sais ce qui se passe, mais je te vois aujourd'hui sous un nouvel aspect... Voilà quelque chose que je voulais te dire depuis longtemps : si Dieu nous donne un enfant... nous nous marierons, Natacha.

— Ne parlons pas de cela, maintenant. Parlons de notre amour... Viens encore dans mes bras, mon chéri! Enlace-moi, serre-moi de toutes tes forces!

Las de caresses, très tard dans la nuit, il s'endormit. Comme pour éloigner la fin encore de quelques instants, elle essaya de le réveiller, mais en vain.

— C'est fini, — se dit-elle à mi-voix. — Dors, mon chéri. Demain, tu ne l'auras plus, ta Natacha. Que Dieu te donne une longue vie, mon petit...

Elle se leva et ouvrit le tiroir.

« Une pincée dans le verre », avait dit Sosso. Oh! Elle y mettra tout le sachet, ce sera plus sûr.

Le verre, tout prêt, était posé sur la table, auprès du revolver de Tavline. Natacha prit un bout de papier, et se mit à écrire :

Je me donne la mort volontairement...

Quelqu'un frappa faiblement à la porte. La jeune fille s'arrêta.

— Qui est là?

— Un télégramme pour vous, — fut la réponse, et Natacha crut reconnaître la voix de la bonne qui arrangeait leur chambre tous les matins.

« Un télégramme? se dit-elle. Cela ne peut être que pour Jean, de sa maison... Quelqu'un des siens doit être malade. »

Elle ouvrit. Derrière la porte se tenait Choura, toute pâle, ses grands yeux brillant de fièvre. A sa vue, Natacha tressaillit.

— Choura, pourquoi? Qu'est-ce que tu veux?

— Tu ne dors pas? — demanda celle-ci d'une voix saccadée, en entrant dans la pièce. — Je voulais savoir si c'était déjà fini?

Natacha reprit haleine.

— Tout sera fait, — prononça-t-elle avec peine. — Pour l'amour de tout ce que tu aimes, laisse-moi seule!

Choura la fixa tout droit dans les yeux, en essayant d'y lire sa pensée. Natacha accepta le défi, et trouva assez de forces pour supporter ce regard. Choura se retourna vers la table de nuit. Elle aperçut l'arme de Tavline, le verre, le sachet vidé... Elle tressaillit à son tour.

— Alors... — murmura-t-elle. — Tu te décides?

— Laisse-moi seule, je t'en supplie, — répéta Natacha. — Je ferai mon devoir!

Choura fit un pas vers la sortie, mais revint aussitôt, avec une expression soudainement changée.

— Laisse-moi le voir un instant, — dit-elle d'une voix suppliante, en se dirigeant doucement vers le lit. — Tu sais donc... tu sais... je l'ai aimé, moi aussi...

Elle s'arrêta auprès de Tavline, Natacha étant restée à côté de la porte. Le jeune homme, à peine couvert, dormait tranquillement, un vague sourire de repos se dessinait sur ses lèvres.

Choura se pencha sur le lit. On entendit sa respiration, de plus en plus haletante. Natacha fit un mouvement pour s'approcher d'elle, mais l'autre l'arrêta d'un geste.

Le silence dura encore quelques instants. Enfin, Tavline s'agita dans son lit, ouvrit les yeux et rencontra le regard de son ancienne amie. Mais il ne la reconnut pas.

— Natacha... — prononça-t-il indistinctement, d'une voix tendre.

Choura se redressa comme sous un coup de fouet.

— Le gen-darme! — scanda-t-elle avec rage. Ensuite, ce fut un court geste de sa main vers la table, quelque chose étincela, une lueur rapide brilla, un coup inouï frappa les oreilles. Le corps de Jean se souleva, les mains battirent le vide, les jambes firent quelques mouvements convulsifs. Seule, la tête resta immobile.

Un cri faible de Natacha retentit, aussitôt étouffé. Et puis il y eut un silence horrible.

— La révolution triomphe... — murmura enfin Choura, en laissant tomber le revolver.

Puis elle se retourna vers la porte. Natacha se tenait au

même endroit. Ses lèvres s'agitaient, elle faisait des efforts qui contractaient son visage en d'horribles grimaces, mais elle n'émettait pas un seul mot. Elle avait perdu la parole.

— Ne fais pas l'imbécile, — dit Choura, en la secouant par les épaules. — Je t'ai épargné la besogne... Il s'est suicidé, voilà tout... J'entends des bruits à côté, je me sauve.

Elle s'esquiva. Lorsque les voisins arrivèrent, alertés par la détonation, ils trouvèrent Tavline gisant au milieu de taches de sang et de la cervelle qui avait jailli de son crâne. Natacha restait toujours à la même place, faisant des gestes incohérents et poussant de faibles exclamations, qui n'avaient rien d'humain.

A la maison, Choura retrouva Golochvile toujours en train d'arpenter la chambre. Il lui jeta un regard interrogateur.

— C'est fait, — dit-elle sèchement. — Il est mort. Je l'ai tué avec son propre revolver.

— Ah! — s'écria-t-il, et son visage prit une expression bestiale. — Il serra Choura dans ses bras, leurs lèvres se rencontrèrent. Et, pendant que ce baiser se prolongeait, les narines du Caucasien s'élargissaient, comme celles d'un fauve qui a flairé du sang.

***

Ce ne fut que deux jours plus tard, que les Vichroff apprirent le « suicide » de Tavline. Ils ne voulurent pas en croire à leurs oreilles. Ils firent tout leur possible pour éclaircir ce mystère, mais en vain. Natacha était devenue folle, et l'on ne pouvait rien tirer d'elle. Paul et André essayèrent de voir madame Tavline, qui était venue chercher le corps de son fils, mais la vieille dame refusa de les recevoir, les croyant coupables de la mort de Jean, qu'ils avaient, selon elle, entraîné dans la politique. Paul alla voir le procureur du tribunal, pour lui suggérer l'idée d'une instruction, mais le magistrat l'accueillit froidement.

— Il ne peut être question de crime, — dit-il. — Je comprends le noble sentiment qui vous amène ici, mais je dois vous dire que votre ami menait une vie irrégulière. Il habitait un très mauvais quartier, s'étant lié avec une femme sur

laquelle on n'a pas pu avoir le moindre renseignement... D'autre part, on a trouvé du poison, et un billet certifiant que le jeune homme s'est donné la mort volontairement...

— Mais ce billet était-il de son écriture ? — demanda Paul.

Le procureur se fâcha.

— Monsieur, — dit-il. — Vous faites vos études de droit, et vous devez savoir que le parquet seul est appelé à se prononcer sur la nécessité d'une instruction judiciaire. Or, le procès-verbal concernant le suicide de votre ami a été dressé selon les règles, les pièces justificatives y sont jointes. Il n'y a plus rien à faire.

La mort de Tavline privait la Ligue d'un de ses membres les plus dévoués. Il fallut remplacer le disparu. Inutile de dire que ce fut un agent de Podgouh qui fut admis. Peu de temps après, des discordes surgirent au sein de la corporation. On parla de droits, de responsabilités, de la « régularisation » du « conseil »... Il y eut des intrigues, des élections — et les frères Vichroff furent tellement dégoûtés qu'ils se retirèrent.

Ils quittèrent aussi l'université pour une école militaire, et firent leur service dans la garde impériale. En 1914, ils furent parmi les premières victimes de la guerre, et tombèrent au champ d'honneur en Prusse orientale.

Le sort des deux autres membres du « conseil supérieur » fut différent.

Les sentiments politiques de Savoluc changèrent avec le temps, en s'inclinant légèrement vers la gauche. Plus tard, il devint député de la Douma. La révolution a changé sa vie, comme celle de tout le monde — et actuellement, il traîne une misérable existence à l'étranger, en travaillant dans une petite entreprise, en association avec Bronner — son loyal ennemi d'autrefois.

Par contre, pendant toute la période pré-révolutionnaire, Lipinsky alla de plus en plus vers la droite. Il devint membre et président provincial d'une section de l' « Union des Vrais Russes », et on l'a accusé plusieurs fois d'avoir organisé des pogroms. Chose étrange, — par la suite, il s'entendit fort bien avec les bolcheviks. Pendant un certain temps, il eut un grand salon à Moscou, fréquenta de hauts personnages soviétiques et fit des affaires.

Natacha ne retrouva jamais la raison. Elle fut internée dans un asile, et mourut quelques mois plus tard, en accouchant d'un enfant mort.

Choura finit mal. Après l'assassinat de Tavline, elle prit goût aux exécutions politiques. Obéissant aux décisions de son parti, elle tua un homme d'État, passa en conseil de guerre et fut condamnée à mort. Ses bourreaux étaient tellement émus de pendre une femme, qu'ils n'arrivaient pas à lui passer le nœud au cou. Elle perdit patience.

— Imbéciles! — s'écria-t-elle. — Vous êtes même incapables de pendre quelqu'un!

Elle arracha le nœud des mains du bourreau, se le passa autour du cou, et envoya rouler, d'un coup de pied, le tabouret sur lequel on l'avait fait monter.

Podgouh acheva ses jours d'une autre manière. Socialiste modéré, il prit part à l'insurrection des travailleurs contre les Soviets en 1920, à Yaroslaw, — et fut exécuté par la Tchéka.

Danovitch — le vieux copain de Tavline, qui s'efforçait d'être bien avec les deux clans de l'université — devint un grand professeur et un docteur célèbre. Les Soviets se sont inclinés devant son érudition, et il occupe maintenant un poste honorable en U. R. S. S. Mais lorsqu'il va, en service, à l'étranger, il est toujours accompagné d'un agent, qui ne le perd pas de vue un seul instant : on ne lui fait pas confiance.

Sosso Golochvile a fait une carrière inouïe. Poursuivi, sous le régime tsariste, pour délits de droit commun, il se réfugia à l'étranger. Il regagna la Russie en 1917, et depuis, n'a fait que monter. A présent, il est aux sommets de la hiérarchie soviétique. Il porte un nom purement russe et très sonore. Les hommes d'État occidentaux lui serrent cordialement la main, en l'appelant cher ami.

L'image de Jean Tavline — sa première victime — ne le hante jamais. Il y en eut tant d'autres, depuis!

MICHEL DE POURICHKÉVITCH

L'HISTOIRE

Au temps de Cicéron et d'Auguste. — Joseph II ou le « despote éclairé ». — La Franc-maçonnerie a-t-elle causé la Révolution? — Une Histoire de la Russie communiste.

Auguste est né pendant le consulat de Cicéron, en 63 avant Jésus-Christ. Cicéron meurt en 43 sous le premier consulat d'Octave, le futur Auguste, victime des proscriptions qui inaugurent le triumvirat d'Octave, Antoine et Lépide. On ne se lasse pas d'écrire sur cette époque tragique où la République romaine tourne à l'Empire, parce que l'esprit et le peuple de la vieille Rome ont disparu. L'Empire est sorti des faits plus encore que des ambitions. Voici deux volumes, le *Cicéron* de M. Herbert Eulenberg et l'*Auguste* de M. Léon Homo, tous deux dans la Bibliothèque historique (Payot), qui méritent l'attention.

M. Eulenberg a tout lu de Cicéron et sur Cicéron; il a fait en Italie de longs séjours pour se pénétrer du milieu où a vécu son héros; il nous apporte sur lui des impressions personnelles, sympathiques sans parti pris. Malheureusement, son information historique n'est pas impeccable. Quelques erreurs de détail détonnent dans l'ensemble. Il paraît croire, par exemple, que Cicéron dont le nom de famille est Tullius cherche à accréditer le bruit qui le fait descendre du roi Servius Tullius. Cicéron est vaniteux, mais pas à ce point. Il se moque au contraire des généalogies fantaisistes qui cherchent à faire remonter les hommes nouveaux aux familles anciennes.

C'est, dit-il, « comme si je me disais issu de M. Tullius qui était patricien et fut consul dix ans après l'expulsion des rois ». C'est aussi une exagération que de faire des Gracques des « socialistes ou même des communistes », préconisant « un partage général des terres et des récoltes de blé ». Ils demandaient simplement le retour au domaine public et l'allocation aux paysans d'une partie des terres usurpées par les grands propriétaires, avec des distributions de blé à moitié prix pour les indigents de la ville. De même, l'ami de Cicéron, le fameux Atticus, ne s'est pas contenté « de ne jamais briguer âprement ni conserver longtemps les charges publiques », il s'est refusé à en exercer aucune. Il y aurait lieu également de faire observer que Pompée est nommé « seul consul » avant le procès de Milon, ce qui s'explique par la nécessité de rétablir à tout prix l'ordre troublé par le meurtre de Clodius. Après la mort de Clodius et l'exil de Milon, Rome, débarrassée des deux agitateurs d'un coup, aurait retrouvé, même sans cette dictature déguisée, un peu d'ordre dans la rue.

Ces lapsus n'enlèvent rien à l'agrément général du livre. M. Eulenberg ne pouvait pas ajouter grand'chose à l'ensemble de ce que nous savons sur le prince des orateurs. Il nous le montre dans le détail quotidien, avec une animation singulière, parce qu'il fait de sa correspondance un usage perpétuel.

Boissier avait montré ce que l'on peut tirer des « Lettres » de Cicéron. Il n'en avait pas tout tiré. C'est fait aujourd'hui, Cicéron est comme madame de Sévigné, comme Voltaire, un maître journaliste avant la lettre. Sa sensibilité, sa vivacité d'esprit, son goût de la polémique, le caractère primesautier de son style, sa culture plus universelle que profonde, son art de ramasser la complexité des événements en formules à la fois lapidaires et familières, tout cela est le propre du journaliste-né. Ses défauts même sont une preuve de sa vocation. Il passe d'un extrême à l'autre. Il croit qu'un bon mot a sauvé une situation; le lendemain, il désespère de tout et se réfugie dans la philosophie ou la littérature. Ses discours sont majestueux, abondants, parfois surabondants, ses billets au jour le jour sont tout le contraire. C'est pourquoi ils sont si modernes. L'homme s'y trouve avec son contentement de soi qu'il est trop fin pour ne pas voir et dont il sourit tout le

premier. « Tu connais le refrain », écrit-il à Atticus en parlant d'un discours au Sénat où il a refait l'éloge de son éternel consulat. Et après tout, ce n'est pas seulement de la vanité. Il a tort de répéter un peu trop qu'il a sauvé la République, mais il est bien vrai qu'il a eu le courage de prendre une lourde responsabilité à l'égard de Catilina. Ce n'est pas un foudre de guerre et ses exploits en Cilicie ne justifient pas beaucoup le titre d'imperator. C'était monnaie courante à l'époque. Il ne s'est pas battu à Pharsale, mais il est mort pour la République. Auguste, qui l'avait sacrifié, a dit le mot juste à l'un des petits-fils de Cicéron surpris en train de lire un de ses ouvrages. « C'était un homme de bien, qui savait beaucoup et qui aimait son pays. » C'est plus équitable que le jugement de Mommsen qui ne veut voir en lui qu'un avocat et pas même un bon.

***

Nous n'apprendrons rien à personne en rappelant que M. Léon Homo, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, est une autorité en histoire romaine. Son *Auguste* est la meilleure préface aux fêtes prévues pour le deuxième millénaire de sa naissance qui sera célébré le 23 septembre 1938. Le dégagement complet du mausolée d'Auguste en sera l'attraction maîtresse.

Auguste est le fondateur de l'Empire romain. Tout le monde, depuis un siècle, sentait le besoin d'un régime nouveau et le voyait venir sans en concevoir la forme. César, avec son coup d'œil d'homme d'État réaliste, avait perçu que l'avenir était à une monarchie universelle de type hellénistique, dans le genre de celle qu'Alexandre avait rêvée. Il n'avait pas eu le temps ni peut-être la patience de laisser mûrir le fruit. Il avait secoué le vieil arbre trop tôt et avait été écrasé sous sa chute. Octave, avec moins de génie, avec moins d'éclat, reprendra l'œuvre sans la brusquer. Il n'est pas un grand général, il ne fera aucune conquête retentissante; il n'est pas non plus orateur ni écrivain, son éducation a été interrompue avant le couronnement obligatoire d'un stage aux écoles d'Athènes; il sait mal le grec et ne se hasarde pas à le parler,

ce qui est rare chez un Romain de bonne famille à cette époque; il est timide, sa parole est boiteuse comme sa personne; il arrive au pouvoir avant vingt ans, sans apprentissage ni expérience des affaires; il est de médiocre naissance et de santé délicate. Malgré ces déficiences, il réussit à tout, même à vivre vieux et à se survivre en un système de gouvernement qui est plus qu'une dictature puisqu'il est durable, qui n'est pas une royauté puisqu'il n'est héréditaire ni en droit ni en fait, et qui dissimule sous les dehors d'une magistrature civile son caractère fondamental de despotisme militaire.

Auguste, c'est le triomphe du bon sens romain, mélange d'opportunisme dans la tactique et de continuité dans les desseins. Tous les mots qu'on cite de lui sont du terroir. Le vieux Caton les aurait contresignés. « Hâte-toi lentement, on fait assez vite ce qu'on fait bien. » Rome a fait beaucoup de guerres, pas une à la légère. « On ne doit entreprendre une guerre, disait Auguste, que s'il y a plus de profit à espérer d'une victoire que de dommage à craindre d'une défaite, car celui qui hasarde beaucoup pour gagner peu ressemble à l'homme qui pêcherait avec un hameçon d'or dont aucune prise ne pourrait compenser la perte. » Il a toujours raisonné ainsi. Dès le début, il a mieux aimé s'entendre avec Antoine que de risquer son avenir au coup de dé d'une bataille; à la fin de sa vie, il ne se croit pas obligé de venger à tout prix le désastre de Varus; du côté des Parthes, il considère et présente comme une réparation suffisante des défaites de Crassus et d'Antoine la restitution des prisonniers et des enseignes.

Il n'est pas plus intransigeant en politique intérieure. Il a tous les pouvoirs, mais à titre temporaire et exceptionnel, il comble d'égards le Sénat et affecte de partager avec lui l'administration des provinces; il se contente du titre modeste de « princeps » donné traditionnellement au premier inscrit sur la liste des Sénateurs. Il se garde d'opiner le premier, ne se formalise pas des interruptions. Il aurait blâmé Corneille de le traiter de « Seigneur » dans *Cinna* car il proscrit sévèrement l'appellation de *dominus*. Il a toute sa vie le soin de ménager les apparences; il protège les familles nombreuses bien qu'il n'ait qu'un enfant; il prêche les vertus conjugales, ce qui ne l'empêche pas d'enlever Livie à son époux et de la tromper avec

constance, mais il ne pardonne pas à sa fille et à sa petite-fille de faire scandale. « Si j'ai bien joué la pièce, applaudissez », dit-il à son lit de mort. C'est le mot final des comédies.

L'ouvrage de M. Homo est sobrement et remarquablement illustré. Rien de plus parlant, de moins conventionnel que la magnifique statue de Livie, trouvée en 1830 dans la « villa des mystères » à Pompéi. A vingt ans, lorsqu'elle épouse Octave qui en a vingt-quatre, elle a déjà un fils, le futur empereur Tibère, et en attend un second. Elle s'entendait bien avec son mari, Tiberius Claudius Nero, qui a combattu à Philippes contre les triumvirs et qui a été ensuite favorable à Antoine contre Octave. Le jeune ménage a dû fuir en Orient à travers des aventures qui auraient pu être tragiques. Livie a failli être brûlée dans un incendie de forêt. Quand Antoine et Octave se réconcilient à la paix de Brindes, les fugitifs rentrent à Rome. Octave a le coup de foudre. Son désir est un ordre. Pouvait-il, après un double divorce, épouser sans délai une femme enceinte de six mois? Il fallut la permission des pontifes : il va sans dire qu'elle ne se fit pas attendre. La Livie de la Villa des Mystères n'est pas la femme de vingt ans. C'est plutôt celle de trente, dans la plénitude de ses charmes. Elle est debout, vêtue de la stola, drapée dans le manteau aux larges plis dont un pan relevé encadre la chevelure ondulée avec quelques franges sur le front. Une polychromie discrète, dont la photographie même permet de juger, anime la froideur du marbre. Livie est la femme idéale de Rome au siècle d'Auguste. Elle a tout pour elle : la naissance, la culture, la beauté, même la vertu. Comment se fait-il que nous ayons tant d'histoires de Cléôpatre et qu'il nous manque une biographie de Livie?

***

Depuis que sont accessibles les archives autrichiennes, jalousement fermées naguère à toute investigation, des ouvrages intéressants, en partie nouveaux ou sur des sujets renouvelés, ont appelé l'attention. En voici un sur l'empereur *Joseph II* de M. le professeur S.-K. Padover qu'une excellente traduction de M. Maurice Soulié fera connaître au grand public (Payot). Joseph II n'est pas un Habsbourg banal de

l'espèce courante. Le fils de Marie-Thérèse tient d'elle la volonté, le sentiment du devoir, une haute idée de son métier de roi. Mais il est de plus un novateur, un réformateur, un homme des temps nouveaux égaré dans la société la plus encroûtée, la plus fermée aux préoccupations sociales, la plus hostile aux idées modernes de tolérance et de progrès. C'est le malheur de Joseph II. Il s'attaque à des tâches impossibles et d'ailleurs contradictoires; il veut mener tambour battant une vieille machine où la stagnation et la routine étaient statutaires.

Joseph II est le type du despote éclairé; la liberté chez les sujets lui paraît un non-sens, le despotisme, s'il n'est pas au service du bien public, lui paraît un crime. Le sien est tracassier et impuissant parce qu'il s'attaque aux classes privilégiées sans s'appuyer sur ce qu'on appelle ailleurs le Tiers État, c'est-à-dire la bourgeoisie urbaine et la paysannerie aisée. Joseph II qui n'aimait pas la France aurait été mieux à sa place à Versailles qu'à Schoenbrunn. Il avait certaines qualités essentielles qui manquaient à Louis XVI et il lui manquait le bon sens un peu apathique mais réel dont son beau-frère n'était pas dénué.

Le volume de M. Padover n'a rien de la pesanteur tudesque. La science viennoise est volontiers et de plus en plus dégagée. Le style de ce *Joseph II* est du genre Ludwig ou Stefan Zweig. On dirait que les historiens autrichiens se rattrapent de plusieurs siècles de respect immodéré. M. Padover ne s'en laisse pas imposer par le faste et le protocole de la cour. « Le catholicisme, dit-il, y était la religion dominante, mais l'étiquette la déesse régnante. » L'armée ne valait rien, mais elle était commandée par trois cent soixante-sept généraux galonnés sur toutes les coutures. La domesticité de Marie-Thérèse comptait deux mille quatre cents serviteurs, les écuries éclipsaient toutes celles de l'Europe, mais tout le monde s'ennuie royalement à pied comme à cheval. L'empereur, François de Lorraine, n'est rien. « L'impératrice et mes enfants, disait-il, composent la famille impériale, moi, je ne suis qu'un simple particulier. » Il est bel homme, de mœurs et de langue françaises comme il convient à un duc de Lorraine, petit-neveu de Louis XIV. Sa femme l'adore, n'en est pas jalouse parce qu'un tel sentiment est indigne d'une Habsbourg, mais a sujet de l'être parce que l'oisiveté suggère le goût des distractions.

Marie-Thérèse l'aime, dit M. Padover, « à la façon d'une ménagère allemande et aussi comme beaucoup d'autres femmes ». Elle lui fait des scènes où l'étiquette perd ses droits. Elle le poursuit jusque dans une réunion maçonnique où elle le suppose en compagnie suspecte, dans un autre sens du mot.

A travers tout cela, Joseph II est élevé solitaire, distant et surmené. Il a reçu tant de leçons qu'il en donnera toute sa vie. Il écrit à sa sœur Marie-Antoinette des lettres pleines de raison, insupportables à force d'avoir raison. « Autant que j'en sais, vous vous mêlez d'une infinité de choses qui d'abord ne vous regardent pas, que vous ne connaissez pas. Les cabales et les niaiseries qui vous flattent et qui savent exciter votre vanité vous font faire une bévue l'une après l'autre. Quelles études avez-vous faites? Quelles connaissances avez-vous acquises pour oser imaginer que votre avis ou opinion doit être bon à quelque chose? » Il y en a des pages sur ce ton. Quand il vient la voir en France (1777) sous l'incognito transparent de comte Falkenstein, il est le héros de la saison parce qu'il est d'esprit curieux, simple de manières, qu'il court les salons et garde ses critiques pour lui. Mais, dans ses lettres à son frère Léopold, grand-duc de Toscane, il n'est rien moins qu'indulgent : « Le roi est mal élevé, son apathie lui nuit; c'est un homme honorable qui a quelques connaisssances, mais il est faible en présence de ceux qui savent l'intimider. La reine est une belle et aimable femme, mais elle ne pense qu'à ses plaisirs, elle n'aime pas le roi et est enivrée par l'extravagance de ce qui l'entoure : bref, elle ne remplit pas ses devoirs d'épouse et de reine, elle néglige le roi, se plaît peu en sa compagnie. Elle ne fait pas son devoir et cela peut avoir de dangereuses conséquences dans l'avenir. » Même en conversation, il joue trop le paysan du Danube. Il admire les Invalides. Le roi convient bonnement qu'il n'y est jamais allé. Moi non plus, ajoute la reine. « Je n'en suis pas surpris, ma sœur, vous êtes si occupée. »

Qu'il y ait dans cette attitude sermonneuse un peu d'affectation et de pose, on n'en peut douter. A la fin du voyage, dans une dernière lettre à Léopold, il en fait l'aveu. « Je suis un charlatan parce que j'affecte d'être sérieux et modeste; je parais simple, naturel, réfléchi jusqu'à l'exagération. Ainsi j'ai

provoqué un enthousiasme qui véritablement m'embarrasse. Pendant mon voyage, je n'ai été dans aucun théâtre ni aucun lieu de plaisir pour ne pas trop me montrer. Partout et à toute heure, j'ai conversé avec des personnes instruites. J'ai pu entrer dans leur tournure d'esprit et leur ai ainsi donné satisfaction. Tout le monde voulait m'entendre parler et je passais pour un oracle, les gens qu'on voit rarement étant très appréciés. Je quitte ce pays, content de mon voyage, mais sans regret parce que je commence à être fatigué de mon rôle. »

Il manque à ce voyage la visite alors rituelle au patriarche de Ferney; Voltaire l'attendait, la table était mise, l'impromptu préparé. Joseph passa près de Ferney sans s'arrêter, sans même s'excuser. Il en fut blâmé. Voltaire eut le bon goût de ne pas se venger de cette déception par une de ces épigrammes dont il avait le secret. « S'il vient vous voir », lui avait écrit Frédéric vaguement jaloux, « vous le proclamerez supérieur à Jésus-Christ. » Il n'en eut pas l'occasion, mais eut la consolation d'apprendre par Frédéric bien renseigné que cette exclusive était due à Marie-Thérèse. Elle trouvait son fils déjà trop voltairien. A Paris, un libraire dont il visitait la boutique s'excusait de l'obscurité qui l'empêchait de lui montrer des ouvrages de théologie. « Oh! mon cher monsieur, répondit l'Empereur, là où il y a de la théologie, il ne fait jamais très clair. » On l'avait dégoûté de la théologie à force de catéchisme.

***

La franc-maçonnerie a-t-elle joué un rôle dans la préparation de la Révolution? On se l'est demandé bien des fois, surtout depuis qu'elle paraît en jouer un dans les affaires contemporaines. Il est à noter que les historiens professionnels, habitués à ne tenir compte que des textes, paraissent ne pas le croire. Faute de documents positifs, ils se tiennent dans un doute prudent qui va même jusqu'au silence absolu. Dans la grande *Histoire de France* de Lavisse le nom de franc-maçonnerie ne figure pas. On le cherche en vain à l'index qui fait pourtant à lui seul un volume. M. Madelin, dans l'*Histoire de la nation française* de M. Hanotaux, observe la même discrétion.

L'honnête Henri Martin est sur ce point plus hardi. Il note l'introduction en France de la franc-maçonnerie venue d'Angleterre avec les jacobites, en montre le progrès surtout dans la haute société, mais ne lui attribue qu'un programme vaguement humanitaire et déiste, « esprit de tolérance, de charité et de philanthropie », qui ne la distingue pas essentiellement du « philosophisme » en général.

La grande difficulté en la matière, c'est que ceux qui pourraient savoir quelque chose ne le disent pas parce qu'ils sont tenus par le secret maçonnique, et que les profanes sont entraînés à prendre leur parti pris pour guide dans le labyrinthe de ce monde mystérieux. M. Bernard Faÿ, professeur au Collège de France, ne se dissimule aucune des difficultés du sujet; il a néanmoins le courage de l'aborder dans un petit volume dont le titre promet beaucoup : *la Franc-maçonnerie et la révolution intellectuelle du XVIIIe siècle* (Éditions de Cluny).

M. Bernard Faÿ part de cette constatation que l'opinion en France s'est complètement retournée au cours du XVIIIe siècle. Il y a eu d'abord une révolution dans les esprits dont la Révolution dans les institutions sera l'aboutissement. Elle est venue de quelque chose. « C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau. » Encore faut-il que leur voix ait un écho durable, que leur action soit utilisée, canalisée, dirigée. Une propagande n'est efficace que si elle opère sur un terrain favorable. Il y avait sous Louis XIV des frondeurs, des réformateurs à tous crins, des abbés sans croyance, mais ils restaient dans l'ombre, leurs propos tombaient dans le désert. Il y a toujours à une époque quelconque des germes de destruction : quand ils portent fruit, c'est qu'il y a, outre les démolisseurs, beaucoup de sympathisants.

Pour M. Bernard Faÿ, ces sympathisants bénévoles et inconscients sont menés par une élite organisée et ferme dans ses desseins; c'est ici la franc-maçonnerie, ce sont ses dignitaires ou plutôt ses dirigeants, car les dignitaires ne sont pas nécessairement ni même ordinairement les dirigeants. La preuve est à peu près impossible car les documents officiels des Loges sont administratifs, rituels, incolores et vides par définition. On a comparé les procès-verbaux des Loges à ceux des conseils de fabrique. Ce n'est pas là qu'on trouvera la trace

de l'action politique que la maçonnerie ou l'Église sont en passe d'exercer. On peut prendre sur le fait l'action politique d'un franc-maçon ou d'un marguillier. Mais agit-il à titre personnel, agit-il à titre de franc-maçon ou de marguillier?

Et il y a encore une autre cause de doute. Nous voyons bien au début de la Révolution une certaine activité maçonnique manifestée par une augmentation du nombre des Loges. En résulte-t-il que vingt ans plus tôt, les Loges avaient déjà le même caractère et la même influence sur la marche des événements? M. Daniel Mornet, dans un important travail sur les *Origines intellectuelles de la Révolution française* (Colin), consacre un chapitre substantiel à la franc-maçonnerie. Il ne croit pas, tout compte fait, qu'elle ait été l'instrument d'une puissance occulte et prévoyante. Elle a pu fournir un cadre aux révolutionnaires de la première heure parce qu'ils n'en avaient pas d'autre sous la main, mais très vite la maçonnerie a été dépassée et est entrée en sommeil.

Mirabeau a rédigé en 1776 un mémoire dont on a fait souvent état pour « ramener l'ordre des francs-maçons à ses vrais principes et le faire tendre au bien de l'humanité ». Mais ce mémoire n'a pas eu d'effet, il est resté inédit. Il exprime une intention, rien ne prouve que cette intention se soit traduite par un fait, surtout à cette date. M. Bernard Faÿ ne le prouve pas non plus, mais il ne permet pas que la question soit écartée sans débat. Il montre sans conteste que la franc-maçonnerie a été pour beaucoup, grâce à Franklin, dans le succès de la révolte américaine contre l'Angleterre. Ce n'est pas une raison pour affirmer qu'elle ait eu autant d'importance chez nous, dix ans après. C'en est une pour qu'on se le demande.

***

On a écrit et on écrira encore des milliers de volumes sur la révolution russe. En voici un qui a l'intérêt de traiter le sujet dans son ensemble et d'être l'œuvre d'un témoin bien placé pour voir de près par les situations qu'il a occupées, bien placé pour voir de haut puisqu'il n'appartient à aucun parti russe en sa qualité d'étranger : *Histoire de la Russie communiste*, 1917-1935, par M. Gustave Welter (Payot). L'au-

teur connaît bien le pays et la langue. Il a vécu là-bas une quinzaine d'années, d'abord dans les milieux de l'ancien régime comme précepteur français du jeune grand-duc Dimitri Pavlovitch, un des meurtriers de Raspoutine. Il déjeunait avec le grand-duc Serge une heure avant son assassinat. Il a ensuite été interprète de notre mission militaire pendant la guerre, enfin chargé de la revue de la presse à l'ambassade. Il a assisté à l'avènement de Kerenski, à celui de Lenine. Il est sévère pour le tsarisme, n'admire pas davantage le communisme. Son ambition est de comprendre et de faire comprendre comment de pareils bouleversements ont pu s'effectuer, pourquoi le terrain russe se prêtait à des doctrines et à des horreurs qui déconcertent notre mentalité européenne.

Pour la Russie, ce qui se passe n'est pas si nouveau que nous sommes tentés de le croire. La Russie a toujours été gouvernée en dépit du sens commun, mais notre sens commun ne répond à rien de russe. Il y a toujours eu sur les bords de la Volga un mélange de grossièreté matérielle et de mysticisme illimité où s'associent, sans éprouver aucun besoin de se concilier, les sentiments et les actes les plus contradictoires. Le mot de Pascal sur l'ange et la bête n'a pas ici d'application ou plutôt est d'application courante. Le Russe ne fait ni l'ange ni la bête, il est l'un et l'autre à la fois; la prière et l'ivrognerie se partagent sa vie en toute simplicité. Le fameux Raspoutine n'est pas un monstre d'hypocrisie. Ceux qui le révéraient n'ignoraient rien de ses turpitudes dont il ne faisait nul mystère, dont il s'accusait en toute humilité, sans plus songer à s'en corriger que ses admirateurs ne songeaient à le lui demander.

M. Welter remarque que le même mot signifie en russe *désirer* et *vouloir*. Nous sommes dans le pays où l'intention est réputée pour le fait, où le but est envisagé idéalement sans aucune préoccupation des moyens pratiques de l'atteindre. En un tel milieu, les hommes de volonté s'imposent fatalement au troupeau amorphe; ils ne recueillent pas forcément l'adhésion, ils sont sûrs de ne pas rencontrer beaucoup de résistance. Cette passivité n'est pas positivement de la résignation, elle a quelque chose du sacrifice. Les bourgeois tendaient leurs titres à ceux qui venaient les dépouiller et leur nuque à ceux qui venaient les massacrer. Dans ces conditions,

des chefs qui sont des chefs, qui savent ce qu'ils veulent et qui le font sans hésitation ni faiblesse, sont sûrs d'être suivis. Un caractère moutonnier dans les actes et anarchiste dans les sentiments se prête à tous les délires collectifs. Même la convoitise de la propriété individuelle chez le paysan est tenue en échec par l'habitude séculaire de la propriété indivise. Il n'est pas jusqu'à la recherche du bonheur, naturelle à l'homme, qui ne soit atténuée ou susceptible d'ajournement dans cette atmosphère messianique. Le bolchévisme promet le paradis, un paradis farouchement terrestre, il le promet à terme, c'est ce que font toutes les Églises. Le communisme est lui aussi une religion; il bénéficie, tout en la combattant, de la foi orthodoxe; il proclame un nouveau messianisme, ce n'est pas une raison pour lui refuser le crédit qu'on accordait à l'ancien. Le bonheur universel n'est pas venu, l'essentiel est qu'il viendra. En attendant, il faut peiner et patienter, c'est une épreuve dont on a l'habitude. On accepte comme temporaires, fussent-elles plus longues qu'il n'était annoncé, les souffrances nécessaires à l'accouchement laborieux du monde nouveau.

La seule éventualité qui puisse mettre en péril proche le communisme russe, conclut M. Welter, ce serait une guerre extérieure. Elle risquerait de provoquer une dislocation de l'édifice composite qui constitue l'Union des Républiques socialistes soviétiques (U. R. S. S.). Le bolchévisme en favorisant, du moins en apparence, les autonomies, s'expose à des séparatismes le jour où le pouvoir central serait en difficulté. L'enseignement public est donné en soixante-dix langues, des livres sont imprimés en quatre-vingt-dix langues et des journaux en quatre-vingt-dix-huit. On a élevé à la dignité de langues écrites vingt idiomes qui n'avaient pas d'alphabet. Cette mosaïque est cimentée moralement par une espérance commune, matériellement par une police impitoyable. Que resterait-il de cette force de conservation en cas de complications étrangères qui n'intéresseraient pas également les sept grandes républiques fédérées, englobant elles-mêmes douze républiques subalternes et quatorze territoires autonomes?

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

LE THÉÂTRE

M. Charles Méré : *Indiana*, d'après le roman de George Sand, musique de Chopin, adaptation de M. Henri Hirchmann (Théâtre Sarah-Bernhardt). — M. Jean Giraudoux : *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. — *Supplément au voyage de Cook* (Athénée). — M. Armand Salacrou : *L'Inconnue d'Arras* (Comédie des Champs-Élysées). — M. Édouard Bourdet : *Margot* (Marigny). — M. Marcel Achard : *Noix de coco* (Théâtre de Paris). — Pauley, dans *le Malade imaginaire* (Vieux Colombier).

M. Charles Méré a composé sur le thème d'*Indiana* un spectacle plein d'animation, de fantaisie et de couleur. En transportant à la scène le premier roman de George Sand, l'auteur se trouvait en présence de multiples difficultés. Il a su les vaincre une à une, parce qu'il a eu la malice de ne pas les heurter de front. Le romantisme échevelé de 1832 est ici peigné d'une main experte, ondulé, mis en forme, à la mode du temps présent. Point tout à fait, cependant, car il fallait en respecter suffisamment les excès pour que le caractère d'époque fût sauvegardé. M. Méré est parvenu à nous intéresser aux amours d'Indiana et de Raymon de Ramière, en nous faisant sourire juste ce qui est nécessaire pour que s'ajoute à l'attendrissement le charme désuet des romances ou des vieilles estampes sentimentales. Ainsi le jeu, quoique mené constamment sur le registre de la sincérité, se nuance d'imperceptible parodie. Les âmes naïves ont toute faculté de se laisser prendre aux panneaux de l'intrigue amoureuse, à

ses rebondissements, à ses coups de théâtre; et les subtils peuvent goûter des plaisirs d'un autre ordre, à suivre les calculs de l'auteur, à le deviner derrière ses personnages, sans cesse préoccupé de maintenir l'équilibre entre les deux tons.

On sait que, dans la première édition du roman, Indiana, trahie par Raymon, qui s'est marié en son absence, et sauvée de la misère et du désespoir par sir Ralph son cousin, l'Écossais fidèle, finit cependant par entraîner celui-ci dans la mort, après leur retour à l'île Bourbon. C'est le triomphe du premier amour et du romantisme intégral. George elle-même, sur le conseil de Sandeau, je crois, ou de son éditeur, consentit à abandonner cette thèse trop absolue de la passion inconsolable. Pour ménager les lecteurs sensibles — d'accord ici avec la mesure, donc avec le bon goût — elle modifia le dénouement dans la seconde édition de l'ouvrage : Ralph et Indiana y coulent des jours heureux dans leur « chaumière indienne ». M. Méré a adopté cette conclusion optimiste. Cependant, il ne s'est pas fait scrupule d'ajouter au drame un épisode, qui n'est pas dans le roman : Indiana, sur le point de se jeter dans la Seine, est rejointe par Ralph. Elle se réfugie dans ses bras. L'auteur a clos le drame sur ce geste, qui nous laisse entrevoir un avenir d'apaisement.

Le spectacle est agencé de manière à varier constamment l'intérêt. Les scènes de comédie s'entrelacent aux divertissements. Le tableau de l'île Bourbon avec ses danses nègres et ses chansons créoles, est particulièrement réussi. Une abondante partition accompagne le jeu. M. Henri Hirchmann en a puisé les éléments dans le répertoire de Chopin. Il l'a fait sans sacrilège, entreprise pleine d'écueils, où son tact et sa science musicale l'ont admirablement servi.

En tête d'une nombreuse distribution, il convient de citer : madame Madeleine Soria, qui fait Indiana; madame Marcelle Yrven, qui montre de la verve et de l' « abattage », dans le rôle pittoresque de la marquise de Carvajal, la tante d'Indiana; MM. Rosenberg (sir Ralph); Roger Gaillard (Raymon); et Georges Colin (le colonel Delamare, le mari d'Indiana).

M. Jean Giraudoux a abordé l'idée de guerre — j'entends les divers aspects de psychologie collective, particulière aussi, que la menace ou la réalité de la guerre peuvent susciter

chez les humains — avec un grand courage et après mûre réflexion. Une pensée profonde est constamment latente dans l'œuvre; elle éclate, vers la fin, au grand jour, comme la lave fait irruption; c'est à savoir que les raisonnements, les polémiques des hommes pour ou contre la guerre n'ont aucune prise sur l'événement. Entre les bellicistes claironnants et les pacifistes bêlants, M. Giraudoux adopte une position intermédiaire, au-dessus des deux mêlées politiques, et cette position est désespérée. Ici, un voile étincelant d'images, les plis et replis d'un langage moiré enveloppent un pessimisme noir. Quand la guerre est évitable, ce n'est point, selon cette thèse, qu'il est dans le pouvoir des hommes d'écarter le fléau, c'est que celui-ci ne réalise pas les conditions qui lui permettraient de se déchaîner; mais, quand se trouvent réunies certaines circonstances dont la direction échappe à la volonté des individus, certaines forces dont la poussée est irrésistible, le fait monstrueux se produit. Bien que les causes morales concourent avec les causes économiques à la préparation lointaine, souterraine de la guerre, la catastrophe elle-même serait d'ordre purement physique, comme les phénomènes naturels.

M. Giraudoux a réservé ses railleries les plus explicites pour les bellicistes, mais peut-être n'a-t-on pas remarqué suffisamment qu'une ironie mélancolique, incluse en toutes les parties du drame a pour objet les illusions des pacifistes. Aux nationalistes échauffés l'auteur distribue des nasardes. Aux humanitaires alarmés, des condoléances railleuses. Le sage — et le poète — si j'ai bien compris M. Giraudoux, doivent se tenir en dehors du débat, mais il leur est loisible d'en déplorer la confusion : le personnage du chef troyen, lui-même, dans son magnifique discours aux morts de la guerre, ne fait pas autre chose que d'essayer d'apporter un peu de discernement jusque dans la piété funéraire, dédiée aux soldats inconnus.

Ce fatalisme absolu peu paraître assez musulman, mais il est bien antérieur à Mahomet. En situant le drame, tel qu'il l'a conçu, à la veille de la guerre de Troie, M. Giraudoux s'est souvenu que, dans la mythologie grecque, surtout à l'époque archaïque, légendaire, qui est celle de l'*Iliade*, les dieux eux-mêmes sont dominés par le Destin. L'auteur n'a pas négligé

de nous faire entendre leur voix par la bouche d'Iris, la messagère céleste : et ce qu'ils expriment, c'est leur ignorance et leur perplexité. Ils se retranchent derrière des énigmes, pour sauver la face, pour qu'ils n'aient pas l'air de n'avoir rien prévu, soit que la foudre tombe, soit que l'orage s'éloigne.

La guerre de Troie n'aura pas lieu est un drame en deux actes, mais la coupe n'en est pas scéniquement très nette. Ce pourrait être aussi bien un acte très long. Seule la considération de cette durée matérielle semble avoir déterminé l'auteur à introduire un entr'acte. D'où quelque arbitraire dans la composition. Il est vrai que M. Giraudoux n'a jamais eu aucun souci de la construction dramatique, ou bien, se rendant compte que sa supériorité n'est pas là, il a décidé de ne pas s'y attacher et de se passer d'elle. Ne nous en plaignons pas. Les ouvrages de M. Giraudoux, au théâtre même, contiennent assez de beautés exceptionnelles pour qu'on y prenne des plaisirs rares. Mais ils demeurent, en maints passages, des récitations. Dans ces moments-là, au lieu d'être entièrement « pris », l'on ne peut s'empêcher de songer que l'on savourera mieux encore dans le livre ces merveilleux couplets. Il en est un, entre autres, qui, à l'audition, m'avait émerveillé. C'est un hors-d'œuvre, mais éblouissant. Je veux parler de la description que fait un soldat d'un bouleau. Cependant, cette pente aux couplets n'est pas sans danger, elle risque de détourner l'auteur de son sujet principal. C'est ainsi que, dans *la Guerre de Troie n'aura pas lieu*, la grave pensée qui préside à l'essentiel du drame cède souvent la place au jeu littéraire. Et, par un étrange renversement, la littérature la meilleure ne se trouve point là où le littérateur est le plus apparent, mais où celui-ci s'efface devant l'homme.

Tout le personnage d'Hélène, par exemple, se développe sur le plan de l'imagination ingénieuse et de la préciosité. Le personnage a même ceci d'un peu irritant qu'on y voit une sorte de disparate entre la conception initiale que l'auteur en eut et le dernier état qui est l'aboutissement du travail littéraire, de ce qu'on nomme l'exécution. La position d'Hélène, dans la pensée de M. Giraudoux, correspondait, au début, à une vue profonde, que le vieil Homère, d'ailleurs, n'était pas sans avoir eue lui-même : le propre d'Hélène, c'est qu'elle est détachée de la question et comme indifférente aux cala-

mités dont sa personne peut devenir le prétexte. Ce point de départ offrait à l'auteur des possibilités de grandeur, qui demeurent sensibles tout au long de la pièce, sans qu'elles se réalisent. Et s'il en est ainsi, c'est que le style, aiguillé sur des voies fleuries dès les premières répliques du rôle, détourne constamment celui-ci de la simplicité. Or, point de grandeur sans simplicité. En d'autres parties de l'ouvrage, M. Giraudoux atteindra la vraie grandeur, et c'est précisément quand il dépouillera toutes les fioritures. En outre, on dirait que l'auteur s'est complu à embrouiller les fils qui forment la trame du personnage. L'Hélène de Giraudoux est une poupée inconsciente (caractère que le débit enfantin de l'interprète accentue quelque peu), mais ce n'est pas tout : cette poupée fatidique a des visions. Les visions d'Hélène sont de pures images, un défilé chatoyant de couleurs. Elle se garde bien de les interpréter, ce serait trop ennuyeux. Mais elle les accepte comme des faits. Encore est-ce trop dire, cette acceptation supposerait une décision de l'esprit qui la fatiguerait. Elle ne déclare point : « L'avenir sera tel, parce que je vois cela », mais uniment, puérilement : « Je vois cela ». Ensuite, que les autres, les gens sérieux et les imbéciles (c'est tout un) se débrouillent pour tirer de ces tableaux les conclusions qu'il leur plaira! Certes, l'invention de l'auteur est subtile, elle prête à des évocations, à un jeu de rébus. La plume magique d'un Giraudoux s'amuse à extraire de cette donnée des phrases surprenantes, comme le prestidigitateur fait, d'un chapeau haut-de-forme, sortir des colombes. Les mots palpitent comme des ailes. On reste éberlué et charmé. Seulement, il faut, après cela, revenir en arrière pour renouer avec le tragique de la situation, avec l'émotion.

C'est pourquoi les parties supérieures de l'œuvre sont celles où l'auteur, après bien des détours et des pirouettes, se décide à rentrer dans le vif de l'action qu'il avait, au début, engagée droitement par une scène très belle entre Hector, qui revient de la guerre, et sa femme Andromaque, grosse du futur Astyanax. La finesse alors rétracte ses pointes étincelantes, et la force apparaît. Une force, où la finesse, d'ailleurs, demeure impliquée, où l'image s'élargit, sans cesser d'être inventée, sans glisser jamais dans le lieu commun. Je songe au discours aux morts, et plus encore, peut-être, à l'entretien d'Hector et d'Ulysse,

l'envoyé des Grecs. L'analogie du débat avec certaines négociations des récentes années ne laisse pas de courir à travers le tissu du dialogue. Nul anachronisme pourtant, car les traits fixés par l'auteur sont des traits éternels. Derrière les masques du chef troyen et du chef hellène, les profils de Briand et de Stresemann se dessinent vaguement, au bord d'un lac, dans une brume argentée. Les différences des temps se fondent en une terrible ressemblance, une redoutable identité. Il y a là un quart d'heure durant lequel chaque parole retentit avec une plénitude admirable. Les répliques, parfois, s'élèvent à une manière de chant, elles ont l'alternance liturgique des répons dans les hymnes sacrés. Et chacune, lourde de pensée, d'émotion, en retombant de tout son poids sonore, communique à l'esprit, au cœur, une secousse, dont on reste mystérieusement ébranlé.

L'interprétation est éclatante et inégale. Citons en première ligne M. P. Renoir, magnifique dans Ulysse. Puis mesdames M.-H. Dasté (Cassandre), Falconetti (Andromaque); M. Jouvet (Hector); madame Paule Andral (Hécube); MM. Bouquet (Démokos, un burlesque Tyrtée) et Noguero (Pâris); enfin mademoiselle Ozeray (Hélène).

Décors plaisants, costumes plus ou moins heureux, ceux des Troyens, assez discutables. Éclairages sans recherche excessive : le plein-feu, fréquent chez Jouvet.

La soirée commence par un acte qui a pour titre : *Supplément au Voyage de Cook.*

Quandoque bonus dormitat Geraldus.

Il faut féliciter M. Lugné-Poe, lequel, ayant lu *l'Inconnue d'Arras* de M. Armant Salacrou, a tout de suite reconnu la valeur singulière de la pièce, et féliciter également les directeurs de la Comédie des Champs-Élysées, qui ont monté l'ouvrage, sur les conseils du « découvreur ».

La tendance générale de M. Salacrou, la pente naturelle à son esprit se peuvent définir par ce que Gérard de Nerval appelait « l'expansion du rêve dans la vie réelle ». Les songes de M. Salacrou, dans sa tête, font un si grand bruit, les images, sur l'écran de sa vie intérieure, mènent une telle sarabande, que le « gros tapage fatigué » de la vie quotidienne en est comme

étouffé, toute platitude obscurcie. Ou bien la rêverie, hors du cerveau qui l'a conçue, allonge ses tentacules, comme une pieuvre, et la voilà qui, de toutes ses ventouses, pompe l'univers trivial, l'assimile à sa substance. Tant que M. Salacrou eut pour dessein de peindre des êtres vivants, nous avons pu — sans mettre en doute son talent — lui reprocher de ne nous offrir de la réalité, qu'une vision déformée : les perspectives étaient celles des rêves, l'atmosphère irrespirable, celle des cauchemars; les personnages, soumis à des rythmes insolites, entraient et sortaient, comme le font peut-être les habitants de Mars, mais comme aucun humain, à aucune époque, ne le fit sur la Terre. Ils discouraient comme le vent par les trous des serrures, s'évanouissaient comme des fumées.

Mais, dans *l'Inconnue d'Arras*, M. Armand Salacrou a trouvé un joint, qui lui permet d'articuler ses songes sur la vie, sans que ceux-là paraissent diminués, sans que celle-ci semble absurde. Au lieu d'imprimer arbitrairement à la vie, sur la scène, les allures du rêve, il transporte le rêve même sur les planches, il le jette tout frissonnant, sous les feux croisés des herses et de la rampe. Et, comme ce rêve emprunte à la vie réelle les éléments de son trouble et de son désespoir, il cesse d'être gratuit, il devient lui-même vivant.

Un homme, ayant découvert que sa femme le trompe, se tire une balle dans la tête. Il s'affaisse, le front sur une table. Au bruit de la détonation, l'épouse coupable et le valet se sont précipités. Mais le blessé se relève et se met à parler. Il délire, ou plutôt, à partir de cette minute, il joue son délire : l'épouse et le valet cessent d'être deux vivants qui s'empressent autour d'un mourant, ils deviennent deux personnages du drame imaginaire, du drame rêvé, que l'agonisant construit instantanément. On ne s'aperçoit pas tout d'abord de la métamorphose, car rien n'est expliqué (expliquer eût été une faute que Salacrou s'est bien gardé de commettre), mais, au bout de quelques instants, la situation s'éclaire, les rapports des interlocuteurs se précisent, l'auteur est parvenu, sans le secours d'aucun truc matériel, sans jeux d'ombre et sans gazes flottantes (bravo, Lugne-Poe!) à imposer son rêve au spectateur, à entraîner celui-ci sur le plan où il s'est lui-même placé. Bientôt le public est installé au centre des associations d'images et de la confusion mentale, il est assis dans le cer-

veau du moribond, qui voit défiler devant soi toute sa vie, en l'espace de quelques secondes. Au théâtre, ces secondes affectent la durée du spectacle entier.

La difficulté consistait à ne pas ordonner par trop le chaos, et cependant à le régler suffisamment pour que l'évocation ne tournât pas au non-sens, à la nuit démentielle. M. Salacrou a réussi (peut-être pas à tous les instants, mais presque) un étonnant tour de force : celui de prêter l'irréalité hallucinatoire aux personnages à trois dimensions, se mouvant en pleine lumière et parlant d'une voix naturelle. Ces personnages surgissent à l'appel du souvenir, mais, là encore, il semble bien que l'auteur s'accorde avec les observations les plus récentes de la science sur le mécanisme de la mémoire. On sait combien celle-ci est capricieuse. Aux visions principales, M. Salacrou en a joint quelques autres qui semblent venir là par hasard, et qui toutes sont pittoresques ou sont matière à réflexions philosophiques. Il a ainsi reconstitué (ou donné l'impression qu'il reconstituait, ce qui est équivalent) un état de grand trouble, de tumulte psychologique. Les personnages évoqués ressuscistent, chacun à l'âge qu'il avait dans le souvenir le plus vivace que le moribond a gardé de lui. Le père est un vieillard à barbe grise, le grand-père, tué à Gravelotte, un jeune blondin en uniforme du second Empire, conformément à son portrait. Mais un simple défilé de fantômes n'eût pas tardé à nous lasser par sa monotonie. C'est ici que M. Salacrou a montré sa dextérité, sa fertilité d'inventions scéniques. Il a fait converser entre eux les souvenirs. Parmi les femmes que l'homme a aimées, et qui se disputent encore son cœur, il en est une dont il ignore le nom, et qu'il n'a fait qu'entrevoir durant quelques instants, à l'époque de la guerre, dans une chambre isolée, au cœur d'une ville bombardée : c'est l'inconnue d'Arras. Elle reparaît mais garde son mystère. D'autres, que l'homme pensait avoir oubliées, sortent de l'ombre, avec des charmes rajeunis : d'anciennes caresses, que l'âme croyait mortes recommencent de verser leurs baumes, d'instiller leurs poisons. Bien des répliques, chargées de quelque expérience navrante, ont un accent si juste, si sincère et qui porte si loin, qu'on éprouve un sentiment de gratitude envers l'auteur qui les a trouvées : on salue en lui un frère entre les frères humains. A certains moments, plane une angoisse métaphy-

sique d'un ordre si élevé qu'elle apparente l'ouvrage aux plus grandes œuvres. Quel que soit le bien que nous pensions déjà de M. Armand Salacrou, *l'Inconnue d'Arras* le hausse à un degré encore supérieur.

Les interprètes sont de première classe. Il suffira de nommer M. Pierre Blanchar, mesdames Yolande Laffon, Madeleine Lambert et Marthe Mellot, et M. Jean Tissier.

Les fins, qui sont plus nombreux que les forts, conspirent à leur persuader que la finesse est supérieure à la force. Ils savent bien, eux, les jaloux, que la force est plus rare que leur propre rareté, mais les forts, précisément parce qu'ils sont plus forts que subtils, peuvent se laisser abuser : on les voit alors dédaigner leurs dons et courir après la finesse.

M. Édouard Bourdet, qui possède la force dramatique, aurait-il écouté de sournois conseils? Lui, capable de ramasser un sujet, le voilà qui s'est évertué aux indications, aux notations dispersées. Lui, qui pouvait empoigner, étreindre avec vigueur, il s'est exercé aux frôlements et aux chatouillements. Il marque des traits, çà et là, et passe. Il amorce une scène, la conduit juste au point où ses qualités devraient s'employer, et s'évade. Plus personne. Le rideau est tombé. Quelques mesures d'une petite musique, le rideau se relève, et les mêmes feintes recommencent, suivies des mêmes déceptions. On s'énerve. On en veut au gaillard musclé qui s'attarde aux raffinements des débiles. Caresses, bagatelles de la porte... On a envie de crier : « Vas-y! mais vas-y donc! » Cependant la soirée s'achève, et le plaisir n'est pas venu.

Telle est l'aventure dont M. Bourdet fut victime, avec *Margot*. Ajoutez ceci, qui est de pure technique matérielle, mais ne laisse pas d'être important : lorsqu'on vise, non à montrer, mais à suggérer par une série de courtes scènes, si l'on veut totaliser les effets des suggestions, de manière à obtenir une impression d'ensemble, il ne faut pas laisser des temps morts s'établir entre les scènes. Le rideau ne baissât-il, après chaque scène, que durant quelques secondes, c'est encore trop. Comme la simple suggestion est, par définition, un trait léger, rapide, furtif, la moindre interruption en détruit l'effet; le baisser du rideau l'écrase, comme un marteau-pilon ferait d'une noix. La musique ne suffit pas à « meubler »

l'intervalle de ruineux silence qui vient ensuite. Et la nouvelle manœuvre du rideau, lorsqu'il remonte, augmente encore le sentiment de lourdeur et de temps perdu. Donc, on devra combiner les scènes de telle sorte qu'elles s'enchaînent sans que le rideau baisse, et ménager dans les décors, en vue des changements, des plans mobiles, qui se déplaceront instantanément dans le noir. Le noir, en outre, peut servir à marquer les divisions indispensables à l'intelligence du spectacle, quand il s'agit de faire comprendre qu'une certaine durée s'écoule entre deux tableaux. Les « noirs » ont une valeur de temps psychologiques, alors que les manœuvres du rideau de scène sont des temps inertes.

Autre point, touchant le langage adopté par l'auteur dans *Margot*. Certes, le pastiche, dans les pièces historiques, est à réprouver. Il est pédantesque, insupportable — et facile, pour peu que l'écrivain ait de culture et d'application. Mais l'anachronisme systématique est une facilité plus grande encore, surtout quand il verse dans l'argot. Le bon style consiste dans un langage également éloigné du pastiche et rapproché autant que possible du langage parlé moderne, mais néanmoins différent de celui-ci, afin que le public ait l'impression que les personnages sont bien d'un autre temps. Pour réaliser cet équilibre la première condition est de bannir du vocabulaire à la fois les archaïsmes et les modernismes, tout l'effort d'accommodation devant porter sur la syntaxe.

Je suppose que le dessein de M. Bourdet, en nous contant l'histoire de Marguerite de Valois, fille d'Henri II, aura été de peindre le sentiment trouble qui attirait cette princesse vers son frère, le duc d'Anjou, plus tard Henri III, sentiment partagé par ce prince, mais inavoué et refoulé par lui comme par elle. Il est à noter, par parenthèse, combien ces Valois, représentés comme pourris, et qui furent, de fait, très dissolus, étaient encore bourrelés de scrupules moraux. Donc, beau sujet, mais que l'auteur effleure à peine, non seulement parce que son parti pris le déterminait à se contenter d'une esquisse, mais parce que, dans cette esquisse même, les traits se rapportant aux sentiments incestueux du frère et de la sœur sont éparpillés au milieu de croquis épisodiques, lesquels n'ont entre eux d'autre lien que la présence de Margot, à divers âges de sa vie. Ainsi, le drame oscille entre un vague essai de

peinture psychologique et une biographie très lâche et flottante. L'attention, l'intérêt ne savent où se fixer.

Le personnage de Margot est délicieusement interprété par madame Yvonne Printemps, mais la comédienne pâtit de ce que le rôle est à la fois le plus central et le plus faible de la pièce, position intenable que le plus grand art ne peut parvenir à sauver. M. Pierre Fresnay, à force de style, de composition mûrie et surveillée, réussit à prêter au duc d'Anjou, sous un masque impassible et des dehors d'afféterie, les nuances d'une âme fuyante, perverse, voire même des dessous de calculateur politique. Madame Sylvie (Jeanne d'Albret) est superbe, dans une scène qui est la meilleure de la pièce. Madame Mady Berry ne m'a pas plu tout à fait autant, en Catherine de Médicis. Mais comment nommer tous les acteurs? Et que dire de celui qui joue Henri IV? Il confond évidemment la verdeur avec la vulgarité.

Tous les décors sont beaux — presque trop beaux.

Nous regrettons que l'espace qui nous reste pour rendre compte du grand succès remporté par *Noix de Coco*, de M. Marcel Achard, au Théâtre de Paris, soit si mesuré. L'ouvrage marque un renouvellement dans la carrière de l'auteur. M. Marcel Achard, première manière, s'abandonnait librement à son démon. C'est sa fantaisie naturelle qui, par son jaillissement même, créait la pièce, de réplique en réplique. Aujourd'hui — d'aucuns le regretteront peut-être — l'écrivain mène un jeu plus préconçu, plus surveillé. Il entreprend d'écrire une comédie gaie sur un scénario de comédie dramatique, et il y réussit. Tout l'art ici est dans le mélange des tons, ou plutôt dans leurs juxtapositions calculées. Le thème, autrefois, eût pu inspirer un drame noir, d'un pessimisme atroce, à un auteur du Théâtre libre.

Par une suite de menues circonstances, qui se succèdent et se nouent comme les mailles de la fatalité, un homme découvre, au milieu d'une soirée de famille, que sa femme, à laquelle il ne reproche qu'un excès d'austérité, n'est autre qu'une ancienne chanteuse de beuglant, surnommée Noix de Coco, laquelle, quand elle avait seize ans, fut sa maîtresse d'une nuit, à Saïgon. Ébahissement général. Les invités s'éclipsent. Toute la ville sera bientôt au courant de la découverte.

Cependant, entre l'époux furieux et l'épouse démasquée, des scènes horribles ont éclaté après le départ des convives. L'histoire se complique du fait que l'homme a deux enfants d'un premier lit : une fille, mariée à un bon gros qui, lui-même, va découvrir bientôt que sa femme le trompe, et un jeune fils, presque adolescent encore, qui avoue brusquement qu'il est amoureux de sa belle-mère. Seule l'accumulation des coups de théâtre révèle, dans le canevas, l'intention bouffonne. Toute la gaieté, qui est vive et bondissante, réside dans le dialogue. D'une série de situations pénibles l'auteur tire des effets d'irrésistible drôlerie. Ici Hippolyte déclare à Thésée : « J'aime ta femme, papa! » On voit le ton. Mais n'allez pas croire que tout sentiment soit absent de la pièce. Le spectateur accepte, et même se réjouit considérablement d'être renvoyé à coups de poings et à coups de pieds, comme un ballon, de la Muse tragique à la Muse comique, de l'instant qui rit à l'instant qui pleure. Une des meilleures scènes — dans laquelle Raimu fut extraordinaire — est une scène d'attendrissement entre le père et le fils, au dernier acte.

Raimu : un comédien de génie! Il m'a transporté. Il faudrait des pages pour analyser ce jeu, où la puissance est alliée à tant de finesses. M. Alerme montre un très beau talent, dans le rôle du bon gros. M. Julien Bertheau aussi est admirable en jeune néo-romantique, complètement « cinglé ». Mesdames Huguette Duflos, Lucienne Lemarchand, mademoiselle Ginette Leclerc sont excellentes.

En voilà pour de longs soirs.

Je signale en terminant la belle interprétation de Pauley dans le rôle d'Argan du *Malade imaginaire*, aux matinées classiques du *Vieux Colombier*, et le succès de Dullin, dans *le Faiseur* d'Honoré de Balzac, *à l'Atelier*, ainsi que l'étonnante mise en scène des *Caprices de Marianne*, réalisée par Baty, au Théâtre Montparnasse. J'y reviendrai la prochaine fois.

FRANÇOIS PORCHÉ

VARIÉTÉS MUSICALES

En l'honneur de Saint-Saëns. — Désenchantés par notre production contemporaine, les théâtres lyriques, les compagnies d'orchestres et les virtuoses regardent plus volontiers en arrière. Que voyons-nous à cette heure? Partout l'on met à profit les anniversaires de naissance ou de mort, les centenaires et jusqu'aux moindres cinquantenaires, pour réintégrer dans notre actualité si morne, si indigente, quelques trésors du passé musical, fût-il proche ou éloigné. L'Allemagne a fêté Jean-Sébastien Bach et Haendel en 1935 pour nous rappeler que ces prodigieux créateurs naquirent l'un et l'autre voilà deux siècles et demi. Et, malgré leur prétendue ingratitude envers Saint-Saëns, les Parisiens viennent de célébrer le premier centenaire de sa naissance par une imposante série de représentations et de concerts.

Chacune de ces commémorations a son caractère particulier. Celle-ci répond aux élans spontanés du cœur; cette autre décèle un subtil instinct de l'à-propos. Toutes ont l'avantage de nous ramener comme de nous-mêmes à des auteurs et des ouvrages que, sans elles, on risquerait peut-être d'oublier. Voilà donc une mode salutaire. Pour évoquer à date fixe un musicien fameux, nos contemporains n'ont plus besoin de grimoires ni d'incantations magiques : le calendrier leur suffit. Tantôt ces résurrections sont éphémères, tantôt elles semblent devoir se prolonger jusqu'à la consommation des siècles. Mais on exige de toutes sans exception des images de jeunesse et de beauté, car notre public n'aime point les spectres. Une momie l'effa-

rouche au même degré qu'un cadavre. Son étonnement perpétuel est que les historiens puissent manier comme les fossoyeurs d'Hamlet, avec une insouciance joviale, tant d'ossements et de cendres. Le passé n'existe à ses yeux que dans la mesure où il coïncide avec le présent. Alors même qu'elles s'en vont rêver un moment parmi les ombres, nos générations récentes n'y cherchent que ces affirmations de vie éternelle qui les intéressent : elles tiennent à vérifier que nos plus illustres morts font bien toujours figure, comme naguère, d'artistes immortels.

Ce triomphant privilège de jeunesse et de beauté, sans lequel nos tentatives de résurrection sont condamnées à tourner court, les auditeurs parisiens l'ont-ils bien retrouvé cet automne chez Camille Saint-Saëns? Pas au théâtre, assurément. Nous n'en ferons point grief à l'Opéra-Comique. Celui-ci se bornait à nous soumettre *la Princesse jaune* et *Phryné* : les détails savoureux abondent en ces badinages élégants et légers, sans que le plus fervent admirateur du maître les puisse tenir pour des chefs-d'œuvre. Glissons donc sur ce petit hommage aussi cordial qu'insignifiant. Après tout, Saint-Saëns n'avait jamais été vraiment chez lui rue Favart. Et chacun estimait que l'effort principal devait incomber à l'Opéra.

L'Académie nationale de Musique et de Danse avait le choix. Grâce au centenaire, puissant générateur de sympathie et de curiosité, elle pouvait exhumer l'une quelconque de ces partitions négligées dont nos mélomanes soupçonnent à peine l'existence. A défaut d'*Étienne Marcel* où les matériaux tombent littéralement en ruines, libre à elle de ressusciter *Henry VIII*, *Proserpine*, *Ascanio*, voire *Déjanire* ou *les Barbares*. N'importe lequel de ces ouvrages, monté avec les soins raffinés que les Allemands prêtent en général à leurs commémorations, eût sans doute fait honneur à Saint-Saëns dramaturge. Une autre méthode consistait à s'en aller choisir parmi ses opéras et ballets quelques scènes caractéristiques, telles pages exquises ou souveraines, pour offrir à l'auditoire comme un florilège de son théâtre lyrique. Mais aucune de ces deux solutions n'a prévalu. On s'est contenté de reprendre *Samson et Dalila*, exclu depuis quelques mois de l'affiche comme pour mieux l'y rétablir à cette

occasion, et *Javotte*, bluette sans plus d'importance que *Phryné* ou la *Princesse jaune*. Dans l'entre-deux, nous allions presque l'oublier, vient s'intercaler on ne sait quelle plate fantasmagorie où la Liberté, la Justice, la Paix, traînant après elles un troupeau effaré, défilent sans enthousiasme aux accents de la *Marche héroïque*.

Les Parisiens ont-ils eu du moins la surprise d'une représentation modèle? S'agissait-il d'un spectacle renouvelé par la mise en scène, les costumes, la distribution, les jeux de lumière ou la chorégraphie? Il serait exagéré de le prétendre. La routine coutumière s'était médiocrement émue de cette pompe solennelle. Convenons-en : l'orchestre de l'Opéra, sans rival dans les actions d'éclat, — ainsi qu'il l'attestait cette année même à la reprise d'*Ariane et Barbe-Bleue* et plus tard aux représentations wagnériennes de M. Furtwaengler, — se relâche volontiers parmi le trantran de ses activités quotidiennes. Or, *Samson et Dalila*, il est vrai, a le tort impardonnable d'appartenir au répertoire. A quoi bon se mettre en frais pour si peu? Cette attitude d'esprit se devinait à la mollesse de l'exécution, à sa désolante frigidité. Point de fautes matérielles, cela va de soi, mais un flottement général, continu. Des mouvements au ralenti, flegmatiques et veules, des chœurs faisant pitié, et les prêtresses de Dagon tellement engourdies par le sommeil qu'elles en avaient peine à concerter leurs danses léthargiques. La bacchanale du second acte, puis l'écroulement du temple n'eurent rien de saisissant, en sorte que cette apparence de tumulte s'acheva peu à peu dans la torpeur. Hors quelques basses intrépides, MM. Huberty, Pernet, Brownlee, personne ne semblait à son aise. On eût dit que le rôle de Samson pesait à M. Georges Thill. Et madame Lapeyrette, héritière, à l'étonnement général, d'une succession éclatante et redoutable, se trouvait subitement métamorphosée en Dalila.

Nos mélomanes appréciaient depuis longtemps son beau timbre de contralto. Mais quelle distance entre les sentiments qu'on lui doit, estime, sympathie, gratitude, et le prestige maléfique d'une Dalila! On rêverait ici d'une charmeresse, formée par les soins des Sirènes, perfide et langoureuse comme elles-mêmes, habile à chanter dangereusement. Or, madame

Lapeyrette semble bien l'opposé d'une femme fatale. Honnête, spontanée, véridique, elle répugne aux artifices. Sa conscience et son application, autant que sa voix égale, un peu uniforme, annoncent une interprète de tout repos. Éveillerait-elle un soupçon, ce serait plutôt de nourrir en secret pour Samson une tendresse maternelle que de vouloir l'entraîner aux abîmes. Cette confiance qu'on lui accorde sans réserve passe même le but, car une telle sécurité nuit à l'intérêt dramatique. Madame Héglon excellait jadis à semer dans les cœurs une inquiétude voluptueuse. Avec la distribution présente, on regrette un peu ce trouble. Grave défaut : sans l' « éternel féminin », sans les pièges de la destinée, *Samson et Dalila* se réduit à un oratorio très noble, mais où l'on peut néanmoins déplorer certaines longueurs.

Les amis sincères de l'Opéra lui doivent-ils la vérité? Eh bien! le traitement infligé à Saint-Saëns choquerait moins s'il ne constituait une récidive pleine de menaces pour l'avenir. Il y a trois ans, l'Académie nationale de Musique et de Danse organisait pour le troisième centenaire de Lully une reprise du *Triomphe de l'Amour*. Faute de préparation, ce fut un échec. Et les abonnés n'en restent pas moins persuadés que l'art de Lully dégage pour les modernes un ennui insoutenable. Or, voici que l'on nous offre, pour le centenaire de Saint-Saëns, une représentation singulièrement terne de son chef-d'œuvre, et ceux qui l'ont entendu naguère se lamentent. Comment! *Samson et Dalila* s'est donc fané à tel point?... Encore quelques déceptions analogues, et ce sera un sauve-qui-peut. Il arrive de la sorte une heure où, faute d'être bien jouées, des œuvres foncièrement robustes sont tenues pour mortes, et sur-le-champ enterrées vives. Prenons donc bien garde à ces commémorations. Mieux vaudrait s'en abstenir que de les multiplier à l'étourdie. L'enjeu a vraiment trop d'importance. Il faut savoir épargner à la musique des risques superflus.

Ni l'Opéra-Comique ni l'Opéra n'auront beaucoup servi la mémoire de Saint-Saëns; mais les concerts du moins lui ont rendu les honneurs qu'il mérite. Après tant de séances, les dilettantes garderont le souvenir de quelques moments heureux. Ce qui ne s'efface pas avec les semaines et les mois, c'est

l'écho des belles auditions que les Concerts Pasdeloup ont données à l'Opéra-Comique les 5 et 6 octobre, sous la direction de M. Albert Wolff, avec une très intéressante causerie de M. Gheusi. On y entendit non seulement la *Troisième symphonie avec orgue*, dont les magnificences architecturales sont demeurées intactes, mais la *Deuxième*, en *la*, où nous observons bien mieux ce que le musicien français doit à Haydn et Mendelssohn. Pour maints auditeurs, les délicieux fragments des ballets d'*Ascanio* furent une véritable révélation. Et là-dessus, M. Albert Wolff nous enleva en plein ciel : il dirigea l'audacieuse chevauchée de *Phaéton* avec une fougue et une maîtrise qui semblaient capables de conjurer le dénouement tragique, si seulement les Dieux s'étaient laissés fléchir. Quant à madame Magda Tagliafero, on a beau ressentir pour son talent une admiration extrême, l'éblouissante pianiste réussit néanmoins à surprendre dans le *Cinquième concerto*, celui où Saint-Saëns s'est amusé à broder sa trame de capricieux dessins aux couleurs d'Égypte et de Cochinchine. Les profanes eux-mêmes rendaient hommage à la délicatesse, à l'harmonieuse subtilité avec laquelle madame Tagliafero avait composé, ménagé et distribué ses sonorités de manière à les assortir aux timbres de l'orchestre; mais cette exquise féerie, le critique désespère de la fixer ensuite pour le plaisir du lecteur.

Point de commune mesure entre ces enchantements et les justes louanges que vient de s'attirer mademoiselle Jeanne-Marie Darré au Centre Marcelin Berthelot, où la maison d'éditions musicales Durand organisait le 11 novembre un important festival en l'honneur de Saint-Saëns. Mademoiselle Darré a cependant la technique la plus sûre et la plus nuancée. Elle se fit applaudir tout particulièrement dans *Wedding-cake*, charmant caprice-valse avec accompagnement d'instruments à cordes, ainsi que dans *Toccata* et l'*Étude en forme de valse*; mais on avait déjà pu juger de sa rare distinction dans le *Trio en fa*. Quel plaisir d'écouter cette œuvre si achevée du jeune Saint-Saëns! Écrite en 1863, elle tient dans son abondante production de musique de chambre un rang privilégié. Et ce n'est certes pas le *Septuor* pour trompette, sur lequel se termina la séance, qui pourrait le lui disputer, car cette dernière composition ne vaut que par la fac-

ture : la substance proprement dite en est fort mince, et l'éclat de la forme ne sauve pas jusqu'au bout la pauvreté du fond. Personnellement, nous eussions plutôt inscrit au programme le *Quatuor* de piano, où se retrouvent les qualités solides et agréables du *Trio en fa*. Mais Saint-Saëns a de quoi satisfaire tous les goûts. Au lieu de s'attarder à sa musique de chambre, on a mieux aimé produire quelques échantillons de sa manière concertante et acrobatique, si chère pendant un demi-siècle aux virtuoses. L'*Introduction et Rondo capriccioso* pour violon et orchestre ne pouvait donc manquer à la fête. Mais ce morceau de haute école, triomphe de Sarasate, intéresse plus spécialement les professionnels. On lui préfère de beaucoup, en général, cette *Havanaise*, d'un attrait poétique indéniable, que M. Jacques Thibaud, il nous en souvient, eut le bonheur de mettre à la mode sur la fin du siècle dernier. C'est lui-même qui se chargeait de la présenter cette fois encore, et son triomphe, au bout de trente-cinq ans, ne fut pas moindre qu'aux jours où l'extraordinaire suavité de son archet lui soumettait les âmes étonnées et conquises. Par sa magie insinuante, M. Jacques Thibaud a su ajouter à la physionomie de Saint-Saëns un trait qu'il eût été fâcheux d'omettre : cette grâce malicieuse et tendre, privilège éternel de la musique française à travers des métamorphoses innombrables, de Jannequin à Debussy. Applaudissons de grand cœur à une commémoration aussi complète.

***

Le premier livre du « Clavecin bien tempéré » en audition intégrale. — Parmi les saints les plus vénérés de la musique, Jean-Sébastien Bach est du petit nombre de ceux que l'on invoque chaque jour sans exception. Ainsi, quand il s'agit d'une communion tellement fervente et quotidienne, le calendrier ne compte plus guère. Des fêtes pompeuses sont-elles célébrées à Eisenach, où Jean-Sébastien Bach vint en effet au monde le 21 mars 1685, leur programme nous laisse pour la plupart indifférents. Depuis la période où les grands novateurs romantiques, Mendelssohn, Schumann, Chopin, se faisaient les apôtres de son génie, Bach se trouve si profondément incorporé à notre existence musicale, nos esprits

subissent sa domination avec tant de respect et d'amour, qu'il devient superflu, voire un peu ridicule, de nous recommander à propos de son deux cent cinquantième anniversaire un surcroît de dévotion.

A parler franc, il n'entrait aucun souci de commémoration quelconque dans l'empressement avec lequel nos mélomanes étaient accourus le 14 novembre 1935 à la salle Gaveau, où la « Société Philharmonique de Paris » faisait exécuter les six *Concertos brandebourgeois* sous la direction de M. Alfred Cortot et avec son concours effectif. Ce n'est point à cause d'elle non plus qu'ils tenaient à réentendre en l'église de l'Étoile, grâce à la très active « Société Jean-Sébastien Bach », l'*Actus tragicus* ou la *Messe en si mineur*. Et quel détachement plus hautain encore de notre passagère actualité chez ces enthousiastes qui, le 6 novembre, salle Gaveau, suivaient avec une attention passionnée le premier livre du *Clavecin bien tempéré*, intégralement joué par M. Albert Lévêque!

Sans doute, le principe même de cette audition pourrait appeler certaines réserves. Ni ces vingt-quatre préludes et fugues dans tous les tons, ni ceux du second livre, ne sont faits pour être exposés au public les uns après les autres, avec une rigueur inflexible. L'esprit de système finit aujourd'hui par nous envahir. Mais le XVIIIe siècle invite à la bonhomie et la souplesse. N'allons pas considérer le *Clavecin bien tempéré* comme un ensemble organique. Il n'est point vrai que ces couples de préludes et fugues soient toujours reliés les uns aux autres par une véritable prédestination. Certains appartiennent au contraire à des époques très différentes. Vingt années d'intervalle séparent le premier livre du second. En somme, cette unité psychologique dont nos théoriciens voudraient faire une loi impérative ne se retrouve pas d'un bout à l'autre du *Clavecin bien tempéré*.

Pour imprégné qu'il apparaisse maintenant de songes et de mystère, le recueil célèbre avait pourtant à l'origine une intention didactique ou même pédagogique. La tentative si courageuse de M. Albert Lévêque présente à cet égard un intérêt complexe. C'est d'abord un spectacle émouvant que de voir, en une même soirée, l'imagination créatrice de Bach évoluer à travers les tonalités successives avec une aisance et

une richesse de moyens incomparables. Mais il n'est pas non plus indifférent qu'à ces poèmes si brefs, si concentrés, parfois énigmatiques, l'artiste contemporain s'efforce de restituer après tant de révolutions, sous nos yeux, leur pensée abstraite ou leur mouvement lyrique.

Ce premier livre du *Clavecin bien tempéré*, M. Albert Lévêque le joue par cœur. Une telle prouesse tient du prodige si l'on considère l'enchevêtrement et les mille chausse-trapes de l'écriture contrapontique. Sans doute, sa fatigue a pu le trahir çà et là. Il lui est arrivé, par exemple, de précipiter inutilement l'allure du prélude en *ré majeur*. Mais, d'une manière générale, on se réjouit ici de pouvoir rendre hommage à sa compréhension, à son jeu sensible et toujours noble. Le public l'a d'ailleurs suivi avec une puissance de recueillement qui mérite bien, elle aussi, une juste part de louanges. A mesure que chaque prélude, chaque fugue surgissait en pleine lumière, une vive expression d'intelligence et de joie, singulièrement touchante, venait éclairer le visage des jeunes gens qui assistaient à ce concert en très grand nombre, munis de leurs partitions. Que la jeunesse de ces années difficiles soutienne avec tant de chaleur une initiative hautement désintéressée, en vérité, cela réconforte!

***

« Hippolyte et Aricie » au Studio d'Art lyrique. — Dans le même ordre d'idées, pourrait-on quitter le XVIIIe siècle, son art simple, expressif, majestueux, sans avoir dit le plaisir infini qu'une audition extraordinaire d'*Hippolyte et Aricie* vient de procurer aux amis de la musique?

Une association nouvelle, le *Studio d'Art lyrique*, leur a ménagé cette surprise le 26 octobre dans la salle de l'ancien Conservatoire. Son directeur-fondateur est M. Henri Morin. Ce chef d'orchestre joint à une connaissance approfondie de la technique instrumentale l'amour des chefs-d'œuvre souverains et un généreux idéalisme. Cela compose de nos jours, n'est-il pas vrai? une physionomie originale et attachante. M. Henri Morin a commencé par rédiger un manifeste à l'intention des auditeurs futurs. On y lit ce passage significatif : « L'enthou-

siasme dans lequel nous avons commencé nos premières répétitions nous est une preuve que l'idéalisme, la foi et la ferveur ne sont pas lettre morte, puisque des artistes si cruellement éprouvés à l'heure actuelle sont capables de s'astreindre, sans rémunération aucune, au travail acharné qu'exige la consciencieuse préparation de notre concert de présentation. »

Chez ces exécutants, le « travail acharné » se cache de son mieux sous une assurance tranquille, un naturel parfait. C'est que l'interprétation ne doit jamais sentir l'huile. Néanmoins le vrai connaisseur tombe en arrêt dès les premières mesures. Quelle assiduité n'a-t-il pas fallu, quelle persévérance, et sans doute quel dévouement, pour obtenir cette réussite! On devine à quel prix il a fallu acquérir ces dehors agréables et riants, cette facilité qui semble aujourd'hui couler de source. Le « Studio d'Art lyrique » s'est adressé pour *Hippolyte et Aricie* aux meilleurs virtuoses. Phèdre s'exprime par les accents de madame Marcelle Bunlet, musicienne déjà célèbre par ses succès au théâtre, mais que les concerts mettent peut-être encore mieux en valeur. M. Georges Bouvier prête aux imprécations vengeresses de Thésée la puissance vraiment royale de sa magnifique voix de basse. Et la qualité de l'orchestre ne saurait mieux être définie que par les noms de certains solistes : pour le premier violon, M. Roland Charmy; pour la flûte, M. Moyse; pour le hautbois, M. Bleuzet; pour la trompette, M. Vignal; et pour le clavecin M. Ruggiero Gerlin. Avec ces collaborateurs d'élite, M. Henri Morin nous a rendu un *Hippolyte et Aricie* tour à tour gracieux et pathétique, et coloré, et saisissant, et grandiose, bref prodigieusement vivant, comme à l'époque des mémorables exécutions de Vincent d'Indy à la « Schola Cantorum ».

Après une telle victoire, les amis de la musique feront certainement des vœux pour l'avenir du « Studio d'Art lyrique ». M. Henri Morin songe-t-il désormais à entreprendre pour Mozart et Gluck ce qu'il vient d'accomplir supérieurement pour Rameau? Le bruit s'en est répandu. On lui prête le désir de monter bientôt *Cosi fan tutte* et *Iphigénie en Aulide.* Il est question en outre de partitions modernes et de leur réalisation scénique. Nous verrons bien... La jeune association se défend d'entrer en concurrence avec les théâtres d'État;

mais elle se rend compte qu'une place très honorable reste à prendre dans leur prolongement. Ainsi ces chefs-d'œuvre auxquels nos scènes lyriques subventionnées doivent renoncer dans les circonstances présentes, non sans regret, le « Studio d'Art lyrique » s'appliquerait peut-être à les reprendre, avec un minimum de frais, sous une forme simple et modeste. Et voilà... On se borne, pour l'instant, à nous donner une espérance. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup?

***

Gabriel Fauré chez madame Croiza. — Un crépuscule d'automne, humide plutôt que froid. Le 6 novembre, dans cette salle Chopin où l'acoustique sans défaut, les dimensions restreintes, composent une atmosphère intime, propice aux musiques confidentielles, des mélomanes d'un âge mûr s'en viennent à la recherche de leurs bonheurs perdus. Que désirent-ils? Évoquer l'image d'un auteur bien-aimé, la délicatesse et les charmes d'une civilisation qui a péri de mort violente, enfin tous ces fantômes que réveille si facilement l'art de Gabriel Fauré, pourvu qu'il ait pour interprètes madame Croiza et M. Jean Doyen.

Les voici donc sur l'estrade, elle et lui... En préludant, le jeune pianiste égrène un petit arpège très doux, comme pour solliciter et fléchir un instrument que l'on dit rebelle et qu'il redoute en conséquence; celui-ci n'en persistera pas moins jusqu'au bout dans sa résistance maussade. Mais *Nocturne* épanche déjà ses ondes harmonieuses. Et comment décrire le mystérieux sortilège qui fascine les cœurs émus, dès que surgit, avec on ne sait quelles inflexions solennelles, chargée de réticences et néanmoins véhémente et hardie jusqu'au pathétique, la voix toujours suave de madame Claire Croiza?...

Ce *Nocturne*, sans doute, n'est point chez Gabriel Fauré une de ses productions les plus heureuses. Impossible de s'extasier sur les vers de Villiers de l'Isle-Adam : ceux-ci, nettement inférieurs à sa prose, risquent de choquer par leur mièvrerie assez fade. N'importe! planant de haut sur ces infirmités, le chant de la musicienne les illumine et les transfigure. Sa mélancolie, cette nostalgie du ciel, ses accents tout

ensemble troublants et pudiques, arrivent à faire de *Nocturne*, même pour ceux qui le goûteraient faiblement, une manière de chef-d'œuvre.

Qu'est-ce donc si la musique s'épanouit soudain avec les paroles! A cet instant, sans effort, madame Croiza passe de Théophile Gautier à Leconte de Lisle, aux poèmes gracieux ou saisissants de Verlaine. Une fois encore, ses auditeurs écoutent avec ravissement *Clair de Lune*, ce menuet doux-amer où des ombres heureuses s'amusent elles aussi, un moment, à chanter la tristesse.

On sait que la dernière manière de Fauré et son « style dépouillé », les groupes de la *Chanson d'Ève*, du *Jardin clos*, des *Mirages* et de l'*Horizon chimérique*, n'ont pas conquis jusqu'à ce jour les faveurs des mélomanes. Ceux-ci leur préfèrent en général les romances de sa jeunesse ou de sa maturité. N'offrent-elles pas en effet des couleurs plus éclatantes, un ton moins réservé? Cependant les recueils des années suprêmes ont à leur tour quelques chances d'être compris et aimés, quand c'est madame Croiza qui les présente. Son art infini des nuances, sa chaleur latente, en exposent clairement le sens caché, les intentions les plus secrètes, comme l'encre sympathique de ces messages qu'il faut approcher de la flamme pour les comprendre. On l'a bien vu à ce concert. Madame Croiza, de sa belle voix sobre et chaleureuse, avait lu d'abord un texte d'Albert Samain, *Soir*, pour lequel Fauré écrivit une mélodie que la plupart des amateurs jugent déjà trop subtile. Sa récitation terminée, les dernières syllabes s'enlevèrent comme sur des ailes. Un musicien ravissant les avait-il en quelque sorte aspirées? Tout simplement, M. Jean Doyen avait recommencé de jouer. Madame Croiza se mit alors à chanter la poésie même qu'elle venait de lire, et ses auditeurs eurent la joie de goûter sous une forme nouvelle ses parures les plus exquises. Longtemps après la fin de la musique, ils écoutaient encore. Un arbre frissonne de même après le départ de l'oiseau qui lui prêtait sa voix...

Malgré cette révélation précieuse, beaucoup d'amateurs regrettaient leurs mélodies familières, associées à leurs impressions d'avant-guerre, à ces deux ou trois salons de jadis

où Fauré venait quelquefois s'asseoir au piano d'accompagnement. Ils soupiraient après ces refrains si chers. Aussi quel enthousiasme, lorsqu'ils reconnurent enfin les *Roses d'Ispahan*!

Cette mélodie si rebattue, madame Croiza semblait être la première à la chanter. Comment et pourquoi, renonçons à l'expliquer, tellement son art est simple, en apparence. Elle chante, voilà tout; et l'inexprimable charme des visions orientales agit une fois de plus. Il s'empare de l'intelligence, l'enivre, et chacun revoit, comme en songe, les *Mille et une nuits*, les quatrains d'Omar Khayyâm, la princesse aux longs yeux, les coupes de vin, le rossignol, et surtout le foisonnement innombrable des roses...

On a beau savoir que la Perse est aujourd'hui une terre sans eau, rocailleuse et altérée, où les jardins sont en très petit nombre, la voix de madame Croiza ranimait toutes les illusions défuntes et tous les vieux mensonges. Comme les poètes, elle nous faisait voir, respirer, des roses par centaines, des roses par milliers, et leur parfum envahissait la petite salle. C'était un vertige et un délice. Et puisque l'esprit flottait à la dérive sur un océan d'aromes, toute autre pensée devenait impossible. On devenait ainsi pareil à cette statue imaginaire, fiction charmante d'un philosophe français, qui, sans idées ni sentiments, et pour tout dire sans âme, n'était plus tout entière qu'une odeur de rose.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

TABLEAUX DE PARIS

ANNIVERSAIRE. — M. l'abbé Mugnier, avec qui nous avons la joie de déjeuner à six amis seulement, entre aujourd'hui dans sa quatre-vingt-deuxième année.

S'il est un mot qui ne saurait lui convenir, c'est celui de vieillard. A ses côtés, nous devons même oublier complètement que cet âge peut être considéré comme *avancé* chez des personnages comptant un nombre analogue d'années. Il est demeuré cet Ariel de la charité chrétienne, ce saint François d'Assise qui a loué le Seigneur devant des vergers de compotiers remplis de cerises et parlé avec un sublime si dépouillé, pour les oiseaux ornant les chapeaux des dames qui l'écoutaient.

Depuis quelques années chanoine, M. l'abbé Mugnier a tenu dans la vie sociale de Paris plus de place que bien des prélats. L'influence que ce cœur pur et cette âme si naturellement et si continûment élevée ont exercée sur leurs contemporains est d'une extrême rareté, d'une bienfaisance illimitée. Il ouvre les portes du ciel, non pas comme si elles étaient de bronze, mais de buée printanière. L'un de ses mots les plus répétés à quelqu'un qui lui disait : « Vraiment, M. l'abbé, vous ne pouvez pas croire à l'Enfer! », le peint tout entier :

— Si, monsieur, j'y crois! — répliqua-t-il, — mais Dieu est trop bon pour que l'Enfer ne soit pas vide!

Nous sommes bien éloignés avec lui des XIe, XIIe, XIIIe siècles, où la crainte que l'on avait du Diable ressemblait à un culte.

— Vous êtes trop humain, — lui disait un archevêque de Paris, qu'il ne nomme pas, mais qui n'est point Mgr Verdier... — Vous êtes trop humain!

Être *trop* humain, c'est le rayonnement de M. l'abbé Mugnier, c'est la fraîcheur de cette source, la saveur de ce fruit, l'haleine de ce foyer.

La mémoire est prodigieuse, les souvenirs, les citations, les images, et les rapprochements imprévus, affleurent, sans cesse, le cristal de cette rivière. Mais toujours dans la paix, la charité, la bonté. Quel excellent commis il eût été pour *exporter* une âme française que l'on ignore partout et faire des tournées, au temps où la vue était bonne encore. Mais l'abbé baisse plus fréquemment les paupières et nul ne se douterait qu'il y voit mal.

Une amie se félicite au début du repas, autour de la petite table ronde, d'être là pour fêter ce quatre-vingt-deuxième anniversaire.

Hélas! je n'aime ni ce 8, ni ce 2...

Puis on parle.

Il cite saint Thomas d'Aquin : — Il ne faut pas considérer dans l'homme l'âme seulement, mais les composés d'humeurs. »

Le foie agit sur le cerveau...

— Nous sommes des corps qui pensons, — dit-il.

« Le : « Je pense, donc je suis », témoigne de beaucoup d'orgueil, rien n'est si peu d'un philosophe! »

Le visage s'anime, s'éclaire. Il paraît que M. Bergson et M. Jules Cambon se trouvaient dans la même maison de santé, à Vevey, lorsque mourut récemment celui qui était à la Diplomatie ce que M. l'abbé Mugnier est à la Religion.

M. Bergson était redouté des infirmières et du personnel pour ses exigences. Au contraire, M. Cambon faisait l'admiration de ceux qui l'approchaient.

— Voilà le philosophe! — disaient-ils.

Alors, l'abbé ajoute :

— Mais notre cher M. Cambon n'a jamais rien écrit sur la philosophie, lui!

Un instant plus tard :

— Respecter le mystère, c'est l'art de la vie...

Puis :

— La vie est comme un vitrail qui colore les éléments de notre existence.

Mais tout ceci me semble perdre à n'être que quasi infidèlement répété, il faudrait l'entremêler des phrases des interlocuteurs, d'abord, et de ces *oh!* ces *ah!* de ces soupirs, de cette fleur d'allégresse, pareille à ce qu'on appelle *la fleur* d'une pêche, précisément, ou d'une grappe, de cette candeur si peu jouée et de cette sagesse qui est véritablement à l'horizon des grandes images du christianisme, dans lesquelles on retrouve toujours, — à côté du divin François — de nombreux curés d'Ars.

A propos d'un récent séjour à Rome, le nom de S. S. Pie XI est prononcé :

— El papa... le pape... Être le papa de l'univers, c'est très difficile!... Ah! s'il n'y avait pas eu la Tour de Babel, si tout le monde parlait la même langue!

» Léon XIII fut un très grand pape; pourtant, je l'ai entendu faire des fautes de français : — « Nous leur z'avons dit dans nos encycliques... »

Mais les convives se sont mis à parler, à brouter la nouvelle pièce de M. Édouard Bourdet. L'abbé ne semble pas entendre. Je l'ai toujours vu garder le même silence, lorsque la conversation vient aux spectacles. Ce domaine lui est fermé. Il lui semble que l'on se soit mis au chinois devant ses oreilles. Mais il saisit pourtant au vol le nom de Margot. Aussitôt, avec la promptitude de l'oiseau :

— J'ai été élevé chez la reine Margot!

On s'étonne.

— ... Sa maison de campagne est devenue le séminaire d'Issy... La rue qui lui fait face s'appelait encore : rue de la Reine.... Oh! il subsistait bien des peintures profanes dans la maison; beaucoup de nus, mais on leur avait ajouté des petites ailes. On a beaucoup sanctifié avec le pinceau, mesdames!... D'une scène de bergers et de bergères, on avait fait un Noël... Oui, le profane frôle bien souvent le sacré, — mais un coup de pinceau : c'est fini!

» Les séminaristes ont accommodé le tout par une belle inscription dans le vestibule. »

L'abbé la récite, j'en retiens la fin : *rusticare solebat!*

Admirons cette mémoire, cette clarté qui demeure en arrière, sur toute la vie. Mais, déjà, le voici, à propos de je ne sais plus qui, s'écriant :

— Il faut beaucoup se méfier des gens qui parlent mal d'une chose, — ils en sont très près.

Et, parce qu'une dame fonçait la veille sur je ne sais quelle faiblesse, l'abbé dit, d'une voix ineffable :

— Elle s'en défend avec l'espoir de s'en guérir! »

Et puis, soudain, avec une sorte d'ivresse juvénile, voici un couplet sur l'enthousiasme :

— L'enthousiasme! mais le mot enthousiasme ne veut-il pas dire en grec : *Dieu en nous?*

» C'est la possession divine.

» Les prêtres devraient toujours avoir ce mot aux lèvres.

» Être enthousiaste, c'est le plus beau compliment que l'on puisse recevoir. »

Mais, bientôt, sur un ton plus sourd, l'abbé ajoute, comme se parlant à lui-même :

— Enthousiaste, désabusé... Enthousiaste, désabusé... Enthousiaste!.. Quiconque n'a pas vécu la gamme n'a pas vécu.

Il avoue son admiration pour Racine et Molière et il ajoute, avec regret :

— Je ne me sens pas assez du côté de Corneille.

» Je le trouve monotone et tendu... divinement gonflé.

» Il était marguillier de sa paroisse, à Rouen...

Il revient à Racine et il cite en levant le bras droit, ce fragment d'une lettre, pendant le séjour de Racine à Uzès :

« Nous aurons des nuits plus douces que vos jours. »

... Si l'on vous demandait quel oiseau vous voudriez être?

— Le coucou! — s'écrie l'abbé, qui ajoute : — « Ah! mesdames, si vous saviez comme il est laid! Il est affreux. Il dit : « Oui, non... Oui, non... » Il doute!

« Mais, douter, c'est la preuve du talent, dit Bossuet. »

— Bonaparte-maigre. Napoléon-gras.

» On hésite, mais on préfère le maigre! »

Et puis :

— Ah! cette maison de Longwood, à Sainte-Hélène, où les gens entendaient tout ce que faisait Napoléon, et Napoléon tout ce que faisaient les gens.

A propos d'une dame âgée, malade :

— Entend-elle? Sait-elle qu'on est là?... Pense-t-elle, lorsqu'elle est de nouveau seule?

» Il faut tout de même aller lui raconter de temps à autre quelques-uns de *ses* souvenirs d'autrefois, comme on irait à la pêche... »

Et, faisant vaguement le geste du pêcheur qui tend sa ligne et la tire de l'eau, il ajoute : — ... et lui pêcher de vieux poissons!

D'après l'Écriture, ce triptyque :

— Une voix vient annoncer à un homme le passage de Dieu.

» L'homme revêt ses plus beaux habits et sort. Une tempête fait rage qui lève la poussière, déracine les arbres, propage des grondements terribles.

» La voix se fait entendre à l'oreille de l'homme :

— Ce n'est pas Dieu.

» L'homme rentre chez lui. Quelques instants plus tard il entend d'autres rumeurs, il sort de nouveau. L'horizon est en flammes, un incendie fait rage à travers la campagne et la ville prochaine, sous un ciel de lave.

— Ce n'est pas Dieu, glisse encore la voix.

» L'homme rentre.

» Plus tard, il sort de nouveau, inquiet de ne plus rien entendre.

» La nature est calme, sereine, une brise légère fait onduler les herbes et les milliers de fleurs :

» Alors, la voix se fait entendre derechef à son oreille :

— C'est Dieu! — dit-elle.

Mais, bientôt après, dans un silence et avec quel accent d'émouvante sincérité, l'abbé s'écrie :

— A l'âge que j'ai, il faudrait mourir dans un accès de curiosité, — et se dire : — Enfin, ... je vais savoir!

***

TOSCANINI. — Le discours radio-diffusé que M. Laval vient de lire au micro à huit heures du soir, laisserait volontiers, l'impression d'une énergie lassée et d'une assez grande mélancolie. Aucun *fading* ni parasite ne venait troubler l'audition, mais la communication ne pouvait s'établir entre l'invisible orateur et le public. Ce rapport semblait trop volontairement dépouillé de ces petites phrases-antennes qui accrochent l'attention de l'auditeur, rarement seul, entouré de famille, d'importuns. Un vibrant appel à ceux de sa race, l'eût peut-être plus sûrement arraché à ses préoccupations, dans une heure que les difficultés de toutes sortes, volontairement aggravées par quelques-uns — et sans issue, rendent tragique. Fuite de l'or, — d'un or qui ne reviendra plus d'Amérique, maintenant; commerçants dans le marasme, industriels en léthargie, rues se vidant de leur activité, l'hiver sévissant. A l'extérieur, diminution progressive de l'influence française. A l'intérieur, haine et division entre Français, plus exaspérés que jamais et plus dangereusement qu'au cours du siècle dernier.

Hier soir, Edmond Jaloux, d'une voix tranquille, nous assurait que « ces deux camps se sont toujours affrontés. Il y a toujours eu les chevaleresques et les ... autres. »

Les Français sont trop résignés à la perte de leur prestige et de leurs réserves. Ils ne réagissent plus. Ils font d'avance le sacrifice de ce qui permettait aux uns de vivre, aux autres d'exister. Peu de temps ont semblé si noirs, qu'aujourd'hui. Demain l'illusion va peut-être renaître. Mais, pour combien de temps?

A l'Opéra, la salle est bondée, jusqu'aux derniers rangs des cintres, au delà du dernier balcon, dans des demi-ténèbres, sous les lignes courbes du plafond.

Cinq projecteurs pendus devant le manteau d'arlequin éclairent la scène. L'orchestre placé sur les gradins va s'arrondissant autour du chef, debout sur un socle rectangulaire, dos au public, en habit noir, les cheveux blancs. La silhouette évoque celle de M. Abel Bonnard, avec moins de jeunesse, mais cette affabilité, cette courbe de la nuque des personnes

ayant bonnes manières, bonne façon et presque toujours l'âme éclairée.

Un petit appareil de radio-diffusion est suspendu à deux fils, entre la salle et l'orchestre. Et jusqu'en Amérique, jusqu'en Chine, jusqu'aux Cévennes et même jusqu'à Passy, les mélomanes écoutent ainsi l'orchestre de M. Mandel, conduit par M. Toscanini.

La Symphonie pastorale vient de commencer. Par instants, M. Toscanini semble moins diriger un orchestre, que faire une causerie muette à ses musiciens, en avançant les deux mains à la fois, comme les moines qui s'efforcent de ne point les couvrir de leurs manches. Mais la main droite qui manie le bâton, en apparence plus léger, plus court et plus brillant que d'autres, la main droite descend et remonte, tandis que le coude reste presque constamment au corps. Elle descend autant qu'elle monte. Pour Beethoven, surtout. Et nous nous apercevrons au cours du programme que, moins la qualité de l'œuvre interprétée est remarquable, plus M. Toscanini va s'agiter et se dépenser.

J'entendais dire, par je ne sais qui ni quand, que M. Toscanini ne montre point de prédilection pour la bonne musique. Et que c'est un prince auquel on oserait difficilement suggérer de changements dans ses programmes. Les voyages, peut-être, déforment le goût des artistes. Les tournées à l'étranger les contraignent à composer des séries où chacun puisse préférer quelque chose. Entendez par « chacun » les moins évolués des auditeurs.

Imaginons Beethoven ou Mozart obligés d'écrire pour des tournées à travers l'Amérique? Que serait devenu *Don Juan*, que serait devenue la *Pastorale*? On peut le deviner à entendre, presque à la fin du programme, une *Légende scandinave*, de Sibelius, qui évoque la Marche Indienne et, autour des palais blancs à coupoles, des défilés d'éléphants et des charmeurs de serpents accroupis. Rien de moins *scandinave*, mais un ensemble de bruits évoquant la foule, l'Orient, le bazar.

Ce compositeur est apprécié à Londres. Cependant, on l'y juge un peu obscur, mais on l'admire d'autant.

Rien n'est moins *obscur* que la *légende scandinave* de ce soir. Elle est bruyante, elle n'est point située, elle manque

d'ambiance. C'est de la très mauvaise musique ayant déjà traîné partout.

Auparavant, la *Danse macabre*, de Saint-Saëns, nous avait offert quelques exemples déjà d'un évident mauvais goût se glissant dans une peinture aisée, facile même, théâtrale, agréable, en dépit du décor évoqué, — lequel fait d'ailleurs moins penser au Shakespeare de la scène du fossoyeur d'*Hamlet*, qu'aux poèmes d'un contemporain de Saint-Saëns : Rollinat, dont M. Henri Lavedan a tracé dans ses *Souvenirs* un portrait saisissant.

La représentation s'achève sur *les Vêpres siciliennes*, de Verdi. *Les Vêpres siciliennes* ont exactement quatre-vingts ans d'existence. Cet épisode tragique est composé avec l'ampleur légère qui est caractéristique de la musique de Verdi. Rien d'obscur, ni de ténébreux dans cette triste aventure du XIIIe siècle qui causa le massacre de tant de Français et fit perdre la Sicile à Charles d'Anjou. La prédilection de M. Toscanini pour Verdi est bien connue. C'est un grand musicien, certes, mais qui ne crée point d'atmosphère. La technique parfaite du chef d'orchestre italien ne saurait lui communiquer ce qui lui manque.

Sortie, brouhaha. Cravates blanches. Hauts de forme. Zibelines. Les spectateurs semblent ravis, se retrouvent, s'abordent. — Ce Toscanini! — Quelle façon de conduire! — Ah! cette *Danse macabre*!

Personne ne parle de la *Légende scandinave*, — tout de même. D'ailleurs, demain je sais des gens qui me téléphoneront qu'ils ont interrompu l'audition par T. S. F., tellement *la Pastorale* terminée, ce programme était inférieur. Et c'est grand dommage, car l'initiative de M. Mandel mérite d'être considérée avec intérêt.

***

Madame Maurice Barrès. — Il me fut donné, avant la guerre, de voir assez fréquemment, — chez elle, — madame Maurice Barrès, car elle ne sortait point.

Barrès venait seul dans le monde, avec sa face jaune, ces paupières lourdes, ce bel œil d'oiseau le nez busqué, tran-

chant, à l'arête tortueuse, celui du Grand Condé sur le buste de Coysevox. La moustache noire assez rare, la lèvre inférieure assez épaisse, ce qui n'était pas éloigné d'indiquer une certaine sensualité. Peu de menton. Des manières à soi, gênées et hautaines, beaucoup d'indifférence aussi pour le présent, les noms que l'on brouillait parfois et sur lesquels on s'interrogeait, mais en les oubliant d'ailleurs aussitôt, et reprenant le vol. Intéressé, tout de même, par tout le monde, plus qu'on ne le voulait paraître et en dessous, en secret, — pour soi, — à l'abri de ces larges paupières.

Madame Barrès avait compris et adopté un rôle. Elle était toute-puissante à la maison. Cette Lorraine — mademoiselle Couche, — grande et charpentée, qui avait été mince sur un portrait de la manière brillante, anglaise, glissante, maniérée avec élégance, d'il y a peut-être quarante ans, de M. Jacques Émile Blanche, tenait en haute considération celui qui lui avait donné son nom. Mais elle éprouvait un si émouvant attachement pour la gloire de ce nom, qu'elle lui sacrifiait les prérogatives que ce nom lui pouvait fournir. Peut-être souffrait-elle de voir les femmes accaparer son mari? Peut-être, tout simplement, n'aimait-elle point sortir ni dîner avec des personnes étrangères à celles de son intimité. Quelles que fussent ses raisons secrètes, je ne sache point qu'il ait existé près d'un homme illustre, de femme qui eût moins cherché à retirer de petite monnaie de la place où elle s'était mise.

Nul ne la rencontrait jamais nulle part ni à rien. Il ne semblait pas qu'une exposition dût l'intéresser, ni les *chiens* des Tuileries ni les *fleurs* du Cours-la-Reine, ni les réunions de l'après-midi, autour d'un bouddha nouvellement promu par les snobs. Sans doute, trouvait-elle, à domicile, un personnage d'une autre qualité.

Je l'aperçus souvent à la porte de maisons où je venais dîner; elle se dissimulait au fond d'une auto, dont Barrès descendait. Elle l'avait accompagné, elle avait parlé du travail à faire, pris des notes. Elle dédicaçait les livres aux indifférents, répondait à la broutille, d'une écriture qui ressemblait étrangement à celle de son mari. Cette collaboratrice d'une qualité si rare, si peu offerte, était infiniment sympathique, me faisait son ami, bien que je ne la visse jamais. Un soir, que

j'accompagnais M. Barrès une partie du chemin, je le lui dis. Il témoigna qu'il n'était pas insensible à se trouver si utilement épaulé.

Autrefois, nous avions eu chez les Barrès, boulevard Maillot, des dîners qui sont de ceux que j'aimerais revivre. Tantôt avec madame de Noailles, tantôt avec le ménage Léon Daudet, tantôt avec Robert de Montesquiou et certain soir tous ensemble, avec un Léon Daudet déchaîné, imitant Zola et traitant des choses du moment avec la voix du mort.

— Tais-toi, tais-toi! — s'écriait madame Léon Daudet. — Il viendra te tirer par les pieds pendant la nuit...

L'attitude de madame Barrès vis-à-vis de madame de Noailles était parfaite. « Chère petite Madame », l'appelait-elle.

Chère petite Madame. Elle l'avait prise sous sa protection.

Après la mort de son mari, elle publia les fameux *Carnets*. C'est une belle image de collaboratrice qui s'en va, pas trop tôt, pas trop tard, comme avant le crépuscule d'une journée bien remplie. Sans doute, ces femmes identifiées à leur rôle et à un certain homme, sont-elles moins rares qu'on le pense. Mais il est bon de les tirer de l'ombre, même si elles voulaient, par modestie, croiser les mains devant leur visage, sous les rayons du projecteur, ces mortes.

On connaît trop d'artistes dont les femmes ne font parler d'elles que par le jeu de leurs amours, leurs infidélités, leurs divorces et le ridicule qu'elles se plaisent à faire rejaillir sur les hommes qu'elles ont épousés. Il est vrai que ces hommes eux-mêmes, la plupart du temps...

***

Maeterlinck. — Un de ces restaurants logés, tantôt dans la verdure, tantôt dans le délabrement des Champs-Élysées, un de ces restaurants où l'on n'imagine trouver personne et où l'on tombe sur un banquet de soixante-dix industriels, dans une grande salle qu'on ne soupçonnerait point.

Dans un cabinet réservé, madame Adolphe Brisson nous fait déjeuner, M. Henry Bidou et moi, avec monsieur et madame Maeterlinck et leurs interprètes de différentes scènes de la *Princesse Isabelle* qui seront jouées aux *Annales* dans quelques jours.

M. et madame Maeterlinck sont venus en auto, de Médan, l'auto que M. Maeterlinck conduit lui-même, qu'il a toujours menée, comme jadis lorsqu'habitant Saint-Wandrille, il vint me chercher à une gare voisine. Ce matin, le brouillard était dense sur la *route de Quarante Sous*. Il a froid, mais l'auteur de *la Vie des abeilles* partira dans les premiers jours de décembre pour Nice, où il séjourne jusqu'à la fin de mai. Par les fenêtres du petit salon d'angle, nous apercevons les Champs-Élysées déserts et j'évoque un instant la Méditerranée vue de ces terrasses élevées à pic, entre Nice et Villefranche et dont le docteur Debat a donné, dans *Art et Médecine*, de saisissantes photographies.

Mais M. Maeterlinck, qui a accepté de parler dans cette série qui a pour titre général et attirant : *Confidences d'auteurs*, M. Maeterlinck n'est pas très certain de se faire bien entendre, — ce qui l'inquiète, car il a le vif souci du public, cette conscience dont manquent si souvent les misérables. Parmi ceux qui se prétendent de quelque manière artistes, je n'ai vu se manifester l'absence d'égards pour les spectateurs, les auditeurs, le lecteur, que chez les moins doués, les plus pauvres d'imagination comme les plus ignorants de tout métier : aussi Maeterlinck ne veut-il parler que s'il est certain d'être entendu.

— Je ne veux pas les ennuyer, — dit-il, avec grande gentillesse. — Oui, je sais bien, ce sont mes finales qui tombent...

Ses amis le rassurent. Là-dessus, il nous raconte une conférence de Verlaine, funambulesque, et à la manière noire de certains graveurs flamands ou wallons.

Le poète de *Sagesse* était arrivé à Gand, au matin, vêtu en trimardeur et l'haleine mauvaise. Ses amis et admirateurs littéraires lui remirent pour cette conférence une enveloppe contenant trois cents francs. Verlaine regardait les billets, les palpait, semblait étreindre un trésor et voulut courir les déposer dans une banque.

Mais ceux qui étaient venus l'accueillir, dont Maeterlinck, se regardaient avec désespoir : leur invité sans bagages ne portait même pas de chemise.

Ou, plutôt, une chemise de laine, couleur de sable.

On décide d'entraîner le pauvre Lelian chez un chemisier. Mais, arrivé dans le magasin, il est impossible de lui faire choi-

sir une véritable chemise de toile. Il se refusait à quitter la flanelle qui lui tenait chaud aux épaules et aux bras. On dut se résigner à partager son extase pour un de ces plastrons empesés qui ne tiennent à rien, que certaines gens de service glissent à la dernière minute sous le gilet et que l'on voit parfois bâiller hors de leur habit douteux, lorsqu'ils doivent étendre brusquement le bras pour passer au-dessus d'une rangée de convives, un plat moins riche de jus que leurs manches, revers et jambes de pantalon.

Ensuite quelqu'un de la bande des organisateurs fit le prêt d'un veston. Bon. Ça pouvait aller!

Mais un invité qui arrive le matin, on le promène à travers la ville. On lui offre de se rafraîchir. Le soir, à l'instant de paraître devant un public enthousiaste, qui n'était pas seulement de Gantois, mais une jeunesse intellectuelle ayant fait voyage pour entendre le poète de *Sagesse*, — Verlaine était complètement ivre.

Il titubait, lorsqu'il parut en scène et put à peine parler. Il tenta quelques gestes, le plastron raide, jailli du veston prêté, comme un ressort. Les mots ne venaient pas. Le petit papier préparé qu'il s'efforçait de déchiffrer ne contenait rien. Il ânonnait. On dut interrompre, dans le silence et la honte, cette séance qui promettait tant de joie à des âmes avides d'espérances et de libertés.

Les organisateurs, on le devine, ne retrouvèrent leur faculté de respirer que le lendemain matin, après le départ du train.

M. Maeterlinck donne l'impression de cette vigueur intégrale que l'on éprouve devant certains chênes, auxquels la hache du bûcheron n'a rien amputé et qui commandent la même image de la vie et du printemps que les arbrisseaux, mais avec ce touffu, cette ampleur que leur assurent les ans

Il dira : — « J'ai soixante-quatorze ans! » non pas comme un personnage romantique de Victor Hugo, mais comme un héros de La Fontaine.

Les cheveux blancs gardent leur épaisseur, leur lustré, leur densité. Ils lui traversent le front, tout couchés en travers, parallèlement aux sourcils, comme par une coquetterie d'en montrer davantage ou de dissimuler une ride qui, d'ailleurs, ne se devine point.

Il nous raconte son voyage à travers l'Amérique, de New-York à San Francisco, à l'époque où *The Blue Bird* faisait fureur dans les trente-six États. La *Metro Goldwyn*, qui, dans l'enthousiasme commercialisé du succès de l'*Oiseau bleu*, lui avait commandé trois films, pour un nombre de milliers de dollars fort important, la *Metro Goldwyn* lui offrait cette tournée de conférences qui devançaient l'apparition des films. Tout un car était attaché aux trains, de ville en ville, le car du président Roosevelt lui-même, avec cuisinier chinois, serviteurs noirs, femme de chambre quarteronne, dactylo, etc.

La première conférence avait lieu à New-York. M. Maeterlinck, qui professe le respect du public, ainsi que je l'ai dit, avait écrit sa conférence en français, puis traduire en anglais, puis, soigneusement transcrite lui-même en langage phonétique (*Aï spik ingliche...*).

Le soir de la conférence venu, devant un public amené de loin, — une élite-trombe, — il s'assied et commence. Le silence était mortel. Au bout de quelques longues minutes, là-bas, vers le fond de la salle, une brave femme, une Française fixée à New-York, se lève et, d'une voix perçante, lui crie, avec un terrible accent du Midi...

— Mais quelle langue parlez-vous là, bon Dieu! Parlez au moins le français! Peut-être y en a-t-il ici qui comprendront quelque chose!

L'organisateur des conférences saute sur l'estrade.

— En effet, quelle langue parlez-vous? — demande-t-il à M. Maeterlinck, bien surpris... — Voyons, vous avez écrit votre conférence en français, vous en lirez trois pages, que je traduirai et dirai en anglais, et ainsi de suite...

L'auteur de l'*Oiseau bleu* avait bien écrit la conférence en français, d'abord, mais, fort de son écriture phonétique, ce texte-là, il l'avait laissé à l'hôtel!...

Il faut qu'on l'aille chercher!

On y fut.

Pendant ce temps, M. Maeterlinck racontait en français ce qui lui passait par la tête, et l'impresario traduisait.

— Je disais n'importe quoi! — affirme M. Maeterlinck.

Enfin, le courrier parti à la recherche du manuscrit le rapporta et la conférence eut lieu, par trois pages à la fois,

français puis anglais, à la grande satisfaction de ces Américains « qui avaient payé leur place fort cher... un prix ridicule! » ajoute M. Maeterlinck, en souriant.

Mais, de ses voyages, c'est le séjour qu'il fit au Portugal, le printemps dernier, qui lui a laissé le souvenir le plus enchanteur; la végétation, la couleur, les habitants, tout le ravit. Il déteste le froid. L'auteur de *Pelléas et Mélisande* aime pardessus tout le soleil. Et je pense en l'écoutant qu'il n'a peut-être si admirablement exprimé la brume de cette légende que parce qu'il devait un jour écrire *la Vie des abeilles*. Je me souviens, d'ailleurs, lui avoir entendu dire, à Saint-Wandrille, jadis, près du cloître et des salles capitulaires, que toutes ses prédilections étaient pour le Midi et l'azur méditerranéen.

... Il faut regagner le brouillard des rives de la Seine, Médan, la maison dans les arbres qui ont achevé de perdre leur parure d'automne... A propos de Médan, nous nous sommes mis à parler de Zola.

— Avec quelle impatience, dans ma jeunesse, j'attendais le nouveau roman de Zola!

Ce sincère témoignage surprendrait bien des admirateurs de Maeterlinck, qui reprend :

— Il faisait *vrai*,... d'après son tempérament... Il a créé des personnages et fixé une époque avec un relief saisissant... J'aimais moins les derniers... Mais il se vend encore beaucoup. C'est un des grands fonds de Fasquelle, avec Flaubert.

» ... Il a admiré Manet, il l'a soutenu, dans sa propre jeunesse, comme il devait défendre Dreyfus, à l'âge mûr... Il aimait les causes difficiles, les gens traqués... »

A plusieurs reprises, avec M. Henry Bidou, les ripostes ont été bien vives et amusantes. Nous avons ri, — sans méchanceté.

Et puis madame Brisson excelle à faire dire ce qu'elle sait qu'on dira, il semble qu'elle écrirait sur un petit papier votre réplique avant que vous ne l'ayez lancée.

Madame Maeterlinck offre un cas assez particulier, qui n'est peut-être point tellement rare, mais qui a ses degrés, ses exemples, dont elle est un des plus surprenants; elle nous montre, avec une exactitude déconcertante et dans tous les imprévus qui contrôlent l'exactitude, une création de son

mari. Elle est un *Maeterlinck* vivant. Mais nous la retrouverons, en janvier, — dans toute sa jeunesse, avec ce côté devenu si naturel de création littéraire ou de mimétisme généreux, — sur ses parvis méditerranéens.

***

Vente W. B. — Ces deux initiales, aux rubriques de la *Curiosité*, ne me disaient rien. Mais, en lisant le détail, comme on dit, je reconnus que ce *W* et ce *B* n'étaient pas deux lettres choisies au hasard pour donner le change sur quelque vente composite, mais bien les initiales d'un homme que nous étions beaucoup à avoir connu, dont la femme était charmante, généreuse devant l'infortune, toujours prête à s'en aller sommeiller à quelque concert vers la fin de ses jours ou faire la sieste à une conférence.

Elle avait eu beaucoup de vivacité, ce qu'on appelle une physionomie éveillée, des yeux bruns brillants, des pommettes colorées et un don certain de réplique.

Depuis la guerre, depuis la mort d'un fils charmant, la moitié de l'hôtel seulement était ouverte, une grande pièce composite, avec tables pour le bridge, pour les tasses à café, pour le thé, canapés capitonnés et, au mur, tableaux dits *modernes* dans une certaine société, c'est-à-dire qui datent *d'avant* les impressionnistes.

Ce qu'il y avait là de plus *moderne*, en effet, c'était un portrait de Sarah Bernhardt, vers l'âge de vingt-cinq ans, l'âge des grands tumultes, de la publicité à outrance menée par les amis et le public, par contagion. Il fallait alors parler de Sarah, comme il faut, hélas! parler aujourd'hui des dangers de demain. Bastien-Lepage avait peint cette toile de dimensions réduites, vers 1875, à l'époque où il avait portraituré le Prince de Galles (Édouard VII) en costume du temps d'Henry VIII et à la manière des émules d'Holbein.

Sarah, de profil, vêtue de blanc, tient délicatement entre les mains une statuette de Tanagra qu'elle admire. Cette toile, maintes fois prêtée par madame Willy Blumenthal à des expositions pour lesquelles on la lui demandait, était célèbre. On l'avait placée dans la grande pièce hétéroclite, sur un chevalet, à hauteur des yeux, mais dans un cadre de métal

voulu par Bastien-Lepage et qui semblait fabriqué des reliefs d'un canon.

Que de fois nous sommes demeurés à contempler cette image d'une actrice que nous admirions, comme on admire Paris vu d'un pont sur la Seine, avec ses horizons, son ciel, ses flèches, ses rugosités, ses noirceurs, sa décrépitude et sa vie.

Et puis, qui de nous ne se sent attiré par ces figures, ces vestiges d'un temps où nous n'étions pas nés, mais qui devait toucher au nôtre et qui, dans son « passé de mode », a tout de même servi de cadre à nos jeunes années?

C'est à l'annonce de ce portrait de Sarah Bernhardt par Bastien-Lepage, que nous avions reconstitué le nom que dissimulaient les initiales W.-B.

Dans un des salons de la rue Pierre-Charron, quasi murés depuis la guerre, figurait un Nattier bleu et — dans l'escalier, — sur la pierre, un Tiepolo : *la Beauté enlevée par le Temps*, que ne considéraient jamais les invités, tout occupés à se dévêtir; puis, tout pressés, au départ, de gagner leur voiture qui attendait sous la voûte.

Pendant un demi-siècle, sans doute, que de gens ont défilé là, dont la qualité allait s'améliorant, puis dont le nombre diminuait... Peintres, auteurs dramatiques, ambassadeurs et duchesses, société israélite, institut, « gratin, » sortie d'élection académique, émulation de l'atelier Madeleine Lemaire et du salon de la duchesse de Rohan, œuvres de bienfaisance, concerts, ventes de charité, répétitions générales d'Henry Bernstein, et répétitions comprimées des spectacles Fauchier-Magnan, dans le quatrième étage du boulevard Haussmann, avant les folies palladiennes de Neuilly; tels étaient à peu près le salon, l'hôtel, la salle à manger de la rue Pierre-Charron.

La cuisine des dîners du dimanche soir y était... on ne saurait dire « exquise ». Elle dépassait tout adjectif. Certains plats demandaient une semaine de préparations; une cuillerée vous en rassasiait, dans une sorte de délices portées si rapidement au paroxysme que mieux valait en demeurer à une épreuve unique, mais inoubliable. Depuis le potage jusqu'aux macarons, ce n'étaient qu'exclamations.

« Bonne et chère », madame Willy Blumenthal, avait « beau-

coup baissé », comme l'on dit. Elle recevait encore, avec les mêmes pommettes vermillonnées, mais le brillant de l'œil s'atténuait comme sur un pastel privé de sa vitre. M. Willy Blumenthal s'ankylosait, tout grand, tout chauve, tout blanc; sa belle-sœur, devenue duchesse de Montmorency, s'en était allée pieusement trouver en d'autres cieux de moins lourdes couronnes.

Je vis, comme pénètre le brouillard dans les maisons fermées, la mort s'insinuer devant le portrait de Sarah Bernhardt et s'allonger en maîtresse sur les coussins du grand divan placé sous une baie d'atelier qui éclairait durement la vaste pièce.

Sarah continuait de tenir sa précieuse Tanagra de ses mains effilées et de montrer ce profil, si peu parisien et qui fut tant à la mode, ce nez aquilin et ces cheveux crépus qui évoquaient la Galilée lointaine.

Cette Tanagra des fouilles, cette petite déesse sortie de la terre, Sarah ne cesse de l'étreindre, Sarah, retournée au néant à son tour et qui fut tant d'années l'ornement de cette salle composite des Willy Blumenthal, — qui ne sont déjà plus eux-mêmes que W. B. sur le catalogue de la Galerie Charpentier. La toile de Bastien-Lepage ornera, désormais, un des salons de monsieur et de madame Cotnaranu, auxquels les experts l'ont adjugée pour soixante-douze mille francs. Ce n'est pas un Bastien-Lepage, qui donc y pense?... C'est une femme, c'est un temps, c'est une fenêtre sur mille lieues de souvenirs. Un chef-d'œuvre.

***

« Architecte et Paysagiste ». — M. Achille Duchêne est de ces Français qu'on ne voudrait jamais voir disparaître. On se demande toujours s'ils n'emporteront pas avec eux bien trop de secrets et si ce n'est pas la fin successive de dix Duchêne qui font la fin d'une civilisation.

Nous ne nous préoccupons plus guère, et, sans doute, y sommes-nous portés par les circonstances, que de découvertes scientifiques et d'inventions, tantôt destinées à supprimer le plus grand nombre d'hommes possible, dans le moins de temps, et tantôt d'accorder à l'humanité l'amélioration et la prolon-

gation d'une existence que, d'un autre côté, nous sommes tout acharnés à lui reprendre.

M. Achille Duchêne, lui, n'a vécu que dans les jardins et pour les jardins. Je ne connais personne qui ait approché, à ce jeu, plus de milliardaires. Vous allez me dire qu'ils nous l'ont gâté. Point. Il semble que d'avoir vu monter — et descendre — tant de fortunes, créé tant de châteaux et de parterres, dans l'enthousiasme de la jeunesse, de l'enrichissement, des ambitions, de l'amour et vu s'évanouir, autour de lui, amours, orgueils, trésors, printemps, l'ait rendu sensible et philosophe plus qu'homme au monde.

N'ayant travaillé dans le passé que pour les princes du dollar, du franc, titrés ou non, maîtres de banque et de l'industrie, qui éprouvaient le besoin de se sentir un peu Fouquet devant des « à la manière de Vaux », M. Achille Duchêne, fixant l'avenir et déchaussant les souliers de Le Nôtre, M. Duchêne ne rêve aujourd'hui que de travailler, sinon pour les humbles, disons pour les modestes, et pour la collectivité.

M. Duchêne a réalisé des chefs-d'œuvre, — des tours de force et des tours de passe-passe. Il a ouvert des horizons et escamoté des collines, amené l'eau dans des pâturages, créé des canaux à travers des paysages arides, rempli des vasques, dispersé des filigranes d'argent sur des dauphins de bronze, taillé des milliers de buis, aligné des kilomètres de charmilles.

Sous l'impulsion, la magnificence avisée, l'intelligence du comte de Fels, il a réalisé son chef-d'œuvre, sans doute, à Voisins. Courant, là-bas, abaisser un coteau, creusant ici, déboisant à droite et reboisant à gauche, préparant d'immenses tapis de vides sur lesquels il traçait comme un rêveur asiatique des arabesques de verdure et d'eau, d'où émergeaient des vases royaux et des Atalantes émerveillées, des Apollons dont les muscles de l'abdomen dessinaient la lyre et des Daphnés dont l'annulaire devenait laurier, il a immobilisé une apothéose dans la tourmente des Saisons.

Le comte Boni de Castellane, au temps des Gould et du gold, avait confié les perspectives et les eaux du *Marais*, à M. Duchêne. Je ne pense point que ceci eût jamais reçu de terminaison, comme tout ce qu'entreprit ce conquérant voluptueux et enivré, qui confondit trop souvent recevoir

avec dominer, richesse avec dépense, et qui, nanti de quatre millions de revenus, à vingt-cinq ans, vint les engloutir ou presque dans une réminiscence de Trianon. Une fée devait manquer à sa naissance, où tant d'autres se pressaient, dans ce qui devait être une réception, déjà. Ses qualités, pourtant, furent immenses. Mais il est de petits défauts qui forment une ivraie dévorante, qu'on ne sarcle point et qu'on ne peut extirper.

Mais, M. Duchêne, qui a beaucoup fréquenté ces « clients » célèbres, hors du commun, rêve aujourd'hui de projets moins téméraires. Il ne voudrait plus raser des montagnes. Il aimerait créer des terrains de jeux. Il commence avec la ville de Lyon. Il ambitionne d'aménager des parcs dans les vieilles ou les neuves cités, pour la Jeunesse. Il voudrait qu'elle passât devant des massifs de fleurs libres, qui ne fussent ni géranium ni bégonia, avant d'aller se mesurer sur les stades. Les fleurs, comme toute la nature, offrent un enseignement trop négligé. Ce devrait être le premier de tous, la clef des autres, une clef magique, brillante et légère.

Cultiver un jour son jardin, devrait être le but de toute existence. C'est presque un livre sur ce thème, — quel magnifique volume! — que m'apporte aujourd'hui M. Achille Duchêne : *Les Jardins de l'avenir. Hier. Aujourd'hui. Demain.*

Et je songe, en écoutant le sage M. Duchêne, à cette amie charmante — et si riche — et si bonne — et que j'adore et qui, pendant une panne d'auto, réfugiée, un jour de juin, chez de braves gens qui nous avaient ouvert leur porte, leur maison, leur verger de trente mètres de long — elle qui possédait aussi les pièces d'eau, les buis, les bronzes, les atalantes, les daphnés de marbre, — s'écria, en s'installant sur une mauvaise chaise, à l'ombre de l'unique cerisier, d'ailleurs couvert de fruits :

— Ah! vivre là!

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

LA HAUSSE DES MATIÈRES PREMIÈRES

Nous avons examiné dans nos précédents articles le mouvement de hausse des prix de la plupart des grandes matières premières qui s'est produit au courant de la présente année et qui semble en bonne voie de se consolider, sinon de se développer encore bien davantage.

Ce sont là des indices permettant d'espérer à l'éloignement progressif de la « crise » qui depuis cinq ou six ans, a sévi si durement sur le monde entier.

Il est intéressant de voir maintenant, comment de leur côté se sont comportées les valeurs intéressées par ce mouvement. C'est ce que traduit le tableau ci-dessous pour les trois grands marchés financiers.

	31 AOÛT 1935	3 DÉCEMBRE 1935
Bourse de New-York :	—	—
Anaconda	19	26 3/8
Kennecott	23 3/8	28 5/8
American Smelting	45 1/8	61 3/8
Patino Mines	13 1/2	12 7/8
International nickel	28 7/8	43 1/2
General Foods	34	33 1/8
Corn Products	66 1/4	69 1/2
Bourse de Londres :		
Rio Tinto	16 7/8	19 1/2
Rhokana	4 7/8	5 3/8
Roan Antelope	27/9	32,3
Trepca	12	16,4 1/2
Malacca	22/3	22,6
Bourse de Paris :		
Mines de Bor ord	3 512	3 376
Union Minière, cap	1 431	1 448
Vieille Montagne	861	1 008
Penarroya	203	232
Asturienne	67	79
Guergcour	810	795
Motkta el Hadid	3 050	3 320
Tekkah cap	540	565

On voit tout de suite que si la plupart des valeurs de cette catégorie traitées à la Bourse de New-York ont progressé, durant le second semestre de l'année dans une mesure importante qui peut se

comparer à la progression des prix des matières premières, il est loin d'en être de même pour les titres traités aux Bourses de Londres et de Paris.

Sans doute il faut tenir compte de circonstances locales et aussi d'un certain tassement des prix des matières ces temps derniers. Depuis deux ou trois mois, en raison des graves préoccupations causées par les développements de la politique internationale, de même que du fait des élections générales qui ont eu lieu récemment, la Bourse de Londres s'est tenue dans une position de prudente expectative qui a singulièrement contrasté avec son bel entrain d'il y a un an par exemple. Quant à la Bourse de Paris on sait aussi par quelles vicissitudes elle est passée sans que l'on puisse encore, à l'heure présente, en pressentir la fin prochaine.

Néanmoins, le réveil manifeste du marché américain et la grande probabilité d'un retour d'activité de bon aloi sur le marché anglais constituent un phénomène nouveau que les capitaux de placement, les nôtres compris, ne peuvent délibérément négliger.

A cet égard une observation d'ordre général s'impose qu'il convient, du reste, de rattacher à la lecture attentive des statistiques résumées que nous avons données. Dans des circonstances normales, une hausse dans les cours d'une matière première doit en principe entraîner une hausse plus forte des valeurs intéressées, car la marge de bénéfice à la vente croit beaucoup plus vite que les prix de vente eux-mêmes. Par exemple, un producteur de cuivre électrolytique dont le prix de revient est de 34 £., voit doubler son bénéfice par une hausse de cours de 37 à 40 £; tel producteur de plomb, qui perd 1 £. par tonne avec un cours de 16 £, gagne 2 £. lorsque le prix de vente passe à 1 £.

Il semble donc que les valeurs directement intéressées par la reprise des matières premières sont, dans leur ensemble, en retard aux Bourses de Londres et de Paris. Si la hausse des prix des matières premières se maintient et surtout se développe, il y aura donc sur ces dernières Bourses un large champ à regagner. Il ne faudra pas perdre de vue, toutefois, qu'une généralisation du mouvement serait vite imprudente, et que chaque valeur constitue un cas particulier qu'il importe d'étudier avec soin. C'est surtout indispensable, malheureusement, pour les valeurs de notre Bourse dont les prix de revient sont, presque toujours, fâcheusement élevés.

ANDRÉ PLY

de la Banque de l'Union industrielle française

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1935

		Pages.
GEORGES DUHAMEL	Le Message de Charles Nicolle	5
* * *	L'Italie devant le danger	40
MICHEL DE POURICHKÉVITCH	Judith. — I	47
ANDRÉ PARROT	La Civilisation sumérienne	77
GILBERT MAUGE, A. MÉTÉRIÉ, P. REVERDY, PH. SOUPAULT, JULES SUPERVIELLE	Anthologie 1935	99
Lt-Colel DE LANOUVELLE	Gabrielle d'Estrées. — I	108
JEAN BOISSONNAS	L'Appel des Cerfs	130
ROLAND DE MARÈS	Le Problème de Memel	148
WALTER DE LA MARE	La Tante de Seaton	158
EDMOND DELAGE	La Situation en Méditerranée	193
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Le Centenaire de Saint-Saëns	205
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	218
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	227

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1935

JACQUES CHARDONNE	Porcelaine de Limoges. — I	241
COLONEL VAUTHIER	Le Général Douhet	269
BERNARD FAÏ	Gertrude Stein	294
GEORGES SUAREZ	La Réforme électorale	313
MICHEL DE POURICHKÉVITCH	Judith. — II	323
ED. GISCARD D'ESTAING	Vérité et Illusion financières	357
Lt-Colel DE LANOUVELLE	Gabrielle d'Estrées (fin)	370
E.-F. GAUTIER	Du nouveau au Sahara	414
FRANÇOIS LEUWEN	Rentrée politique	429
GEORGES-R. MANUE	Le Retour du Maréchal	439
HENRY BIDOU	M. Bainville à l'Académie	451
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Rome	456

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1935

		Pages.
PAUL VALÉRY	Le Philosophe et la Jeune Parque	481
JEAN GIRAUDOUX	La Guerre de Troie n'aura pas lieu	484
JACQUES CHARDONNE	Porcelaine de Limoges. — II	553
FRANÇOIS DE BONDY	Les Maisons de Jeu	582
GEORGES OUDARD	La Situation en Roumanie	600
MICHEL DE POURICHKÉVITCH	Judith. — III.	626
BERTRAND DE JOUVENEL	Le Front paysan	652
ALEXANDRE ARNOUX	Le Cinéma	664
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	674
PAUL ALFASSA	De Van Eyck à Bruegel	683
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	697
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	709

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1935

JACQUES DE LACRETELLE	Louise de Hompesch	721
LOUISE DE HOMPESCH	Journal d'Amour. — I	729
ROBERT DE TRAZ	Alexandre Ier et Wilson	756
JACQUES CHARDONNE	Porcelaine de Limoges. — III	791
EDMOND VERMEIL	La Crise religieuse en Allemagne	827
HENRY BIDOU	Peintres et Modèles	852
BASILE SAINTE-CROIX	Guyane	860
MICHEL DE POURICHKÉVITCH	Judith (fin)	879
H. ALBERT-PETIT	L'Histoire	904
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	916
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Variétés musicales	928
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	940

LES PRIX
Aux Éditions
GRASSET

PRIX FEMINA

BÉNÉDICTION

par

CLAUDE SILVE

PRIX GONCOURT

SANG
ET LUMIÈRES

par

JOSEPH PEYRÉ

Chaque vol. : 15 fr.

Tous les deux
parus dans
"Pour mon Plaisir"

Chaque vol. : 15 fr.

Éditions

GRASSET

TEXTES :

BLAISE PASCAL

Les Pensées, Classées et commentées par Henri MASSIS. In-8° écu, 450 pages. ... ... **25** fr.

HISTOIRE :

J. G. DROYSEN

Alexandre le Grand, In-8° écu, 520 pages sur alfa... **35** fr.

FR. GUNDOLF

Gœthe, (Dernier volume vient de paraître) chacun des trois vol. in-8° écu sur alfa. **20** fr.

GINA KAUS

Catherine la Grande, In-8° écu sur alfa... ... ... **25** fr.

ESSAIS :

DANIEL-ROPS

La misère et nous, In-8° tellière. ... ... **9** fr.

ARTHUR HUC (PIERRE ET PAUL)

Hommes et doctrines **15** fr.

THÉATRE :

JEAN GIRAUDOUX

La Guerre de Troie n'aura pas lieu **12** fr.

Un chef-d'œuvre ressuscité :

CHARLES DICKENS

Les Grandes Espérances, ROMAN

Un fort vol. in-16 jésus, 520 pages **20** fr.

ÉDOUARD PEISSON

Le Chalutier 304, RÉCITS DE MER **15** fr.

ANDRÉ CHAMSON

Les Quatre Éléments **12** fr.

CHEZ PLON

MARC CHADOURNE

EXTRÊME ORIENT

Le second volume du
TOUR DE LA TERRE PACIFIQUE
guerre de demain?

12 fr.

JOACHIM KUHN

LA PRINCESSE MATHILDE

1820-1904

D'après les papiers de la famille royale de Wurtemberg et autres documents inédits.

Traduit de l'allemand par
Jean-Gabriel GUIDAU

In-8° 40×56, avec 13 grav. hors-texte
25 fr.

ÉMILE DARD

NAPOLÉON ET TALLEYRAND

En trahissant l'Empereur, Talleyrand n'a pas trahi sa raison.

In-8° carré **30 fr.**

DANIEL-ROPS

LE CŒUR COMPLICE

Sommes-nous donc tous fascinés par le mal?

13 fr. 50

ROBERT BRASILLACH

PORTRAITS

Il faut être très jeune, pour avoir l'esprit aussi vif, et la dent aussi dure.

12 fr.

PIERRE ORDIONI

POZZO DI BORGO

DIPLOMATE DE L'EUROPE FRANÇAISE

Pourquoi et comment un Corse contre-révolutionnaire eut raison du génie de NAPOLÉON.

15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

J. DE GIGORD, Éditeur, 15, rue Cassette, PARIS-VIe

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Publiée sous la direction de J. CALVET
Agrégé des Lettres, Doyen de la Faculté libre des Lettres de Paris

Formant 11 beaux volumes in-8 colombier, illustrés de nombreuses planches hors-texte. — Le volume broché . . . 60 fr.; relié demi-chagrin. . . . 85 fr.

VIENT DE PARAITRE :

Tome III. — La Renaissance**

par RAOUL MORÇAY
Docteur ès Lettres, Professeur à la Faculté libre des Lettres de Paris.

DÉJA PARUS :

Tome I. — LE MOYEN AGE, par **Robert BOSSUAT**, Archiviste-Paléographe, Agrégé des Lettres, Professeur agrégé au Lycée Condorcet.
Tome II. — LA RENAISSANCE*, par **Raoul MORÇAY**, Docteur ès Lettres, Professeur à la Faculté libre des Lettres de Paris.
Tome IV. — LES ECRIVAINS CLASSIQUES, (*Prix Émile FAGUET*), par **H. GAILLARD DE CHAMPRIS**, Agrégé et Docteur ès-Lettres, Professeur à la Faculté libre des Lettres de Paris.
Tome VI. — DE TÉLÉMAQUE A CANDIDE, par **Albert CHEREL**, Agrégé des Lettres, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux, Correspondant de l'Institut.
Tome VIII. — LE ROMANTISME (1800-1850), (*Prix AUDIFFRED*), par **Pierre MOREAU**, Agrégé des Lettres, Professeur à l'Université de Fribourg.

EN PRÉPARATION :

Tome V. J. CALVET. — **La Littérature religieuse, de saint François de Sales à Fénelon.**
Tome VII. Henri BERTHAUT. — **De Candide à Atala.**
Tome IX. René DUMESNIL. — **Le Réalisme.**
Tome X. Jacques MADAULE. — **La Littérature contemporaine.**
Tome XI. Emile RIPERT — **La Littérature française méridionale.**

FAITES DES **SPORTS D'HIVER**
DANS LES STATIONS FRANÇAISES

DES ALPES ET DU JURA

PROFITEZ LARGEMENT DES FACILITÉS DE VOYAGE
A PRIX RÉDUITS MISES A VOTRE DISPOSITION

WEEK-END

Moins de 200 kilomètres, retour compris **40% de réduction**
Plus de 200 kilomètres, retour compris **50% de réduction**

SÉJOUR

BILLETS ALLER ET RETOUR DE 40 JOURS
BILLETS ALLER ET RETOUR OU CIRCULAIRES DE FAMILLE
300 kilomètres au moins, retour compris

BILLETS COLLECTIFS A DEMI TARIF POUR GROUPES DE 10 PERSONNES

Se renseigner auprès des gares, agences de voyages ou bureaux de tourisme

HUIT JOURS DE SPORTS D'HIVER = TOUTE UNE ANNÉE DE SANTÉ

1935 **1936**

SOCIÉTÉ D'ÉDITION
"LES BELLES-LETTRES"
95, Boulevard Raspail
PARIS (6e)

Viennent de paraître :

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

PLATON

LE POLITIQUE

Texte établi et traduit par A. DIÈS. . . . . 20 fr.

HÉLIODORE

LES ÉTHIOPIQUES

(THÉAGÈNE ET CHARICLÉE) — TOME I

Texte établi par R.-M. RATTENBURY et T.-W. LUMB et traduit par J. MAILLON . . . . . 25 fr.

CICÉRON

CORRESPONDANCE — TOME II

Texte établi par L.-A. CONSTANS. . . . . 20 fr.

LES TEXTES FRANÇAIS

MOLIÈRE

L'ESTOURDY - DÉPIT AMOUREUX
LES PRÉCIEUSES RIDICULES - SGANARELLE

Texte établi et présenté par R. BRAY. . . . . 20 fr.

COLLECTION SHAKESPEARE

LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR

Traduction par F. SAUVAGE. . . . . 12 fr.

COLLECTION DU THÉATRE ANGLAIS DE LA RENAISSANCE

CHRISTOPHER MARLOWE

LA TRAGIQUE HISTOIRE DU DOCTEUR FAUST

Traduction de F.-C. DANCHIN . . . . . 15 fr.

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70.722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE (CINQ LIGNES)

Taitbout 76.60 - 76-61 - 76-62 - 76-63 - 76-64

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **TEMPS-PARIS**

Directeurs : JACQUES CHASTENET et ÉMILE MIREAUX

Le plus grand journal d'information
Rend compte de toute l'activité politique, intellectuelle, artistique et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX, ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DÉPARTEMENTS FRANÇAIS

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		30 fr.	58 fr.	110 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux.	52 fr.	102 fr.	200 fr.
	Autres pays	75 fr.	147 fr.	290 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte pas même 33 centimes

Pour la publicité, le " Temps " s'impose par sa diffusion, sa présentation et la qualité de ses lecteurs

RECTE CURRUM REGIT

ÉDITIONS AUGUSTE PICARD

82, RUE BONAPARTE — PARIS (VIe)

Vient de paraître :

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE GRECQUE

LA SCULPTURE

PAR

CHARLES PICARD

Membre de l'Institut.
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
Directeur honoraire de l'École Française d'Athènes.

TOME PREMIER

PÉRIODE ARCHAÏQUE

Un volume in-8 de 704 pages, avec 237 illustrations dans le texte, 11 héliogravures hors-texte et 3 planches en couleurs.

Broché . . . . . **95** fr.; En demi-reliure toile à coins. **107** fr.

Ce volume fait partie de notre Collection de *Manuels d'Archéologie et d'histoire de l'art.*

Les méthodes d'étude : les sources. — Les conditions générales : origine et rôle de la statuaire. — Muséographie. — De Dédale aux Dédalides. — Les techniques : de l'archaïsme au classicisme. — La formation des types classiques : Couroi et Corés. — Origine et progrès de la plastique monumentale : relief et ronde-bosse. — Les centres d'art de la Grèce archaïque : VIIe-VIe siècles.

Le nom et l'œuvre de M. Ch. Picard sont universellement connus et appréciés de tous ceux qui s'intéressent à la Grèce et à ses arts. Les lecteurs de ce livre magistral admireront et la nouveauté du plan et l'aisance avec laquelle l'auteur a mis en œuvre une somme prodigieuse de connaissances techniques et historiques. La sculpture grecque y est étudiée d'un point de vue très nouveau, non comme une œuvre livrée à la libre fantaisie d'artistes de génie, mais comme l'expression magnifique d'une foi méthodiquement illustrée. L'auteur établit les intimes contacts primitifs entre art et religion, suivant pas à pas — technique et sentiment — le miraculeux développement d'une plastique qui, nulle part dépassée, reste à la source de tous nos arts.

En préparation : TOME II. **Période classique.** — TOME III. **Période hellénistique.**

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IX

12 fr. Nouveautés 12 fr.

Albums "POUR NOS ENFANTS"

Mgr A. BAUDRILLART
de l'Académie française

LA GRANDE ET BELLE HISTOIRE DE LA PREMIÈRE CROISADE

Lithographies originales en couleurs de D.-CH. FOUQUERAY

ÉMILE MAGNE
AU TEMPS DU GRAND ROI
Illustrations en couleurs de CARLÈGLE

ANDRÉ LICHTENBERGER
ANGOMAR ET PRISCILLA
Illustrations en couleurs de Mariette LYDIS

DÉJA PARUS DANS CETTE COLLECTION

THÉRÈSE et G. LENOTRE
de l'Académie française
Un Voyage à Paris sous Louis XVI
Illustrations de CARLÈGLE

JACQUES BAINVILLE
de l'Académie française
Les Étonnements de Michou
Illustr. d'Alain SAINT-OGAN

PIERRE MILLE
Line en Nouvelle-Calédonie
Images d'Édy LEGRAND

De beaux albums cartonnés, dos toile, format 20 × 26. Couverture et pages de garde illustrées. Pages de texte abondamment illustrées en plusieurs couleurs imprimées en lithographie. Chaque album . . . . . **12 fr.**

NOUVEAUTÉ

Un magnifique album hors série :

MADELEINE LEY
Prix du meilleur roman pour enfants

LA NUIT DE LA SAINT-SYLVAIN
Images d'Édy LEGRAND

Un album format 24 × 32, comprenant 48 pages en lithographies originales en couleurs, couverture cartonnée, en couleurs . . . . . **30 fr.**

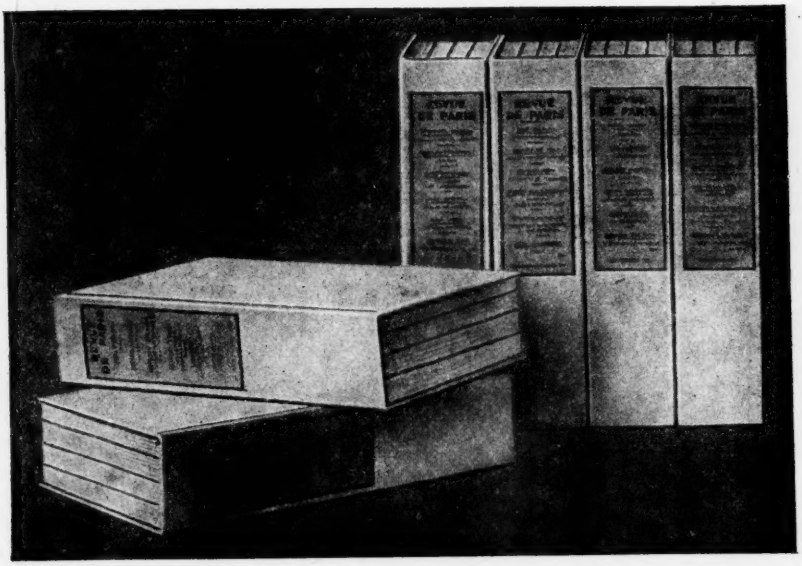
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cº; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Cº, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Cº, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cia; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Cº, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157, Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Cº; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Cº; *Turin* : Fratelli Bocca, S. Lattès et Cº ; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . **10** fr.
Tables (1914-1933) . . . . . **20** »

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.